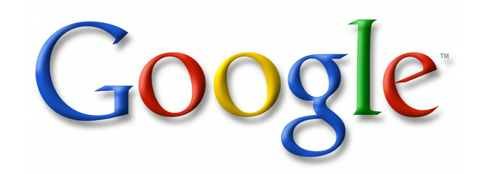

Google





COURS D'ETUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

TOME HUITIEME.

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE, &c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de CONDILLAC, *de l'Académie françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME HUITIEME.

INTROD. A L'ETUDE DE L'HIST. ANCIENNE.



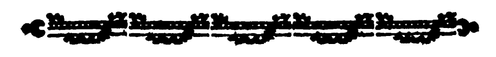
A LONDRES,

Chez LES LIBRAIRES FRANÇOIS.

M. DCC. LXXVI.



TABLE DES MATIERES.



LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE I.

De la premiere guerre punique.

Pag. 1.

Les conquêtes que Rome a faites, l'invitent à de nouvelles conquêtes. Rome punit la perfidie d'une de ses légions qui s'étoit emparée de Rhege. Cependant elle prend la défense des Mamertins. Ap. Claudius en Sicile. Il remporte deux victoires & délivre Messine. Premiers combats des gladiateurs. Les consuls enlevent plusieurs places aux Carthaginois. Motifs qui déterminent Hiéron à la paix. Blocus & prise d'Agrigente. Les places interieures de la Sicile se soumettent aux Romains. Rome équipe une flotte. Le consul Cornélius est enlevé avec son escadre. Premiere victoire que les Romains

remportent sur mer. Expédition des Romains en Sardaigne & en Corse. Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval. Autre victoire après laquelle ils passent en Afrique. Régulus y reste. Il force les Carthaginois à demander la paix. Propositions dures qu'il leur fait. Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe. Xantippe défait Régulus. Des consuls remportent deux victoires. Leurs flotte est ruinée par la tempête. Les Romains équipent une flotte, & prennent Palerme. Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer. Grande victoire des Romains. Ils se refusent à la paix. Siege de Lilibée. Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu. Sous Junius son collegue, la flotte des Romains est abysmée. Junius se rend maître d'Erix. Claudius après avoir abdiqué, est condamné à l'amende. Les Romains sont sans flotte. Amilcar Barcas commande en Sicile. Les Romains équipent une nouvelle flotte. Création d'un second préteur. Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix. Conditions de la paix. Pertes des Romains pendant cette guerre. Considérations sur la puissance des Romains.

CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique.

Pag. 8.

La Sicile devient province Romaine. Gouvernement de ces sortes de provinces. Guerre des mercenaires à Carthage. Carthage forcée d'abandonner la Sardaigne aux Romains. Amilcar passe en Espagne. Guerre d'Illyrie. Paix conclue avec les Illyriens. Premiere alliance des Romains avec les Grecs. Rome traite avec Asdrubal. Cause de la guerre des Gaulois. Barbare superstition des Romains. Rome pouvoit armer jusqu'à soixante-dix mille hommes. Troupe qu'elle leve contre les Gaulois. Victoire des Gaulois. Rencontre singuliere des deux armées des consuls. Défaite entiere des Gaulois. Les Romains passent le Pô. Conduite, & victoire de Flaminius. Claudius Marcellus acheve la conquête de la Gaule Cisalpine. Censure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démetrius de Pharos.



CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes.

Pag 58.

Cause de la guerre. Les Romains ne secourent pas Sagonte, & Annibal s'en rend maître. Avantage qu'Annibal retire de la prise de Sagonte. Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois. Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne & des Gaules. Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend. Mesures des Romains. Annibal & P. Scipion dans les Gaules. Scipion revient en Italie & Annibal passe les Alpes. Sur quoi Annibal fondoit le succès de son entreprise. Annibal soumet par les armes quelques peuples de la Gaule Cisalpine. Il a besoin d'une victoire pour gagner la confiance des Gaulois. Sempronius qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion. Scipion vaincu sur le Tésin, abandonne aux Carthaginois tout le pays au-delà du Pô. Les Gaulois donnent des secours à Annibal. Sci-

pion passe la Trébie. Tibérius Sempronius le joint. Il se résout à livrer bataille. Dispositions que fait Annibal. Bataille de la Trébie. Préparatifs des Romains pour la campagne suivante. Succès de Cnéus en Espagne. Conduite scandaleuse du consul Flaminius. Passage d'Annibal dans l'Etrurie. Sa conduite pour engager Flaminius à en venir aux mains. Bataille de Thrasimene. Courses d'Annibal dans plusieurs provinces d'Italie. Il semble qu'il auroit dû s'établir dans les provinces du nord. Q. Fabius nommé dictateur, se propose de n'engager aucune action générale. Annibal ne le peut faire changer de résolution. La sage lenteur de Fabius est blâmée. Ruse avec laquelle Annibal se retire d'un mauvais pas. Succès des Romains en Espagne. Minucius, général de la cavalerie, remporte un avantage sur Annibal. Il partage le commandement avec Fabius. Il est défait. Après l'abdication du dictateur, les deux consuls suivent le même plan. C. Térentius Varro nommé consul avec L. Emilius. Armées envoyées en Sicile & dans la Gaule Cisalpine. Annibal se rend maître de la citadelle de Cannes. Levées que fait la république. Les armées en présence. Bataille de Cannes. La défaite de Varron

répand l'alarme à Rome. Elle paroissoit livrer cette ville aux Carthaginois. Rome se rassure. Ses ressources. Préautions superstitieuses & barbares. Le sénat refuse de racheter les prisonniers. Réception qu'il fait à Varron.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

Pag. 98.

Carthage n'envoie point de secours à Annibal. Avantages des Scipions en Espagne. Consuls plébéiens l'un & l'autre pour la premiere fois. Circonstance où Philippe fait alliance avec Annibal. Carthage éprouve des revers par-tout. Mort d'Hiéron. Idée de son regne. Philippe arme contre les Romains. Epoque de la décadence d'Annibal. Siege de Syracuse. En Espagne, les Romains soutiennent leurs succès. En Italie, ils reprennent la supériorité. Pertes qu'ils font en Espagne. Victoires de L. Marcius. Triomphe de Marcellus. Toute la Sicile sous la domination des Romains. Scipion se prépare à faire le siege de Carthage. Il se rend maître

de cette place. Il gagne l'affection des peuples. Pertes que font les Carthaginois. Etat d'épuisement où sont les Romains. Situation d'Annibal, lorsque son frere Asdrubal arrive en Italie. Résolution hardie de Claudius Néro. Défaite & mort d'Asdrubal. Fin de la guerre en Espagne. Magon, frere d'Annibal, maître de Genes. Motif pour les Romains de porter la guerre en Afrique. Ce projet que Scipion propose, trouve des oppositions. Moyens qu'emploient les Carthaginois pour empêcher Scipion de passer en Afrique. Moyens qu'emploient à Rome les ennemis de Scipion. Ce général passe en Afrique. Censure de Claudius Néro & de Livius Salinator. L'entreprise de Scipion n'est plus traversée. Il brûle les deux camps ennemis. Autres victoires des Romains. Inquiétudes des Romains, après le départ d'Annibal. Défaite d'Annibal. Traité de paix.



CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grece à la fin de la seconde guerre punique.

Pag. 124.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres des Romains. Brigandages des Etoliens. On arme contr'eux. Cléomene, roi de Sparte, meurt en Egypte. Rois qui lui succedent. Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale. Il punit des hommes qui abusoient de sa confiance. Il accorde la paix aux Etoliens, pour faire la guerre aux Romains. Combien les Grecs auroient été puissants, si ce prince avoit su les reunir. Il leur devient odieux. Ennemis qu'il a tout à la fois. Education de Philopémen. Il conserve la liberté aux Mégalopolitains. Il contribue au succès de la bataille de Sélasie. Les Achéens deviennent sous ses ordres d'excellents soldats. Victoire qu'il remporte à Mantinée. Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.



CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Macédoine & de ses suites.

Pag. 138.

Quels étoient les peuples les plus puissants. Pertes que fait Philippe. Les Etoliens se déclarent contre lui. Conduite de T. Quintius pour priver Philippe des secours de la Grece. Succès des armes de Quintius. Les Achéens s'allient des Romains. Nabis, roi de Sparte, devient aussi leur allié. Les Béotiens sont forcés d'entrer dans la même alliance. Quintius, vainqueur à Cinocéphale, accorde la paix à Philippe. Il humilie les Etoliens. Il fait croire aux Grecs qu'ils sont libres. Cependant il les assujettit aux Romains. Guerre qu'il fait à Nabis. Il quitte la Grece. Nabis reprend les armes. Philopémen associe Sparte à la république d'Achaïe.



CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'orient avant la guerre de Syrie.

Pag. 149.

Il importe de connoître quelle étoit la puissance des monarchies de l'Asie. Royaume de Pergame. Royaume de Bithynie. Royaume de Cappadoce. Royaume d'Egypte. Démembrements de la monarchie de Syrie sous Antiochus Soter & sous Antiochus Théos. Regne de Seléucus Callinicus. Regne de Séléucus Céraunus. Foiblesse des monarchies d'Egypte & de Syrie. Ptolémée Philopator, roi d'Egypte. Antiochus le Grand gouverné par Hermias. Antiochus le Grand fait la guerre à Ptolémée Philopator. Antiochus fait la paix avec l'Egypte. Autres expéditions de ce monarque. Après la mort de Philopator, Antiochus & Philippe se liguent contre l'Egypte. L'Egypte sous la protection des Romains. Antiochus fait des alliances. Il porte ses armes dans l'Asie mineure & dans la Thrace.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

Pag. 165.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie. Pourquoi Antiochus ne les suit pas. Il se propose la conquête de la Grece. Les Grecs ne lui sont pas favorables. Nouveaux conseils d'Annibal. Quartier d'hiver d'Antiochus. Il est vaincu, & il repasse en Asie. La conquête de l'orient devient facile aux Romains. Antiochus se prépare à résister aux Romains. Il perd une bataille. L. & P. Scipion passent en Asie. Antiochus abandonne l'empire de la mer. Vaincu à Magnésie, il reçoit la loi. Traitement que le sénat fait aux alliés. Campagne du consul Manlius.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

Pag. 174.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre. La puissance des Ro-

mains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs. Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de péculat. Ce fut Caton qui le fit accuser. Mot de Scipion l'Africain au peuple. Tib. Gracchus impose silence à ses ennemis. Scipion l'Asiatique est condamné injustement. Caton nommé censeur, malgré les brigues de la noblesse. Philippe comparoît devant les commissaires du sénat. Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires. Nouveaux commissaires envoyés par le sénat. Cruauté de Philippe. Il envoye son fils à Rome pour se justifier. Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires. Le senat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponese. Mort de trois grands généraux. Les Achéens sont trahis par Callicrate, leur député. Philippe fait mourir son fils Démétrius, & meurt.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine & & de ses suites.

Pag. 185.

Informé que Persée se prépare à la guerre, le sénat la lui déclare. Antio-

chus Epiphane succede à son frere Séleucus. Il arme contre le roi d'Egypte Ptolémée Philometor. Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine. Des dispositions des peuples qu'on nommoit libres. Peuples de la Grece qui se déclarent pour les Romains. Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre. La république gouvernée pour la premiere fois par deux consuls plébéiens. Persée remporte une victoire dont il ne sait pas profiter. Il demande la paix. Campagnes des consuls Hostilius & Martius. Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix. Paul-Emile chargé de la guerre de Macédoine. Guerre d'Egypte. Persée songe a se faire des alliés. L. Anicius soumet l'Illyrie. Paul-Emile soumet la Macédoine. Antiochus Epiphane évacue l'Egypte. Reglements faits dans la Macédoine & dans l'Illyrie. Traitement que Rome fait aux peuples & aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.



CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

Pag. 203.

Des monarchies de l'Asie mineure après la ruine du royaume de Macédoine. Regne d'Antiochus Eupator. Regne de Philométor & de Phiscon. Regne de Démétrius Soter. Conspiration qui met sur le thrône de Syrie Alexandre Bala. Autres révolutions dans cette monarchie. Phiscon regne seul en Egypte. Il est inutile d'étudier l'histoire de ces monarchies. Pourquoi les peuples de l'Espagne étoient difficiles à subjuguer. Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes. Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriathus a faite aux Romains. Causes de la troisieme guerre punique. Perfidie des Romains. Carthage assiégée. Andriscus. Guerre en Macédoine. Les Achéens se revoltent contre un décret du sénat. Le sénat montre de la modération. Les Achéens prennent cette modération pour de la timidité. Ils sont vaincus. Ruine de Corinthe. Fin du siege de Carthage & ruine de cette ville.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE I.

Considérations sur les accroissements des Romains.

Pag. 226.

Progrès des Romains dans les six premiers siecles. Si leurs ennemis ne se sont pas réunis, ce n'est pas que le sénat ait eu pour maxime de les diviser. Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insu. Leur agrandissement n'est pas l'effet d'un plan qu'ils se soient fait pour s'agrandir. Il est l'effet des usages que les circonstances ont introduits. Circonstances où l'empire de la république romaine fut le mieux affermi. Circonstances où cet empire doit s'affoiblir. Ce n'est point par politique que les Romains ont été constants dans certaines maximes. Les Romains ont été supérieurs dans l'art militaire.

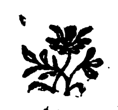


CHAPITRE II.

Des effets que le luxe doit produire dans la république romaine.

Pag. 247.

Le luxe, quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains. Comment ils s'y accoutumerent. Quand il s'est introduit chez eux. Il devoit faire des progrès rapides. Comment l'usage autorisa les magistrats à fouler les peuples. Avidité avec laquelle les Romains recherchent les choses de luxe. Dans les commencements, l'avidité eut pour objet d'enrichir le thrésor public. Dans la suite les généraux furent avides pour s'enrichir eux-mêmes. Effets que cette avidité devoit produire. L'oisiveté, qui contribua à l'agrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux. Le luxe ruine tôt-ou-tard les états. Effets qu'il a produits a Rome.



CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus.

Pag. 260.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement. Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne. Leur conduite avec Viriathus. Leur conduite avec les Numantins. Soulevement des esclaves. Loi qui regle que les élections se feront par scrutin.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

Pag. 269.

Circonstances où les troubles commencent sous le tribunat de Tibér. Gracchus. Motifs de Tibérius pour renouveller la loi Licinia. Oppositions des riches. Adoucissements que Tiberius apportoit à cette loi. Raisons avec lesquelles il combattoit les riches. Comment les riches se défendoient. Inconvénients de la loi Licinia. Elle passe après que Ti-

berius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y opposoit. Puissance de Tibérius. Il fait de nouvelles propositions qui soulevent le sénat. Il demande à être continué dans le tribunat. Il est assommé par les sénateurs.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus.

Pag. 278.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier, & étranglé. Indignation du peuple après la mort de Tibérius. Scipion Nasica est contraint de s'exiler. Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi Licinia. Scipion l'Africain empêche que cette loi ne soit exécutée. Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné. C. Gracchus s'exerce à l'éloquence. Il obtient la questure. Il est élu tribun. Loix qu'il publie. Il ôte les jugements aux sénateurs, & il les transporte aux chevaliers. Commencement de l'ordre équestre. Pouvoir de Caïus. Il est continué dans le tribunat. Moyen employé par les sénateurs pour diminuer son crédit. Il conduit une colonie à Carthage. Son absence est nuisible.

Il ne peut pas rétablir son crédit. Le consul Opimius jure la perte de Caïus. Il arme. Mort de Caïus. Les loix des Gracques sont abolies.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissentions de la république.

Pag. 293.

Origine des dissentions. Les tribuns ne devoient pas se borner à la voie d'opposition. Motif qui les faisoit agir. Moyens qu'ils avoient pour acquérir de l'autorité. Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens. Comment ces préjugés font place à une nouvelle maniere de penser. Moyens des patriciens pour défendre leurs prérogatives. Combien ils avoient d'avantages dans les querelles qui s'élevoient. Comment pendant plusieurs siecles, la pauvreté & l'amour de la liberté bannissoient de toutes les délibérations la corruption & la violence. Pourquoi, sous les Gracques, la violence préside aux délibérations publiques. Effets que cet usage doit produire.

CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

Pag. 302.

Irruption des Cimbres & des Teutons. Commencements de Jugurtha. Il s'empare du royaume de Numidie. Prostitution du sénat & prévarication des commissaires qu'il envoie en Numidie. Le sénat & ses commissaires continuent à se prostituer. Le sénat déclare la guerre à Jugurtha. Prévarication du consul Calpurnius. Jugurtha comparoît devant le tribunal du peuple romain. Le sénat lui ordonne de sortir de l'Italie. La guerre recommence. Métellus la fait avec succès. Commencements de Marius. Il supplante Metellus. Fin de la guerre. Objet du livre suivant.



LIVRE



LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I.

Marius & Sylla.

Pag. 314.

Guerre des Cimbres & des Teutons. Marius paroît la seule ressource de la république. Il défait les Teutons, & les Cimbres. Il obtient un sixieme consulat. Il médite la perte de Métellus. A cet effet, Saturninus, de concert avec lui, aspire au tribunat, & l'obtient par violence. Loi Agraire proposée par Saturninus. Conduite de Marius. Bannissement de Métellus. Mort de Saturninus. Rappel de Métellus. Marius passe en Asie. Violences des tribuns. Abus des assemblées tumultueuses. Brigandages, suite des progrès du luxe. Comment Sylla commence à gagner la faveur du peuple. La noblesse intéressée à le mettre au-dessus de Marius. Pour ne pas obéir au peuple, le sénat est dans la nécessité d'obéir à un chef. Pourquoi les Romains deviennent jaloux des droits de cité, qu'ils accordoient facilement dans l'ori-

gine, & pourquoi les alliés commencent à rechercher ces droits. Prévarications des chevaliers dans les tribunaux. Mécontentement du peuple. Drusus, pendant son tribunat, seme des troubles. Il porte des loix en faveur du peuple. Il partage les tribunaux entre les sénateurs & les chevaliers. Les alliés se soulevent, parce qu'ils n'obtiennent pas les droits de cité, qu'il leur avoit promis. Il est assassiné. Sa mort est suivie de troubles. République italique, ou ligue des alliés. Peuples qui entrent dans cette ligue. Comment finit la guerre sociale, qui auroit pu être funeste à la république romaine. On crée pour les alliés huit tribus nouvelles. Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, pour enlever à Sylla le commandement de l'armée contre Mithridate. Troubles à ce sujet. Sylla, à qui Sulpicius ôte le commandement de l'armée contre Mithridate, marche à Rome à la tête des légions. Rien ne l'arrête. Il entre dans Rome comme dans une place ennemie. Il réforme le gouvernement. La république, par sa constitution, ne peut plus avoir de regles fixes. Sylla proscrit douze sénateurs. Marius s'enfuit en Afrique: Sulpicius est tué. Pourquoi il affecte une conduite modérée. Mithridate roi de Pont. Il fait la guerre aux alliés des

Romains. Il résoud de la faire aux Romains mêmes. Conquêtes qu'il fait sur eux. Sylla recouvre la Grece pendant qu'il se faisoit à Rome une révolution dans le gouvernement. Le consul Cinna, chassé de Rome, est déposé par le sénat. Il arme. Rome est presque sans défense. Marius, qui revient en Italie, se joint à Cinna Ils assiégent Rome, qui leur ouvre ses portes. Cruauté de Marius. Décret porté contre Sylla. Mort de Marius. Son fils hérite de son pouvoir. Valérius élu consul, part pour l'Asie. Valérius est tué par Fimbria, est son lieutenant. Fimbria prend le commandement de l'armée. Ses succès contre le roi de Pont. Mithridate lui demande la paix. Sylla lui fait la loi. Fimbria est abandonné de ses troupes, qui se donnent à Sylla. Brigandages de Sylla. Il se dispose à revenir en Italie. Cinna est tué. Les consuls de l'année suivante sont du même parti. Arrivée de Sylla en Italie. Forces des consuls. Sylla défait le consul Norbanus. Il débauche l'armée du consul Scipion. Crassus lui amene un corps de troupes. Pompée lui en amene un autre. P. Céthégus, qu'il avoit proscrit, se joint à lui. Les consuls Marius & Carbon font alliance avec les Samnites. Sertorius passe en Espagne. Marius,

vaincu s'enferme dans Preneſte. Sylla à Rome. Norbanus & Carbon quittent l'Italie. Téléſinus général des Samnites, menace Rome. Sylla vient au ſecours des Romains. Téléſinus eſt tué dans un combat. Maſſacres que Sylla fait de ſes ennemis. Ses proſcriptions. Il fait égorger les Préneſtins. Il eſt nommé dictateur. Comment il exerce la dictature. Changements qu'il fait dans le gouvernement. Il abdique. Il a aſſervi la république, ſans l'avoir projeté. Raiſons de ſon abdication.

CHAPITRE II.

Pompée & Céſar.

Pag. 366.

La nobleſſe & le peuple impuiſſant par eux-mêmes. Chefs du parti de la nobleſſe. Métellus. Craſſus. Pompée. Lépidus entreprend de faire caſſer les loix de Sylla. Sertorius en Eſpagne. Il y crée un ſénat. Il eſt cher aux Luſitaniens. Métellus & Pompée contre Sertorius. Mépris de Sertorius pour Pompée. Avantages de Sertorius. Mithridate fait alliance avec lui. Sertorius aſſaſſiné. Pompée termine

la guerre d'Espagne. Guerre de Spartacus. Pompée veut dérober à Crassus la gloire de l'avoir terminée. Pompée & Crassus sont élus consuls. Pompée & Crassus refusent de licencier leurs troupes. Crassus recherche la faveur du peuple par des largesses. Pompée par des loix agréables à la multitude. Conduite de Pompée, lorsqu'il est sorti de magistrature. Guerre de Mithridate. Lucullus subjugue le Pont. Puissance de Tygrane, roi d'Arménie. Lucullus porte la guerre dans l'Arménie. Il remporte deux grandes victoires. Il prend ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie. On n'attendoit pas de lui de si grands succès. Soulévement de ses troupes. Mithridate recouvre son royaume. Origine de la guerre des Pirates. Pompée nettoie les mers. Pouvoir qu'on lui donne en cette occasion. On charge Pompée de la guerre contre Mithridate, & on lui confie toutes les forces de la république. Sa dissimulation & sa jalousie. Pompée chasse Mithridate du Pont, & Tygrane se soumet. Il réduit la Syrie en province romaine. Mort de Mithridate. Pompée rétablit Hircan. Il regle les affaires du Pont. Désordres que les richesses causoient dans Rome. Catilina. Son caractere. Comment il forme un parti. Cati-

lina brigue le consulat. Conduite de Cicéron à son egard. On refuse le consulat à Catilina, & on le donne à Cicéron. Conjuration de Catilina. Cicéron est instruit des desseins des conjurés. Précautions qu'il prend. Il n'a pas des preuves suffisantes. Crassus lui apporte des lettres anonymes. Catilina arme ouvertement. Dispositions des esprits dans cette conjoncture. Les conjurés qui étoient restes à Rome, tentent d'engager dans leur parti les députés des Allobroges. Ces conjurés sont arrêtés & convaincus. Le sénat les juge, & ils sont exécutés. Catilina vaincu & tué. Cicéron regardé comme le patron de l'ordre équestre. César accusé d'avoir été complice de la conjuration de Catilina. Caractere de César. Proscrit par Sylla, il en devient plus circonspect. Il partage de bonne heure la faveur du peuple. Il veut faire revivre la faction de Marius. Il humilie le parti de Sylla. Il allioit les petites choses & les grandes qualités. Gloire de Pompée à son retour d'Asie. Sa modération. Son caractere. César propréteur en Espagne. Son plan & sa conduite. De retour en Italie, il reconcilie Crassus, & Pompée. Triumvirat. Caton s'éleve inutilement contre les desseins des triumvirs & contre les mœurs de son siecle. Bibulus est donné

à César pour collegue dans le consulat. César consul se conduit comme un tribun factieux. Loi Agraire qu'il porte au sénat. Il la fait passer dans un assemblée du peuple. Il en fait jurer l'exécution. Il dispose de tout. Bibulus est sans autorité. Murmures contre les triumvirs. Ils auroient pu gagner Cicéron. P. Clodius ennemi de Cicéron, se ligue avec les triumvirs, & obtient le trbiunat. Précautions de César avant de partir pour les Gaules, Cicéron exilé. Caton est envoyé dans l'île de Chipre. Royaumes légués au peuple romain. Exemple du trafic que les magistrats faisoient de leur pouvoir. Rappel de Cicéron. On donne à Pompée la surintendance des vivres pour cinq ans. Pompée perd de son crédit, & les deux autres triumvirs paroissent n'avoir plus besoin de lui. César quoiqu'absent, est tous les jours plus puissant à Rome. Sa conduite. La division des triumvirs enhardit leurs ennemis. Les triumvirs renouvellent leur association. Leur traité. Cicéron recherche l'amitié des triumvirs. Pompée fait construire un théatre à demeure. Pompée entretient les troubles dans la république. Les liens, qui unissoient César & Pompée, sont entiérement rompus. Pompée consul sans collegue. Il prend un collegue. Consuls

désignés. Pompée continue d'avoir la principale autorité. Il attend avec impatience que César ait licencié ses troupes. Mesures de César. Pompée les veut rompre, & ne les rompt pas. Proposition du consul Marcellus, qui veut désarmer César. Pompée songe à faire passer cette proposition sous les consuls de l'année suivante. César gagne un des consuls & le tribun Curion. Curion rompt les mesures de Pompée. Motifs qui donnent de la confiance à Pompée. César s'étudie à mettre de son côté les apparences de la justice. Il écrit au sénat Le sénat lui ordonne de licencier ses troupes. César s'assure de ses soldats Il passe le Rubicon. Troubles que cette nouvelle produit à Rome. Peu de ressources de Pompée à l'approche de César. Pompée passe en Epire. Pourquoi César ne le suit pas. César à Rome. Il part pour l'Espagne. Il la soumet. Défaites de ses lieutenants. Il revient à Rome, lorsqu'il avoit été nommé dictateur. Il est élu consul, & part pour Brindes. Ses forces. Forces de Pompée. César passe en Epire. Les deux armées en présence. Action où Pompée a l'avantage. César & Pompée passent dans la Thessalie. Confiance du parti de Pompée qui est entièrement défait. Pompée se retire chez Ptolémée

qui étoit en guerre avec Cléopatre sa sœur. Il est égorgé. César pleure la mort de Pompée. Il se porte pour juge entre Ptolémée & Cléopatre. Ptolémée arme contre lui. César vainqueur dispose de la couronne d'Egypte. Après avoir vaincu Pharnace & reglé les affaires de l'orient, il revient à Rome, où il y avoit de grands désordres. Il passe en Afrique où le parti de Pompée s'étoit relevé. Ruine de ce parti. Clémence de César. Il triomphe. Il fait divers réglements. Ruine du parti des fils de Pompée. Honneurs qu'on rend à César. On le nomme empereur. Nouvelle acception de ce mot. Projets qu'il formoit. Il multiploit les récompenses. Le sénat étoit humilié. Le peuple ne croyoit pas avoir rien perdu. Il n'étoit plus possible de rétablir le gouvernement républicain. Conjuration contre César. Il aspire à la royauté, & il est assassiné. Effet que produit sa mort.



CHAPITRE III.

Marc-Antoine & Caïus Octavius.

Pag. 461.

Il s'agit de décider si les conjurés seront punis ou récompensés. Embarras des sénateurs. Décret du sénat. Gouvernements donnés aux chefs des conjurés. On ordonne que le testament de César soit exécuté, & on lui décerne les honneurs de la sépulture. Effet que produisent sur le peuple ce testament & ces funérailles. Les chefs des conjurés sortent de Rome. Conduite peu mésurée d'Antoine. Pour gagner la bienveillance du sénat, il fait donner le commandement des flottes à Sextus fils de Pompée. Il fait étrangler Amatius. Dolabella, collegue d'Antoine, acheve de dissiper les émeutes du peuple. Antoine obtient une garde. Il abolit la dictature. Sa puissance. Il dépouille Brutus & Cassius de leurs gouvernements. C. Octavius ose se porter pour héritier de César. En arrivant en Italie, il se trouve à la tête d'un parti. Parti qui lui étoit contraire. Ce parti n'étoit pas aussi redoutable qu'il le paroissoit. Entrevue d'Octavius & d'An-

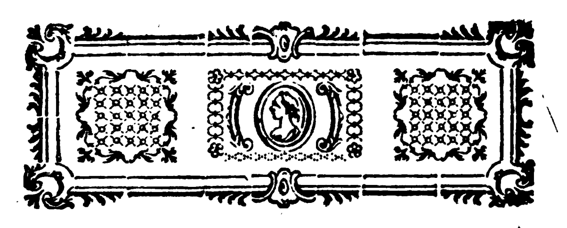
toine. Octavius qui veut acquiter les legs de son grand oncle, est traversé par Antoine. La garde d'Antoine désapprouve les difficultés qu'il fait à Octavius. Elle les réconcilie. Antoine obtient la Gaule Cisalpine. Pour perdre Octavius, Antoine devoit s'unir à lui. Antoine se brouille avec Octavius. Octavius rend Antoine suspect à tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de César. Novelle réconciliation peu sincere de ces deux hommes. Si Octavius n'eût pas eu Antoine pour concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire. Brutus & Cassius quittent l'Italie. Antoine & Octavius arment. Octavius est abandonnné de la plus grande partie de ses troupes. Antoine est au moment d'être abandonné des siennes. Octavius lui débauche deux légions. Assemblée du sénat où Cicéron parle contre Antoine & pour Octavius. Décret du sénat contre Octavius. Après deux combats, Antoine est forcé de passer dans la Gaule Transalpine. Bruit qui se répand contre Octavius. Il ne veut pas ruiner le parti d'Antoine. Le sénat croit la guerre finie. Pendant qu'Octavius recherche Antoine, il demande le consulat que le sénat lui refuse. Antoine, qui avoit passé les Alpes, les repasse à la tête de dix-sept

légions. Octavius est élu consul. Il poursuit les meurtiers de César. Il fait révoquer les décrets contre Lepidus. Mort de Décimus Brutus. Octavius, Antoine & Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité. Ils proscrivent leurs ennemis, leus parents & leurs amis. Mort de Cicéron. Octavius plus cruel que ses collègues. Un décret confirme aux triumvirs la puissance qu'ils ont usurpée. La Sicile, qui obeit à Sext. Pompéius, devient l'asyle des proscrits. Le sénat confirme à Brutus & à Cassius les gouvernements dont ils se sont emparés. Ces deux généraux rassemblent toutes leurs forces auprès de Philippes. Les triumvirs viennent camper dans la plaine de Philippes. Désavantage de leur position. Il étoit dangereux pour eux que la guerre tirât en longueur. Cassius est vaincu & se tue. Sa mort donne tout l'avantage aux triumvirs. Pourquoi Brutus se dérermine à engager une seconde action. Une bataille étoit l'unique ressource des triumvirs. Brutus, qui l'ignore, est vaincu & se tue. Puissance de Sext. Pompéius. Conduite d'Octavius aux journées de Philippes. Sa cruauté. Antoine & Octavius partagent l'empire entr'eux, & dépouillent Lépidus. Octavius vient à Rome. Avantages &

désavantages de sa position. Causes de la guerre de Pérouse. Fin de cette guerre. Antoine se concilie l'affection des Grecs. Puissance des généraux romains en Asie. Antoine en Asie. Cléopatre vient à Tarse où il l'attendoit. Il se hâte de suivre cette reine en Egypte. Les Parthes font une invasion dans les provinces romaines. Prêts à venir aux mains, Antoine & Octavius sont forcés à la paix, & font un nouveau partage de l'empire. Traité de paix avec Sext. Pompéius. Antoine retourne à Athenes. Jaloux des succès de Ventidius, il passe en Asie. Il cede à Ventidius le triomphe qu'on lui décerne. Les triumvirs multiplient les magistrats. Octavius épouse Livie. Octavius & Pompéius se préparent à la guerre. Ménas passe dans le parti d'Octavius. Les flottes d'Octavius sont ruinées. Il charge Agrippa de cette guerre. Pompéius ne profite pas de ces avantages. Les triumvirs se continuent dans le commandement. Octavie réconcilie Antoine & Octavius. Ruine & mort de Sext. Pompéius. Octavius dépouille Lépidus. Il commence à faire aimer son gouvernement lorsqu'Antoine se rendoit odieux & méprisable. Antoine donne plusieurs provinces à Cléopatre. Guerre qu'il fait aux Parthes. Son imprudence & ses pertes.

Combien les ſoldats lui étoient attachés. Autres pertes qu'il fait par impatience de revoir Cléopatre. Il fait la conquête de l'Arménie. Il triomphe à Alexandrie. Prêt à marcher contre les Parthes, il revient en Egypte. Il défend à Octavie de venir en Aſie. Son amour pour Cléopatre achève de le rendre odieux & mépriſable. Octavius obtient un décret qui prive Antoine de la puiſſance triumvirale. Lenteur avec laquelle Antoine ſe prépare à la guerre. Journée d'Actium & ſes ſuites. Antoine eſt trahi par Cléopatre. Ils ſe tuent l'un & l'autre. Octavius affecte de la modération. Il a dû ſon élection aux circonſtances.

FIN de la Table du huitieme Volume.



LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De la premiere guerre punique.

LES républiques de la Grece, foibles lors même qu'elles paroissoient plus redoutables, étoient, par leur constitution, dans l'impuissance de s'accroître. Rome, au contraire, acquiert continuellement de nouvelles forces. Elle sent qu'elle peut plus qu'elle n'a fait encore. Ce sentiment, qui lui promet de nouveaux succès, lui fait prendre un nouvel essor. Elle porte déja la vue au-delà des mers ; & la victoire, qui marche devant elle, semble lui offrir sur les peuples à vaincre, les droits qu'elle s'est fait sur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus, le plus grand général de son siecle ; & , ce qui pouvoit beaucoup sur l'imagination des Romains, Pyrrhus étoit un descendant d'Achille,

Les conquêtes que Rome a faites l'invitent à de nouvelles conquêtes.

Ce ne sont pas des Volsques, des Sabins, des Etrusques, des Gaulois & des Samnites, qui ornent le triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros : ce ne sont pas des gerbes, des troupeaux, des armes & des dépouilles, qu'on a déja vus tant de fois : ce sont des Epirotes, des Molosses, des Thessaliens, des Macédoniens : c'est l'or, la pourpre, & toutes les richesses que les Grecs étaloient jusques dans leurs camps : enfin ce sont ces éléphants qui avoient d'abord répandu l'épouvante, & qui maintenant, chargés de leurs tours, ne paroissent que pour donner un spectacle au peuple. Vous imaginez l'impression que ce triomphe fit sur les Romains, & vous jugez qu'il ne leur faut plus qu'un prétexte pour franchir les mers.

Rome punit la perfidie d'une de ses légions qui s'étoit emparée de Rhege.

Une légion romaine, en garnison à Rhege, s'étoit emparée de cette ville par le massacre des principaux habitants, & s'étoit alliée des Mamertins. Rome alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laissé jouir ces scélérats du fruit de leur trahison. Si cependanr elle ne vouloit pas paroître leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'est pourquoi le consul Génucius eut ordre de faire le siege de Rhege. Les traîtres se défendirent en désespérés. La résistance fut plus longue qu'on

ne l'avoit prévu ; & l'armée romaine qui souffroit de la disette, eût été forcée de se retirer, si Hiéron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été prise, & rendue à ses premiers habitants, trois cents légionnaires, faits prisonniers, furent conduits à Rome, où ils périrent sous la hache, après avoir été battus de verges.

Ce jugement équitable & politique étoit encore tout récent, lorsque les députés des Mamertins arriverent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Messine ce qu'on venoit de punir à Rhege: se refuser à leur demande, c'étoit laisser échapper une occasion de porter la guerre en Sicile. Le sénat renvoya la chose au peuple, se croyant à l'abri de tout reproche, si les secours étoient ordonnés par un plébiscite plutôt que par un senatus-consulte.

Cependant il prend la défense des Mamertins.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre paroissoit toujours une ressource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le sénat l'avoit prévu sans doute. Mais pouvoit-il se croire bien justifié ? Quelle raison d'ailleurs avoit-il de porter déja ses vues sur la Sicile ? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fissent la conquête ? N'auroit-il pas été toujours à temps d'aller au secours d'Hiéron ? Le motif de la guerre alors

eût été honnête. Comment excuser le sénat ? Le roi de Syracuse a secouru les Romains contre les brigands de Rhege ; & c'est contre lui qu'ils prennent les armes, pour secourir les brigands de Messine.

Ap. Claudius passe en Sicile.

Av. J. C. 264 de Rome 490.

Réunis pour chasser de Sicile les Mamertins, Hiéron & les Carthaginois assiégeoient Messine, & leur flotte paroissoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le garderent avec trop de négligence, & le consul Appius Claudius passa avec toutes ses troupes.

Il paroît qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entreprise. On diroit que les Romains n'ayant pas même des vaisseaux de transport, Appius ait imaginé de construire des especes de radeaux, ce qui lui fit donner le surnom de *caudex*,

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois, on voit que dès le temps des rois, ils navigeoient sur mer. Ils faisoient peu de commerce, cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout à fait. On ne peut pas même douter qu'ils n'aient eu de bonne heure des vaisseaux de guerre, quoiqu'avant l'an de Rome 443, il n'en soit pas fait mention dans les historiens. Leur marine sans doute étoit peu considérable : mais ils n'étoient pas ignorants au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle.

D'ailleurs, peut-on supposer, qu'ayant formé le projet de passer en Sicile; ils n'aient pas fait venir des vaisseaux des villes grecques d'Italie ?

Les Syracusains & les Carthaginois, campés séparément, pressoient Messine de tous côtés, & Appius Claudius paroissoit n'y être arrivé que pour être assiégé lui-même. Il fit des propositions qu'on n'écouta pas. Alors se voyant dans une situation qui demandoit de la hardiesse & de la promptitude; il offrit la bataille aux Syracusains.

Il remporte deux victoires & délivre Messine.

Si Hiéron eût refusé le combat, il est vraisemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ses lignes; & par conséquent: il les auroit mis dans la nécessité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre, persuadé sans doute que les Carthaginois n'en seroient pas simples spectateurs, & que les ennemis succomberoient sous le poids de deux armées, qui les attaqueroient en même temps. Il se trompa. Ses alliés virent sa défaite sans sortir de leur camp. Peut-être imaginerent-ils qu'il seroit toujours en leur pouvoir de chasser les Romains; & que la victoire qu'ils leur laissoient remporter, ne faisoit qu'affoiblir la seule puissance alors redoutable pour eux. La conduite

d'Hiéron paroît le prouver. Si après la bataille, il se fût renfermé dans son camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de sa victoire. Mais indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuse, ne songeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ses états, & d'assurer le bonheur de son peuple. Appius ayant appris sa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, & Messine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triompher le premier des peuples au-delà des mers.

Premiers combats de gladiateurs.

Av. J. C. 264 de Rome 490.

Cette même année est remarquable par les jeux funebres avec lesquels M. & D. Junius-Brutus crurent honorer leur pere. On vit pour la premiere fois des combats de gladiateurs : spectacle barbare qui plut au peuple, & qui sera toujours plus agréable à ses yeux.

Les consuls enlevent plusieurs places aux Carthaginois.

Le sénat qui se proposoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux consuls qui passerent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron se hâta de faire sa paix avec les Romains.

Av. J. C. 263 de Rome 490.

On ajouta seulement à ces légions quelques troupes des alliés. Les consuls enleverent rapidement plusieurs places aux Carthaginois.

Motifs qui déterminent Hiéron à la

Le roi de Syracuse prit le seul parti qui pouvoit écarter la guerre de ses états. Si les Romains n'étoient pas plus justes que

les Carthaginois, ils sentoient mieux combien il leur importoit de le paroître, & ils étoient dans l'usage de ménager leurs alliés. Assuré d'en être respecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de son alliance, Hiéron d'ailleurs, n'avoit rien à craindre des Carthaginois, qui seroient assez occupés à la défense de leurs places.

La peste qui survint à Rome, troubla la joie que donnoient les succès de la guerre. On y apporta le remede ordinaire; un dictateur & un clou.

Blocus & prise d'Agrigente.

L'année suivante, les consuls L. Posthumius Mégellus & Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la campagne par le Blocus d'Agrigente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée & défendue par une garnison de cinquante mille hommes que commandoit Annibal. Ce général voyant que les assiégeants alloient au fourrage avec beaucoup de désordre, fit une sortie dans laquelle il se seroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché avec plus de troupes, ou plutôt si la discipline n'eût pas mis les Romains dans la nécessité de vaincre ou de périr. Il fut repoussé. Alors la plupart des peuples de Sicile se déclarerent pour Rome contre Carthage; & quoique les Consuls ne fussent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

Av. J. C. 262. de Rome 492.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, & le fiege duroit depuis cinq mois, lorfqu'Hannon vint au fecours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, fix mille chevaux & foixante éléphants. Il s'empara d'Erbeffe, & mit la difette dans le camp des ennemis. Quoique ce fût la feule place, d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en affurer. Défolés par la famine & par les maladies qui en étoient la fuite : ils auroient été contraints de lever le fiege, fi Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de leur faire paffer quelques convois. Cependant Hannon fe flattoit de les réduire fans rien hafarder ; mais ayant cédé aux inftances d'Annibal, qui le preffoit d'engager une action, il fut entiérement défait, & Annibal lui-même n'eut plus d'autre reffource que de fe fauver avec fa garnifon.

Av. J. C. 262 de Rome 492

Les Agrigentins égorgerent les Carthaginois qui étoient reftés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence : on en vendit vingt-cinq mille. On ne dit pas le nombre de ceux qui périrent, lorfque leur ville fut livrée aux foldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce fiege plus de trente mille hommes, & la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funeftes aux vaincus, coûtent

cher aux vainqueurs. Voilà comment se forment les empires.

La prise d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes intérieures de la Sicile. Les places maritimes resterent sous la domination des Carthaginois. Ils révoquerent Hannon. Amilcar, qui lui succéda dans le commandement, ravagea les côtes d'Italie : mais il n'osa rien tenter sur terre, & l'année se passa sans combat.

Les places intérieures de la Sicile se soumettent aux Romains.

Av. J. C. 261 de Rome 493.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains ; & ces deux puissances se faisoient une guerre, qui devenoit funeste à l'une & à l'autre, sans être avantageuse à aucune des deux. Rome se proposa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Rome équipe une flotte.

Ce projet étoit hardi sans doute, mais on s'est plu à le faire paroître plus hardi encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un seul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la construction des vaisseaux. Elle ne connoissoit pas les galeres à cinq rangs de rames, qui faisoient la principale force des armées navales ; & elle n'auroit pas pu en construire, si une galere carthaginoise, qui échoua sur la côte, ne lui eût servi de modele. Tout cela est sans doute exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une

flotte que commandoit le duumvir Valérius, & qui fut insultée par les Tarentins. S'ils manquoient d'ouvriers pour la construction des vaisseaux, ils en pouvoient trouver dans les villes grecques, qui étoient sous leur puissance; & il est vraisemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modeles de galeres à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu suppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoi qu'il en soit, en deux mots, ils équiperent cent galeres à cinq rangs de rames, vingt à trois rangs, & ils formerent des matelots.

1re consul Cornélius est enlevé avec son escadre.

C. Duillius Népos eut le commandement des légions qui passerent en Sicile, & son collegue Cn. Cornélius Scipio commanda la flotte. Celui-ci ayant mis à la voile avec dix-sept vaisseaux s'approcha de l'île de Lipari qu'il se flattoit de surprendre, fut surpris lui-même, & enlevé avec toute son escadre. Peu de jours après, Annibal, le même qui avoit fui d'Agrigente, fut sur le point d'essuyer le même sort. Comme il tournoit un promontoire, la flotte des Romains se presenta tout-à-coup en ordre de bataille: il perdit plusieurs bâtiments, & il eut bien de la peine à se sauver.

Av. J. C. 260, de Rome 494.

Premiere victoire que les Romains

Duillius, instruit du malheur de son collegue, laissa l'armée de terre sous les

ordres des tribuns des légions : & prit le commandement de la flotte. Considérant qu'il n'avoit que des vaisseaux grossiérement construits, & des matelots peu exercés, il se proposa d'aller promptement à l'abordage, & de décider le sort du combat par la valeur de ses troupes. A cet effet, il éleva sur les proues de ses bâtiments une machine propre tout à la fois, à accrocher les vaisseaux ennemis & à servir de pont pour y passer, C'est ce qu'on a nommé *corbeau*. rempor-tent sur mer.

Il rencontra près des îles de Lipari, Annibal qui commandoit la flotte carthaginoise, & qui vint au devant de lui avec confiance. Les corbeaux firent leur effet, & l'action ressembla trop à un combat de terre, pour que la victoire pût balancer. Les Romains prirent trente-deux galeres, en coulerent à fond quatorze, firent sept mille prisonniers, tuerent trois mille hommes, & Annibal dont le vaisseau fut pris, se sauva dans une chaloupe.

Rome, qui pour son coup d'essai, paroissoit disputer à Carthage l'empire de la mer, mit cette victoire au dessus de toutes celles qu'elle avoit remportées jusqu'alors. Ce ne fut pas assez d'accorder les honneurs du triomphe à Duillius : on lui éleva une colonne rostrale, c'est-à-dire, ornée de proues de vaisseaux ; & on ar-

rêta par un décret que toutes les fois qu'il souperoit en ville, il seroit reconduit chez lui aux flambeaux & au son des flûtes.

Av. J. C. 259 de Rome 495. L'année suivante, le consul L. Cornélius Scipio fit une expédition en Sardaigne & en Corse.

Expédition des Romains en Sardaigne & en Corse.

La Sardaigne est, après la Sicile, une des plus grandes îles de la Méditerranée. Elle est fertile & riche en troupeaux. Cependant elle n'a jamais été fort peuplée, parce que l'air en est mal sain. La Corse beaucoup moins grande, n'a pas la même fertilité. C'est un pays hérissé de montagnes, peu cultivé de tout temps, & dont le mauvais air nuit encore à la population.

Comme les nations ne se policent, qu'autant qu'elles commercent les unes avec les autres, les habitants de ces îles, privés de toute communication avec l'étranger, avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides & cruels, n'adoucissoient pas. Maîtres par les armes de tout le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chassé dans les lieux innaccessibles les anciens habitants, & pour les tenir dans une entiere dépendance, ils les avoient mis dans la nécessité de faire venir d'Afrique jusqu'aux denrées les plus nécessaires; défendant sous peine de mort d'ensemencer les terres, arrachant les bleds, & cou-

pant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre odieux. Cornélius leur enleva la Corse, & se rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le consul qui lui succéda, continua la guerre avec succès. En Sicile, les Romains prirent Mitistrate. Les habitants la livrerent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe, & on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les campagnes suivantes, on fit de plus grandes entreprises.

Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval.

Av. J. C. 257 de Rome 497

C. Attilius Régulus, voyant du port de Tindaris (*) la flotte ennemie, part avec dix vaisseaux, sans attendre les autres auxquels il ordonne de le suivre, & tombe dans une ligue toute formée, qui l'enveloppe, & lui enleve neuf bâtiments. Il ne sauve que celui qu'il monte.

Au désespoir, il songe à réparer son imprudence, & Amilcar, qui commande les Carthaginois, lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port, & y tenir les Romains enfermés, jusqu'à ce qu'il eût été joint par le reste de sa flotte. Il pouvoit

(*) Cette ville étoit sur la côte septentrionale de la Sicile. Elle ne subsiste plus.

encore se retirer, pour se rapprocher des vaisseaux qu'il avoit laissés derriere lui, & revenir ensuite en bon ordre & avec toutes ses forces. Il ne fit ni l'un ni l'autre, & il fut défait par Attilius, qui se hâta de lui livrer un second combat. Il perdit dix-huit vaisseaux.

Autre victoire après laquelle ils passent en Afrique.

Encouragés par ce dernier succès, les Romains formerent de plus grands projets pour l'année suivante. L'Afrique étoit ouverte, aucune place ne couvroit Carthage. Agathocles avoit fait trembler cette république, on crut pouvoir comme lui, tenter une descente en Afrique. L'armée navale, commandée par les consuls L. Manlius Vulso & M. Attilius Régulus, fut composée de trois cents trente vaisseaux & de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome encore pauvre, faisoit de pareils armements. Polybe en est étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équiper de pareilles flottes dans des temps postérieurs, où elle paroissoit plus puissante. Nous avons malheureusement perdu la partie de son ouvrage, dans laquelle il rendoit compte des ressources de cette république, sous différentes époques.

Av. J. C. 256 de Rome 498

Les Carthaginois, voyant le danger qui les menaçoit, & songeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes, allerent le combattre

sur celles de Sicile, près d'Ecmone. Leur flotte, plus forte que celle des Romains, étoit sous les ordres d'Hannon & d'Amilcar, dont nous avons déja vu les défaites. Le combat fut long : la fortune parut balancer : mais enfin les Romains remporterent la victoire. Ils prirent soixante-quatre vaisseaux, en coulerent à fond une trentaine, descendirent en Afrique, assiégerent Aspis, s'en rendirent maîtres : firent vingt mille prisonniers, & ne perdirent que vingt-quatre galeres.

Les consuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée carthaginoise, refugiée pour la plus grande partie en Sicile, ne pouvoit, après sa défaite, venir que difficillement au secours de Carthage, & cette république paroissoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappellé, & Régulus, à qui on conserva le commandement, ne resta qu'avec quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied & cinq cents chevaux. Régulus y reste.

Il semble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeller les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq mille hommes de pied, cinq cent chevaux, & Amilcar, à qui on donna pour collegues Bostar & Asdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables qui disparoissent bien subite-

ment, & on a de la peine à comprendre ce que Rome & Carthage en ont fait.

Il force les Carthaginois à demander la paix.

Déja maître de plusieurs villes, Régulus dans le dessein d'assiéger Carthage, se proposoit de ne laisser derriere lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter ; & il avoit mis le siege devant Adis, lorsque les Carthaginois vinrent camper sur une coline, d'où ils le dominoient. Dans ce poste, ils ne pouvoient faire aucun usage de leur cavalerie ni de leurs éléphants, & c'étoit pourtant ce qui les rendoit supérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, se hâta de les attaquer & les défit. Plusieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui, il établit son camp à Tunis, c'est-à-dire, à cinq ou six lieues de Carthage. Dans le même temps, les Numides, qui se répandoient sur les terres des Carthaginois, y causoient de plus grands ravages que les Romains mêmes ; & les habitants de la campagne qui se réfugioient de toutes parts à Carthage, portoient dans cette ville la famine & la consternation. Elle demanda la paix.

Propositions dures qu'il leur fait.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne pouvoit pas faire le siege de Carthage, & il devoit peu compter sur les peuples d'Afrique, qui l'abandonneroient au premier revers. Il semble donc qu'il auroit dû consentir à la paix & qu'il étoit assez glo-

rieux pour lui de terminer la guerre, avec les avantages qu'il pouvoit raisonnablement se promettre. Il ne refusa pas d'entrer en négociation : mais aveuglé par ses succès, il fit des propositions peu raisonnables: Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur restoient soit en Sicile, soit en Sardaigne ; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers faits sur la république ; qu'ils racheteroient les leurs au prix dont on conviendroit ; qu'ils payeroient les frais de la guerre & un tribut annuel, qu'ils ne pourroient mettre en mer qu'un seul vaisseau de guerre ; qu'ils fourniroient à la république, toutes les fois qu'elle l'exigeroit, cinquante galeres équipées ; & qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance, qu'avec le consentement du sénat. Comme les députés de Carthage se récrioient sur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit savoir vaincre ou savoir se soumettre.

Les Carthaginois voyant que la paix qu'on leur offroit étoit une vraie servitude, la rejeterent avec indignation. Cependant, sans généraux & n'ayant que des soldats, s'ils pouvoient armer encore, ils désesperoient de vaincre. Telle est l'extrêmité où ils étoient réduits, lorsque le hasard leur offrit un général dans un sol- Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe.

dat lacédémonien, qui arriva avec d'autres mercenaires. Il se nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonstances de la derniere bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, & qui dans toute autre conjoncture auroit pu lui être funeste attira l'attention du sénat, qui voulut l'entendre. Il répéta devant les sénateurs ce qu'il avoit déja dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, si elle savoit faire usage de ses forces. En un mot, il parla en capitaine instruit, & on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute, la nécessité étouffa tout sentiment de jalousie.

Xantippe défait Régulus.

L'amée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux & d'environ cent éléphanrs. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la maniere dont il en fit mouvoir les différentes parties, & les soldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Av. J. C. 255 de Rome 499

Régulus fut d'abord surpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec désavantage. Cependant si après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorsque ses troupes auroient été découragées, le désavantage auroit été encore

plus grand. Il crut donc n'avoir pas à délibérer, & il se flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuse. Mais il fut entiérement défait. Cinq cent Romains, du nombre desquels il étoit, furent faits prisoniers : deux mille qui échapperent, se retirerent à *Aspis* : tout le reste périt.

Nous l'avons déja remarqué plus d'une fois : il ne faut qu'un seul homme pour changer la face d'un état. J'ajouterai que cet homme ne manque presque jamais : ce sont ceux qui gouvernent qui ne savent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prudent. Il sentit que la jalousie suivroit de près ses succès : il n'eut rien de plus pressé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de sauver. Les Carthaginois lui firent de grands présents, & le renvoyerent sur une galere richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur salut à un étranger, ils donnerent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'est ni prouvée, ni même vraisemblable.

Les consuls remportent deux victoires.

Alarmés par la défaite de Regulus, & craignant quelque entreprise de la part des Carthaginois, les Romains se hâterent d'équiper une flotte, & les consuls la conduisirent en Afrique afin d'ocuper les en-

nemis dans leur propre pays. Ils remporterent deux victoires, l'une sur mer, auprès du promontoire d'Hermée; l'autre sur terre près de Clipéa où ils avoient débarqué. Elles leur coûterent peu de monde; mais les Carthaginois y perdirent, sans compter les prisonniers, environ vingt-quatre mille hommes, & plus de cent galeres. Comme tout le pays étoit dévasté, & qu'il auroit été difficille d'y subsister, les consuls se rembarquerent avec les troupes qu'ils retirerent d'Aspis.

Leur flotte est ruinée par la tempête.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les Pilotes leur représentassent les dangers de cette mer dans une saison orageuse. Ils se flattoient qu'à la vue de leur flotte toutes les villes se rendroient: mais ils furent assaillis par une tempête si terrible, que de trois cent soixante vaisseaux, ils n'en sauverent que quatre-vingt. Hiéron donna toutes sortes de secours aux soldats & aux matelots, qui échapperent du naufrage.

Les Romains équipent une flotte, & prennent Palerme.

Av. J. C. 254 de Rome 500

La perte que les consuls venoient de faire, ouvroit la Sicile aux Carthaginois, ils y passerent, ils se rendirent maîtres d'Agrigente, & ils paroissoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils avoient perdues. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cents vingt galeres; & les consuls ayant repris à Messine les

restes du dernier naufrage, assiégerent & prirent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois eussent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer, fut fait prisonnier; & ceux qui ne purent pas se racheter, furent vendus. Il semble que les peuples, que ces deux puissances se ravissoient tour-à-tour, ne dussent attendre de l'une & de l'autre que la mort ou l'esclavage.

L'année suivante, sans avoir remporté aucun avantage considérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage, cent cinquante galeres & un grand nombre de bâtiments de transport. Dégoûté de former des entreprises sur mer, ils parurent alors vouloir se borner à la guerre de terre. Le sénat arrêta même qu'on n'entretiendroit désormais qu'une flotte de soixante vaisseaux pour défendre les côtes d'Italie, & pour transporter en Sicile des troupes & des vivres. Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer.

Il n'étoit pas raisonnable de prétendre faire sans marine la guerre à une puissance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient plus rien entreprendre, & cependant la guerre, qui titoit en longueur, n'en devenoit que plus dispendieuse. Le sénat donna des ordres pour construire des vaisseaux.

Grande victoire des Romains.

On venoit d'équiper une flotte, lorsque L. Métellus, proconsul en Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-six éléphants, & il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à Rome, & qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui depuis le malheur de Régulus, s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencerent à ne les plus craindre.

Av. J. C. 250 de Rome 504

Ils se refusent à la paix.

La perte de cette derniere bataille fit desirer la paix aux Carthaginois. Leur commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit, & dans cette circonstance, ils voyoient les flottes des Romains menacer encore l'Afrique. Ne doutant point que Régulus, impatient de recouvrer sa liberté, ne contribuât au succès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyerent à Rome avec leurs ambassadeurs; que, contre leur espérance, ce généreux romain se dévouant pour la patrie, persuada au sénat de se refuser à la paix; & qu'il revint à Carthage où il savoit les supplices qui lui étoient préparés. Le silence de Polybe qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait soupçonner les autres écrivains d'avoir ramassé des bruits répandus parmi le peuple, pour exagérer la cruauté des Carthaginois & la constance d'un citoyen romain.

Lilibée, située sur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthaginois dans la Sicile. S'ils la perdoient, ce qui leur resteroit dans cette île, ne pouvoit manquer de leur échapper, & l'Afrique seroit plus exposée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en formerent le siege. Epuisés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cents vaisseaux. Ils ne pouvoient plus faire des armements aussi considérables que les premieres années ; mais ils voyoient que leurs ennemis aussi épuisés qu'eux, étoient par la forme du gouvernement, plus dépourvus de ressources ; & ils jugeoient avec raison, q'avec du courage & de la constance, ils termineroient la guerre à leur avantage.

Siege de Lilibée.

Av. J. C. 250 de Rome 504

Le siege de Lilibée dura dix ans. Les assiégeants & les assiégés y déployerent toutes les ressources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été supérieur pour la défense des places. Les généraux romains, qui se succéderent, ne montrerent pas tous la même capacité, & plusieurs firent de grandes fautes.

La premiere année, sous les consuls L. Manlius Vulso & C. Attilius Régulus, l'attaque fut aussi vive que la défense fut

vigoureuse; les assiégeants serrant tous les jours la place de plus près, & les assiégés faisant des sorties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il se livra des combats plus sanglants que des batailles rangées.

De dix mille hommes qui composoient d'abord la garnison, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, & le reste étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaisseaux, & en donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée en présence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, & se retira sans avoir pu être attaqué. Les vaisseaux des Carthagioois plus légers, & montés par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces sortes d'entreprises, lorsqu'on savoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon ayant reçu des troupes fraiches, fit de nouvelles sorties, mit le feu aux machines des assiégeants, & les consuma entiérement. Un vent très-violent qui poussoit les étincelles & la fumée dans les yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Désespérant d'emporter Lilibée de vive force, les consuls changerent le siege en Blocus. Ils avoient déja perdu plus de dix mille hommes, & les maladies seules leur enlevoient beaucoup de soldats. Rome fit passer en Sicile deux légions avec le nouveau consul P. Cl. Pulcher.

Claudius,

Claudius, ignorant & présomptueux, blâma hautement la conduite de ses prédécesseurs, qu'il accusoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, & il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute espérance de secours aux assiégés, il forma le projet de surprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu.

Av. J. C. 249 de Rome 505

Il part de nuit avec deux cents vaisseaux, sur lesquels il avoit mis l'élite de ses troupes, & à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, & que par conséquent, il ne surprenoit plus. Il eût donc été prudent de se retirer ou de prendre de nouvelles mesures. Mais Claudius suit son projet avec confiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas assez d'espace pour se mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il se mit en mer, & conduisit sa flotte derriere des rochers qui bordoient le côté opposé à celui par où le consul arrivoit. Delà il observe les Romains, & lorsqu'il voit que leur aîle droite s'est engagée dans le port, il gagne le large, tombe sur leur aîle gauche, & les surprend lui-même.

Claudius envoie ordre à son aîle droite de revirer de bord, pour revenir au gros

de la flotte. Mais les vaisseaux qui veulent sortir du port, se heurtent contre ceux qui sont encore à l'entrée, & plus ils font d'efforts les uns & les autres pour se dégager avec précipitation, plus ils s'embarrassent.

Les matelots & les soldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorsqu'on vint dire à Claudius que les poulets sacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer* répondit le consul, *& qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ce mépris de la réligion, acheva d'ôter à l'armée toute espérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de se ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois au contraire, avoient la pleine mer pour se mouvoir, & cette position étoit d'autant plus avantageuse pour eux, que leurs bâtiments étoient plus légers, & leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne sauva de toute sa flotte que trente vaisseaux; il perdit trente mille hommes, dont huit mille furent tués ou noyés. Le reste fut fait prisonnier.

Sous Junius, son collegue, la flotte des Romains est abîmée.

Il fut rappellé. Son collegue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuse, rendez-vous des secours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y rassembla cent vaisseaux de guerre & huit cents de

charge. Il en donna à-peu-près la moitié aux Questeurs qui prirent les devants ; & il s'arrêta encore quelques jours, attendant les bleds que les alliés avoient promis. Av. J. C. 249 de Rome 505

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné une escadre de cent galeres, venoit de brûler, de prendre ou de dissiper tous les vaisseaux que les Romains avoient à Lilibée ; & alors il étoit à la découverte des nouveaux secours qui devoient leur arriver.

Il croisoit les mers aux environs d'Héraclée, lorsqu'il découvrit la flotte des Questeurs, qui se jugeant trop foibles pour hasarder un combat, se retirerent dans une espece de rade, formée par des rochers auprès de Phinthias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtimens de charge & il se retira dans l'embouchure du fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin & cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit aussi-tôt à la voile, dans le dessein de le combattre avant qu'il eût pu se réunir aux Questeurs. Le consul, qui veut éviter le combat, cherche un asyle parmi des écueils, situés près de Camarine ; & Carthalon jette l'ancre entre

les deux flottes ennemies, & les observe.

Bientôt après les Pilotes carthaginois voyant un orage qui se préparoit, en avertirent leur général, qui se hâta de doubler le Cap de Pachin, afin de mettre son escadre dans un abri sûr. Les Romains n'ayant pas le même usage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance; de sorte que la tempête les ayant surpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abîmées. Ils ne sauverent que deux vaisseaux.

Junius se rend maître d'Erix.

Le consul cependant joignit l'armée, & saisit une petite occasion de se signaler. Des intelligences qu'il se ménagea dans Erix, lui livrerent cette ville, qui étoit un poste avantageux pour les Romains. Située au nord de Drépane sur le penchant d'une montagne fort haute & fort escarpée, cette place étoit d'un abord difficile; & il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon, ayant fait une descente dans cet endroit, se rendit maître du bourg: on ne sait si dans cette occasion le consul fut tué, ou se tua lui-même. Il n'en est plus parlé.

Claudius, après avoir abdiqué, est condamné à l'amende.

Pendant que ces choses se passoient en Sicile, Claudius, à qui le sénat ordonna de nommer un dictateur, choisit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme

s'il eût voulu par ce choix insulter la république, & avilir la premiere magistrature. Forcé d'abdiquer le consulat, il fut cité devant le peuple, qui le condamna à l'amende, & on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Ce dictateur ne fit rien, & ne put même rien faire, parce qu'il n'avoit point de flotte. Epuisés par les dernieres pertes, les Romains avoient renoncé pour la seconde fois à disputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit neanmoins impossible de se rendre maîtres de Lilibée, tant que le port seroit ouvert aux ennemis.

Les Romains sont sans flotte.

Carthalon, qui ravageoit les côtes d'Italie, méditoit d'autres expéditions, lorsque ses troupes se souleverent. Capitaine habile, mais trop sévére, il ne savoit pas user de ces menagements, avec lesquels on attache les soldats sans rien relâcher de la discipline, & il fallut le révoquer. Heureusement pour Carthage, elle trouva dans Amilcar Barcas, un général supérieur à tous ceux qu'elle avoit employés jusqu'alors, & à tous ceux que Rome pouvoit opposer. C'est le pere du fameux Annibal.

Amilcar Barcas, commande en Sicile.

Barcas porta la désolation dans les terres des Locriens & des Brutiens. Il s'empara d'Erâe, montagne située sur le bord

de la mer, auprès de Panorme, aujourd'hui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant sans cesse des combats, se portant par-tout, prévoyant tout, & déconcertant toutes les mesures des consuls.

Il se rendit ensuite maître d'Erix, quoique les Romains fussent campés sur le sommet & au pied de la montagne. Là, tout à la fois, assiégé & assiégeant, & ne recevant des convois que par un petit port, dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, & ne laissa jamais prendre sur lui le moindre avantage.

Les Romains équipent une nouvelle flotte.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, & le siege de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au dessein de prendre cette place, ou songer à se rendre maître de la mer. L'argent manquoit au trésor public : des citoyens y suppléerent. Ils équiperent à leurs frais deux cents galeres à cinq rangs de rames. La république promit de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre. Elle n'avoit pas encore eu de vaisseaux si bien construits. On les avoit faits sur le modele d'une des meilleures galeres carthaginoises.

Av. J. C. 242 de Rome 512

Création d'un se-

La flotte, composée de trois cents

galéres & de sept cents bâtiments de charge, se préparoit à partir avec les deux consuls, C. Lutatius & A. Posthumius. Mais parce qu'alors les prêtres ne pouvoient pas s'éloigner de Rome, le grand pontife Métellus retint Posthumius qui étoit prêtre de Mars. On avoit cependant besoin de deux généraux, puisqu'on se proposoit de faire la guerre tout à la fois sur terre & sur mer. A cette occasion, au lieu d'un seul préteur, on en créa deux cette année; & Q. Valérius Falto, l'un des deux, partit avec le consul Lutatius. Dans la suite, quoiqu'on n'eût pas besoin de prêteur pour l'armée, la préture fût toujours partagée entre deux magistrats, dont l'un administroit la justice entre citoyen & citoyen; & l'autre entre citoyen & étranger. Le premier se nommoit *praetor urbanus*, le second *praetor peregrinus*.

cond préteur.

Av. J. C. 241. de Rome 513

On est toujours étonné de la négligence des anciens à s'instruire des mesures que prennent les ennemis. Lutatius trouva les côtes de Sicile sans défense. Il se rendit maître sans combat, du port de Drépane & de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne savoient rien du nouvel armement des Romains: ils en eurent la

Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix.

premiere nouvelle par les pertes qu'ils venoient de faire ; & ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils supposoient que les Romains ne reparoîtroient plus sur mer.

Cependant il falloit porter des secours au camp d'Erix, où il n'arrivoit plus de convois, & l'habileté de Barcas ne pouvoit pas suppléer au défaut de vivres. On chargea donc une flotte de toutes les munitions nécessaires ; mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, & par des soldats qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'île d'Hiéra, dans le dessein d'aborder à Erix, d'y décharger ses vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, & d'aller ensuite avec Barcas présenter la bataille aux Romains.

Av. J. C. 242 de Rome 512 Lutatius jeta l'ancre à Eguse, île située devant Lilibée, & d'où il pouvoit observer tous les mouvements de l'ennemi. Ses vaisseaux étoient légers, ses matelots exercés, & ses soldats aguerris. Cependant, lorsqu'il apperçut les Carthaginois, il hésita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant considéré, que, s'il laissoit entrer Hannon dans le port d'Erix, il auroit à

combatre contre des vaisseaux débarrassés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre, & ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas, il prit le parti d'engager une action, & il remporta une victoire complete. Il enleva aux Carthaginois soixante-dix vaisseaux, il leur en coula à fond cinquante, & il fit sur eux plus de dix mille prisonniers.

Conditions de la paix.

Av. J. C. 241 de Rome 513

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuissance de continuer la guerre, donnerent à Barcas plein-pouvoir de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine, cédant aux circonstances, ouvrit une négociation avec Lutatius, & la paix se fit aux conditions suivantes: que les Carthaginois abandonneroient aux Romains Lilibée, Drepane, toutes les places qu'ils possédoient en Sicile, & les îles situées entre l'Afrique & l'Italie; qu'ils rendroient tous les prisonniers sans rançon; qu'ils payeroient en dix ans trois mille deux cents talents pour les frais de la guerre; & qu'ils ne commettroient aucune hostilité contre Hiéron, ni contre ses alliés.

Pertes des Romains pendant cette guerre.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura vingt-quatre ans sans interruption. Les Carthaginois y perdirent cinq cents vaisseaux, & les Romains sept cents,

dit Polybe, en y comprenant ceux qui périrent dans les naufrages : mais il ne compte pas les bâtiments de charge, puisqu'en une seule fois, par la faute de Junius, huit cents furent engloutis. Ajoutons à ces pertes, celles qu'ils essuyerent dans les armées de terre. Agrigente seule coûta trente mille hommes ; combien n'en dut-il pas périr au siege de Lilibée, soit par les armes, soit par les maladies ?

Considérations sur la puissance des Romains.

C'est dans les premiers années de cette guerre, que Rome & Carthage ont fait de plus grands armements. Dans les dernieres, affoiblies par les coups qu'elles se sont portées, elles ne montrent plus la même puissance. Voilà l'époque où la guerre devient dispendieuse pour les Romains. Dès qu'ils la font au loin, il leur faut de l'argent pour la faire, puisqu'il leur faut des flottes.

Si la république romaine avoit de longs intervalles de paix, elle pourroit réparer ses pertes, recommencer chaque guerre avec les mêmes forces, & paroître toujours également puissante.

Si au contraire, elle ne finit une guerre que pour en recommencer une autre, alors bien loin de pouvoir réparer ses pertes, elle se trouvera, par la suite de ses entreprises, dans un état toujours

violent ; & les conquêtes, qui concourront les unes après les autres à son agrandissement, diminueront successivement ses forces. Nous voyons qu'à la fin de la premiere guerre punique, elle est déja moins puissante qu'au commencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs arme hors de l'Italie, ils ont été puissants, sans avoir besoin d'être riches, & c'est-là la vraie puissance. Toutes leurs forces alors consistoient dans le courage, dans l'amour de la patrie, dans l'habitude d'une vie dure ; & ces sortes de forces se renouvellent continuellement par l'usage même.

Aussi-tôt qu'ils portent leurs armes au-delà des mers, l'argent commence à devenir pour eux, ce qu'il est pour tous les grands empires : il devient le nerf de la guerre. Mais les forces que donnent les richesses se détruisent par l'usage, & elles énervent les forces qui constituent la vraie puissance. Plus un empire, qui n'est puissant que parce qu'il est riche, fait d'efforts pour se soutenir, plus il s'affoiblit. Il tombe nécessairement. S'il se releve par intervalles, il n'a que des mouvements convulsifs ; & il retombe enfin pour ne plus se relever.

Rome ne pourroit jamais conquérir ni la Grece ni l'Asie, si elle étoit réduite

à ses seules forces, c'est-à-dire, aux seules armées & aux seules flottes qu'elle pourra fournir à ses frais. Elle ne seroit pas assez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armeront pour elle les unes contre les autres, & désormais ce seront les divisions des peuples & les querelles des princes, qui recu????? les bornes de son empire.

Lorsqu'avec les plus foibles, elle aura subjugué les plus puissants, les plus foibles se trouveront subjugués eux-mêmes. Les nations viendront d'elles-mêmes au devant du joug; & la grandeur de l'empire, qui paroîtra l'ouvrage de la politique & de la puissance des Romains ne sera néanmoins que l'ouvrage des divisions qui auront aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ses guerres continuelles, seroit devenue un désert, si elle ne s'étoit pas continuellement repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui succomboient sous ses armes. C'est une cité, dans laquelle se sont perdus les restes des cités conquises; ce sera bientôt un abîme, où se perdront les richesses des nations: & comme elle n'a été puissante en citoyens que parce qu'elle a détruit les cités, elle ne sera puissante en richesses, que parce qu'elle dépouille les peuples.

Cependant, elle ne sera pas aussi puissante qu'elle le paroîtra : car ses richesses ne seront pas à elle. Elles seront à quelques citoyens qui ne seront riches que pour eux ; & qui étant puissants, parce qu'ils seront riches tourneront leur puissance contre la république même.

Tant qu'il y aura des peuples, qui seront les alliés de Rome plutôt que ses sujets, la république sera puissante, parce que ces peuples armeront pour elle. Mais elle sera foible lorsqu'elle aura réduit en provinces romaines tous les pays où elle aura porté ses armes, parce qu'alors elle armera seule & à ses frais. Elle ne trouvera pas, dans des sujets qu'elle aura opprimé, les mêmes ressources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils auront des intérêts contraires aux siens, & ceux qui se donneront encore pour citoyens, se diviseront eux-mêmes, & conspireront contr'elle.

Tel est le sort d'un grand empire : il n'est puissant qu'autant qu'il est riche, & il n'est pas riche long-temps. Ses richesses ne sont même jamais en proportion avec les dépenses auxquelles il est forcé, parce qu'il n'est servi que par des ames mercenaires, auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut, & qui ne se croient jamais assez payées. Il n'est donc riche qu'en apparence, & il est pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie, plus de mœurs, plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage : l'avidité arme tous les citoyens, & les guerres civiles déchirent l'empire. C'est ainsi que la puissance des Romains, après avoir été le fléau des nations, deviendra le fléau de Rome même.



CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique.

La Sicile devient province romaine.

LA partie de la Sicile, qui avoit appartenu aux Carthaginois, fut gouvernée comme pays de conquête, & devint province du peuple romain. Elle paya un tribut : elle fut assujettie à plusieurs impositions : elle n'eut plus le choix de ses magistrats, enfin elle ne conserva pas toutes ses loix, & elle ne fut pas assurée de celles qu'on lui laissoit. Sous le titre d'alliés, qui n'étoit en effet qu'un titre, les peuples devenus sujets de la république, furent exposés à toutes les malversations des magistrats qui les gouvernoient. Chaque année, Rome envoyoit en Sicile un préteur, qui avoit tout à la fois le comman-

Gouvernement de ces sortes de provinces

dement des troupes & l'administration de la justice, & un questeur qui présidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouvernement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-temps, théatre de guerres sanglantes, la Sicile, partagée entre les Romains & le roi de Syracuse, jouit enfin du repos. Elle fut heureuse, sans être libre, & elle n'eut rien à regretter. Une liberté, mal assurée, avoit été le principe de tous ses malheurs.

Carthage ne jouissoit pas de la paix qu'elle avoit achetée si chérement. Comme elle n'avoit été puissante que par ses richesses, elle se trouvoit sans forces après une longue guerre, qui avoit épuisé ses finances & ruiné son commerce. L'année même qu'elle conclut la paix, elle se vit à deux doigts de sa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Guerre des mercenaires à Carthage.

Av. J. C. 241 de Rome 513.

Giscon, gouverneur de Lilibée, ayant cru dangereux d'envoyer à la fois tous les mercenaires en Afrique, les fit embarquer successivement & par petites troupes, afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginerent que tous les soldats étant rassemblés, ils obtiendroient plus facilement quelque diminution sur ce qui leur étoit dû. Le

contraire étoit néanmoins facile à prévoir.

Les mercenaires, à peine débarqués à Carthage, commirent de si grands désordres, qu'il fallut penser les envoyer ailleurs. On leur donna quelque argent : on leur promit qu'on acheveroit incessamment de s'acquitter envers eux, & ils se retirerent à Sicca. Ils desiroient de laisser à Carthage leurs femmes, leurs enfants & leurs effets ; c'étoit y laisser des otages. On ne le voulut pas, parce qu'on craignoit qu'ils ne cherchassent à se ménager un prétexte pour y revenir. Toute cette conduite des Carthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca, les soldats, dans leur oisiveté, supputoient ce qui leur étoit dû, & ils trouvoient qu'on leur devoit beaucoup de paye & plus de recompense encore. Cependant Hannon vint leur représenter que la république ne pouvoit pas leur donner tout ce qu'elle leur avoit promis, & qu'elle les prioit de lui en remettre une partie. A cette proposition le soulevement fut général. Les nations, dont l'armée étoit composée, n'entendoient qu'une chose, c'est qu'on ne laur payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il n'étoit pas possible d'entrer en explication avec elles. Ceux qui servoient de truchements, ou ne saisissoient

pas ce qu'on leur difoit, ou le rendoient mal. Le réfultat fut que les mercenaires vinrent camper à Tunis. Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, fe hâta de leur offrir tout ce qu'ils exigeoient, & ils s'en prévalurent. Réduite à traiter avec eux, elle leur envoya Gifcon. C'étoit de tous les généraux celui qui leur étoit le plus agréable : ils favoient d'ailleurs qu'il avoit blâmé la conduite qu'on tenoit avec eux.

Gifcon étoit fur le point de tout terminer, lorfque fes mefures furent rompues par Mathos & Spendius, les chefs de la révolte. Craignant d'être punis, fi la paix fe faifoit, ces deux hommes perfuaderent aux Africains, que Carthage n'attendoit, pour fe venger d'eux, que le moment où les autres troupes fe feroient retirées, & ils fouleverent de nouveau l'armée. On ne voulut plus entendre à aucune propofition. On pilla l'argent que Gifcon avoit apporté; & on mit dans les fers ce général & tous ceux de fa fuite.

Vexés par les impôts & par la dureté avec laquelle on les exigeoit, les peuples d'Afrique regarderent cette révolte comme une occafion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyerent aux rebelles de l'argent, des vivres, des foldats, & l'armée des mercenaires, groffie de

ſoixante-dix mille Africains, aſſiégea tout à la fois Utique & Hippacra, les deux ſeules villes qui ne s'étoient pas ſoulevées. Maîtres de Tunis, Spendius & Mathos, par leur poſition, bloquoient en quelque ſorte les Carthaginois du côté des terres, & les harceloient juſqu'au pied des murs de leur ville.

Carthage, ainſi reſſerrée, n'avoit ni armée, ni vaiſſeaux, ni munitions, ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter; & Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu de ſuccès en Numidie, contre des peuples qui ne ſavoient pas faire la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gouverneur ne ſavoit mieux les faire contribuer; & à ce titre il jouiſſoit d'une grande conſidération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le ſiege d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ſes éléphants, & qui auroit pu être déciſif: mais parce que les ennemis s'étoient retirés, il ſuppoſa qu'ils ne reviendroient pas, & il ſe laiſſa ſurprendre. Les mercenaires remporterent une victoire complete. Il falloit qu'il fît encore d'autres fautes, avant qu'on ouvrit les yeux ſur ſon incapacité: il en fit, & on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une presqu'île, séparée du continent par des collines & par un fleuve sur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres passages. Les Carthaginois, renfermés dans leur ville, n'avoient que soixante-dix mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les sauva.

Amilcar Barcas considérant que lorsque certains vents soufflolent, le reflux des eaux déposoit des sables dans l'embouchure du fleuve, & y formoit une espece de banc, saisit un moment favorable, passe le fleuve au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, & le défait. Sa démarche avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir passé le fleuve, son armée n'avoit de salut que dans la victoire.

Mathos, qui faisoit le siege d'Hippone, envoya chez les Numides & chez les Africains, demander de nouveaux secours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueillis de sa défaite, suivit de près les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines, où il auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie & en éléphants. Jusques-là il se conduisit avec tant d'habileté, que, lorsque les troupes

auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue & Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux milles Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar avec Naravase qui les commandoit, Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignît quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes & perdit ses avantages. Amilcar le vainquit une seconde fois.

Le vainqueur laissa aux prisonniers le choix de se retirer ou de servir dans ses troupes. Cette générosité étoit dans le caractere d'Amilcar : mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés, Spendius & Mathos en parlerent à leurs soldats comme d'un piege qu'on tendoit pour les diviser ; & ils assurerent qu'il y avoit déja parmi eux des traitres, qui pour s'assurer leur grace, projetoient de rendre la liberté à Giscon, & de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces discours, ils semerent la méfiance & l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahison supposée, on prit la résolution barbare de faire périr Giscon & tous les prisonniers. On leur coupa les mains, les oreilles, on leur brisa les jambes, on les jeta vifs dans une fosse, & on jura de

faire le même traitement à tous les Carthaginois dont on se saisiroit. Spendius & Mathos vouloient par ces attentats rendre tous leurs soldats aussi coupables qu'eux, & ne leur laisser aucune espérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des succès. On lui donna pour collegue Hannon, qu'il fallut bientôt rappeller. Cet homme ignorant, jaloux & opiniâtre, fit perdre l'occasion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouverent d'autres malheurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaisseaux qui leur apportoient des vivres. Hippacra & Utique se jeterent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuerent leurs officiers, & se rendirent maitres de l'île. Enfin Carthage fut réduite à une telle extrémité, que Mathos & Spendius en formerent le siege. Peut-être cette ville auroit-elle succombé, si Hiéron ne lui eut pas envoyé quelques secours. Ce roi sage jugeoit avec raison, que les Romains ne le ménageroient, qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle alarme. Elle se vit au moment d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis des marchands qui passant d'Italie en Afrique,

avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureusement cette querelle n'eut pas de suite. Les Carthaginois ayant renvoyé les prisonniers qu'ils avoient fait en cette occasion; les Romains qui pour cette fois se piquerent de générosité, renvoyerent aussi ceux qui leur restoient de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage: ils leur défendirent d'en vendre aux rebelles; & ils se refuserent aux revoltés de Sardaigne, qui les invitoient à passer dans cette île. Les Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donnée, furent plus en état de se défendre; & Amilcar força les mercenaires à lever le siege de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes, aguerris, déterminés & n'ayant de ressource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé? Amilcar qui paroissoit les conduire lui-même dans les lieux où il les vouloit combattre, après avoir emporté plusieurs avantages, les enferma & les mit dans la nécessité de périr par la famine ou par les armes.

Ils se soutinrent dans cette position tant qu'ils espererent que Mathos, qui étoit à Tunis viendroit à leur secours. Comme ils n'ignoroient pas les supplices

qui les attendoient, ils n'oserent d'adord penser à faire des propositions de paix: mais enfin lorsque, sans ressources, ils ne virent plus que la mort, ils voulurent au moins la retarder. Alors ils se souleverent contre leurs chefs, ménaçant de les égorger, s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduits.

Les chefs ayant obtenu un sauf conduit, se rendirent dans le camp d'Amilcar; & ils conclurent un traité par lequel ils consentirent qu'il prendroit à son choix dix des rebelles, & ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres chacun avec son habit. Le général carthaginois, par une mauvaise foi que les cruautés de ces traîtres ne justifioient pas, choisit ceux qui étoient présents, & se rendit par-là maître de Spendius. Les mercenaires, dans leur désespoir, coururent aux armes: mais ils furent tous égorgés. Bientôt après Mathos ayant eu le même sort, toute l'Afrique se soumit.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit, lorque Rome songeoit à s'emparer de la Sardaigne, quoique peu auparavant elle se fût refusée aux invitations qui lui avoient été faites. Carthage forcée d'abandonner la Sardaigne aux Romains.

Les Carthaginois, qu'elle accusa d'armer contr'elle, parce qu'ils armoient pour réduire les révoltés, n'éviterent une Av. J. C. 215 de Rome 519

nouvelle guerre, qu'en abandonnant la Sardaigne & en payant deux cents talents. Les Romains furent alors sans ennemis, & pour la premiere fois depuis Numa, le temple de Janus fut fermé.

Amilcar passe en Espagne.

Amilcar Barcas, qui ne se consoloit pas de la perte de la Sicile, étoit indigné de la perfidie avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne, & il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient imposé aux Carthaginois. Jaloux de se venger, il projeta de s'ouvrir par l'Espagne un chemin en Italie. Divisée en une multitude de petites cités, l'Espagne paroissoit offrir des conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent & des troupes: & elle communiquoit avec des peuples de tout temps ennemis du nom romain. Ce général y passa avec Asdrubal, son gendre, & Annibal son fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans, qu'il se proposoit de former dans l'art de vaincre & dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un & il lui fit jurer l'autre sur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du pere. Amilcar mourut au bout de nœuf ans, après avoir soumis plusieurs peuples par la négociation ou par les armes. Asdrubal qui lui succéda, se conduisit avec la même sagesse, & fit de nouveaux progrès.

Il

Il bâtit Carthagene, qui, par sa situation, ses fortifications & ses ports, devint une ville des plus considérables. Il commandoit depuis huit ans, lorsqu'il fut assassiné par un Gaulois. Il laissa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui long-temps de la paix. Au bout de quelques mois, des soulevements en Sardaigne & en Corse avoient fait rouvrir le temple de Janus; & il survint ensuite d'autres guerres, qui méritent de nous arrêter. La premiere fut en Illyrie.

Agron, roi d'Illyrie, & allié de Démétrius pere de Philippe, avoit eu des succès contre les Etoliens, & s'étoit rendu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Il venoit de mourir, laissant la couronne à son fils Pinée, sous la tutele de Téuta, sa seconde femme, belle-mere du jeune prince. Cette princesse, qui comptoit sur ses flottes & sur la foiblesse de ses voisins, autorisa ses sujets à la piraterie, & ils firent quelques prises sur des marchands italiens. Le sénat lui en demanda satisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'usage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets; & un des ambassadeurs lui ayant répliqué que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutumes, elle le fit assassiner.

Guerre d'Illyrie.

Av. J. C. 229 de Rome 525

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent le dégât sur les côtes de la Grece, prirent Corcyre, & mirent le siege devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette île aux consuls, & leur facilita la conquête des autres îles de la mer Adriatique. Ils en chasserent les Illyriens, ils firent une descente sur leurs côtes, & ils forcerent Téuta à demander la paix.

Paix conclue avec les Illyriens.

Av. J. C. 228 de Rome 526

Par le traité qui fut conclu, cette princesse perdit la régence, qui fut donnée à Démétrius avec quelques places en Illyrie. On conserva la couronne à Pinée, moyennant un tribut annuel. Les Romains réserverent pour eux Corcyre, Pharos, Issa & Dyrrachium; & ils ôterent aux Illyriens le moyen d'exercer la piraterie sur les côtes de la Grece.

Premiere alliance des Romains avec les Grecs.

La république se hâta de faire part de ce traité aux Etoliens, aux Achéens, aux Corinthiens & aux Athéniens. Les Grecs se réjouirent de l'humiliation d'un ennemi commun, ne prévoyant pas que le peuple, qui les protégeoit tourneroit bientôt ses armes contr'eux. Empressés de témoigner leur reconnoissance aux Romains, les Corinthiens les admirent aux jeux Isthmiques; & les Athéniens leur donnerent les droits de citoyens, & déclarerent qu'ils

pourroient être initiés dans les grands mysteres. Telle fut la premiere alliance de Rome evec la Grece.

Amilcar étoit mort l'année qu'il termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit faits en Espagne, les Romains craignoient encore ceux qu'Asdrubal pouvoit faire, & les Sagontins, menacés de tomber sous la domination de Carthage, avoient recherché leur alliance, & les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit une négociation avec Asdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien sur Sagonte, & qu'il ne porteroit pas les armes au-delà de l'Ebre. Elle se trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas se prêter aux sollicitations des Sagontins : car les Gaulois la menaçoient, & c'étoient de tous ces ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Rome traite avec Asdrubal.

Av. J. C. 228 de Rome 526

Défaits plusieurs fois, les Gaulois avoient été contraints de demander la paix, trois ans avant le passage de Pyrrhus en Italie; & ils furent quarante-cinq ans sans reprendre les armes. Ils n'inquiéterent point la république, pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Epire, les Carthaginois & les Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ses forces contr'eux. Il faut convenir que

Cause de la guerre des Gaulois.

Rome a été heureusement servie par les circonstances.

La cause de la guerre fut une distribution, que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les Gaulois Sénonois, à qui on les enleva, jugerent à cette démarche, que la république projettoit de les exterminer, parce qu'en effet c'est ainsi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne subsistoient plus. Toute la Gaule Cisalpine prit l'alarme, & forma une ligue, dont les Boïens & les Insubriens furent les chefs, & dans laquelle entrerent les Gésates, qui habitoient au-delà des Alpes, le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui est en deça du Pô; les Insubriens, établis au-delà, avoient Milan pour capitale.

Barbares superstitions des Romains.

Les livres des Sibilles augmenterent l'épouvante qui se répandoit parmi les Romains. On crut y voir un oracle, qui portoit que les Grecs & les Gaulois prendroient possession de Rome. Pour en détourner l'effet, les décemvirs imaginerent d'enterrer vifs dans la place deux Gaulois, croyant que par cette barbarie l'oracle se trouveroit accompli.

Rome pouvoit armer jusqu'à sept

Le sénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes; & Polybe,

qui en rapporte les résultats, assure qu'alors la république pouvoit, en cas de nécessité, armer jusqu'à sept cents soixante-dix mille hommes, tant alliés que citoyens. cents soixante-dix mille hommes.

Il est difficile de révoquer en doute une chose attestée par cet historien; & peut-être, ne nous paroît-elle inconcevable, que parce que nous jugeons des temps anciens par ceux où nous vivons. Aujourd'hui *un prince qui a un milion de sujets*, dit Mr. de Montesquieu (*), *ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupe.... Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques: car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.* Or, dans cette proportion sept cents soixante-dix mille soldats ne feroient monter la population, dans toutes les provinces romaines, qu'à six millions cent soixante mille ames. Elle étoit, sans doute, plus grande: mais il faut remarquer que dans ces dénombrements on ne comprenoit pas les esclaves,

(*) Considérations sur les causes de la grandeur, &c. chap. 3.

qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

Troupes qu'elle leve contre les Gaulois.

De tant de troupes la république mit sur pied un peu plus de deux cents mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cents étoient citoyens romains. Le consul C. Attilius fut obligé de passer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Emilius, son collegue, s'avança le long de la mer Adriatique jusqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes destinées à la défense de l'Etrurie. On retint à Rome une armée prête à se porter par tout ; & on envoya ; sur la frontiere des Boïens, un corps des troupes des alliés.

Av. J. C. 225 de Rome 529

Victoire des Gaulois.

Telle étoit la disposition des forces de la république, lorsque les Gaulois passerent les Apennins sans obstacle, quoiqu'il semble qu'on eût pu leur en disputer les passages. Résolus de marcher à Rome, ils s'avancerent jusqu'à Clusium, & ils ne retournerent sur leur pas que pour tomber sur le préteur qui étoit aux environs de Fésule. Ils remporterent sur lui une victoire complete. Cependant L. Emilius, qui venoit au secours de l'Etrurie, arriva pendant la nuit, & campa près des ennemis, sans avoir eu aucun avis du combat qui s'étoit donné la veille. Les Gaulois, ayant été avertis de son arrivée, se disposerent à retourner dans

leur pays, afin de mettre à couvert le butin qu'ils avoient fait.

Emilius les suivoit & les observoit, lorsqu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, arriva près de Télamon, & se trouva sur leur chemin. Des fourrageurs, qui tomberent dans son avant-garde, lui ayant appris ce qui se passoit, il rangea ses troupes en bataille : & il se saisit d'une hauteur, au dessous de laquelle les Gaulois devoient passer. Ceux-ci voyant ce poste occupé, crurent qu'Emilius, par une marche forcée, leur avoit coupé le chemin. Emilius n'étoit pas mieux instruit : car s'il savoit que son collegue devoit revenir, il ne le jugeoit pas si près. C'est ainsi que ces trois armées, fort surprises de se rencontrer, se trouverent en présence comme par hasard.

Rencontre singulier des deux armées des consuls.

Av. J. C. 225 de Rome 529

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur position, firent face aux deux consuls, & combattirent avec un courage opiniâtre. Les Gésates quitterent même leurs habits, afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage sur des ennemis, qu'ils enveloppoient de toutes parts, & dont les armes tant offensives que défensives, étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laisserent sur la place qua-

Défaite entiere des Gaulois.

tante mille hommes, & dix mille furent faits prisonniers.

Les Romains passent le Pô. Conduite, & victoire de Flaminius.

Av. J. C. 221 de Rome 531

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule Cisalpine. Ils se hâterent de marcher contre les Boïens, qui se soumirent; & les légions passerent le Pô pour la premiere fois, sous les consuls. C. Flaminius & P. Furius. Elles remporterent sur l'Adda une nouvelle victoire, qu'elles dûrent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles eussent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la riviere qu'elles avoient derriere elles. Flaminius, impatient de triompher, avoit choisi cette position, afin de les mettre dans la nécessité de vaincre: imprudence d'autant plus grande, que rien ne le pressoit d'engager une action.

Pendant que ces choses se passoient dans la Gaule Cisalpine, on soupçonnoit à Rome qu'il y avoit eu quelque défaut dans la création des consuls, & le sénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après la victoire, & traita de superstition grossiere l'irrégularité qu'on croyoit voir dans son élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, si le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant son tribunat, ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce consul sera funeste à la république.

L'année suivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par sa conquête du pays des Insubriens ; & toute l'Italie, jusqu'aux pieds des Alpes, fut sous la domination de la république. Il triompha portant, comme Romulus, sur ses épaules les dépouilles qu'on nommoit opimes : c'étoient celles de Viridomarus, roi des Gésates, qu'il avoit tué dans le combat. Les consuls, qui lui succéderent, soumirent l'Istrie, dont les peuples, pirates de profession, avoient enlevé quelques bâtiments aux Romains.

Claudius Marcellus achève la conquête de la Gaule Cisalpine.

Av. J. C. 222 de Rome 532

C'est vers ce temps qu'Annibal prenoit le commandement en Espagne, & on prévoyoit que les Carthaginois armeroient incessamment contre Rome. Dans cette circonstance, Démétrius de Pharos crut pouvoir secouer le joug, & la république arma contre lui. Pendant qu'elle faisoit ses préparatifs, C. Flaminius, alors censeur & toujours jaloux de se distinguer dans ses magistratures, fit un chemin qui conduisoit jusqu'à Rimini, & qu'on nomma voie Flaminia. Il construisit le cirque qui fut aussi appellé de son nom, & à l'exemple de Fabius Maximus, il renferma dans les tribus de la ville les affranchis, qu'on avoit encore répandus dans les tribus de la campagne. L. Emilius, son collegue dans la

Censure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démétrius de Pharos.

Av. J. C. 220 de Rome 534

censure, fut consul l'année suivante, & termina la guerre d'Illyrie. On conserva la couronne au jeune Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de son tuteur; Démétrius se retira auprés de Philippe, à qui Antigone Doson venoit de laisser la couronne de Macédoine. Vous voyez, Monseigneur, que nous sommes aux temps où Aratus gouvernoit la république d'Achaïe.

Av. J. C. 219 de Rome 535

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes.

Cause de la guerre

TOut le peuple qui par la constitution de son gouvernement, se déclare à perpétuité l'ennemi de ses voisins, donne à ses voisins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puissance : car lorsqu'un pareil peuple menace tous les autres, la sûreté, qui est la premiere regle des nations, semble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonstances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage : si on n'a pas des raisons pour y être autorisé légitimement, on s'en passe : on ne cherche que des

prétextes, & on se croit justifié, si on a des succès. Il seroit donc bien inutile d'entreprendre la justification des Romains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu; Rome n'attendoit aussi qu'une occasion pour envahir encore : & ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre, jusqu'à ce que l'une des deux ne fût plus. Ces dispositions les préparoient à reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, & Annibal le saisit. Telle fut la cause de la guerre.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lorsqu'Annibal assiéga Sagonte; l'unique place qui lui restoit à conquérir, pour être maître de l'Espagne jusqu'à l'Ebre. Aux mesures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il se proposoit de marcher en Italie, & qu'il ne vouloit pas laisser derriere lui une place, qui auroit ouvert l'Espagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le sénat. Ils étoient dans une position à ne pas se tromper sur les desseins d'Annibal.

Les Romains ne secourent pas Sagonte, & Annibal s'en rend maître.

Av. J. C. 219 de Rome 535

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus essentiel pour eux d'arrêter les

progrès des Carthaginois en Espagne, que de porter leurs armes dans une province, dont la conquête, peu importante pour le moment, auroit pu se faire dans un autre temps. Si au lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Emilius les eût conduites à Sagonte, le théâtre de la guerre eût toujours été loin, & Rome n'eût pas vu Annibal à ses portes. Mais le Sénat se contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi, contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis long-temps, & qui avoit tout préparé pour la faire avec succès, ne daigna pas donner audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya; & Carthage leur refusa toute satisfaction.

Av. J. C. 219 de Rome 535.

Pendant que Rome perdoit du temps à négocier, Sagonte, privée de tout secours, succomboit sous les efforts d'Annibal. Le siege dura huit mois. Les habitans se défendirent avec un courage surprenant. Déterminés à périr, ils se refuserent à toute capitulation; & ceux qui ne moururent pas les armes à la main, se brûlerent dans leurs maisons avec leurs femmes & leurs enfants.

Avantages qu'Annibal retire de la prise de Sagonte.

Le triste sort de cette ville soumit plusieurs peuples d'Espagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, autant on paroissoit craindre d'avoir les

Romains pour alliés. Les riches dépouilles, envoyées à Carthage, firent cesser les contradictions qu'Annibal avoit jusques-là trouvées dans le sénat. L'argent que ce général mit en réserve, fournit abondamment aux avances nécessaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie; & le butin dont il fit part aux soldats, l'assura de leur ardeur à le suivre par-tout où il les voudroit conduire.

Honteux de n'avoir pas secouru Sagonte, les Romains étoient consternés, quand ils se représentoient Annibal, à la tête des nations les plus belliqueuses de l'Espagne, franchissant les Pyrénées, les Alpes, & grossissant son armée des Gaulois, qui, de tout temps ennemis de la république, avoient encore à venger leurs dernieres défaites. Ils envoyerent de nouveaux embassadeurs en Afrique avec ordre de déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne désavouoient leur général. Par cette démarche inutile auprès d'un ennemi qui armoit contr'eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de justice. Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois.

Les ambassadeurs revinrent par l'Espagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province : mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le désastre des Sagontins ne seroit pas connu. Ils ne furent pas mieux ac- Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne & des Gaules.

cueillis dans les Gaules. Les Marseillois étoient alors les seuls alliés que les Romains eussent au-delà des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient-ils point de raison pour se déclarer contre Carthage.

Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend.

Jugeant que les romains pourroient tenter de faire des diversions en Espagne & en Afrique, Annibal pourvut à la sûreté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis jusqu'à l'Ebre à son frere Asdrubal, auquel il laissa des forces suffisantes, & il partit de Carthagene à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il s'étoit instruit de tous les obstacles qui pouvoient traverser son entreprise; il connoissoit les dispositions des différents peuples de la Gaule, & il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

Av. J. C. 218 de Rome 536

De l'Ebre jusqu'aux Pyrénées, il livra plusieurs combats. Il laissa dans ce pays Hannon. Avant d'en partir, il congédia plus de dix mille hommes, qui paroissoient effrayés de son entreprise. Par cette conduite, il prévint une désertion, qui auroit pu être d'un dangéreux exemple; & il s'attacha le reste de ses soldats, auxquels il laissoit l'espérance d'un congé. Quand il passa les Pyrénées, son armée étoit de

cinquante mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de trente-sept éléphants.

A la nouvelle du passage de l'Ebre, le consul Tibérius Sempronius fit de grands préparatifs à Lilibée. Il se proposoit de conduire les légions en Afrique, pendant que son collegue, P. Cornélius Scipio, s'embarqueroit pour passer en Espagne. Mais on avoit pensé trop tard à ces diversions, & l'approche d'Annibal permettoit d'autant moins aux consuls de quitter l'Italie, qu'alors la Gaule Cisalpine, qui s'étoit soulevée, venoit de battre le préteur L. Manlius, qui commandoit dans cette province. Tel étoit l'état des choses lorsque Scipion, ayant abordé dans le voisinage de Marseille, apprit qu'Annibal avoit passé les Pyrénées. Il envoya à la découverte trois cents cavaliers, & un corps de Gaulois que les Marseillois avoient à leur solde. Mesures des Romains.

Les Carthaginois étoient déja sur les bords du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. Mais une armée de Barbares se présentoit sur l'autre bord. Annibal usa de ruse. Il détacha un corps de troupes, qui, ayant remonté quelques lieues plus haut, passa le fleuve sans résistance, & s'avança pendant la nuit sur les derrieres des ennemis. Dès qu'il en fut instruit par les signaux dont on étoit convenu, il tenta de Annibal & P. Scipion dans les Gaules.

passer le Rhône à la vue des Barbares ; qui, se voyant attaqués en queue, prirent l'épouvante, & livrerent le passage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivée des Romains, Annibal envoya cinq cents chevaux numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit détaché, l'attaqua & fut repoussé avec désavantage. Le consul, à qui ce premier succès parut d'un bon augure, se hâta de marcher avec toute son armée : mais il n'arriva à l'endroit où son détachement avoit rencontré les Carthaginois, que trois jours après qu'ils en étoient partis. Comme il désespéroit de les atteindre, il retourna sur ses pas, se rembarqua & revint en Italie, où il se proposoit d'attendre Annibal à la descente des Alpes. Il fit passer en Espagne son frere Cnéus Scipio.

Scipion revient en Italie & Annibal passe les Alpes.

On reproche aux Romains de n'avoir pas défendu les passages des Alpes du côté de l'Italie. Mais pouvoient-ils s'engager dans ces montagnes & laisser derriere eux les Boïens, & les Insubriens qui venoient de se révolter. Peut-être seroit-on plus fondé à blâmer le parti que prit Scipion ? N'auroit-il pas pu continuer de suivre Annibal, le harceler, lui couper les vivres ? Allié des Marseillois, n'avoit-il pas des ressources pour subsister au-delà des Al-

pes ? Ne pouvoit-il pas tirer quelque avantage des Barbares qui s'étoient déclarés contre les Carthaginois ? C'étoit peut-être le moyen le plus sûr de fermer les Alpes, dont les passages, difficiles par eux-mêmes, l'étoient encore par la rigueur de la saison. Ce fut à travers les neiges & les glaces, qu'Annibal eut à se frayer un chemin : il fut même dans la nécessité de livrer plusieurs combats aux peuples des Alpes. Il n'employa néanmoins que quinze jours à passer ces montagnes : mais il ne lui resta que douze mille Africains, huit mille Espagnols & six mille chevaux.

Sur quoi Annibal fondoit le succès de son entreprise.

Lorsqu'Alexandre arma contre Darius, tout paroissoit lui ouvrir la conquête de l'Asie. Il voyoit comme présages des succès qui l'attendoient, les victoires de Thémistocle, de Pausanias, de Cimon, la retraite des dix mille, & les progrès rapides d'Agésilas. Peut-être néanmoins eut-il échoué, si le roi de Perse eût suivi le conseil de Memnon.

Annibal formoit une entreprise plus difficile que celle d'Alexandre. On n'avoit encore rien tenté, qui pût en faire prévoir le succès, & la premiere guerre entre Carthage & Rome étoit d'un mauvais augure pour lui. Mais avant de partir de Carthagene, il s'étoit instruit de la situa-

tion des lieux, & de ſa diſpoſition des peuples dans l'eſpace de quatre cents lieues qu'il avoit à traverſer. Il n'étoit point arrêté par les difficultés, parce qu'il les avoit prévues, & que par les précautions qu'il avoit priſes, il pouvoit ſe flatter de les ſurmonter. Enfin il ſavoit qu'après avoir franchi les Alpes, il ſe trouveroit dans un pays, ſur lequel la domination des Romains n'étoit pas encore aſſurée ; & que d'ailleurs les Romains qui négligeoient la diſcipline militaire, & que la proſpérité commençoit à corrompre, n'étoient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient été pendant la premiere guerre punique. Cependant il pouvoit naître bien des obſtacles qu'il n'avoit pas été poſſible de prévoir.

Annibal ſoumet par les armes quelques peuples de la Gaule Ciſalpine

Il avoit deſcendu les Alpes, & aucun peuple ne ſe déclaroit encore pour lui. Ceux qui habitoient au pied de ces montagnes, ſe refuſerent mêmes à toutes les propoſitions qu'il leur fit ; & il fut obligé de metrre le ſiege devant la principale de leurs villes. Il s'en rendit maître, & tous les Gaulois des environs ſe ſoumirent.

Il a beſoin d'une victoire pour gagner la confiance des Gaulois.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir répandu la terreur, Annibal avoit beſoin de ſecours. Il lui importoit ſur-tout de gagner la confiance des Inſubriens & des Boïens. Il eſt vrai que ces peuples l'attendoient ; ils l'en

avoient même prévenu : mais ils n'osoient encore se déclarer ouvertement, & il n'y avoit qu'une victoire sur les Romains, qui pût les enhardir à prendre les armes.

Scipion, après avoir débarqué à Pise, s'étoit avancé dans la Gaule Cisalpine, & il avoit passé le Pô. Annibal en fut étonné, car la route que le consul avoit tenue, étoit longue & orageuse. La surprise de Scipion fut plus grande encore. Il ne comprenoit pas que les Carthaginois eussent franchi les Alpes, & cependant il apprenoit qu'ils avoient déja subjugué des peuples. Cette nouvelle, portée à Rome, parut peu croyable. Elle se confirma : on en fut alarmé, & on se hâta de rappeller Tibérius : il eut ordre de venir au secours de Scipion, avec les troupes qui avoient été destinées pour l'Afrique. La diversion, qu'on avoit d'abord projetée, paroissoit pourtant plus nécessaire que jamais. Pourquoi ne pas marcher tout à la fois contre Carthage & contre Annibal ? Les Romains n'avoient-ils plus ces armées nombreuses, dont nous avons vu le dénombrement, lors de la guerre des Gaulois ?

Sempronius, qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion.

Scipion avoit passé le Tésin. Les deux généraux, chacun à la tête de leur cavalerie, avançoit pour se reconnoître l'un & l'autre. Il falloit une victoire aux Carthaginois. La guerre, si elle tiroit en lon-

Scipion vaincu sur le Tésin, abandonne aux Carthaginois tout le

Pays au delà du Pô.

gueur, leur devenoit funeste. Les Romains devoient donc éviter d'en venir aux mains. Ils auroient dû prévoir qu'une défaite leur enlevoit la Gaule Cisalpine, & l'armoit contr'eux. Mais ils se flatterent de vaincre, & ils furent défaits. Ils eurent occasion de reconnoître combien la cavalerie carthaginoise étoit supérieure à la leur. Scipion blessé dangereusement, & tombé entre les mains des ennemis, dut son salut au courage de son fils, qui faisoit sa premiere campagne, & qui deviendra dans cette guerre le héros de la république.

Av. J. C. 218 de Rome 536

Il n'y avoit de part & d'autre que la cavalerie qui eût combattu. L'infanterie des Romains, supérieure à celle des ennemis, n'avoit pas essuyé les mêmes fatigues. Il paroît donc que la journée du Tésin auroit pu n'être pas décisive. Mais la blessure du consul le força d'abandonner au vainqueur, tout le pays au-delà du Pô. Il se hâta de passer ce fleuve, & il étoit arrivé à Plaisance, lorsque les Carthaginois le croyoient encore sur le Tésin.

Les Gaulois donnent des secours à Annibal.

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à mesure que les Gaulois se déclaroient pour lui. Les Insubriens & les Boïens lui livrerent tous les passages, lui fournirent des munitions, & grossirent son armée. Ayant alors passé le Pô sans

obstacle, il alla camper assez près des ennemis, & il leur présenta la bataille. Mais ils ne sortirent pas de leurs retranchements.

La nuit suivante, deux mille Gaulois, qui servoient dans l'armée du consul, forcerent les portes du camp, & passerent dans celui d'Annibal. Cette désertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut devoir s'éloigner encore, & il passa la Trébie. Cependant comme il ne put pas cacher sa retraite, une partie de son arriere-garde fut taillée en pieces. Scipion passe la Trébie.

Dans le temps qu'Annibal passoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative sur Lilibée. Elle ne leur réussit pas. Leur flotte avoit déja été dissipée, lorsque Tibere Sempronius arriva en Sicile. Rappellé presqu'aussi-tôt, ce consul, après avoir pourvu à la sûreté des côtes, vint par la mer Adriatique à Rimini, d'où il joignit son collegue auprès de la Trébie. Tibérius Sempronius le joint.

Les deux armées consulaires réunies formoient environ quarante mille hommes, dont vingt mille avoient été fournis par les alliés. C'étoient des troupes de nouvelle levée, qui auroient eu besoin de s'essayer dans de petits combats, avant d'en venir à une action générale. D'ailleurs, il suffisoit aux Romains d'arrêter Il se résout à livrer bataille.

Annibal : car les Gaulois devoient se détacher de lui, dès qu'ils le verroient dans l'impuissance de former quelque entreprise. D'après ces raisons, Scipion vouloit ne rien précipiter. Mais parce que le temps de l'élection des nouveaux consuls approchoit, Sempronius craignit qu'un successeur ne lui enlevât une victoire, dont la maladie de son collegue lui laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveugla sur toute autre considération. Il regarda le moment où il commandoit seul, comme le plus favorable pour livrer une bataille ; & il résolut d'en saisir l'occasion, aussi-tôt qu'elle se présenteroit. Annibal, qui faisoit les mêmes réflexions que Scipion, se félicitoit des dispositions où il voyoit Sempronius.

Dispositions que fait Annibal.

Les deux armées n'étoient séparées que par la Trébie, & la facilité de passer cette riviere au gué, donnoit souvent lieu à des escarmouches. Dans un de ces combats, Sempronius ayant eu quelque avantage sur un détachement de Numides, Annibal se hâta de rappeller ses troupes, & parut montrer de la timidité. C'étoit un piege : il vouloit augmenter la confiance du consul, afin de l'amener plus sûrement où il l'attendoit.

Les Carthaginois campoient dans une plaine, où leur cavalerie pouvoit agir

avec avantage, & qui, quoique rase & découverte au premier coup d'œil, avoit néanmoins en quelques endroits des cavités couvertes de brossailles, & assez profondes pour y cacher de la cavalerie. Annibal mit en embuscade dans ces cavités son frere Magon avec deux mille hommes. Il ne s'agissoit plus que d'attirer Sempronius dans ce champ de bataille, & de l'y engager de maniere qu'au fort du combat, les troupes cachées pussent le prendre en queue.

Dès le point du jour, & lorsque les Romains étoient encore à jeun, Annibal fit passer la riviere à sa cavalerie numide, & elle s'avança jusqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius aussi-tôt envoie sa cavalerie contre les Carthaginois: il la soutient avec ses archers: enfin il sort de ses retranchements avec toutes ses troupes. Bataille de la Trébie.

Les Numides, qui font d'abord leur retraite avec ordre, prennent peu-à-peu la fuite, & paroissant offrir au consul une victoire facile ils l'entraînent au-delà de la Trébie. On étoit au mois de décembre. Il faisoit un grand froid: les pluies de la nuit avoient grossi la riviere: il neigeoit, & un brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à une petite distance. Quand les Romains eurent passé la riviere, les fan-

tassins, qui avoient eu de l'eau jusqu'à la poitrine, se trouverent saisis d'un froid si pénétrant, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils étoient d'autant plus foibles, qu'ils commençoient à souffrir de la faim. Ils avoient déja lancé la plus grande partie de leurs traits contre les Numides, & ceux qui leur restoient, appesantis par l'eau dont ils étoient imbibés, ne pouvoient leur être d'aucun usage. Cependant les Carthaginois prenoient de la nourriture, ils se chauffoient à de grands feux, & ils se frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les dispositions des deux armées, lorsqu'Annibal ayant amené Sempronius où il vouloit, engagea l'action. La victoire ne fut pas long-temps à se déclarer. En un moment la cavalerie Carthaginoise enfonça celle des Romains; & comme elle se replioit sur les flancs de l'infanterie, les troupes qui avoient été mises en embuscade, chargerent en queue les légions qui combattoient au centre. Dix mille Romains cependant se firent jour, & se retirerent à Plaisance. C'est à peu-près tout cequi put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat: mais les jours suivants, ils souffrirent beaucoup de la pluie, de la neige & du froid, & de tous les éléphants

éléphants ils n'en sauverent qu'un seul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce général renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avoit fait sur les alliés de la république, déclarant qu'il n'étoit venu que pour les soustraire à la domination des Romains.

Sempronius écrivit à Rome qu'il avoit livré une *bataille*, & que sans le mauvais temps, il auroit remporté la victoire. Quand on fut mieux instruit, on en fut plus alarmé, & on fit de nouveaux préparatifs pour la campagne suivante. On envoya des troupes en Sardaigne, en Sicile, à Tarente, dans tous les postes importants. On équipa soixante galeres à cinq rangs de rames, & on obtint quelques secours du roi de Syracuse. Sur ces entrefaites, les nouvelles qui arriverent d'Espagne, donnerent lieu de juger que la diversion de Cn. Scipion seroit d'un grand secours pour la république. Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait prisonnier, & avoit mis sous sa domination ou dans son alliance, tous les peuples depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre; & Asdrubal n'avoit eu sur lui d'autre avantage, que de surprendre quelques troupes qu'il avoit laissées à la garde de ses vaisseaux.

Préparatifs des Romains pour la campagne suivante.

Succès de Cnéus en Espagne.

Cn. Servilius & C. Flaminius avoient

Conduite scandaleuse du consul Flaminius.

été désignés consuls. Il étoit d'usage de prendre possession du consulat au Capitole. Les nouveaux consuls s'y rendoient en cérémonie : ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, & ils faisoient des vœux pour la prospérité de la république. C. Flaminius, qui, pendant son tribunat, avoit fait distribuer, malgré le sénat, les terres du Picénum, & qui depuis, lorsqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoit montré peu d'égard pour les ordres de ce corps, fit une chose qui étoit sans exemple. Dans la crainte que les sénateurs, qu'il savoit être irrités contre lui, ne cherchassent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorsqu'il n'étoit encore que consul désigné, & se rendit à Rimini, où il prit possession du consulat. Cette démarche, qui montroit son mépris pour les cérémonies religieuses, scandalisa d'autant plus, qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, & comme il étoit parti sans auspices, on avoit peine à le reconnoître pour consul. On fit au reste beaucoup de sacrifices, & on ne négligea aucune des superstitions, qu'on jugeoit propres à écarter les calamités publiques.

Passage d'Annibal dans l'Etrurie.

Les Carthaginois passerent l'hiver dans la Gaule Cisalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le

théatre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit essentiel pour Annibal d'aller en avant, & ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinssent l'attaquer. Il résolut de passer dans l'Etrurie à l'entrée du printemps. Av. J. C. 217 de Rome 537.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourages, ruiné par le séjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à affranchir, & une suite de défilés qu'occupoit le consul C. Flaminius. A chaque pas, c'eût été des combats à livrer, & dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun usage. Annibal ne pouvoit pas même douter, que Servilius, qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui. Auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de subsistance, & eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas possible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, & dans un pays abondant en vivres & en fourages. Mais après avoir passé des montagnes, il falloit traverser le marais de Clusium qu'on jugeoit si impraticable, que les Romains n'avoient pas pris la précaution de le garder. Ce marais néanmoins n'étoit pas aussi impraticable qu'il le paroissoit. Il avoit un fond solide,

& Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il se flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; & il savoit que le sénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettoit pas aux consuls de prendre sans son aveu, des dispositions contraires aux ordres qu'il avoit donnés. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât sérieusement ce passage; que d'abord on le laisseroit faire, qu'ensuite les consuls enverroient des couriers à Rome; que les sénateurs délibéreroient, & qu'il seroit passé, avant qu'on eût pris des mesures pout s'y opposer.

Tout arriva, comme il l'avoit prévu. Mais son armée souffrit beaucoup. Elle fut dans l'eau quatre jours & trois nuits. Les bêtes de charges resterent dans les boues. Lui-même il eut une fluxion qui lui fit perdre un œil : & ses troupes étoient si harassées de fatigues, qu'elles auroient été hors d'état de se défendre, si au débouché du marais, elles eussent rencontré l'ennemi.

Sa conduite pour engager Flaminius à en venir aux mains.

Quoiqu'Annibal fût dans un pays riche & abondant, sa position paroissoit encore bien difficile. Servilius venoit au secours de Flaminius. Il falloit prévenir la

réunion des deux armées, dont la moindre étoit supérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas possible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium ; & comme le sénat avoit défendu à Flaminius de rien hasarder avant d'avoir été joint par son collegue, il étoit à présumer que ce consul ne sortiroit pas de ses retranchements. Mais, parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre seul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoît les dispositions de ce général, en profite. Il s'approche du camp du consul : il s'en éloigne : il paroît tour-à-tour le braver & le craindre : il met à feu & à sang toute la campagne. Enfin il prend tout-à-coup la route de Rome, ayant Cortone à sa gauche & le lac de Thrasymene à sa droite, & il continue de porter le dégât par-tout où il passe. Alors le consul se mit en marche. Rome, menacée de voir l'ennemi à ses portes, lui parut un prétexte suffisant pour ne pas attendre plus long-temps son collegue.

Cependant Annibal avançoit. Comme il observoit les lieux afin de choisir le plus propre à son dessein, il arriva dans un vallon spacieux, que deux chaînes de montagnes bordoient dans sa longueur. Il

Bataille de Thrasymene.

étoit fermé au fond par une colline escarpée, & on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes & le lac de Thrasymene. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de son armée en embuscade, & à la tête du reste de ses troupes, il attendit les Romains.

Flaminius, qui le suivoit, étant arrivé le soir assez tard, campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea, sans avoir reconnu les lieux ; & avant le jour. Mais à peine son armée fut entrée dans le vallon, qu'assalie de toutes parts, il ne lui fut pas même possible de se mettre en ordre de bataille. La déroute fut complete. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient retirés sur une hauteur, mirent bas les armes ; & les Carthaginois firent quinze mille prisoniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devants.

Av. J. C. 217 de Rome 537

Courses d'Annibal dans plusieurs provinces d'Italie.

Annibal traversa l'Ombrie & le Picénum. Lorsqu'il fut arrivé sur la mer Adriatique dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la premiere relation de ses succès. Pendant le séjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ses troupes se remirent de

leurs fatigues, & s'enrichirent de butin. Il les conduisit ensuite, par le pays des Marucins & des Frentans, dans la Pouille; & il alla camper sous Hippone, d'où il ravagea sans obstacles toute la province. Non seulement il faisoit passer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore jusqu'aux terres des alliés. Il est vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contr'eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit encore déclarée pour lui, il vouloit, par ces dévastations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple, qui ne paroissoit plus en état de les défendre.

Quoique victorieux, Annibal, cependant n'a pas une seule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui arrive un echec, il est sans ressource. C'est un torrent, qui se répand de côté & d'autre, & qui n'a de lit nulle part.

Il semble qu'il auroit dû s'établir dans les provinces du nord.

Il se seroit conduit, ce me semble, avec plus de prudence, s'il se fût établi dans le nord de l'Italie; c'est-à-dire, dans le Picénum, dans l'Ombrie, & sur-tout, dans l'Etrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux secours des Gaules & de l'Espagne, elles suffisoient pour lui fournir toutes les subsistances nécessaires: & en marchant à Rome, il les

laissoit derriere lui, & il s'assuroit une retraite. Peut-être pensoit-il qu'à force de vaincre, il se rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il supposer qu'on ne lui opposeroit jamais que des généraux tels que Sempronius & Flaminius ? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales & décisives ? Or, s'ils les évitent, Annibal est perdu. J'imagine que ce général, s'il ne détruisoit pas Rome, regardoit tout établissement en Italie, comme un succès peu digne de ses armes.

Q. Fabius, nommé dictateur, se propose de n'engager aucune action générale.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eu dans cet intervalle, avoient été créés pour tout autre objet. Après la journée de Thrasymene, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choisit pour général de la cavalerie, R. Minutius Rufus. Comme on attribuoit les dernieres défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius & de Flaminius, Fabius commença par remplir scrupuleusement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux & de nouveaux sacrifices. C'étoit une précaution nécessaire pour rendre la confiance aux soldats.

Av. J. C. 217 de Rome 537

Il donna ordre à Servilius de rassem-

bler tous les vaisseaux qui se trouvoient à Ostie ou ailleurs, & il le chargea de veiller à la défense des côtes. Quant à lui, après avoir fortifié Rome, mis des troupes dans tous les postes où il en falloit, & ruiné le pays par où l'ennemi pouvoit arriver, il partit à la tête de quatre légions, dont deux étoient de nouvelles levées, & il prit le chemin de la Pouille où étoit Annibal. Il ne marchoit pas avec la confiance des derniers généraux. Il se proposoit de ne rien hasarder, qu'autant qu'il y seroit forcé; d'éviter les plaines, où la cavalerie des Carthaginois avoit tout l'avantage; d'observer les mouvements des ennemis, afin de les harceler dans leurs marches, ou de leur couper les vivres; & de se tenir toujours à une distance, qui lui laisseroit la liberté d'engager une action ou de l'éviter. Il jugeoit avec raison qu'en temporisant, il feroit échouer tous les projets d'Annibal.

Annibal ne le peut faire changer de résolution.

Rien ne le fit jamais changer de résolution, ni le ravage des terres, ni l'incendie des villages. Annibal, avec tous ses artifices, ne put l'attirer en rase campagne. Fabius occupoit toujours les hauteurs: il retenoit les soldats dans le camp: il ne hasardoit que de petits combats, & avec tant de précaution qu'il avoit presque toujours l'avantage.

Après avoir saccagé une partie de la Pouille, les Carthaginois se je jeterent dans le Samnium, pays fertile, où une longue paix avoit apporté l'abondance. Ils firent des incursions sur Bénévent : ils prirent Télésie, place fortifiée ; & ils passerent ensuite dans les plaines de Capoue. On leur faisoit espérer que cette ville se déclareroit pour eux.

La sage lenteur de Fabius est blâmée.

Les dévastations les suivoient par-tout. Cependant Minucius, général de la cavalerie, blâmoit hautement la conduite de Fabius, qu'il accusoit de timidité ou même de lâcheté. Les soldats, désespérés de voir le plus beau pays de l'Italie en proie à l'ennemi, demandoient le combat, & sembloient vouloir forcer le dictateur à marcher contre les Carthaginois. Les discours séditieux, qu'on tenoit à l'armée, passoient à Rome, où le peuple les approuvoit ; & toute la république paroissoit conspirer contre un général qu'elle auroit dû regarder comme son sauveur. Il étoit bien plus difficile de résister à ces cris, que de se défendre des artifices d'Annibal. Fabius néanmoins persista dans sa premiere résolution, quoiqu'Annibal, qui eût voulu voir tout autre général à la tête des légions, le bravât de plus en plus, & cherchât par de nouvelles dévastations à rendre sa conduite toujours plus odieuse aux Romains.

Quand il fut temps de prendre des quartiers d'hiver, Annibal voulut retourner dans la Pouille, parce que la Campanie ne pouvoit plus fournir à sa subsistance. Mais lorsqu'il voulut repasser les défilés par où il étoit venu dans les plaines de Capoue, il les trouva occupés. Quatre mille hommes, que Fabius avoit détachés, s'en étoient saisis, & ce général s'étoit retranché sur une colline, qui commandoit les défilés. Les Carthaginois, campés dans la plaine, se virent enfermés entre les rochers de Formies les marais de Linturne, & les Romains qui avoient derriere eux Capoue & le Samnium. Une ruse les tira de ce mauvais pas.

Ruse avec laquelle Annibal se tire d'un mauvais pas.

Annibal choisit, parmi les bœufs qui se trouvoient dans le butin, deux mille des plus forts. Il fit attacher à leurs cornes des fagots de sarment & d'autre bois sec & menu; & au milieu de la nuit, pendant que les armées à la légere gagnoient les hauteurs, & se répandoient de côté & d'autre avec grand bruit, les pionniers pousserent les bœufs jusqu'au somet d'une montagne qui étoit entre le camp des Carthaginois & le défilé, & mirent le feu aux fagots qu'on avoit attachés aux cornes de ces animaux. Les bœufs, d'abord éfrayés à la vue des feux qu'ils portoient sur leurs têtes, & bientôt après brûlé jusqu'au vif,

devinrent furieux, se dispersèrent dans les bois, & répandirent le feu par-tout où ils passoient.

Les Romains, qui étoient à la garde du défilé, ne pouvoient rien comprendre à ces flammes qui paroissoient les envelopper. Les uns se croient investis par l'ennemi, & prennent la fuite : les autres pensent qu'Annibal s'empare des hauteurs, & courent pour l'en chasser. Tous, en un mot, abandonnent leur poste, & laissent le passage libre aux Carthaginois. Fabius ne sortit point de ses retranchements. Etonné de ce qu'il voyoit, il ne voulut rien hasarder pendant les ténèbres de la nuit. Le jour qu'il attendoit lui apprit qu'Annibal lui avoit échappé.

Succès des Romains en Espagne.

En Espagne la guerre continuoit sur mer & sur terre. Cnéus surprit, à l'embouchure de l'Ebre, la flotte ennemie. De quarante vaisseaux dont elle étoit composée, il en emmena vingt-cinq. Maître par cette victoire de la mer & des côtes, il porta le dégât jusqu'aux portes de Carthagene. Les peuples qui habitoient le long de l'Ebre, ayant alors abandonné le parti des Carthaginois, Asdrubal marcha contr'eux : mais il perdit deux batailles, quinze à vingt mille hommes & plusieurs places.

Dans l'espérance de réparer ces pertes,

Carthage équipa soixante-dix galereres. Cette flotte, qui se montra sur les côtes d'Etrurie, ne fit rien. Elle s'en retourna, lorsqu'elle apprit que Servilius venoit au devant d'elle avec cent vingt vaisseaux. Rome, quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, paroissoit moins épuisée que sa rivale. P. Scipion passoit alors en Espagne avec trente galeres & huit mille hommes de débarquement. Lorsqu'il eut joint son frere, les Romains pousserent leurs conquêtes au-delà de l'Ebre : ils s'avancerent jusqu'à Sagonte : & la conduite des deux Scipions engagea plusieurs peuples, auparavant alliés de Carthage, à rechercher l'alliance de Rome. Les otages qu'Asdrubal faisoit garder dans la citadelle de Sagonte, ayant été livrés à ces deux généraux, ils les rendirent aux villes qui les avoient donnés aux Carthaginois : bienfait par lequel ils assuroient leur puissance beaucoup mieux que par les armes.

Le dictateur, rappellé pour présider à quelques cérémonies de religion, avoit quitté l'armée. Avant de partir, il défendit au général de la cavalerie de combattre en son absence. Mais Minucius étoit d'autant moins disposé à lui obéir, que depuis la derniere retraite d'Annibal, on se plaignoit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Minucius, général de la cavalerie, remporte un avantage sur Annibal.

Les Carthaginois avoient établi leur camp sous les murs de Gérunium, dans un pays abondant, où ils vouloient prendre leurs quartiers d'hiver. Comme la saison avancée ne permettoit pas de poursuivre les avantages qu'une victoire auroit offerts, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ces provisions, & d'en faire de nouvelles, afin que pendant l'hiver, rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourage, & une troisieme restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé. Peut-être aussi présumoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins, il marcha à la tête des légions au camp des Carthaginois, pendant que sa cavalerie & ses armées à la légere tomboient sur leurs fourrageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derriere ses retranchements. Il se défendit avec désavantage, il perdit beaucoup de monde, & il ne fut en état de repousser les Romains, que lorsque quatre mille fourrageurs furent revenus au camp.

Epartage Minucius se hâta d'écrire à Rome l'a-

vantage qu'il venoit de remporter. Il l'exagera. Ceux qui blâmoient la conduite de Fabius, l'exagérerent encore, & ce petit succès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthousiasme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un tribun proposa de partager également l'autorité entre l'un & l'autre, & ce décret sans exemple fut porté.

le commandement avec Fabius.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui proposa de commander chacun alternativement. Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, disant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, & non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, & Minucius alla camper dans la plaine, à une petite distance de l'armée de Fabius.

Annibal s'applaudissoit de la mésintelligence qui divisoit les foces de l'ennemi, & qui paroissoit lui en livrer une partie. Il y avoit entre son camp & celui du général de la cavalerie, une petite colline, qui lui parut propre à engager une action, parce qu'elle pouvoit donner de l'avantage à celui qui l'occuperoit le premier. Mais avant de faire aucune tentative pour s'établir dans ce poste, il cacha pendant la nuit cinq cents chevaux & cinq mille fantassins dans des ravins qui coupoient

Il est défait.

la plaine ; & dès la pointe du jour, lorsque l'embuscade ne pouvoit encore être éventée, il envoya ses armées à la légere se saisir de la colline

A peine Minucius voit l'ennemi si près de lui qu'il le veut déloger. Les deux armées s'ébranlent insensiblement, & l'action devient générale. Alors les troupes qui étoient en embuscade, tombant sur les flancs & sur les derrieres des Romains, les enveloppent & les culbutent. Les Légions auroient été taillées en pieces, si Fabius ne fût venu à leur secours. Il s'avança en bon ordre, & reçut l'armée vaincue sous ses drapeaux. Annibal fit sonner la retraite, ne jugeant pas à propos de hasarder un nouveau combat contre des troupes fraiches, & commandées par un homme dont il faisoit cas.

Quand à Minucius, il répara sa honte. Il se hâta de reconduire son armée dans le camp du dictateur, reconnoissant tout ce qu'il lui devoit, renonçant à partager le commandement avec lui ; & rentrant volontairement sous les ordres de ce général. A la fin de la campagne, Fabius abdiqua, & remit l'armée à Cn. Servilius, & à M. Attilius Régulus qui avoit été subrogé à Flaminius.

Après l'abdica- Les deux consuls, à l'exemple du dic-

tateur, éviterent les actions générales. Ils observoient l'ennemi : ils tomboient sur ses détachements : ils lui enlevoient ses convois ; & ils ne livroient des combats, que lorsqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la disette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal ; & pour achever sa ruine, il suffisoit de continuer sur le même plan

tion du dictateur, les deux consuls suivent le même plan.

Cependant la sage lenteur de Fabius étoit encore un objet critique. C. Terentius Varro, un de ceux qui l'avoient blâmée plus hautement, avoit fait passer le décret qui partagea le commandement entre le général de la cavalerie & le dictateur. Devenu par-là cher au peuple, il fut élevé au consulat. La bassesse de sa naissance, qui auroit dû lui donner l'exclusion, devint un titre aux yeux de la multitude, qui accusant les nobles patriciens ou plébéiens, de vouloir la guerre, se persuada qu'elle n'en verroit la fin, que lorsqu'elle auroit donné le commandement à un homme nouveau. Elle s'applaudit d'avoir choisi Varron, qui déclamoit contre les nobles, qui les accusoit d'avoir fait venir Annibal en Italie, & qui promettoit de l'en chasser incessamment. A ce consul vain & présomptueux, le sénat fit donner pour col-

C. Terentius Varro nommé consul avec L. Emilius.

legue. L. Emilius ; qui avoit commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos. C'étoit un capitaine sage & expérimenté.

Armées envoyées en Sicile & dans la Gaule Cisalpine

Après l'élection des consuls, on procéda à celle des quatre préteurs. Deux resterent à Rome suivant l'usage. Des deux autres, M. Claudius Marcellus fut envoyé en Sicile, & L. Posthumius Albinus dans la Gaule Cisalpine. Le sénat fit passer en Espagne toutes les munitions, dont les deux Scipions pouvoient avoir besoin ; & pendant que les nouveaux consuls faisoient à Rome tous les préparatifs pour la nouvelle campagne, Cn. Servilius & M. Régulus continuerent de commander en qualité de proconsuls, avec défense expresse d'engager une action générale.

Annibal se rend maître de la citadelle de Cannes.

Av. J. C. 216 de Rome 538

Sur ces entrefaites, Annibal se saisit de la citadelle des Cannes, où les Romains avoient leurs munitions, & d'où ils tiroient leurs convois. Dans cette position, il commandoit sur toute la Pouille, & il rendoit l'abondance à son armée. Il n'étoit plus possible aux proconsuls d'approcher des Carthaginois, sans se mettre dans la nécessité de combattre. Tout le pays étoit ruiné ; & les alliés, en suspens, attendoient à quoi on se détermineroit. Dans cet état des choses, le sénat jugea qu'il falloit enfin marcher à l'ennemi.

Les Romains levoient d'ordinaire quatre légions, chacune de quatre mille hommes de pied & de deux cents chevaux. Les alliés fournissoient le même nombre de fantassins & le double de cavalerie. Ces troupes se partageoient également entre les deux consuls, & il arrivoit rarement que les deux armées consulaires marchassent ensemble pour la même expédition. Dans cette occasion non-seulement, on les réunit, on fit encore les légions de cinq mille homme de pied & de trois cents chevaux. Au lieu de quatre, on en leva huit, & on augmenta, dans la même proportion, le nombre des troupes fournies par les alliés. Ainsi, l'armée des Romains étoit de quatre-vingts mille hommes de pied & d'environ sept mille chevaux. Annibal, dont l'armée étoit à peu-près la moitié moins forte, avoit en infanterie quarante mille hommes, & en cavalerie dix mille. Levées que fait la république.

Emilius vint camper sur l'Aufide, dans une plaine toute découverte, à six milles environ des Carthaginois. Il ne vouloit pas néanmoins en venir encore aux mains: Il se proposoit d'attirer l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie eût la plus grande part à l'action. Les armées en présence.

Le lendemain, Varron, c'étoit son tour de commander, s'approcha des en-

nemis, malgré toutes les représentations de son collegue. Annibal vint au-devant de lui avec sa cavalerie & ses armées à la légere. Les Romains soutinrent le choc. Ils eurent même ce jour-là tout l'avantage, soit qu'Annibal eût mal pris ses mesures, soit qu'il eût dessein d'augmenter la confiance de Varron.

Le jour suivant, Emilius ne pouvant se retirer sans danger, fit passer l'Aufide à un tiers de son armée, & forma deux camps, séparés par le fleuve. Cette position le mettoit en état de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder beaucoup ceux des Carthaginois.

Annibal, dans la situation où il se trouvoit, ne pouvoit rien entreprendre sur les Romains. Cependant il avoit de la peine à subsister, & il en auroit eu également à faire une retraite. Il ne lui restoit pour ressources que les fautes de l'ennemi. Il présenta la bataille: Emilius ne l'accepta pas. Heureusement pour lui, la prudence de ce consul ne lui faisoit perdre qu'un jour.

Bataille de Cannes.

Av. J. C. 216 de Rome 538

Le lendemain, Varron fit passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, & rangea son armée en bataille. Il appuya sa droite sur le fleuve; & quoique la plaine lui permît de s'étendre pour déborder les aîles des ennemis, il préféra de donner plus de profondeur à ses lignes.

Annibal passe aussi l'Aufide. Ses soldats n'étoient pas sans inquiétude à la vue de la grande armée qu'ils alloient combattre. Quelle armée, disoit Giscon, on ne la peut considérer sans étonnement! cela est vrai, répondit Annibal: mais une chose encore plus étonnante, & que tu ne remarques pas, c'est que dans toute cette multitude, il n'y a pas un seul homme qui se nomme Giscon, comme toi. Cette plaisanterie passa de bouche en bouche, & dissipa la frayeur des soldats.

Après avoir rangé toutes ses troupes sur une même ligne, Annibal marche à l'ennemi à la tête de l'infanterie espagnole & gauloise, qui occupoit le centre, & qui doublant le pas, se détachoit des aîles, & présentoit aux Romains le convexe. d'un croissant. Il y avoit deux raisons dans ce mouvement: l'une de tendre un piege à l'ennemi; l'autre déviter que le combat fût genéral dès le premier choc. Dans la crainte que son armée, la moitié plus foible, ne pût pas soutenir le poids des Romains, Annibal vouloit attirer au centre l'effort des combattants. Ce fut aussi par-là que l'action commença.

Les Espagnols & les Gaulois tiennent d'abord ferme. Bientôt ils cédent, se replient, reculent au-delà de l'alignement de leurs aîles, & présentent à l'en-

nemi le concave d'un croissant. Si Varron au lieu de vouloir charger ces troupes qui reculoient, eût engagé le combat aux deux aîles, & arrêté son centre sur l'alignement des siennes, la ruse d'Annibal tournoit contre lui-même. Mais, au contraire, pendant que son centre s'engage, il jette de nouvelles troupes dans le piege qu'on lui tend, & il y pousse insensiblement toute son infanterie. Alors les Africains, dont Annibal avoit formé ses deux aîles, se replient, l'aîle droite à gauche, l'aîle gauche à droite, & l'infanterie romaine, attaquée par les flancs, s'embarrasse d'autant plus qu'elle est plus nombreuse, & qui lui reste moins de terrain pour se former.

Cependant la cavalerie des Romains est mise en déroute. Tandis que les Numides la poursuivent, la cavalerie espagnole & gauloise prend en queue les légions, & les taille en pieces. Emilius & les deux proconsuls périrent. Soixante-dix mille Romains ou alliés resterent sur la place, Dix mille furent faits prisonniers, & Varron s'enfuit à Vénuse.

La défaite de Varron répand l'alarme à Rome.

Sur le premier bruit de cette défaite, le sénat s'assembla. On n'avoit encore aucune connoissance des détails de la bataille. On ne savoit ce qu'étoient devenus, ni l'armée ni les généraux. On ignoroit où étoit le reste des troupes, on ignoroit

même s'il en restoit : & on étoit inquiet des projets d'Annibal. On envoya sur la voie Appia & sur la voie Latine pour interroger ceux que la fuite auroit sauvés. La consternation fut si grande, que, dans la crainte que les citoyens n'abandonnassent la ville, on mit des corps de garde aux portes, afin que personne ne sortit sans permission.

Si, sans perdre de temps, les Carthaginois s'étoient approchés de Rome, peut-être s'en seroient-ils rendus maîtres. Il est vrai qu'ils n'avoient pas assez de troupes pour en faire la circonvallation, & qu'ils manquoient de machines pour former un siege : mais il ne s'agit ni de circonvallation ni de siege, quand une ville est attaquée sans l'avoir prévu, qu'elle n'a ni armes ni soldats : & que ses citoyens consternés songent plutôt à l'abandonner qu'à la défendre. C'est un coup de main qui peut ne pas réussir, mais qu'il est sage de tenter. Maharbal, qui commandoit la cavalerie, demandoit l'ordre pour marcher à Rome. Annibal lui répondit que cette entreprise méritoit d'être méditée : cependant s'il la méditoit, elle devenoit impossible. *Tu sais vaincre*, repliqua Maharbal ; *mais tu ne sais pas profiter de la victoire*. Le siege de Rome étoit d'ailleurs une entreprise, qui de-

Elle paroissoit livrer cette ville aux Carthaginois.

voit attirer les peuples dans l'alliance d'Annibal. (*).

Rome se rassure ; ses ressources.

Dès que Rome avoit eu le temps de se reconnoître, elle étoit sauvée. Elle sentoit renaître ses forces, à mesure que la consternation se dissipoit. Une fois rassurée, elle avoit des défenseurs, tant qu'il lui restoit des citoyens. Les alliés fournirent des secours. Les particuliers porterent à l'envi leur argent au trésor public. On leva quatre légions : pour les rendre completes, on fit prendre les armes à des citoyens qui n'avoient pas l'âge prescrit par les loix. On enrôla huit mille esclaves. On tira des prisons ceux qu'on y retenoit pour crimes ou pour dettes, & on en fit un corps de six mille hommes. Enfin les trophées qui se conservoient dans les temples & dans les portiques, fournirent des armes qu'on avoit prises sur les ennemis & principalement sur les Gaulois. Elles étoient vieilles & mauvaises ; mais c'étoient des citoyens qui les devoient manier. On comptoit encore sur les troupes des deux préteurs, lorsqu'on apprit que L. Posthumius étoit tombé dans une embuscade,

(*) Voyez les *Observations sur les Romains* liv. 5.

&

& que ſon armée avoit été taillée en pieces.

Les Romains ne négligerent pas les précautions, que la ſuperſtition leur inſpiroit. Les décemvris eurent ordre de conſulter les livres des Sibilles. Q. Fabius Pictor fut envoyé à Delphes, pour demander au dieu qu'elle ſeroit la fin des maux de la république : & on enfouit tout vivants un Gaulois & une Gauloiſe, un Grec & une Grecque.

Précautions ſuperſtitieuſes & barbares.

Quoique la république eût beſoin de ſoldats, elle refuſa de racheter ſept à huit mille priſonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la néceſſité de vaincre ou de tomber en ſervitude; les Romains n'avoient de ſalut que dans la victoire; & par cette raiſon, leur courage croiſſoit dans les dangers. Ils auroient, ſans doute, combattu avec moins de valeur, ſi en devenant priſonniers de guerre, il avoient pu eſpérer de redevenir citoyens. Voilà pourquoi, obſerve Polybe, Annibal offroit de rendre les priſonniers qu'il avoit faits, & c'eſt pourquoi auſſi le ſénat refuſoit de les racheter.

Le ſénat refuſe de racheter les priſonniers.

Lorſqu'on ſut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres allerent au devant de lui, & on lui rendit de ſolemnelles actions de graces pour n'avoir pas

Reception qu'il fait à Varron.

déſeſpéré du ſalut de la république. Par cette réception, à laquelle on ne s'attend pas, le ſénat donna une grande preuve de ſageſſe. Rien n'étoit plus capable de diminuer aux yeux de la multitude les dangers dont elle ſe croyoit menacée. On auroit renouvellé la conſternation, ſi au lieu de rendre des honneurs au conſul, on l'avoit traité avec le mépris qu'il méritoit.



CHAPITRE IV.

Juſqu'à la fin de la ſeconde guerre punique.

Carthage n'envoie point de ſecours à Annibal.

LA bataille de Cannes, qui paroiſſoit comme le préſage de la ruine des Romains, entraîna la défection de pluſieurs villes. Pour achever la révolution qui ſe préparoit, il auroit fallu que les Carthaginois ſe fuſſent hâtés de porter leurs principales forces en Italie. Mais Annibal avoit à Carthage des ennemis, qui ne négligerent rien pour l'arrêter au milieu de ſes ſuccès. Lorſqu'ils n'étoient pas aſſez puiſſants pour empêcher qu'on ne lui accordât les ſecours dont il avoit beſoin, ils l'étoient aſſez au moins pour les rendre inutiles par les retardements qu'ils faiſoient naître.

Av. J. C. 216 de Rome 538

De la Pouille, il passa dans le Samnium & dans la Campanie. Il fit des tentatives inutiles pour se rendre maître de Naples & de Nole. Il fut même repoussé avec perte de devant cette derniere place, dans laquelle Marcellus, alors préteur, s'étoit renfermé. Les Campaniens ayant cherché son alliance, il prit ses quartiers d'hiver à Capoue.

En Espagne, les deux Scipions continuoient d'avoir des avantages. Ils remporterent une victoire complete sur Asdrubal, lorsqu'il se proposoit de passer en Italie. Les Espagnols, qui faisoient la principale force de l'armée des Carthaginois, prirent la fuite dès le premier choc, parce qu'ils ne vouloient pas être traînés hors de l'Espagne. Avantages des Scipions en Espagne.

L. Posthumius avoit péri dans la Gaule Cisalpine, lorsqu'il venoit d'être désigné consul avec Tib. Sempronius Gracchus. On lui substitua M. Marcellus, & Rome eut pour la premiere fois deux consuls plébéiens. Les patriciens qui n'avoient pas pu empêcher cette élection, la firent déclarer vicieuse par les augures, & on subrogea. Q. Fabius Maximus à Marcellus. Celui-ci néanmoins servit en qualité de proconsul. Consuls plébeiens l'un & l'autre pour la premiere fois. Av. J. C. 215. de Rome 539.

Les nations avoient alors les yeux ouverts sur l'Italie. Elles considéroient avec Circonst-



tance où Philippe fait alliance avec Annibal.

curiosité l'orage, qui devoit tôt ou tard fondre sur elles. Elles ne prévoyoient pas qu'elles auroient tout à craindre de celui des deux peuples qui seroit vainqueur. C'est pourtant ce qu'Agésilaüs de Naupacte ne cessoit de représenter aux Grecs & au roi de Macédoine. Mais il les invitoit inutilement à oublier leurs querelles.

C'est dans cette circonstance, que Philippe, mal conseillé, fit alliance avec Annibal, & aliéna les Grecs. Rome ne parut pas craindre ce nouvel ennemi. Elle équipa contre lui une flotte de cinquante vaisseaux, & menaça de porter la guerre en Macédoine, s'il tentoit de passer en Italie. Elle avoit une autre flotte, qu'elle opposoit aux Carthaginois, une armée en Sicile, une en Sardaigne, une dans le Picénum, celle des deux Scipions en Espagne, & trois contre Annibal, c'est-à-dire, les deux armées consulaires, & celle du proconsul Marcellus. On admire les ressources de cette république, quand on ne considere pas ce qu'elles coûtent.

Carthage éprouve des revers partout.

Carthage n'en avoit pas de pareilles. C'est qu'elle ne pouvoit faire la guerre qu'avec de l'argent, & l'argent lui manquoit, parce que son commerce étoit ruiné. Elle leva néanmoins de nouvelles troupes, qu'elle vouloit envoyer en

Av. J. C. 215 de Rome 539

Italie, & dont elle changea la destination, lorsqu'elle eut appris la défaite d'Asdrubal. Ensuite elle crut avoir trouvé l'occasion de recouvrer la Sardaigne, qui venoit de se soulever contre les Romains. Mais en voulant poursuivre à la fois toutes ces entreprises, elle éprouva des revers par-tout. En Espagne, les Scipions gagnerent encore deux batailles, qui engagerent tous les peuples à rechercher l'alliance des Romains : en Sardaigne ; L. Manlius Torquatus remporta une victoire, qui soumit toute l'île, & en Italie, Marcellus vainquit Annibal devant Nole.

Hiéron mourut cette année, après avoir régné cinquante-quatre ans. Son regne long, paisible & florissant tient peu de place dans l'histoire. Tandis qu'elle aime à s'appesantir sur les désastres des nations, elle parle à peine du bonheur d'un peuple bien gouverné : comme si les désastres étoient une chose extraordinaire, & le bonheur une chose commune.

Mort d'Hiéron. Idée de son regne.

Av. J. C. 215 de Rome 539

Hiéron rendit ses sujets heureux, & répandit ses bienfaits au dehors. Quoique ses états fussent peu considérables, de grandes puissances eurent besoin de ses secours, & il n'eut jamais besoin des leurs. Voilà les ressources qu'il faudroit admirer.

Généreux envers les Carthaginois lors de la guerre des mercénaires, il ne le fut pas moins envers les Romains après la bataille de Trasymene. Il fit débarquer au port d'Ostie des provisions d'orge & de bled : il offrit d'en envoyer encore dans tel lieu qu'on lui désigneroit ; & il joignit à ce don une Victoire d'or, pesant trois cents vingt livres, & un corps d'archers & de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant causé de grands dommages dans l'île de Rhodes, Hiéron envoya cent talents aux Rhodiens ; & il fit élever dans une de leurs places deux statues, qui représentoient le peuple de Syracuse couronnant celui de Rhodes, comme s'il eût voulu marquer qu'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui désoloit l'Egypte, il fit présent à Ptolémée Philadelphe de plusieurs vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions, & entr'autres d'une galere qu'on avoit été un an à construire, & qui étoit le plus grand & le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix, ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espece, & sa marine faisoit respecter ses vaisseaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par

ſes conſeils, qu'Archimede, ſon parent & ſon ami, appliqua la géométrie aux méchaniques; & ce grand géometre fit conſtruire des machines étonnantes par leur ſimplicité & par leurs effets.

Hiéron a écrit ſur l'agriculture. On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Il laiſſa la couronne à Hiéronyme ſon petit-fils. Il avoit nommé un conſeil de régence, & pris des méſures pour aſſurer la tranquillité des Syracuſains. Ses diſpoſitions ne furent pas reſpectées. Andranodore, un des tuteurs, comptant gouverner lui-même, déclara que le prince, qui avoit à peine quinze ans, étoit en âge de gouverner, & il écarta tous les autres tuteurs. Dans le cours d'un long regne, Hiéron n'avoit point vu de ſédition: Hiéronyme fut aſſaſſiné, l'année même qu'il monta ſur le trône. Les conjurés vouloient rétablir le gouvernement républicuain; une faction livra Syracuſe aux Carthaginois.

Q. Fabius & M. Marcellus étoient alors conſuls. C'eſt ſous leur conſulat que Philippe, Roi de Macédoine, arma contre les Romains. Il ſe montra ſus les côtes d'Epire, prit Orique qui étoit ſans défenſe, remonta le fleuve Aoüs, mit le

Philippe arme contre les Romains.

Av. J. C. 214 de Rome 540

siege devant Apollonie, le leva honteusement; & lorsque le préteur M. Valérius parut à l'embouchure de ce fleuve; il brûla ses vaisseaux, & se retira par terre en Macédoine. Quelque temps après, les Etoliens & Attalus, Roi de Pergame, devenus alliés des Romains, lui déclarerent la guerre. Il eut alors trop d'ennemis pour penser à l'Italie.

Epoque de la décadence d'Annibal.

Le consulat de Fabius & de Marcellus est l'époque de la décadence d'Annibal. Ce n'est pas, quoiqu'en dise Tite-Live, que les délices de Capoue eussent amolli les soldats, & perdu la discipline, puisqu'Annimal se maintint encore en Italie pendant treize à quatorze ans, qu'il prit des villes, qu'il remporta des victoires, & que lorsqu'il eut des revers, ses troupes, toujours fideles, s'exposerent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de sédition dans son armée.

La vraie raison de sa décadence, c'est que Rome faisoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva cette année jusqu'à dix-huit légions. Elle employa ses meilleurs généraux; & il s'en étoit formé de bons. Annibal, au contraire, étoit sans ressources, parce qu'il ne recevoit presque aucun secours de Carthage; & cependant son armée se trouvoit réduite à

vingt-six mille hommes de pied, & à neuf mille chevaux. Avec si peu de forces, il étoit difficille de gagner la confiance des peuples d'Italie. Il falloit pourtant contenir ceux qui s'étoient déclarés pour lui, conserver ses conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne contre plusieurs armées qui se renouvelloient tous les ans.

Je n'entrerai pas désormais dans le détail des expéditions qui ont été faites de part & d'autre. Je me bornerai aux résultats, & je parlerai seulement des principales entreprises. La premiere qui s'offre, est le siege de Syracuse par Marcellus. Av. J. C. 214 de Rome 540.

Siege de Syracuse.

Parfaitement bien fortifiée, Syracuse se défendit, sur-tout par les machines d'Archimede. Ce géometre déconcerta les assiégeants, qu'il écartoit des murs, & dont il ruinoit tous les ouvrages. Après huit mois, Marcellus se vit réduit à changer le siege en blocus. Il fut trois ans devant cette place, & il désespéroit de s'en rendre maître, lorsqu'il s'établit dans un quartier par surprise, & que la trahison lui livra les autres. Archimede fut tué par un soldat.

En Espagne les Romains soutiennent leurs succès.

En Espagne, les Scipions avoient de nouveaux succès. Ils firent alliance avec Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre les Carthaginois. Mais Géla,

roi d'une autre partie de la Numidie, envoya au secours de cette république une armée sous les ordres de Massinissa son fils, prince qui deviendra célebre.

En Italie ils reprennent la supériorité.

En Italie, la guerre se faisoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entreprises. Il se rendoit maître des places par les intelligences qu'il se ménageoit, plutôt que par ses armes : c'est ainsi qu'il se devint de Tarente. Les Romains hâterent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les otages qu'elle leur avoit donnés, ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges & les précipiterent du haut de la roche Tarpéienne. Ils conserverent néanmoins la citadelle.

Av. J. C. 212 de Rome 542

Tarente, sans la citadelle, étoit une conquête peu importante, & un foible dédommagement de la perte de Syracuse, que Marcellus prit cette année. Cependant Annibal se voyoit encore menacé de perdre Capoue, que les Romains assiégeoient. Il vint au secours de cette place : il livra plusieurs combats : il marcha contre Rome, dans l'espérance de faire une diversion. Rien ne lui réussit. Capoue se rendit l'année suivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitants. Ils vendirent ou disperserent les autres, & ils crurent avoir usé

Av. J. C. 212 de Rome 542

Av. J. C. 211 de Rome 543

de clémence, parce qu'ils ne raserent pas les murs de cette ville, qu'il étoit de leur intérêt de conserver.

Pendant que Rome reprenoit la supériorité en Italie, elle éprouvoit des revers en Espagne, où Massinissa, vainqueur de Syphax avoit conduit ses Numides. Cnéus & Publius ayant divisé leurs forces pour attaquer à la fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un & l'autre & l'Espagne paroissoit perdue pour les Romains. Pertes qu'ils font en Espagne.

Cependant L. Marcius, simple chevalier, rassemble les soldats que la fuite avoit dispersés, & les conduit dans le camp de T. Fontéius, Lieutenant de P. Scipion. Il venoit d'être choisi pour les commander, lorsque les Carthaginois s'avancerent avec le désordre que donne la confiance, ne présumant pas de trouver de la résistance dans les débris de deux armées, dont les chefs avoient été tués. Mais, assaillis tout-à-coup, ils furent mis en déroute. Rentrés dans leur camp, ils ne prévirent pas devoir être attaqués; & cette sécurité acheva de les perdre. Marcius, qui les surprit pendant la nuit, en fit un si grand carnage, qu'ils laisserent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service, parce que ce capitaine prit Victoires de L. Marcius.

dans ses lettres le titre de propréteur. D'ailleurs, il jugeoit d'une dangereuse conséquence que les armées nommassent elles-mêmes leurs généraux.

Triomphe de Marcellus.

Av. J. C. 211 de Rome 543

La prise de Capoue fut suivie du triomphe de Marcellus. Le peuple vit avec curiosité ces machines de guerre qui avoient effrayé les légions, & ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui, ce triomphe offrit à ses yeux les vases, les tableaux, les statues, tout le luxe, en un mot, d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de richesses, le général qui les étaloit, ne conserva rien pour lui : il les déposa dans les temples, d'où elles furent dans la suite enlevées. On a regardé ce triomphe comme l'époque du goût des Romains pour les arts des Grecs, & on a reproché à Marcellus de leur avoir, le premier, fait connoître ces superfluités. Il est vrai qu'il n'auroit fallu montrer à ce peuple guerrier que des trophées d'armes : mais il eût fallu aussi que les peuples qu'il subjuguoit, n'eussent jamais été que soldats comme lui.

Toute la Sicile sous la domination des Romains.

Av. J. C. 210 de Rome 544

L'année suivante, le consul M. Valérius Lévinus prit Agrigente sur les Carthaginois, & toute la Sicile passa sous la domination des Romains. Mais le principal théatre de la guerre étoit alors en Espagne ; où P. Scipion commandoit en qualité de proconsul.

Scipion, qui avoit donné des preuves de son courage au combat de Tésin, avoit une pénétration singuliere, un jugement sûr, une grande activité & une ame sensible & généreuse. Hardi dans ses projets, prompt dans l'exécution, il se distinguoit, sur-tout, par sa prudence: elle étoit telle, qu'elle le faisoit passer pour un homme inspiré des dieux. Il laissoit subsister cette erreur, qui pouvoit contribuer à ses succès.

Scipion se prépare à faire le siege de Carthagene.

On ne prévoyoit pas que Scipion ouvriroit la campagne par le siege de Carthagene. Les Carthaginois étoient maîtres de tout le pays au-delà de l'Ebre: ils le défendoient avec trois armées victorieuses, & à peine avoit-il lui-même trente mille hommes. D'ailleurs Carthagene étoit fort bien fortifiée. C'étoit la place d'armes des Carthaginois. Elle avoit un port assez spacieux pour recevoir une armée navale, & on y arrivoit facilement d'Afrique.

Scipion considérant que moins une entreprise est prévue, moins l'ennemi la prévient, jugea que la prise de Carthagene n'étoit pas impossible, & aussi-tôt qu'il fut arrivé à Tarragone, où il prit ses quartiers d'hiver, il s'informa de l'état des choses, de la position des lieux, de la force des armées, & des dispositions des

alliés de Carthage. Il apprit que les Carthaginois appesantissoient le joug depuis leurs dernieres victoires ; que les peuples n'attendoient que l'occasion pour se soulever ; que la mésintelligence divisoit les généraux ; qu'ils campoient à une grande distance les uns des autres ; & que le plus près de Carthagene en étoit au moins à dix journées.

Cette ville, située au fond d'un golfe, sur une montagne qui forme une presqu'ile, est défendue à l'orient & au midi par la mer, au couchant par un étang, & il ne reste au nord qu'une langue de terre qui la joint au continent. Elle étoit fort peuplée : mais les Carthaginois n'y entretenoient que mille hommes de troupes, tant ils étoient éloignés de prévoir qu'elle put être assiégée. Enfin, l'étang qui la baignoit, sujet à un reflux sensible, devenoit guéable, lorsque la marée se retiroit : circonstance dont Scipion saura tirer avantage.

Il se rend maître de cette place.

Av. J. C. 210 de Rome 544

Instruit de toutes ces choses, il marcha, conduisant lui-même ses troupes de terre : & ayant donné le commandement de la flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit confié son projet. Il arriva le septieme jour, lorsque sa flotte entroit dans le port. L'importance de son entreprise, les raisons qui la lui faisoient tenter, les récom-

penses qu'il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats : il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats & des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, & les soldats appliquerent leurs échelles contre les murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart se brisoient sous le poids des soldats qui montoient à la fois ; & si quelques-uns parvenoient jusqu'au haut, les assiégés les repoussoient facilement, & les précipitoient. Scipion fit sonner la retraite.

Il se prépare à donner un nouvel assaut le même jour. Il commande des troupes fraîches pour escalader les murs du côté de l'isthme, & il place sur le bord de l'étang cinq cents soldats, auxquels il donne des échelles. Les assiéges qui venoient de repousser l'ennemi, se flattoient de traîner le siege en longueur, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis de nouveau. Ils accourent pour défendre les murs du côté de l'isthme, & ils négligent le côté de l'étang, qu'ils croient suffisamment défendu. Cependant la marée se retire : les soldats qui voient les eaux s'écouler,

ne doutent pas que Neptune ne vienne à leur secours : ils passent, ils escaladent les murs sans obstacle, & ils se rendent maîtres de la place.

Il gagne l'affection des peuples.

Scipion trouva dans Carthagene les otages que les Carthaginois avoient exigés de leurs alliés : il les renvoya chez eux avec des présents. Il rendit la liberté à un grand nombre de prisonniers, il la fit espérer à tous ; & il eut soin sur-tout que les femmes fussent respectées. Il y avoit parmi elles une jeune personne d'une rare beauté qui avoit été promise à Allucius, prince des Celtibériens : les soldats l'ayant amenée à Scipion, il se hâta de faire venir Allucius & les parents, & il la leur remit. Avec ces procédés, il s'attacha les anciens alliés, & il en acquit de nouveaux.

Pertes que font les Carthaginois

Av. J. C. 209 de Rome 545

Il falloit une victoire aux Carthaginois pour arrêter les progrès de Scipion. Asdrubal la tenta, après avoir tout disposé pour passer en Italie, si la fortune lui étoit contraire. Ce dernier parti fut la seule ressource. Alors Marcellus suivoit de près Annibal, pendant que Fabius assiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours consécutifs. Le premier fut douteux. Dans le second, Annibal eut l'avantage, dans le troisieme il fut défait. Bientôt après un corps de Brutiens qui faisoit partie de la garnison de Tarente, livra cette ville au consul Fabius.

Cependant si Asdrubal pénétroit en Italie, Annibal se flattoit encore de rétablir ses affaires, parce que les Romains étoient dans le plus grand épuisement. En effet, dans l'espace de dix ans, Rome avoit perdu la moitié de ces citoyens (*). Les pertes des alliés n'étoient pas moins considérables: leurs villes se dépeuploient, & il ne leur étoit pas possible de payer les impôts dont ils étoient surchargés. Plusieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus ni argent ni soldats. Sur ces entrefaites, le consul Marcellus tomba dans une embuscade où il fut tué, & où son collegue, T. Quintius, reçut une blessure dont il mourut quelque temps après.

Etat d'épuisement où sont les Romains.

Av. J. C. 208 de Rome 546.

Asdrubal, qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux & quinze éléphants, passa les Alpes sans obstacle de la part des Gaulois, qui le reçurent comme allié, & dont un grand nombre le suivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeste, parce que son frere, qui ne l'attendoit pas si-tôt, étoit encore dans le Brutium, lorsqu'il auroit dû se rapprocher de la Gaule Ci-

Situation d'Annibal, lorsque son frere Asdrubal arrive en Italie.

Av. J. C. 207 de Rome 547.

(*) L'an 220 av. J. C. le dénombrement avoit donné 270213 citoyens, & l'an 209 il ne donna que 137108.

ſalpine. Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu. Il lui étoit d'autant plus difficille de traverſer l'Italie à la vue d'une armée conſulaire de quarante mille hommes, que C. Claudius Néro, qui la commandoit, avoit eu l'avantage dans deux combats, & l'avoit réduit à éviter lui-même d'en venir aux mains. Quand même il auroit pu, malgré Néron, aller au devant d'Aſdrubal, il auroit encore rencontré ſur ſon chemin la ſeconde armée conſulaire, que M. Livius Salinator conduiſoit dans la Gaule Ciſalpine. Dans cet état des choſes, il paroît que ſon ſeul parti etoit d'attendre que ſon frere vînt lui-même le joindre dans le Brutium.

Réſolution hardie de Claudius Néron.

Aſdrubal lui dépêcha des couriers pour lui donner avis de ſon arrivée : mais ils furent pris, & conduits à Néron, qui jugeant devoir aller au ſecours de ſon collegue, partit auſſi-tôt avec l'élite de ſes troupes. C'étoit en apparence livrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, ſi Annibal eût été inſtruit de l'abſence du conſul, il eût pu reprendre l'avantage ſur une armée affoiblie, qui reſtoit ſans chef. Mais Néron ſe flatta qu'il n'en auroit aucun ſoupçon. Et afin de lui cacher plus ſûrement ſon projet, il le cacha même aux ſoldats qu'il emmenoit avec lui. Ils crurent marcher pour ſurprendre une ville de

Lucanie, qui étoit dans le voisinage du camp.

Quand on apprit à Rome cette résolution hardie, on fut dans les plus grandes alarmes. L'événement les dissipa bientôt. Asdrubal, engagé par la trahison de ses guides dans un poste désavantageaux, perdit la bataille & la vie. Les historiens ne s'accordent pas sur le nombre des morts. Polibe regarde Asdrubal comme un grand capitaine, & rejette les revers qu'il a eus en Espagne, sur les collegues que Carthage lui avoit donnés. Défaite & mort d'Asdrubal.

Néron qui avoit eu la plus grande part à la derniere victoire, rejoignit son armée, avant que les ennemis eussent rien su de son absence. Il fit jeter la tête d'Asdrubal dans leur camp; & c'est ainsi qu'Annibal apprit son malheur.

Sous ce consulat, la flotte des Carthaginois fut défaite par celle des Romains que commandoit M. V. Lévinus. L'année suivante, il ne se passa rien en Italie. Annibal resta tranquille dans le Brutium, & les Romains se bornerent à l'observer. Le théatre de la guerre fut en Espagne, d'où Scipion chassa tout-à-fait les Carthaginois, six ans après avoir pris le commandement dans cette province. Alors il projetoit de porter la guerre jusqu'aux portes de Carthage. Il falloit pour cela Fin de la guerre en Espagne. Av. J. C. 206 de Rome 54[illegible]

avoir des alliés en Afrique ; & il importoit sur-tout, d'acquérir les Numides, parce qu'ils faisoient la principale force de la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des Romains en Espagne, après la mort de Cnéus & de Publius, Syphax étoit rentré dans le parti des Carthaginois. Scipion ayant fait sonder ce prince, partit de Carthagene avec deux vaisseaux pour aller, comme le desiroit Syphax, traiter en personne avec lui. Cette démarche, qui l'exposoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réussit, & il renouvella l'alliance avec ce roi Numide. De retour en Espagne, il acquit un autre allié : ce fut Massinissa, qui cherchoit depuis quelque temps l'occasion de traiter avec lui. Après avoir négocié avec autant de succès qu'il avoit fait la guerre, il revint à Rome, où il fut fait consul. Il eut pour collegue P. Licinius Crassus.

Magon, frere d'Annibal, maître de Genes.

Pendant ce consulat, il ne se passa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuses désolerent également l'armée des Carthaginois & celle des Romains. Mais Magon, frere d'Annibal, descendit dans la Ligurie avec douze mille hommes de pied & deux mille chevaux. Il s'établit à Genes dont il s'empara ; & les Gaulois commençoient à se joindre à lui.

Av. J. C. 205 de Rome 549

Les efforts des Carthaginois pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Italie, étoient une nouvelle raiſon de porter la guerre en Afrique. Si une diverſion en Eſpagne avoit été utile, que ne devoit-on pas eſpérer d'une diverſion qui porteroit l'alarme juſques dans Carthage ? Le danger où Rome, cette république de ſoldats, s'étoit trouvée, faiſoit prévoir l'extrêmité où ſeroit Carthage, qui n'avoit pour ſa défenſe que des troupes mercénaires ; des citoyens peu aguerris, & des généraux, connus ſeulement par leurs défaites. Il étoit donc plus facile de vaincre les Carthaginois en Afrique, qu'en Italie ; & une victoire remportée ſur eux, les forçoit à rappeller Annibal, & éloignoit de Rome un ennemi qu'on redoutoit encore.

Motif pour les Romains de porter la guerre en Afrique.

Voilà les motifs du projet que Scipion avoit médité, & qu'il s'étoit flatté d'exécuter, lorſqu'il ſeroit conſul. Mais quand il le propoſa ; il trouva de grandes oppoſitions. Fabius, ſur-tout le déſapprouva : il ne vit que des dangers dans cette entrepriſe, & il employa tout ſon crédit pour la faire rejeter. Lorſque malgré ſes remontrances & ſes intrigues, le ſénat eût donné à Scipion le département de la Sicile, avec la permiſſion de paſſer en Afrique, il ne ſe déſiſta pas encore. N'a-

Ce projet que Scipion propoſe, trouve des oppoſitions.

yant pu empêcher la résolution qui avoit été prise ; il voulut au moins en traverser l'exécution. Il fit refuser au consul de nouvelles levées, & Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec lui les volontaires qui le voudroient suivre.

Moyens qu'emploient les Carthaginois pour empêcher Scipion de passer en Afrique.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois inviterent le Roi de Macédoine à porter la guerre en Italie ; & ils envoyerent à Magon vingt-cinq vaisseaux, six mille hommes de pied, huit cent cheveaux, sept éléphants, & des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jeter encore la terreur dans Rome, & ils se reprochoient alors de l'avoir si mal soutenu.

Moyens qu'emploient à Rome les ennemis de Scipion.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui opposa deux armées, une à Rimini, & une en Etrurie. Cependant Scipion continuoit de trouver des oppositions dans les sénateurs, à qui ses projets donnoient de la jalousie, ou qui étoient trop timides pour les adopter ; pour lui faire ôter le commandement, ses ennemis le calomnierent. On l'accusa de vivre dans la mollesse, de corrompre la discipline, d'être par ses mœurs plus redoutable aux Romains qu'aux Carthaginois. Les choses vinrent au point que si l'avis de Fabius eût été suivi, Scipion auroit été

condamné, sans avoir été entendu. Mais le sénat; qui voulut s'assurer de la vérité, fit partir des commissaires pour la Sicile. Scipion fut pleinement justifié. C'est ainsi que se passa l'année de son consulat & une partie de l'année suivante.

Quant il eut achevé ses préparatifs, il partit de Lilibée avec cinquante vaisseaux de guerre, & près de quatre cents bâtiments de charge. On ne sait pas quel étoit le nombre de ses troupes. Il campa à un mille d'Utique.

Ce général passe en Afrique.

Av. J. C. 204 de Rome 550

Massinissa vint le joindre avec deux cents chevaux, ou, selon quelques-uns, avec deux mille. C'est tout le secours qu'il amenoit avec lui. Ce prince avoit été dépouillé de ces états par Syphax, qui étoit rentré dans l'alliance des Carthaginois. Ainsi de deux alliés, sur lesquels Scipion avoit compté, il ne lui en restoit qu'un qui étoit sans forces. Cette révolution dont il avoit été instruit avant son départ de Lilibée, ne changea rien à ses projets. Dans cette premiere campagne, il ravagea les terres des Carthaginois, & défit deux détachements de cavalerie. Pendant que ces choses se passoient en Afrique, les censeurs C. Claudius Néro & M. Livius Salinator donnoient à Rome une étrange scene.

M. Livius & L. Emilius avoient été col-

Censure

de Claudius Néro & de Livius Salinato.

légues dans la guerre d'Illyrie contre Démétrius de Pharos ; & après être sortis de charge, ils avoient été accusés l'un & l'autre d'avoir détourné à leur profit, une partie du butin. Néron s'étoit porté pour accusateur de Livius, & celui-ci fut condamné par toutes les tribus, excepté la tribu Mécia. Outré de cet affront il se retira à la campagne & ne revint à Rome que plusieurs années après, à la sollicitation de Marcellus. Il persistoit dans la resolutiou de ne prendre aucune part aux affaires, lorsque le peuple se reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui, le donna pour collégue à Néron, qu'il venoit d'élire consul. On eut de la peine à lui faire accepter une magistrature, qu'il devoit partager avec son ennemi : cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit ; il se réconcilia même avec Néron.

Ces deux censeurs étoient l'un & l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils se dégraderent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius, sous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple ; & Livius l'ôta également à Néron, premiérement, parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage, & en second lieu parce qu'il l'avoit encore trompé par une fausse reconciliation. Enfin il flétrit trente-quatre tribu, & ne laissa le droit de suffrage qu'à la

la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il disoit que le peuple avoit nécessairement prévariqué, une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant ensuite consul & puis censeur.

L'entreprise de Scipion n'est plus traversée.

On prorogea le commandement à Scipion, pour tout le temps qu'on auroit la guerre en Afrique. On cessoit alors de le traverser. Les consuls, les préteurs, tous les magistrats vouloient contribuer au succès de son entreprise. Son armée ne manqua de rien, & il n'eut plus à combattre que contre les Carthaginois.

Av. J. C. 203 de Rome 551

Il brûle les deux camps ennemis.

Syphax étoit venu au secours de Carthage avec cinquante mille hommes de pied & dix mille chevaux; & cette république avoit levé trois mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie, qu'Asdrubal, fils de Giscon, commandoit. C'étoit un des généraux que Scipion avoit chassé d'Espagne. Ces deux armées campoient à une demi-lieue l'une de l'autre, & à deux lieues environ de celle des Romains. Elles furent dissipées en une nuit. Scipion ayant fait mettre le feu tout à la fois aux deux camps, les Carthaginois & les Numides, croyant que cet incendie étoit un accident auquel l'ennemi n'avoit point de part, coururent pour l'éteindre, & tomberent sans armes sous les coups des Romains. Asdrubal &

Syphax, qui échapperent, ne sauverent que deux milles hommes de pieds & cinq cents chevaux.

Autres victoires des Romains.

Vaincus parce qu'ils avoient été surpris, ils se flaterent d'un plus heureux succès, lorsque la force décideroit seule du sort du combat : ils leverent de nouvelles troupes : ils reparurent avec trente mille hommes, & ils furent encore défaits. Alors toutes les villes qui dépendoient des Carthaginois se soumirent aux Romains. Massinissa recouvra ses états, & Syphax, battu pour la troisieme fois, fut fait prisonnier. Vers le même temps, Magon ayant perdu une bataille dans la Gaulle Cisalpine, mourut de ses blessures, lorsqu'il retournoit en Afrique. Alors Carthage se vit forcée à rappeller Annibal.

Inquiétudes des Romains, après le départ d'Annibal.

Annibal quitta l'Italie, & les Romains ordonnerent des prieres publiques pour rendre grace aux dieux qui les délivroient de cet ennemi redoutable. Cependant ils n'étoient pas sans inquiétude. Le succès de la guerre leur parut plus incertain que jamais. Les victoires de Scipion ne les rassuroient pas. Pour avoir vaincu des troupes levées à la hâte, & commandées par des généraux tels qu'Asdrubal & Syphax, ils ne jugeoient pas qu'il dût vaincre de vieilles troupes, aguerries, bien disci-

plinées & conduites par le plus grand capitaine. C'est Fabius sur-tout qui répandoit ces inquiétudes. Il ne cessoit de présager des malheurs, depuis que le théatre de la guerre étoit en Afrique. Il mourut sur ces entrefaites.

Av. J.C. 203 de Rome 551

Défaite d'Annibal. Traité de paix.

Av. J. C. 201 de Rome 553

Annibal arrive à Zama, & nous sommes au moment qui décida du sort des deux républiques : moment funeste à Carthage qui fut vaincue, & la victoire ne dédommagea pas les Romains des pertes qu'ils avoient faites pendant une guerre longue & opiniâtre. Les conditions du traité de paix furent, que les Carthaginois renonceroient à l'Espagne, à la Sicile & à toutes les îles situées entre l'Afrique & l'Italie ; qu'ils rendroient tous les prisonniers & tous les transfuges, qu'ils livreroient leurs élephants & leurs vaisseaux, à l'exception de dix galeres ; qu'ils payeroient un tribut pendant cinquante ans ; & qu'ils n'entreprendroient point de guerres sans l'aveu du peuple romain. Syphax orna le triomphe de Scipion ; il mourut en prison quelque temps après. On fit présent de ses états à Massinissa, & on donna le surnom d'Africain au vainqueur d'Annibal.



CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grece à la fin de la seconde guerre punique.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres des Romains.

QUOIQUE la Gaule Cisalpine & l'Espagne eussent été subjuguées, la dénomination des Romains n'y fut pas entiere & paisible. Il fallut pendant long-temps y remporter encore des victoires, & ce ne fut pas sans éprouver des revers. Mais je négligerai ces expéditicns. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il est utile de juger de leurs entreprises, lorsqu'elles commencent; autant il est inutile d'en observer scrupuleusement le progrès. Quand elles sont déja fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, & passer rapidement à la conclusion. C'est le plan que je crois devoir suivre.

Après la seconde guerre punique, les Romains furent conduits à la conquête de la Macédoine & de la Grece. Pour observer cette entreprise dans ses commencements, il faut connoître quel étoit alors l'état de ces deux provinces.

Origine

Les Etoliens, dont le pays s'étendoit

depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe & jusqu'au pays des Locres Osoliens, s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie & dans d'autres provinces voisines. Cependant armés moins pour conquérir que pour piller, ils vivoient de brigandage, & ils le regardoient comme la seule profession d'un peuple libre & courageux. Contenus pendant un temps par la crainte d'Antigone Doson, ils se crurent tout permis, lorsqu'ils virent un jeune prince sur le trône de Macédoine. Alors ils firent de nouvelles courses dans le Péloponese : ils ravagerent les terres des Achéens; ils pillerent même celles des Messéniens leurs alliés. dages des Etoliens.

Depuis que Cléomene avoit été chassé de Lacédémone, & qu'Antigone paroissoit avoir pacifié la Grece, la république d'Achaïe, peu militaire par sa constitution, négligeoit tout à fait le métier des armes. Parce qu'elle ne redoutoit plus les Spartiates, elle croyoit n'avoir plus d'ennemis; & elle ne prévoyoit pas que les Etoliens recommanceroient leurs hostilités, dès qu'ils cesseroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chasser de la Messénie les Etoliens, Timoxene, alors préteur, s'y refusa. Il ne comptoit pas sur

des troupes peu aguerries & levées à la hâte ; & comme l'année de sa préture alloit expirer, il aima mieux laisser le soin de la guerre à son successeur. Ce fut Aratus qui lui succéda, & il fut défait. Les Etoliens continuerent impunément leur brigandage : ils se retirerent même sans être inquiétés : & les Achéens, ayant besoin des secours de leurs alliés, députerent en Epire, en Béotie, en Phocide, en Acarnanie & en Macédoine.

On arme contr'eux

Philippe vint à Corinthe, où il convoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Etoliens. On y délibéra sur les intérêts communs, & on prit des mesures pour agir avec vigueur. Le commencement de cette guerre, qu'on nomma sociale, répond au temps où Annibal se disposoit à faire le siege de Sagonte, & où les consuls L. Emilius & Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui se conduisoit par les conseils d'Aratus, montra beaucoup de sagesse, & donna de grandes espérances aux alliés.

Av. J. C. 219 de Rome 535

Cléomene, roi de Sparte, meurt en Egypte.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns se souvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on se séparât de Philippe ; les autres, par haine pour la république d'Achaïe, vouloient

qu'on s'alliât des Etoliens. Ces divisions paroissoient offrir à Cléomene une occasion de recouvrer la couronne. Ptolémée Evergete, chez qui il s'étoit retiré, lui avoit même promis de le rétablir, & les secours de ce souverain paroissoient lui être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Egypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Evergete mourut la même année qu'Antigone Doson. Son successeur Ptolémée Philopator, trop incapable de soin pour se conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grece. Il refusa des troupes à Cléomene : il ne lui permit pas même de retourner à Sparte ; & ce roi malheureux, après de vaines tentatives pour recouvrer sa liberté, fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates qui ne lui avoient point encore donné de successeurs, disposerent alors du trône ; mais ce fut au gré de la faction favorable aux Etoliens.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit dans l'une, Agésipolis ; & comme il étoit encore enfant, on le mit sous la tutele de son oncle Cléomene. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avoit d'E- Rois, qui lui succedent.

phores : tant, dit Polybe, les grandes dignités s'achetent quelquesfois à vil prix.

Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale.

La guerre se fit alors avec vivacité : les Etoliens, les Eléens & les Spartiates d'une part ; & de l'autre tout le reste du Péloponese, avec les Acarnaniens, les Macédoniens & les Thébains. Les Messéniens refuserent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés & redoutable aux ennemis. il eut des succès qu'on attribuoit à la fortune : il en eut qu'on auroit jugés téméraires s'il eut échoué. Mais il les dut tous à sa conduite. Actif, vigilant, infatigable, il savoit toujours saisir le moment. Par des marches rapides & bien concertées, il arrivoit souvent lorsqu'on l'attendoit le moins ; il enlevoit des places qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées, & les ennemis déconcertés succomboient tantôt sous sa valeur, tantôt sous la hardiesse seule de ses entreprises.

Il est vrai qu'il avoit un bon conseil dans Aratus : mais il pouvoit seul exécuter les projets de ce grand homme. On le louoit d'autant plus d'avoir donné sa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper & à perdre Aratus.

Parmi ces traîtres étoient Apelle, Léontius Mégaléas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le ministre, les deux autres, mis en place par Antigone Doson, occupoient deux des principales charges de la cour, & entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intriguoient sourdement pour faire échouer les entreprises qu'Aratus avoit concertées avec le roi de Macédoine : ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui, malgré l'ascendant qu'ils paroissoient avoir pris sur lui, ouvrit les yeux sur leur conduite, punit de mort Apelle & Léontius. Mégaléas se tua pour échapper au supplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi se conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Il punit des hommes, qui abusoient de sa confiance.

Déconcertés par la sagesse de ce prince, les Etoliens desiroient la paix, & on la négocioit, lorsqu'on apprit la défaite des Romains auprès du lac de Thrasymene. Ce fut alors que Démétrius de Pharos, conseilla au roi de Macédoine de passer en Italie, l'assurant qu'il étoit déja maître de la Grece, & que tout l'occident alloit tomber sous sa domination. Philippe, trop jeune, pour ne pas se laisser séduire aux discours flatteurs d'un ami Il accorde la paix aux Etoliens, pour faire la guerre aux Romains.

inconsidéré, regarda les succès qu'il avoit eus jusqu'alors, comme l'augure de ceux que Démétrius lui promettoit. C'est pourquoi, dans l'impatience de marcher contre les Romains, il se hâta de faire la paix avec les Etoliens; & le traité en fut conclu à Naupacte, l'année même de la bataille de Thrasymene.

Av. J. C. 217 & Rome 517

Combien les Grecs auroient été puissans, si ce prince avoit su les réunir.

Ce prince seroit devenu le chef de la Grece, s'il eût continué de se conduire avec la prudence qu'il avoit montré jusqu'alors. Réunis sous un général habile, les peuples de cette contrée auroient formé une puissance redoutable; & les Romains, épuisés par les dernieres guerres, se seroient trouvés trop foibles pour subjuguer les Grecs par la force des armes. Annibal pour qui la Grece seroit devenue un asyle, eût pu s'ouvrir un nouveau chemin par l'Illyrie, & marcher une seconde fois contre Rome. Au contraire, si Philippe abandonnoit les Grecs à leurs divisions, il est évident qu'il les livroit aux Romains, & qu'il s'y livroit lui-même.

Il leur devient odieux.

A travers les bonnes qualités qu'on admiroit en lui, on commençoit à démêler des vices qu'on auroit voulu excuser, lorsque l'échec qu'il reçut devant Apollonie, acheva de les dévoiler. Dès-lors, cessant tout à fait de ménager les

Grecs, il se vit autant d'ennemis qu'il avoit de voisins. Ce n'est pas ainsi qu'il falloit se préparer à la conquête de l'Italie.

Il se rendit à Messene, en apparence pour éteindre une sédition, & il l'alluma de plus en plus, parce qu'il se flattoit de trouver, dans les troubles, l'occasion de se rendre maître de la forteresse d'Ithome. Il fut même sur le point de se saisir de cette place, dans laquelle les Messéniens lui avoient permis d'entrer pour faire un sacrifice. C'étoit l'avis de Démétrius, qui lui représentoit que, s'il ajoutoit Ithome à Corinthe qu'il avoit déjà, il mettroit tout le Péloponese sous sa domination. Mais Aratus lui rappellant ses premieres années, lui fit voir que l'affection des peuples assuroit bien mieux sa puissance que des forteresses enlevées par trahison. Philippe retenu par un reste de respect pour ce citoyen vertueux, n'osa exécuter son projet. Il s'en répentit bientôt. Il porta ses armes sur les terres des Messéniens, & parce qu'Aratus désaprouvoit hautement sa conduite, il le fit empoisonner.

C'est environ deux ans après, qu'il eut tout à la fois pour ennemis les Etoliens, les Illyriens, les Eléens, Attalus, roi de Pergame, & les Romains. Si pour lors les Achéens, qui le méprisoient, ne l'a- Ennemis qu'il a tout à la fois.

bandonnerent pas, c'eſt qu'ils avoient les mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi de Bithynie, comptant ſur une diverſion qui empêcheroit Attalus de paſſer dans la Grece. Cette alliance lui fut d'un foible ſecours.

Attaqué de tous côtés, à peine a-t-il remporté deux victoires en Etolie, qu'il eſt obligé de paſſer dans le Péloponeſe, pour ſecourir ſes alliés contre les Eléens, ſoutenus des Romains. Encore victorieux il n'a pas le temps de ſuivre ſes avantages. Les Dardaniens ont fait une irruption dans la Macédoine, & il vole à la défenſe de ſes propres états. Il revint dans la Grece, lorſqu'Attalus repaſſoit en Aſie, parce que Pruſias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après, les Romains ſe retirerent encore. Les Etoliens abandonnés de ces ſecours, demanderent la paix, & Philippe la leur accorda.

Education de Philopémen.

Quelque temps auparavant un autre ennemi s'étoit déclaré. Machanidas, ſucceſſeur de Lycurgue ſur le trône de Sparte, ravageoit l'Achaïe, & ſe flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Vous m'avez demandé, Monſeigneur, pourquoi je vous ai ſi peu fait connoître Philopémen, puiſque c'étoit un

grand homme. Je vais aujourd'hui satisfaire votre curiosité.

Cassandre, illustre par sa naissance & par l'autorité dont il jouissoit à Mantinée, ayant été exilé, se retira à Mégalopolis chez son ami Craüse, pere de Philopémen. Peu après, Craüse étant mort, Philopémen trouva dans Cassandre un second pere.

Il y avoit alors à Mégalopolis deux citoyens éclairés & vertueux, Ecdémus & Damophane. Disciples l'un & l'autre d'Arcésilas, ils n'avoient pas étudiés la philosophie pour se perdre dans de vaines disputes. Ils avoient rendu la liberté aux Mégalopolitains. Ils étoient avec Aratus, lorsqu'il délivra Sicyone. Dans la suite ayant été appellés par les Cyrénéens, ils dissiperent les troubles qui les divisoient, leur donnerent des loix, & les gouvernerent avec beaucoup de sagesse. C'est à ces deux hommes que Cassandre confia le jeune Philopémen.

D'une constitution forte, & propre aux exercices de toutes especes, Philopémen joignoit à ces avantages une conception prompte, une grande activité, un desir vif de se distinguer, & une exactitude scrupuleuse jusques dans les petites choses. c'étoit une ame qui se portoit au vrai & au bien, rapidement & comme par instinct.

Sous ses maîtres, il étudia la guerre dans les ouvrages qui traitoient de cet art. Il l'étudia sur-tout dans la vie des grands capitaines. Il lut Homere, le poëte le plus propre à élever l'ame; & il ne négligea ni l'éloquence ni la philosophie morale : études absolument nécessaires aux hommes destinés à gouverner les républiques.

Les talents & les vertus se formerent dans Philopémen, comme les plantes croissent dans un sol qui leur est propre. Ses premieres études lui furent toujours cheres, parce qu'il en sentit toujours l'utilité. Les exercices du corps étoient les seuls délassements de son esprit. Il s'endurcissoit aux fatigues. Il cultivoit lui-même un bien qu'il avoit à la porte de Mégalopolis; partageant les travaux avec ses esclaves, se nourrissant comme eux, dormant comme eux sur la paille, toujours le premier à l'ouvrage, & le dernier. Vous voyez, Monseigneur, combien les grands hommes sont au-dessus des préjugés des grands. Ce n'est pas le besoin qui forçoit Philopémen à cette vie dure. Il étoit inutile qu'il fût riche pour lui : mais il vouloit l'être pour les autres, & il rachetoit ses citoyens, qui avoient été faits prisonniers à la guerre.

Il étoit dans sa trentieme année, lors-

que Mégalopolis fut livrée à Cléomene par trahison. Il déroba ses concitoyens au vainqueur, & les ayant conduits à Messene, il les persuada de se refuser aux offres du roi de Sparte, qui les invitoit à revenir dans leur patrie. Il jugeoit que ce prince abandonneroit Mégalopolis, lorsqu'elle seroit sans habitants. Il ne se trompa pas. Peu de temps après, il ramena les Mégalopolitains dans leur ville, ruinée à la vérité, mais libres.

serve la liberté aux Mégalopolitains.

C'est dans cette même campagne que se donna la bataille de Sélasie, entre Cléomene & Antigone Doson. La gauche du roi de Macédoine, repoussée, fuyoit en désordre, & il étoit temps de la soutenir. Philopémen, qui le représenta, voyant qu'on ne l'écoutoit pas, prit sur lui de faire marcher la cavalerie mégalopolitaine qu'il commandoit, & ce mouvement, fait à propos, ramena la victoire. Antigone ayant ensuite demandé, pourquoi la cavalerie avoit attaqué avant d'avoir reçu ses ordres : tous ses officiers s'excuserent, & rejeterent sur le jeune Mégalopolitain; une faute dont ils n'avoient pas été capables. Antigone leur répondit que ce jeune homme s'étoit conduit en grand capitaine. Il tenta inutilement de se l'attacher.

Il contribue au succès de la bataille de Sélasie.

Pendant la paix qui suivit l'expulsion

Les Achéens

de Cléomene, Philopémen alla faire la guerre en Crete. Il y acquit une grande réputation, & à son retour les Achéens le nommerent général de la cavalerie.

devienment sous ses ordres d'excellents soldats.

Ce commandement ouvroit la préture aux généraux, lorsqu'ils savoient ménager les suffrages des citoyens. C'est à quoi on n'avoit réussi jusqu'alors, qu'en usant de beaucoup d'indulgence, & la cavalerie achéenne étoit tout-à-fait tombée. Sous Philopémen, elle fut supérieure à celle des ennemis, parce qu'il rétablit la discipline. Cependant il parvint à la préture, & il n'en fut pas moins sévére. Les Achéens, dociles aux leçons de ce grand maître, devinrent d'excellents soldats.

Victoire qu'il remporte à Mantinée.

C'est pendant sa préture que Machanidas prit les armes. Une bataille, qui se donna près de Mantinée, termina cette guerre. Après un combat opiniâtre, l'aîle gauche de Philopémen, composée d'étrangers, fut mise en déroute. Le reste de l'armée n'avoit point encore donné, & Machanidas, qui pour lors débordoit l'ennemi, auroit pu tout à la fois l'attaquer de front & le prendre en flanc: mais il poursuivit les fuyards; & cette faute, dont Philopémen sut profiter, lui coûta la victoire & la vie.

La paix, que les Etoliens obtinrent deux ans après, lorsque Scipion passoit en Afrique, devint générale. Tous les alliés de part & d'autre furent compris dans le traité; & les Romains y accéderent eux-mêmes, parce qu'ils avoient alors besoin de toutes leurs forces contre Carthage. Mais il paroît que Philippe, qui se portoit par inquiétude à de nouveaux projets, n'avoit voulu que se débarrasser d'une partie de ses ennemis. En effet, il continua de faire la guerre au roi de Pergame, il la déclara aux Athéniens, il attaqua les Rhodiens, & il menaça l'Egypte. Toutes ces puissances ayant porté leurs plaintes à Rome, losque Scipion venoit de vaincre Annibal, la république déclara la guerre au roi de Macédoine.

Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.

Av. J. C. 204 de Rome 550

Av. J. C. 200 de Rome 554



CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Macédoine & de ses suites.

Quels étoient les peuples les plus puissants.

LA Macédoine, remarque Mr. de Montesquieu, *étoit presque entourée de montagnes inaccessibles. Les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissants, industrieux, infatigables.*

La Grece, dit le même écrivain, *étoit redoutable par sa situation, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art* (*).

Alors de tous les peuples de la Grece, les plus puissants étoient les Etoliens & les Achéens. Les Etoliens, endurcis aux fatigues, intrépides dans les combats, coupables des entreprises les plus hardies, n'aimoient que la guerre. Les Achéens, moins belliqueux, mais également jaloux de leur liberté, étoient puissants par la sagesse de leur gouvernement, & ils devenoient soldats sous Philopémen. Enfin les Spartiates, quoiqu'asservis sous des

(*) De la grandeur & de la décadence des Romains chap. 5.

tyrans, se faisoient encore redouter, parce qu'ils conservoient leur premier courage. les autres peuples n'étoient rien par eux-mêmes. Les Macédoniens, les Etoliens, les Achéens & les Spartiates décidoient donc du sort de la Grece.

Le consul P. Sulpicius Galba aborde en Illyrie avec deux légions. Pendant qu'il se rendoit maître de quelques places sur les frontieres de Macédoine, vingt vaisseaux, qu'il avoit détaché, de sa flotte, se joignirent à celle d'Attale, chasserent les Macédoniens de l'Attique, enleverent Chalcis, subjuguerent les Cyclades, & bientôt après, toute l'île d'Eubée. Philippe mit le siege devant Athenes, le leva, & ravagea l'Attique. Cependant plusieurs princes voisins de la Macédoine armoient contre lui.

Pertes que fait Philippe.

Av. J. C. 200 de Rome 554

Les Etoliens, sollicités par les deux partis, ne se déclaroient pas encore. Philippe fut défait, & ils armerent pour les Romains. C'est avec leurs secours que Rome vaincra. La campagne suivante fut moins féconde en événements, parce que P. Villius la commença dans l'arriere-saison.

Les Etoliens se déclarent contre lui

Les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir par eux-mêmes un grand nombre de troupes. Ils avoient besoin que

Conduite de T. Quintius pour priver

Philippe des secours de la Grece.

la Grece leur fournit de l'argent, des vivres, des munitions & même des soldats. Pour terminer promptement la guerre, il falloit donc enlever ces secours à Philippe, & par conséquent détacher les Grecs de son alliance. C'est-à-dire, qu'il ne suffisoit pas de vaincre, il falloit négocier. Rome trouva dans T. Quintius Flaminius, qui remplaça P. Villius, un bon général & un habile négociateur.

Av. J. C. 198 de Rome 556

Il eut une entrevue avec Philippe, qui parut desirer la paix, & on tint des conférences pendant trois jours. Il prévoyoit, sans doute, quelle en seroit l'issue. Mais il vouloit faire croire qu'en armant contre le roi de Macédoine, Rome n'avoit pas dessein de faire la guerre aux Grecs, & qu'au contraire, elle s'intéressoit à leur liberté. En effet, il mit pour conditions à la paix, que Philippe retireroit ses garnisons de toutes les villes grecques; & parmi ces villes, il comprit celles de Thessalie, qui depuis Philippe pere d'Alexandre, avoient toujours été soumises aux Macédoniens. *Quand vous m'auriez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'imposeriez pas des loix plus dures;* & il rompit les conférences.

Les Grecs eurent la simplicité de croire que Rome, dont toutes les entreprises avoient été terminées par des conquêtes,

& qui sortoit à peine d'une guerre longue & dispendieuse, reprenoit les armes uniquement pour assurer leur liberté. Cette illusion fut l'ouvrage de Quintus : il saura l'entretenir.

Succès des armes de Quintius.

Il ne falloit plus que des succès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit, & qui croyoient voir leur sûreté dans la protection des Romains. Quintus, campé dans l'Epire, étoit séparé de l'ennemi par des défilés qui paroissoient inaccessibles. Il les força : le roi s'enfuit dans le fond de la Macédoine, & la victoire soumit aux romains l'Epire & la Thessalie. Leur flotte, celle d'Attale & celle des Rhodiens, s'étant réunies, prirent Erétrie & Cariste, deux villes principales de l'Eubée, où il y avoit garnison macédoniene. Elles mirent ensuite le siege devant Corinthe. Dans le dessein de gagner les Achéens, Quintius publia qu'il ne prendroit cette ville que pour la leur rendre.

Les Achéens s'allient des Romains.

Les Achéens se trouvoient dans une situation, où ils ne pouvoient éviter un inconvénient, que pour tomber dans un autre. S'ils avoient des obligations à Philippe, ce prince leur étoit suspect : d'ailleurs il paroissoit trop foible pour les défendre. Cependant il n'y avoit pas de milieu : il falloit avoir les Romains pour amis

ou pour ennemis; & il falloit opter, lorsque leur flotte assiégeoit Corinthe, & que le consul approchoit avec ses légions. L'alliance des Romains fut acceptée. Voilà donc les principaux peuples de la Grece, déclarés contre Philippe.

C'est ainsi que Quintius termina sa premiere campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconsul. Il y avoit de l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux, qui ayant à peine le temps de prendre connoissance des lieux, étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus de vigueur.

Nabis, roi de Sparte, devient aussi leur allié.

Pendant l'hiver, Nabis qui avoit usurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas, fit alliance avec les Romains, & remit à Quintius la ville d'Argos que Philippe lui avoit confiée. Le traité que fit le proconsul avec ce monstre, auroit suffi pour faire voir aux Grecs, qu'il s'intéressoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux, & d'ailleurs il n'étoit plus temps de les ouvrir.

Av. J. C. 197 de Rome 557

Les Béotiens sont forcés d'entrer dans la même alliance.

Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement conduits par le sentiment présent du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit, pour qu'il fût facile aux

orateurs de les agiter; & ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (*). Cette république étoit une association des villes de la Béotie.

Incertains par caractere, & comme engourdis, les Béotiens, pour prendre un parti, avoient besoin d'y être forcés. Il étoit peu avantageux pour les Romains de les acquérir: mais il leur importoit de les enlever à Philippe, parce que la défection de tous les peuples de la Grece achevoit de ruiner la réputation de ses armes, & décourageoit les Macédoniens.] Quintius & Attale se rendirent à Thebes, suivis d'un corps de troupes, qui ne laissant pas la liberté des suffrages, ne permit pas aux Béotiens de rester dans leur incertitude. L'alliance avec les Romains fut arrêtée tout d'une voix. Sur ces entrefaites, Attale mourut. Fidele à ses alliés, juste envers ses sujets, ami des lettres, ce prince généreux fut généralement regretté. Il laissa la couronne à Eumene, l'aîné de ses fils.

Quintius, assuré des Grecs dont les troupes fortifierent son armée, tourna tous ses efforts contre la Macédoine. Une vic- Quintius, vainqueur à Cynocéphale, accorde la paix à Philippe.

(*) Montesquieu, *Ibid.*

toire qu'il remporta dans les montagnes de Cynoséphale en Thessalie, força Philippe à lui demander la paix & il la lui accorda aux conditions suivantes: qu'il se renfermeroit dans les limites de la Macédoine; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il avoit garnison; qu'il livreroit tous ses vaisseaux; & qu'il payeroit mille talents en dix années.

Il humilie les Etoliens.

Dans l'assemblée où les alliés traiterent des conditions de cette paix, les Etoliens avoient proposé de détrôner Philippe, comme le seul moyen d'assurer la liberté de la Grece. Mais le proconsul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conserver un monarque, dont l'ambition inquiete affoiblissoit les Grecs en les divisant. D'ailleurs les Etoliens, alors le peuple le plus puissant de la Grece, seroient devenus trop redoutables, si on eût anéanti l'unique puissance qui pouvoit leur résister. Ils avoient eu la plus grande part à la derniere victoire; & parce que, dans leur aveuglement, ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raison de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contre eux-mêmes.

Il fait croire aux

Cependant les peuples de la Grece, soustraits à la domination d'un roi qui ne les

les avoit pas pu ſubjuguer, ſe voyoient à la diſcrétion d'un vainqueur qui alloit diſpoſer de leur ſort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don; & la liberté qui ſe donne, n'eſt qu'une ſervitude déguiſée. Les Etoliens ne ceſſoient de dire qu'on n'avoit fait que changer de maître. Grecs qu'ils ſont libres.

Il y avoit dans la Grece trois places, qui paroiſſoient avoir été élevées pour l'aſſervir, Démétriade dans la Theſſalie, Chalcis dans l'Eubée & Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appelloit les entraves de la Grece. Lorſque le ſénat envoya des commiſſaires pour régler les affaires de cette province avec le proconſul, il fut aſſez peu politique pour ordonner de laiſſer des garniſons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commiſſaires, les Grecs paroiſſoient inquiets, ſoit qu'ils ſoupçonnaſſent les ordres du ſénat, ſoit que la crainte les leur fît preſſentir. Mais un héraut ayant proclamé aux jeux Iſthmiques la liberté de toutes les villes, ils *ſe livrerent*, dit Mr. de Monteſquieu, *à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.* Av. J. C. 196 de Rome 558

Quintius les avoit raſſurés. Si conformément aux ordres du ſénat, il eût laiſſé Cependant il les aſſu-

Jettit aux Romains. garnison dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu avec les Etoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire, la sagesse de déclarer que ces villes se gouverneroient par leurs loix, & qu'il en seroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce réglement, qui en faisoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puissance qui les protégeoit, & la grece se trouvoit assujettie, parce qu'il l'avoit divisée. Il étoit facile de prévoir que les Etoliens, Philippe, Nabis & les Achéens ne manqueroient pas de former de nouvelles entreprises; que les peuples opprimés porteroient leurs plaintes au sénat; qu'en leur donnant des secours, on affoibliroit les oppresseurs, que la Grece, en un mot, se livreroit d'elle-même, & que les Romains auroient à peine besoin de prendre les armes.

Guerre qu'il fait à Nabis.

Av. J. C. 193 de Rome 559

Nabis offroit déja une occasion d'armer contre lui, & Quintius ne la laissa pas échapper. Ayant assemblé les alliés à Corinthe, il s'agit, leur dit-il de décider si Argos sera libre comme les autres villes, ou si elle restera au tyran de Sparte qui s'en est emparé. Cette affaire, ajouta-t-il, vous regarde uniquement;

Rome n'ambitionne que la gloire de délivrer toute la Grece. La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains, des Rhodiens & du roi Eumene formerent le siege de Githium, port de mer des Lacédémoniens, & cette place se rendit, lorsque le proconsul assiégeoit Sparte avec une armée de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos & toutes les villes de l'Argolide. Il eût été au pouvoir du proconsul de le détrôner, & de rendre la couronne aux descendants d'Hercule; mais un tyran, odieux aux Grecs & entreprenant convenoit mieux aux vues des Romains.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à se déclarer les protecteurs de la liberté, & à laisser Sparte dans la servitude. Cette conduite paroissoit d'autant plus suspecte, que Chalcis, Démétriade & Corinthe n'étoient pas encore évacués. Les Etoliens, sur-tout, se plaignoient hautement de la mauvaise foi du proconsul. Quintius se justifia dans une assemblée qu'il avoit convoquée à Corinthe. Il évacua toutes les places, quitta la Grece, & emmena les légions. (Il quitte la Grece.) (Av. J. C. 194 de Rome 560)

Une faction avoit forcé Philopémen à se retirer en Crete. Il revint, lorsqu'elle fut dissipée: on faisoit alors la guerre au ty- (Nabis reprend les armes. Philo)

ment associe Sparte à la republi a d'Achaïe.

ran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obscurcie par l'enthousiasme des Grecs pour Quintius.

Les Romains s'étoient à peine retirés, que Nabis mit le siege devant Githium, se proposant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevées. Les Achéens députerent aussi-tôt à Rome, & le sénat promit d'envoyer incessamment une flotte à leurs secours. Cependant ils équiperent à la hâte quelques vaisseaux : ils les chargerent de soldats & de matelots peu versés dans la marine ; & Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Grece, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Av. J. C. 193 de Rome 561

Il fut vaincu : mais il répara bientôt sa défaite. Comptant sur la sécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup sur eux, & en fit un grand carnage. Les Achéens marchoient à Sparte, lorsque Nabis, qui venoit de se rendre maître de Githium, accourut avec toutes ses forces, & les surprit dans les défilés. Effrayés lorsqu'ils considéroient combien le lieu leur étoit peu favorable, ils ne se rassurerent que par la confiance qu'ils avoient dans les ressources de leur général. En effet, Nabis perdit presque toute son armée,

& eût peine à se sauver lui-même à Lacédémone. L'année suivante, ce tyran périt par la trahison d'un Etolien, & Philopémen associa les Spartiates à la république d'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Syrie. Av. J. C. 192 de Rome 562



CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'orient avant la guerre de Syrie.

DES débris de l'empire d'Alexandre, nous avons vu plusieurs monarchies se former parmi les discordes, les trahisons, les meurtres & les forfaits. Elles ont duré, comme elles ont commencé : c'est à-peu-près toute leur histoire. Il faut néanmoins observer quelle étoit la puissance de ces monarchies, si nous voulons juger des causes qui ont contribué aux succès des Romains, lorsqu'ils passerent en Asie. Il importe de connoître quelle étoit la puissance des monarchies de l'Asie.

Philétere, eunuque qui avoit appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, passa avec son maître au serivce de Lysimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ses trésors. Depuis plusieurs années, il servoit le roi de Thrace avec fidélité, lorsque son attachement pour le fils ainé Royaume de Pergame. Av. J. C. 285 de Rome 469

de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arsinoé avoient fait périr, le rendit suspect à cette princesse qui prit des mesures pour le perdre. Il se révolta, & avec le secours de Séleucus, il conserva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace & celui de Syrie étant morts, il sut profiter des querelles qui s'éleverent entre leurs successeurs, & il se maintint avec d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelants sur le trône, ne pouvoient pas conserver les provinces éloignées. Après un regne de vingt ans, il eut pour successeur Eumene, qui étoit son frere ou son neveu. Celui-ci en régna vingt-deux, & laissa la couronne à Attale, fils d'Attale, frere de Philétere. C'est celui que nous avons vu allié des Romains.

Royaume de Bithyme.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ses rois particuliers sous la domination des Perses. Il les eut encore sous les successeurs d'Alexandre, & il fit partie de la monarchie de Lysimaque. Les troubles qui survinrent après la mort de Séleucus furent favorables à l'agrandissement des rois de Bithynie, & c'est à cette époque qu'ils commencent à devenir puissants. Nicomede I régnoit alors, & son regne a été long.

La puissance des rois de Cappadoce est de la même époque. Auparavant ils étoient sous la domination des Perses. Le premier dont l'histoire fait mention, est un Pharnace à qui Cyrus avoit donné ce royaume. Ainsi que les rois de Bithynie, ceux de Cappadoce ont pris peu de part à la guerre de Syrie. Royaume de Cappadoce.

En Egypte Ptolémée Soter, fils de Lagus, a conservé sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste. Philadelphe eut aussi des vertus. Il protégea les arts & le commerce. Il répandit l'abondance dans ses états. Mais il s'amollit dans le luxe, & il flétrit les commencements de son regne par la mort de Démétrius de Phalere. Démétrius avoit conseillé à Soter de laisser la couronne à l'aîné de ses fils. Royaume d'Egypte.

Ptolémée Evergete aima les lettres, attira les savants & agrandit ses états. Ses successeurs furent des ames lâches, livrées aux débauches & aux forfaits.

Les Gaulois venoient de s'établir dans la Thrace, lorsqu'Antiochus, qui succédoit sur le trône de Syrie à Séleucus, déclara la guerre à Nicomede I, roi de Bithynie. Nicomede ouvrit l'Asie aux Gaulois qu'il appella à son secours; & Antiochus remporta sur eux une victoire, qui lui fit donner le surnom de Soter ou Démembrements de la monarchie de Syrie sous Antiochus Soter & sous Antiochus Théos.

de Sauveur. Les Gaulois cependant resterent maîtres d'une partie de l'Asie mineure, qu'on a nommé Gallo-grece, ou Galatie, & Nicomede ajouta de nouvelles provinces à son royaume.

A la mort de Philétere, Antiochus Soter ayant voulu s'emparer de Pergame, Eumene le vainquit près de Sardes, & lui enleva aussi plusieurs provinces. Comme la Macédoine & la Thrace étoient exposées à des révolutions continuelles, les rois de Bithynie & de Pergame avoient encore plus de facilité à faire des conquêtes dans les parties de l'Asie mineure, qui avoient appartenu à Lysimaque.

Ainsi de quatre monarchies formées par les successeurs d'Alexandre, celle de Thrace ne subsistoit déja plus, celle de Macédoine se soutenoit à peine, & celle de Syrie, qui paroissoit la plus puissante, commençoit à se demembrer. Dans ces circonstances, Antiochus Soter arma sans succès contre l'Egypte. Il vouloit soutenir Magas, gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, qui s'étoit soulevé contre Philadelphe. Cette guerre continua sous son fils Antiochus, auquel les Miléfiens donnerent le surnom de *Theos* ou *Dieu*. Mais pendant que ce prince rassembloit toutes ses forces

contre l'Egypte, Arſace homme d'une baſſe naiſſance, ſouleva les Parthes, & jeta les fondements d'un nouvel empire. Ses ſucceſſeurs ont été, nommés Arſacides. Peu d'années après, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi. D'autres gouverneurs ſe ſouleverent à ſon exemple, & Antiochus perdit toutes les provinces au-delà du Tigre. Il fit alors la paix avec Philadelphe, dont il épouſa ſa fille Bérénice.

Av. J. C. 256 de Rome 498

Mais Laodice, ſa ſœur & ſa femme, qu'il avoit répudiée, l'empoiſonna, mit ſur le trône Séleucus II, ſon fils aîné, ſurnommé Callinicus ou Victorieux, & ſe hâta de faire périr Bérénice & un fils que cette princeſſe avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Evergete qui montoit alors ſur le trône, arma pour venger la mort de ſa ſœur. Il conquit pluſieurs provinces, il fit mourir Laodice, & il eût détrôné Séleucus, ſi une ſédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ſes états. Avec un butin immenſe, il remporta les idoles queCambyſe avoit autrefois enlevées à l'Egypte, & il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette occaſion que les Egyptiens lui donnerent le ſurnom d'Evergete, c'eſt-à-dire, bienfaiteur.

Av. J. C. 247 de Rome 507

Regne de Séleucus Callinicus.

Antiochus, ſurnommé Hiérax, Oiſeau de proie, commandoit dans l'Aſie mi-

neure. Il arma sous prétexte de donner des secours à Séleucus, son frere qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie, ayant découvert ses desseins, fit la paix avec l'Egypte, marcha contre lui, & fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois, qui servoient dans l'armée d'Antiochus, se souleverent; & ce prince, bien loin de recueillir le fruit de sa victoire, continua la guerre sans succès, & périt enfin, après avoir erré de province en province. Eumene, qui profita de ces troubles, recula ses frontieres, & Attale, qui lui succéda, & qui prit le premier le titre de roi de Pergame, poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus, ayant tourné ses armes contre Arsace qui lui avoit enlevé l'Hyrcanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Av. J. C. 227 de Rome 527

Il eut pour successeur son fils Séleucus III, auquel on donna le surnom de Céraunus ou de Foudre, quoiqu'il eût un corps foible & un esprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la couronne, si Achéus, son oncle maternel, n'eût pris les rênes du gouvernement. Il le conduisit contre Attale, & il avoit recouvré toutes les provinces que ce roi

Regne de Séleucus Céraunus.

avoit enlevées à Callinicus, lorsque Séleucus mourut empoisonné. Achéus punit les coupables, refusa le trône qui lui fut offert par l'armée, & le conserva au frere du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après mourut Evergete, auquel succéda son fils Ptolémée, surnommé Philopator, c'est-à-dire, qui aime son pere. Av. J. C. 224 de Rome 530.

Nous voici aux événements contemporains aux préparatifs d'Annibal pour passer en Italie. C'est le temps où trois jeunes souverains commencent à gouverner les trois principales monarchies; Philippe, la Macédoine: Antiochus III, la Syrie: Ptolémée Philopator, l'Egypte. Nous avons vu comment Philippe a livré la Grece aux Romains: il nous reste à considérer la conduite de Philopator & d'Antiochus. Foiblesse des monarchies d'Egypte & de Syrie.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit subsister, ont eu dès leurs fondateurs tous les vices qui préparent la chûte des états. Aux révolutions qu'a éprouvé la Syrie, nous voyons quelle étoit sa foiblesse. Si l'Egypte s'est mieux conservée, c'est que jusqu'à Philopator ses souverains ont eu quelques vertus. D'ailleurs les Egyptiens & les Syriens étoient également amollis; & les Macédoniens, confondus parmi eux, avoient pris leurs mœurs.

Ces deux monarchies, également foibles, ne se defendoient l'une contre l'autre, que parce qu'elles étoient chacune dans l'impuissance de conquérir. L'Egypte n'avoit à redouter que les Séleucides, & par cette raison, elle se maintenoit mieux. La Syrie, au contraire, étoit entourée d'ennemis. Puissants par les provinces qu'ils lui avoient enlevées, tous se faisoient craindre à la fois ; parce que pour se conserver, tous avoient le même intérêt à se réunir contr'elle.

Ptolémée Philopator, roi d'Egypte.

Incapable de soins, Philopator laissoit le gouvernement du royaume à Sosibe, ministre qui avoit des vices & des talents, & qui faisoit servir à son ambition les foiblesses de son maître. Jamais cour ne fut plus corrompue. Les honneurs étoient prostitués ; les forfaits paroissoient des titres à la faveur ; & le souverain donnoit lui-même l'exemple de la scélératesse. Il fit mourir Magas son frere, Bérénice sa mere, Arsinoé sa sœur & sa femme ; on l'accuse d'avoir empoisonné Evergete son pere. Mais il est inutile de compter les victimes que ce monstre immoloit à sa rage.

Antiochus le Grand gouverné par Hermias.

Hermias, mis en place par Séleucus Céraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, lâche, ignorant, tout son art étoit de se rendre nécessaire en flattant les goûts du

prince, de l'entourer de ses créatures, & de fermer tout accès aux hommes de mérite. Les courtisans corrompus lui étoient vendus par les graces qu'ils en avoient reçues, ou qu'ils en attendoient; les autres redoutoient son crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme, occasionna des soulévements. Alexandre & Molon, deux freres, dont l'un avoit le gouvernement de la Perse, & l'autre celui de la Médie, armerent contre Antiochus, sous prétexte d'armer contre le ministre. Ils comptoient sur l'incapacité d'Hermias. Cette révolte arriva la quatrieme année du regne d'Antiochus, lorsque ce prince se proposoit de déclarer la guerre au roi d'Egypte.

Alexandre & Molon n'étoient que depuis trois ans dans leurs gouvernements. Ils ne pouvoient pas y être encore bien affermis: & il y avoit lieu de présumer que si le roi marchoit contr'eux, les peuples, à son approche, les abandonneroient. C'est ce que pensoit Epigene, sujet fidele & capitaine expérimenté. Mais Hermias, qui craignoit de se compromettre dans cette expédition, l'accusa de vouloir livrer Antiochus aux rebelles. Il conseilla donc au roi de charger de cette guerre quelques-uns de ses généraux, & de marcher lui-même contre

Philopator. Il comptoit le conduire à des succès plus assurés, & gagner sa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa, ayant été vaincus dans plusieurs combats, Alexandre & Molon se rendirent maîtres de la Babylonie & de la Mésopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raison pour Epigene de changer d'avis. Au contraire, il représenta qu'il étoit plus nécessaire que jamais que le roi se montrât à la tête des armées qu'on enverroit contr'eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias cessa de s'y opposer. Il feignit même de se réconcilier avec Epigene: mais ce fut pour le perdre plus sûrement. Bientôt après, il lui supposa des intelligences avec les rebelles, & le fit mourir. Tout le public savoit combien cette condamnation étoit injuste; mais personne n'osoit parler contre le ministre.

Antiochus eut le succès qu'Epigene lui avoit promis. Alexandre & Molon, abandonnés de leurs troupes, se tuerent l'un & l'autre, & toutes les provinces se

Av. J. C. 220 de Rome 534 soumirent. On s'apperçut, pendant cette campagne, que le roi commençoit à souffrir impatiemment la dépendance où il étoit d'Hermias. A ce changement qui se faisoit en lui, on jugea que la haine prenoit la place de la confiance, & que

par conséquent, son ame s'ouvriroit facilement aux soupçons. Hermias se rendoit suspect lui-même. Toute sa conduite déceloit une ambition qui n'étoit pas encore satisfaite, & le public le croyoit capable d'attenter à la vie du roi. Il paroissoit néanmoins difficile & dangereux de parler : car jusqu'alors le ministre étoit seul écouté, & il immoloit à sa vengeance tous ceux qu'il jugeoit lui être contraires. Ce fut le médecin d'Antiochus qui perdit Hermias. L'accès qu'il avoit auprès du prince, lui permit de saisir le moment où il pouvoit parler sans danger, & il parla. Le roi crut devoir pour sa sûreté faire assassiner son ministre.

Lorsqu'Antiochus eut rétabli l'ordre dans l'orient, il déclara la guerre à Philopator. En une campagne, il recouvra presque entiérement la Célesyrie, que Ptolémée Evergete avoit enlevée à Séleucus Callinicus. L'Egypte paroissoit s'ouvrir à lui, & elle étoit sans défense. Sosibe entama une négociation.

Antiochus le Grand fait la guerre à Ptolémée Philopator.

Av. J. C. 218 de Rome 536.

L'art d'avancer les négociations, c'est de négocier en marchant à l'ennemi. Celle-ci n'étoit qu'un artifice de la part de Sosibe. Elle n'avança point, & Antiochus ne recommença la guerre, que lorsque les Egytiens s'y furent préparés. Il n'avoit que deux chemins peur pénétrer

en Egypte : l'un par des déserts impraticables, parce qu'ils sont sans eau & sans fourrages : l'autre par les défilés du mont Liban, & par des places maritimes qui étoient sous la puissance de Philopator. Son armée de terre prit cette route, & sa flotte la soutenoit.

Sosibe, qui avoit prévu ce plan, avoit également deux armées ; une sur terre pour défendre les défilés, & une sur mer pour repousser la flotte ennemie. Nicolas commandoit la premiere, & Périgene la seconde.

Nicolas étoit campé entre la mer & le mont Liban, dans un chemin étroit, le seul par où l'ennemi pouvoit passer. Dans cette position, tout dépendoit, pour les Egyptiens comme pour les Syriens, du succès d'un combat naval parce que les deux armées ne tiroient leur subsistance que de la mer. Antiochus jugea devoir former en même temps plusieurs attaques, persuadé que si une lui réussissoit, elle feroit réussir les autres. Ainsi, pendant que l'action s'engageoit sur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pied du mont Liban, un troisieme entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, & le roi resta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à

porter des secours par-tout où ils seroient nécessaires. Il vainquit. Plusieurs gouverneurs lui livrerent leurs places, il soumit toute la Samarie, l'Arabie se souleva en sa faveur, & après avoir assuré ses conquêtes, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Ptolémaïs.

L'année suivante, Sosibe arracha Ptolémée à la mollesse, & le mit à la tête de l'armée. Les deux rois se rencontrerent dans les plaines de Raphia. Les Syriens, plus aguerris, avoient encore l'avantage du nombre. Mais Antiochus ne fut pas le même qu'aux défilés du mont Liban. Il parut craindre d'en venir aux mains. Les Egyptiens, qui eurent le temps de se rassurer, demanderent à être conduits à l'ennemi, & remporterent la victoire. Le roi de Syrie fit la même faute que Machanidas.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'étoit révolté, parce que ses ennemis qui entouroient le roi, l'avoient rendu suspect, & ne lui permettoient pas de se justifier. Antiochus craignit que le mauvais succès de ses armes n'enhardît d'autres gouverneurs à se soulever, & que pendant qu'il continueroit de faire la guerre au roi d'Egypte, Achéus ne s'affermît dans son gouvernement. C'est pourquoi il se hâta de demander la paix; & quoiqu'a-

Antiochus fait la paix avec l'Egypte.

près sa défaite il fût encore supérieur en forces, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquises.

Autres expéditions de ce monarque.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame, que les provinces de l'Asie mineure fissent partie d'une grande monarchie, sur laquelle il paroissoit plus facile d'en faire la conquête que sur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus se renferma dans Sardes, & s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été trahi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête.

Pendant cette guerre, Arsace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, & s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus considérables de la monarchie; mais il paroissoit difficile d'en chasser les Parthes. Antiochus néanmoins les chassa. Il avoit d'abord résolu de récouvrer aussi la Bactriane, qu'Euthydeme avoit enlevée au fils de Théodote: cependant il reconnut ce prince pour roi, & fit alliance avec lui. Il parcourut ensuite les autres provinces orientales, & il y rétablit son autorité. Après sept ans que durerent ces expéditions, il revint à An-

tioche. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de Grand. Il s'étoit en effet conduit avec autant de prudence que de courage.

L'année suivante, mourut Philopator. Ce prince, livré à la débauche, avoit usé, par son intempérance, un corps vigoureux & robuste. Agatoclia, musicienne qu'il aimoit, & Agatocle frere de cette femme, le gouvernoient depuis quelques années. Odieux l'un & l'autre au peuple, ils oserent aspirer à la régence : ils furent massacrés avec toute leur famille. Après la mort de Philopator, Antiochus & Philippe se liguent contre l'Egypte.

Philopator laissoit la couronne à son fils Ptolémée Epiphane ou l'Illustre. Ce prince n'avoit que cinq ans. Antiochus & Philippe s'unirent pour le dépouiller. En deux campagnes, le roi de Syrie conquit la Célesyrie & la Palestine. Philippe devoit avoir pour son partage la Carie, la Libye, la Cyrénaïque & l'Egypte. Mais les guerres qu'il eut avec les Rhodiens & avec Attale ne lui permirent pas de tourner ses armes contre Epiphane.

Dans cette conjoncture, le conseil du jeune roi d'Egypte eut recours à la protection des Romains. Ils accepterent la régence du royaume, & ils confierent l'éducation du jeune prince & l'administration des états à Aristomene, acar- L'Egypte sous la protection des Romains.

nanien qui avoit vieilli à la cour d'Egypte.

Antiochus fait des alliances.

Quelques années après, Antiochus, considérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui seroit d'un foible secours. Il abandonna donc ses desseins sur l'Egypte; & formant d'autres projets, il résolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquises sur Lysimaque. C'étoit armer tout à la fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, & contre des villes libres, qui étoient sous la protection des Romains, où qui s'y mettroient aussi-tôt qu'elles seroient menacées. Avant de s'engager dans cete guerre, il voulut s'assurer de ses voisins. Dans cette vue, il maria sa fille Cléopatre avec Epiphane, & il rendit à ce prince la Celésyrie & la Palestine. Il donna une autre de ses filles à Ariarathe, roi de Cappadoce. Eumene, qui venoit de succéder à Attale, refusa son alliance.

Il porte ses armes dans l'Asie mineure & dans la Thrace

Antiochus se rendit maître d'Ephese & de plusieurs autres villes de l'Asie mineure; & pendant qu'une partie de ses troupes assiégeoit Smyrne & Lampsaque, deux villes libres qui implorerent la protection des Romains, il passa l'Hellespont, & conquit toute la Chersonese de

Thrace. Il y donna audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya. Cette république exigeoit qu'il abandonnât ses dernieres conquêtes, & qu'il cessât de former des entreprises sur les peuples qu'elle protégeoit. Elle n'obtint rien.



CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

LE roi de Syrie avoit passé l'hiver à Antioche. Au printemps, il vint à Ephese, où Annibal arriva presque aussi-tôt. Ce général cherchoit un asyle contre les Romains qui le poursuivoient. Antiochus, jusqu'alors incertain sur la conduite qu'il tiendroit avec Rome, ne balança plus. Avec Annibal, il se crut assuré de vaincre, & il employa cette année & la suivante aux préparatifs de la guerre.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie.

Av. J. C. 195 de Rome 559

Il sembloit que sous ce roi, la monarchie eût recouvré une partie de sa puissance. Mais les ennemis qu'il alloit combattre, étoient bien différents de ceux qu'il avoit vaincus ; & s'il ne comptoit sur des succès, que parce qu'il en avoit eus, sa confiance pouvoit lui être funeste.

S'il attendoit les Romains en Asie, ou s'il se bornoit à tourner ses armes contre la Grece, Rome, sans presque faire usage de ses forces, pouvoit l'accabler du poids de ses alliés. En Italie, au contraire, elle paroissoit épuisée : elle n'y avoit que des alliés épuisés comme elle : & Antiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces considérations, persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome, Annibal demandoit au roi cent galeres, dix mille hommes de pied & mille chevaux ; & pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie, où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains, il vouloit qu'Antiochus conduisît une puissante armée dans la Grece, d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Pourquoi Antiochus ne les suit pas.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on paroît de part & d'autre vouloir entrer en négociation, & les ambassadeurs du sénat arriverent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient en d'autre dessein que d'observer les préparatifs qui se faisoient. On dit qu'un d'eux, P. Vilius, réussit à rendre Annibal suspect, parce qu'il affecta

de le voir beaucoup. Il eſt vrai que ce général ne fut plus conſulté ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il conſeilloit. Antiochus craignoit, ſans doute, de partager avec lui la gloire du ſuccès; & cette raiſon, à laquelle ſes courtiſans applaudiſſoient, fut ſuffiſante pour lui faire rejetter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il ſe propoſe la conquête de la Grece.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, & il ſe propoſoit la conquête de la Grece qu'il regardoit comme aſſurée. Thoas qui lui fut envoyé par les Etoliens, le confirma dans cette réſolution. Il lui repréſenta que toute la Grece l'attendoit; qu'elle étoit ſans défenſe; que les Etoliens, qui l'avoient ouverte aux Romains, la lui livroient. Il le preſſa ſi fort, qu'Antiochus, ſans attendre les troupes qui lui arrivoient d'orient, partit avec dix mille hommes de pied & cinq cents chevaux, laiſſant derriere lui Lampſaque, Troas & Smyrne, trois places dont il auroit dû ſe rendre maître avant de paſſer en Europe. Il avoit compté ſur Nabis & ſur Philippe. Le premier venoit de mourir : le ſecond ſe joignit aux Romains, à qui Ptolémée, Maſſiniſſa & les Carthaginois offrirent des ſecours d'hommes, de vivres & d'argent.

Av. J. C. 192 de Rome 562

Les Grecs ne lui

Comme les Grecs ne payoient point

sont pas favorables.

d'impôts, & qu'ils n'avoient reçu garnison dans aucune de leurs villes, ils ne comprenoient pas qu'Antiochus, fût venu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoit été appellé par les Etoliens qui leur étoient odieux, & il avoit trop peu de forces pour inspirer quelque confiance. Il voulut engager dans son alliance les Achéens & les Béotiens. Les premiers lui déclarerent la guerre, les autres lui répondirent que, lorsqu'il seroit en Béotie, ils délibéreroient sur le parti qu'ils auroient à prendre. Il venoit d'échouer dans une tentative qu'il avoit faite sur Chalcis. Une premiere expédition mal concertée ne donnoit pas de la réputation à ses armes. Peu après cependant une faction lui livra cette place, & il se rendit maître de toute l'Eubée.

Nouveaux conseils d'Annibal.

Il étoit à Démétriade, dont les Etoliens s'étoient emparés. Il y délibere sur les opérations de la campagne suivante. Annibal insista sur la nécessité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, si le roi de Macédoine avoit pendant plusieurs années soutenu seul tout le poids de la guerre contre les Etoliens & les Romains, il paroissoit que la Grece s'ouvriroit difficilement aux légions, si Anthiochus & Philippe se réunissoient, lorsqu'ils avoient pour eux les Etoliens, à qui Rome devoit

devoit ses victoires. Au reste, Annibal persistoit toujours dans son premier plan de porter la guerre en Italie ; & il demandoit qu'Anthiochus se hâtât de faire venir toutes ses flottes & toutes ses troupes. Ses conseils ne furent pas suivis.

Après avoir pris quelques places en Thessalie, Anthiocus alla passer l'hiver à Chalcis. Il y épousa la fille de son hôte : il y donna des fêtes, & il oublia les Romains. Quartier d'hiver d'Antiochus.

Cependant le consul Manius Acilius, parti de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille cheveaux & quinze éléphants, joignit Philippe dans la Thessalie, & se rendit maître de toutes les places, dans lesquelles le roi de Syrie avoit laissé garnison. Anthiochus n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Asie ; & les Etoliens ne lui amenerent que quatre mille hommes. Réduit à défendre les défilés des Thermopiles, il campa au même endroit où les Spartiates avoient autrefois combattu contre les Perses. Les Romains passerent par les mêmes sentiers, par où Xerxès & Brennus après lui s'étoient ouvert un passage. Le roi de Syrie fut défait, s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cents hommes, repartit pour l'Asie, & toute l'Eubée se soumit au consul. Il est vaincu, & il repasse en Asie. Av. J. C. 191 de Rome 563.

La conquête de l'orient devient facile aux Romains.

Après la seconde guerre punique, ce fut une grande entreprise pour les Romains de passer dans la Grece, & le peuple s'opposa d'abord à cette nouvelle guerre. Mais quand Philippe eut été humilié, quand les Grecs, qui se croyoient libres, furent en effet asservis, & quand Anthiocus eut été chassé honteusement; le passage en Asie devenoit d'autant plus facile, que la république n'avoit à faire que la moindre partie des frais de la guerre. Elle armoit pour elle Philippe, Eumene, les Rhodiens, & il ne lui falloit que quelques victoires pour assujettir l'orient.

Antiochus se prépare à resister aux Romains. Il perd une bataille.

Antiochus cependant croyoit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laissoit la mer entre les Romains & lui, & il fallut q'Annibal lui ouvrît les yeux sur le danger qui le menaçoit. Alors songeant à fermer l'Hellespont, il fortifia Lysimachie, Sestos, Abyde & plusieurs autres places, & il se hâta de rassembler toutes ses forces. Il étoit temps: car la flotte des Romains, qui paroissoit déja, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

Av. J. C. 191 de Rome 563

L. & P. Scipion passent en Asie.

L. Cornélius Scipio, nommé consul, obtint le département de la Grece, parce que son frere, Scipion l'Africain, offrit de servir sous lui en qualité de lieutenant.

Le sénat lui permit de passer en Asie, s'ils jugeoient que le bien de la république le demandât. Av. J. C. 190 de Rome 564

Jusqu'alors les Etoliens avoient demandé la paix sans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Anthiochus, leur accorderent une treve de six mois. L'armée romaine traversa la Macédoine. Philippe se fit un devoir de fournir aux troupes tout ce qui leur étoit nécessaire. Ce prince qui ne pouvoit plus se relever, se flattoit d'obtenir au moins quelques-unes des places qu'on enleveroit aux Etoliens & au roi de Syrie. Dès que les ennemis de la république croient pouvoir s'agrandir en armant pour elle, tous armeront les uns contre les autres, & tous seront subjugués.

Anthiochus ouvrit la campagne par une victoire navale, que Polyxénidas remporta sur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équipé une nouvelle flotte, battirent Annibal qui amenoit de Phénicie à Ephese, une escadre de trente-sept vaisseaux. Ils le pousserent dans le port de Mégiste, où ils le tinrent bloqué. Bientôt après la flotte de Polixénidas fut battue par celle des Romains; & les Syriens abandonnerent l'empire de la mer. Antiochus abandonne l'empire de la mer.

Alors au lieu de défendre l'Hellespont, Anthiochus retira de Lysimachie & des Vaincu à Magnésie, il

reçoit la loi.

autres villes, toutes les troupes qu'il y avoit mises en garnison. Ces places qui auroient pu soutenir de longs sieges, il les livra avec toutes les munitions qu'il y avoit amassées. Les Romains, qui se trouverent dans l'abondance, passerent en Asie sans obstacle, & vainquirent à Magnésie. Le roi n'obtint la paix qu'en abandonnant tout ce qu'il possédoit en Europe & en Asie en-deça du mont Taurus. Annibal & Scipion l'Africain ne se trouverent pas à la bataille : le premier étoit encore à Mégiste ; & le second étoit malade à Elée.

Av. J. C. 190 de Rome 564

Traitement que le sénat fait aux alliés.

Eumene, en considération des services qu'il avoit rendus, obtint du sénat la Lycaonie, les deux Phrigies, La Mysie & la Chersonese. On donna aux Rhodiens une patrie de la Carie & de la Pisidie. On déclara libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnésie, & on nomma dix commissaires pour régler sur les lieux les intérêts de ces villes & ceux des alliés. L. Scipion prit le surnom d'Asiatique, & son triomphe surpassa en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors.

Av. J. C. 189 de Rome 565

Campagne du consul Manlius.

Le consul Cn. Manlius, qui prit après lui le commandement, défit & soumit les Gaulois, nommés Gallo-grecs, qui jusqu'alors avoient mis à contribution

presque toute l'Asie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cents talents, parce qu'il avoit donné des secours au roi de Syrie. Mais en considération d'Eumene qui épousa la fille de ce prince, le sénat remit une partie de cette somme : il accorda à Ariarathe le titre d'allié & d'ami du peuple romain.

Manlius, à la fin de son consulat, quitta l'Asie, & ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux Gallogrecs, sans y être autorisé. La même année, on accorda la paix aux Etoliens. Av. J. C. 189 de Rome 565





CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Anthiochus, non-seulement ils lui enleverent plusieurs provinces, ils lui ôterent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux : on ne lui laissa que dix petits bâtiments ; & on lui marqua les limites, au-delà desquelles il ne lui seroit pas permis de naviger.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphants, de s'allier avec les alliés de la république, & de faire chez eux des levées de soldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repousser la force par la force : mais il devoit se borner à la défensive, & on lui interdisoit toute conquête. Or, tous ses voisins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient, lorsqu'ils lui déclareroient la guerre : tous pouvoient donc l'attaquer impunément, & il ne lui restoit d'autre ressource que de porter ses plaintes au sénat qui devenoit son juge.

Enfin on le condamna à payer, en

douze ans & en douze payements égaux, douze mille talents. Ce tribut qui épuisoit ses finances, achevoit de le mettre hors d'état de faire la guerre. Comme il n'avoit pas même de quoi faire le premier payement, il pilla un temple de Bélus & il fut assommé par le peuple avec toute sa suite. Il eut pour successeur son fils, Séleucus Philopator.

La puissance des Romains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs.

Les rois de Pergame, de Bithinie, de Cappadoce & d'Egypte; intéressés à l'humiliation des Séleucides, assuroient la domination des Romains sur la Syrie; & comme alliés de la république, ils lui étoient soumis eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvoient être puissants, qu'autant qu'ils restoient dans son alliance. Ainsi Rome commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût en Asie ni places ni troupes. Cette puissance, qui livroit à l'avidité des Romains toutes les richesses de l'orient est l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux dissentions qui s'éleverent. Scipion l'Africain fut accusé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie démentie par le caractere de Scipion & par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malversations.

Av. J. C. 187 de Rome 567

Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de péculat.

Depuis quelques années, les sénateurs assistoient aux spectacles dans un lieu séparé. Cette distinction, établie pour la premiere fois sous le second consulat de Scipion l'Africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On se plaignit des censeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme à qui, lorsqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, & qui les avoit tous refusés, vit que ses services étoient oubliés, & que le peuple, qui passe subitement de l'enthousiasme à l'indifférence, se plaît à humilier ceux qu'il a élevés. Ce fut-là la vraie cause de l'accusation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le moment de se venger de la considération dont il jouissoit.

Ce fut Caton qui le fit accuser.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato. Il s'étoit déclaré ouvertement contre lui, dès le temps qu'on porta la guerre en Afrique. Uni alors avec Fabius, il désapprouvoit hautement cette entreprise, & depuis, quoiqu'elle eût réussi, il ne cessa d'outrager Scipion. C'étoit un homme nouveau qui avoit eu de la peine à se faire remarquer, & qui cherchoit à se faire une réputation, en déchirant la réputation des premiers citoyens. Il est vrai qu'il étoit simple dans sa maniere de vivre, & rigide jusqu'à l'excès; & il jouissoit de la consi-

dération qu'on obtient toujours, quand, avec une conduite qui affiche les anciennes mœurs, on déclame contre les mœurs qui se corrompent. Mais quelles qu'aient été ses vertus, il a été jaloux d'un grand homme, & ce vice flétrit les vertus mêmes. Ce fut à sa sollicitation, que deux tribuns, nommés l'un & l'autre Q. Pétilius, citerent Scipion devant le peuple.

Le hasard fit que le jour où Scipion comparut, étoit celui où Annibal avoit été vaincu à Zama. Il n'eut pas à se justifier. *Romains*, dit-il, *à pareil jour je vainquis Annibal, & soumis Carthage: allons en rendre graces aux dieux.* Il monte alors au Capitole, & tout le peuple le suit. Il triomphoit des tribuns. Mais prévoyant que leurs poursuites recommenceroient, il se retira à Literne, bien déterminé à ne prendre plus aucune part aux affaires publiques. Mot de Scipion l'Africain au peuple.

Il y étoit à peine qu'il fut encore cité. Un des tribuns, Tib. Sempronius Gracchus, quoique son ennemi, fit cesser cette procédure. Plus généreux que Caton, il représenta combien elle étoit humiliante pour le peuple même. Ce procédé lui mérita l'estime des honnêtes gens, & quelques années après, il épousa la fille de Scipion, Cornélia, qui sera la mere des Gracques. Tib. Gracchus impose silence à les ennemis.

Scipion l'Asiatique est condamné injustement.

Les Pétilius ne se désisterent pas. Ils cesserent, à la vérité d'attaquer personnellement Scipion l'Africain : mais ils demanderent qu'il fût informé en général contre tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Anthiochus. Caton, qui les faisoit agir, harangua lui-même le peuple à ce sujet, & la loi passa. Mais le préteur, chargé par le sénat, de faire les informations nécessaires, devint l'objet de la haine publique; parce que, sans avoir trouvé aucun indice de péculat, il condamna Scipion l'Asiatique à restituer au thrésor public une somme, à laquelle tous ses biens ne suffirent pas. Un peuple est déja bien corrompu, quand on porte à son tribunal des affaires de cette espece; & quand ces accusations tombent sur des citoyens qui ne sont pas coupables, il doit se corrompre encore; car il s'accoutume à regarder comme autant de calomnies les malversations dont on accuse ceux-mêmes qui en commettent, & on s'en prévaudra.

Caton nommé censeur malgré les brigues de la noblesse.

Les comices, qui se tinrent pour l'élection des censeurs, firent cesser ces procédures scandaleuses, parce qu'ils donnerent lieu à de grandes brigues. Caton s'étoit mis sur les rangs.

Une dignité qui mettoit la condition des citoyens à la disposition de ceux qui

l'exerçoient, paroissoit réservée pour la noblesse, c'est-à-dire, pour les patriciens ou pour des plébéiens dont la famille avoit été illustrée par des magistratures curules. Les nobles indignés de voir Caton parmi les candidats, se réunirent pour lui donner l'exclusion. Les citoyens riches, qui commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un censeur qui affichoit l'austérité; & plusieurs qui l'avoient offensé, craignoient de se voir sous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenses. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple qui ne le partageoit pas; & la haine qu'ils montroient pour Caton, lui assuroit la faveur de la multitude. Non-seulement il obtint la censure; il désigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collegue, & on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui: car c'est Valérius qui l'avoit fait connoître, & qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs. Il le fit prince du sénat. Il chassa de ce corps plusieurs sénateurs: il ôta le cheval à Scipion l'Asiatique: & il mit de grosses impositions sur toutes les choses de luxe. Cette censure a été célebre par la sévérité des censeurs.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, la Grece & la Macédoine offroient

Philippe compa-roît de-

vant les commissaires du sénat.

Av. J. C. 185 de Rome 569

d'autres scenes. Philippe comparoissoit devant des commissaires, que la république avoit envoyés pour juger des plaintes que faisoient contre lui, Eumene, les Thessaliens & d'autres peuples. Il s'agissoit sur-tout, de quelques places que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Chersonese qui lui avoit été donnée. Philippe, quoiqu'humilié, montra néanmoins assez de fermeté pour étonner les commissaires. Ils n'oserent prendre sur eux de porter un jugement définitif, & ils renvoyerent l'affaire au sénat.

Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires.

J'ai dit qu'après la mort de Nabis, Philopémen réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or il y avoit dans cette ville un parti qui étoit contraire à cette réunion. Il en porta ses plaintes au sénat, & le sénat avoit pour maxime de favoriser tous ceux qui lui portoient des plaintes. Il donna ses ordres en conséquence, & les commissaires les porterent aux Achéens: mais les chefs de la république n'y eurent aucun égard: ils refuserent de convoquer l'assemblée de la nation, & déclarerent qu'on ne pouvoit rien changer à ce qui avoit été réglé au sujet des Spartiates.

Nouveaux commissaires envoyés par le sénat.

Les commissaires retournerent à Rome, où ils furent suivis des députés de toutes les puissances qui avoient à se plaindre ou à se justifier. Le sénat ordonna que Phi-

lippe évacueroit toutes les places qu'Eumene avoit revendiquées : il invita les Achéens à convoquer leur assemblée toutes les fois qu'on l'exigeroit : & il nomma une nouvelle commission dont Ap. Claudius fut le chef.

Av. J. C. 184 de Rome 57.

Sur ces entrefaites, Philippe eut la cruauté de se venger sur les habitants d'une des villes qu'il devoit évacuer. Cassandre les fit égorger par son ordre. On ne conçoit pas comment ce prince se portoit à une cruauté dont il ne pouvoit retirer aucun fruit, & qui autorisoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui dissimula pas qu'il connoissoit l'auteur de ce massacre ; & il lui ordonna d'envoyer Cassandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même temps, il fit partir son fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ses justifications. Ce jeune prince qui avoit été en otage à Rome avoit mérité l'estime des Romains. Il y arriva seul. Cassandre mourut en chemin, & on accusa Philippe de l'avoir fait empoisonner.

Cruauté de Philippe. Il envoye son fils à Rome pour se justifier.

Après avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commissaires passerent dans l'Achaïe. Lycortas, pere de Polibe l'Historien, étoit alors préteur. Pourquoi, leur demandoit-il, les Achéens, s'ils sont libres, ont-ils quelque compte à rendre

Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires.

au sénat ? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir prise : de quel droit vous informez-vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus? Appius, sans entrer dans aucune discussion, conseilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, & de faire d'eux-mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On sentit que ce conseil étoit un ordre, & on obéit.

Le sénat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponese.

L'humiliation des Achéens enhardit plusieurs villes à se retirer de la ligue, & le sénat s'applaudit des troubles qu'il avoit fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, & il répondit aux plaintes des peuples du Péloponese, qu'il ne vouloit plus se mêler de leurs affaires.

Mort de trois grands généraux

Av. J.C. 183 de Rome 571

Ces troubles enleverent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'Afriquain mourut à Literne, & Annibal en Bithynie.

Par le traité honteux qu'Anthiochus fit avec les Romains, il s'étoit engagé à leur livrer Annibal. Ce général se réfugia chez Prusias, roi de Bithinie, auquel il rendit de grands services dans une guerre contre Eumene. Les Romains le poursuivirent dans cet asile, & Annibal, pour échapper à la trahison de son hôte, fut réduit à s'empoisonner.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens, un parti qui se déclaroit hautement pour la liberté, & il y en avoit un autre qui ne connoissoit d'autres loix que les ordres du peuple romain. Le premier auquel la multitude applaudissoit, attiroit à lui toute la considération : mais le second ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt, si ceux qui le suivoient, devenoient l'objet des bienfaits du sénat. *Tant que la considération sera le partage de ceux qui vous sont contraires*, disoit aux sénateurs Callicrate, député des Achéens, *& que vous n'accorderez pas des distinctions à ceux qui vous sont dévoués, ne comptez pas sur une obéissance prompte à vos ordres. Protégez donc ceux qui se déclarent ouvertement pour vous. Alors les chefs vous seront soumis, & ils vous soumettront les peuples.* Le sénat suivit ce conseil, & toutes les villes se remplirent de délateurs. Callicrate fut, sans doute, un des premiers dont la trahison fut récompensée. Il est étonnant que le sénat ait eu besoin que ce traître lui indiquât un moyen qu'il auroit pu lui-même trouver facilement.

Les Achéens sont trahis par Callicrate leur député.

Démétrius ayant réconcilié son pere avec les Romains, revint en Macédoine. Son retour dissipoit la crainte d'une nouvelle guerre, & paroissoit assurer la paix

Philippe fait mourir son fils Démétrius, & meurt.

Av. J. C. 181 de Rome 571 pour long-temps. Seul fils légitime de Philippe, il devoit naturellement lui succéder. On ne doutoit pas que les Romains, qui l'estimoient, ne fissent valoir ses droits & ne donnassent l'exclusion à persée, son frere ainé, qui étoit né d'une concubine, & qui passoit même pour supposé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de considération que son fils avoit reçues du sénat. Persée qui démêla ces sentiments, eut soin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des pieges que ce prince sans artifice, ne sut pas éviter. Il mit dans ses intérêts ceux qui avoient le plus de part à la confiance du roi, & lorsqu'il eut répandu des soupçons sur la conduite de son frere, il suborna des témoins, & l'accusa de trahison. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il

Av. J. C. 178 de Rome 576 reconnut l'innocence de ce prince, & il mourut lorsqu'il vouloit assurer le trone à Antigone, neveu d'Antigone Doson. Persée lui succéda.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine & de ses suites.

PHILIPPE, lorsqu'il mourut, se préparoit à secouer le joug des Romains. Persée renouvella l'alliance avec eux, parce qu'il songeoit d'abord à s'affermir sur le trône. Informé que Persée se prépare à la guerre, le sénat la lui déclare.

Un des projets de Philippe avoit été de donner le pays des Dardaniens, ennemis naturels de la Macédoine, aux Bastarnes, Gaulois établis sur les bords du Boristhene. Ces barbares, qui ne connoissoient ni l'agriculture ni le commerce, portoient la guerre par-tout où le butin les appelloit. Ils s'étoient engagés à servir dans les armées du roi de Macédoine, & en même temps ils devoient faire une irruption en Italie; ils étoient même déja en chemin, lorsqu'ils apprirent la mort de ce prince, & ce contre temps les dissipa. Une partie néanmoins tomba sur les Dardaniens. Ceux-ci députerent à Rome, & accuserent Persée d'avoir armé les Bastarnes.

Persée s'excusa sur ce que ce n'étoit pas

lui qui avoit appellé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs ; il avoit ouvert une négociation avec les Carthaginois ; & il refusa sous divers prétextes, de donner audience aux ambassadeurs, que le sénat lui envoya pour lui demander raison de sa conduite.

Av. J. C. 172 de Rome 581

Dans le dessein d'engager le sénat à le prévenir, Eumene vint lui-même à Rome. Il représenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immense qu'il tiroit de ses mines, avoit de grands thrésors amassés par son pere ; que ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espece ; que son pays, réparé par une longue paix, fournissoit beaucoup de soldats ; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pied & dix mille chevaux : qu'il étoit allié de Prusias, à qui il avoit donné sa sœur, & qu'il avoit épousé la fille de Séleucus ; que les Béotiens & les Etoliens s'étoient déclarés pour lui ; & que les Achéens lui seroient favorables, si les chefs de leur ligue n'étoient pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés de toutes les puissances auxquelles la conjoncture présente donnoit de l'inquiétude, & après quelques négociations inutiles, le sénat déclara la guerre à Persée. Voyons

quelles étoient les dispositions des différents peuples.

Séleucus Philopator avoit succédé à Antiochus le Grand, son pere. Ce prince, dans la onzieme année de son regne, rappella son frere Antiochus qui étoit en otage à Rome, & envoya en échange son fils Démétrins âgé de douze ans. Aussitôt que Démétrius fut parti, Héliodore empoisonna le roi, & usurpa la couronne. Ainsi finit Séleucus, prince méprisable, dont le regne peut être ignoré. Antiochus, instruit sur sa route de cette révolution, eut recours au roi de Pergame, qui l'établit sur le trône, au préjudice de Démétrius. Il y avoit alors trois ans que Persée régnoit. Antiochus, surnommé Epiphane, plus méprisable encore que Séleucus, ne se distingua que par ses persécutions contre les Juifs.

Antiochus Epiphane succede à son frere Séleucus.

En Egypte Ptolémée Epiphane, après un regne obscur de 24 ans, avoit laissé la couronne à son fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le regne commença deux ans avant celui de Persée.

Il arme contre le roi d'Egypte Ptolémée Philométor.

La Célesyrie & la Palestine continuoient d'être un sujet de contestation entre la Syrie & l'Egypte. Philométor livré à l'indolence & à la mollesse, avoit pour ministre un eunuque, sans capacité, qui

avoit été son gouverneur, & qui l'avoit rendu incapable de soins. Ce regne parut donc favorable à l'ambition d'Antiochus. Il est vrai que l'Egypte étoit sous la protection des Romains. Mais Antiochus ne présumoit pas qu'ils entreprissent de le secourir, parce qu'il arma contre Philométor l'année même que Rome déclara la guerre à Persée. Croyant néanmoins devoir ménager le sénat, il fit en même temps partir des ambassadeurs pour représenter ses droits, & pour déclarer que ses forces étoient au service de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diversion pour lui, & son intérêt demandoit qu'elle occupât longtemps les Romains. D'ailleurs il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Egypte.

Av J. C. 172 de Rome 582.

Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite si équivoque, qu'il se rendit suspect aux Romains. On accusoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire assassiner : mais peut-être Eumene commençoit-il à craindre que la ruine de Persée n'entraînât la sienne.

Prusias se proposoit d'être neutre, & d'attendre l'événement, comptant que le sénat ne le forceroit pas à prendre les armes contre le frere de sa femme. Quant au roi de Cappadoce, il suivoit le parti d'Eumene son gendre.

Massinissa fournissoit aux Romains du bled, des troupes & des éléphants : secours qu'il ne donnoit, que parce qu'il ne les pouvoit pas refuser, & il ne desiroit pas l'agrandissement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à son ambition ; & s'ils éprouvoient des revers en Macédoine, il se flattoit de subjuguer, malgré eux, toute l'Afrique.

Cotès, roi des Odryses, peuples de Thrace se déclaroit ouvertement pour le roi de Macédoine, & Gentius, roi d'Illyrie, eût pris le même parti ; mais il vouloit vendre son alliance, & Persée étoit trop avare pour l'acheter.

Des dispositions des peuples qu'on nomment libres.

C'est ainsi que les rois, sans prévoir le danger qui les menaçoit, hâtoient la chûte de Persée, ou la voyoient avec indifférence. Les peuples, qu'on nommoit libres, jugeoient mieux de leurs intérêts. L'événement leur avoit appris que la liberté, publiée aux jeux Isthmiques, n'étoit qu'une vraie servitude.

Si Persée, succomboit, les Romains, déja maîtres de la Grece, en devenoient les tyrans. Au contraire, ils se voyoient forcés à la protéger, s'il étoit vainqueur ; & elle n'avoit rien à craindre du roi de Macédoine, trop foible pour l'assujettir.

La multitude, qui raisonne mal, mais qui sent ses besoins, se déclaroit dans toutes les villes pour ce prince, & parloit de le secourir, sans juger de ses forces, ni de l'usage qu'elle en pouvoit faire. Parmi ceux qui la conduisoient, les uns, pour lui plaire, applaudissoient à son aveuglement; les autres, vendus aux Romains, vouloient l'armer contre le roi de Macédoine. Les meilleurs esprits, voyant le danger sans savoir comment il seroit possible de le prévenir, faisoient des vœux pour Persée, & attendoient l'événement.

Si ce monarque, moins avare, eût employé une partie de ses thrésors à se faire des créatures dans toutes les villes; s'il eût été capable d'éclairer les peuples & les rois sur leurs vrais intérêts; s'il eût eu assez de génie, assez de courage, assez de probité, pour mériter leur confiance, il auroit réuni des forces qui ne pouvoient rien séparément, il seroit devenu l'ame d'une ligue puissante, & il auroit mis les Romains hors d'état de faire de nouvelles conquêtes. Il n'étoit pas nécessaire d'armer contr'eux tous les peuples; il suffisoit qu'aucun n'armât pour eux: car ils ne pouvoient plus conquérir qu'avec les secours de leurs alliés.

Persée n'avoit aucune des qualités,

qu'exigeoit la conjonĉture où il ſe trouvoit. Les villes de la Grece ne pouvant donc former une confédération, celles qui auroient oſé les premieres ſe déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Diviſées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne ſavoient à quoi ſe réſoudre ; & on voit que, dans cet état des choſes, les Romains n'avoient qu'à paroître, pour les entraîner dans leur parti les unes après les autres.

Peuples de la Grece qui ſe déclarent pour les Romains.

Telles étoient leurs diſpoſitions, lorſque Rome leur envoya ſes ambaſſadeurs. Les Achéens promirent tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit pas de délibérer dans leur aſſemblée générale. Comme on ſe propoſoit de détruire leur ligue, on traita ſeparément avec chacune de leurs villes : les Rhodiens affecterent, ſur-tout, d'autant plus de zele, qu'Eumene les avoit rendus ſuſpects. Ils montrerent une flotte tout équipée, qui n'attendoit que les ordres du ſénat.

Perſée héſite lorſqu'il devoit commencer la guerre.

Les légions ne paroiſſoient pas encore. Cependant Perſée qui avoit achevé ſes préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage, & des ſuccès auroient enhardi les Grecs à ſe déclarer pour lui. Mais lorſqu'il prenoit les armes, il ſembloit craindre de les tourner contre ſes enne-

mis. Il négocia, comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de se faire des alliés. Les Grecs armerent contre lui, la plupart malgré eux; & il se vit réduit à ses seules forces. C'est ainsi que par le pouvoir des circonstances tous les peuples se trouvoient dans la nécessité de concourir à l'agrandissement de Rome, & d'avancer eux-mêmes le moment de leur servitude.

La république gouvernée pour la premiere fois par deux consuls plébéiens.

Av. J. C. 171 de Rome 573

Pendant que ces choses se passoient, la république étoit gouvernée, pour la premiere fois, par deux consuls plébéiens, C. Popilius Lénas & P. Elius. Ils eurent pour successeurs P. Licinius Crassus & C. Cassius, Longinus, sous qui la guerre commença.

Persée remporte une victoire dont il ne fait pas profiter.

Après s'être rendu maître de plusieurs places dans la Thessalie, Persée s'arrêta auprès du mont d'Ossa. Il auroit pu marcher contre le consul Licinius, qui étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Epire des chemins presque impraticables, & dont l'armée fatiguée paroissoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laissoit échapper cette occasion, les Romains, qui se remirent de leurs fatigues, s'approcherent de Larisse, & vinrent camper sur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumene qui leur amenoit cinq mille hommes. Il leur arriva encore

encore quelques troupes des autres alliés, mais en petit nombre.

Le consul restoit dans l'inaction. Il ne paroissoit pas même s'informer des desseins de l'ennemi. Cependant Persée, qui approchoit, parut tout-à-coup à la tête de sa cavalerie, & de ses armées à la légere, ayant laissé à cinq cents pas derriere lui son infanterie en ordre de bataille. Licinius averti par les cris de ses soldats, fit sortir sa cavalerie & ses armées à la légere, les rangea devant ses retranchements, & fut défait. Il rejeta la faute sur les Etoliens.

De part & d'autre l'infanterie avoit vu ce combat sans y prendre part. Si Persée, profitant de l'ardeur de ses troupes & de l'effroi des ennemis, eût fait avancer la phalange macédonienne, il est vraisemblable qu'il auroit remporté une seconde victoire. Mais il se retira.

Pendant la nuit, Licinius transporta son camp de l'autre côté du Pénée, & fit de ce fleuve un rempart à ses troupes effrayées. Il décampa sans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Persée, qui se disposoit à l'attaquer le lendemain, put se reprocher les fautes qu'il avoit faites.

Aux applaudissements que les Grecs donnerent à sa victoire, on connut les dis- Il demande la paix.

positions où ils étoient à son égard. Mais il n'étoit pas fait pour conserver leur confiance. Il envoya des ambassadeurs au consul, qui fuyoit devant lui, & demanda la paix aux mêmes conditions, qui avoient été imposées à son pere après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes ? Quoique Licinius paroisse un mauvais général, il répondit, avec toute la fermeté d'un romain, que Persée n'obtiendroit la paix, que lorsqu'il laisseroit à la disposition du sénat son royaume & sa personne.

Campagnes des consuls Hostilius & Martius.

Quelques expéditions peu importantes terminerent cette premiere campagne. L'année suivante, Licinius remit les légions au consul A. Hostilius Mancinus, qui fut battu, & qui ne fit que des fautes. Celui-ci laissa le commandement à Q. Martius.

Av. J. C. 169 de Rome 584

Les Romains étoient toujours dans la Thessalie. Le nouveau consul résolut de porter la guerre dans la Macédoine. Il falloit franchir des montagnes difficiles, & forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce passage. Aussi après quelques jours de marche, les Romains se trouverent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoient plus retourner sur leurs pas, qu'en s'exposant au risque de périr, & il leur eût été im-

possible d'avancer, si Persée eût soutenu les troupes qu'il avoit mise dans les défilés. Mais ce prince s'effraya, abandonna tous les postes, se retira précipitamment à Pidna, & laissa son royaume ouvert à l'ennemi.

Cependant Martius qui s'étoit exposé à de grands périls, en retiroit peu d'avantages. Persée, revenu de sa frayeur, se saisit des lieux les plus avantageux. Il se retrancha de maniere qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ses lignes, ni le contraindre à en sortir, & les Romains furent réduits à prendre leur quartier d'hiver dans un pays, où ils pouvoient difficilement subsister.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les Rhodiens, las d'une guerre qui interrompoit leur commerce, & dans laquelle ils s'étoient engagé malgré eux, crurent pouvoir agir auprès du sénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers des services qu'ils avoient rendus aux Romains contre Philippe & contre Antiochus, ils crurent qu'on ne pouvoit plus se passer de leur secours; & ils s'imaginerent que pour forcer Rome à la paix, ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes. Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigrir le sénat, qui étoit déja prévenu, & qui dès-lors se proposa de les humilier.

Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix.

Paul Emile chargé de la guerre de Macédoine.

Le peu de progrès des consuls employés contre Persée donnoit à la guerre de Macédoine plus d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même ; & on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jeta les yeux sur L. Emilius Paulus.

Paul Emile, c'est ainsi que nous le nommons, avoit été consul quatorze ans auparavant, & avoit triomphé. Depuis il demanda le consulat sans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de ses enfants, & préférant le repos au tumulte des affaires. Les besoins de la république le tirerent de sa retraite. Prévenu par les vœux de ses concitoyens, il se rendit à leurs instances. Il fut proclamé consul d'un consentement unanime, & on lui assigna le département de la Macédoine; il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoîtroit parfaitement l'état des choses, & il demanda qu'on envoyât des commissaires sur les lieux. Ils partirent avec les instructions qu'il leur donna.

Guerre d'Egypte

L'Egypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une premiere campagne Antiochus avoit conquis la Cele-

ſyrie & la Paleſtine; & dans une ſeconde, toute l'Egypte à la réſerve d'Alexandrie. Maître de la perſonne de Philométor qu'il avoit fait priſonnier, il faiſoit ſervir le nom de ce prince à établir ſon autorité. Il paroiſſoit n'avoir armé contre lui que pour le prendre ſous ſa tutele, & le roi d'Egypte, qui lui abandonnoit volontairement tous les ſoins de l'adminiſtration, lui livroit lui-même ſon royaume : Av. J. C. 168 de Rome 685

Après les deux premieres campagnes, Antiochus revint dans ſes états. Il y faiſoit des préparatifs pour achever la conquête de l'Egypte, lorſqu'il apprit que les Alexandrins avoient dépoſé Philométor, & mis ſur le thrône le frere cadet de ce prince, Evergete II, ſurnommé Phiſcon. Alors il arma ſous prétexte de rétablir le roi dépoſé.

Phiſcon, réduit à la ſeule ville d'Alexandrie, entra en négociation. Ce fut ſans ſuccès. Après avoir employé inutilement la médiation des principales puiſſances de la Grece, il eut enfin recours à la protection du ſénat. Ses ambaſſadeurs arriverent à Rome au commencememt du conſulat de Paul Emile.

Peu après leur départ d'Alexandrie, Antiochus, déſeſpérant de forcer cette place, rendit à Philométor la liberté & tout ce qu'il avoit conquis. Il ne garda

que Péluſe, qui lui ouvroit l'Egypte. Il comptoit que la concurence, qui devoit armer les deux freres l'un contre l'autre, lui livreroient ce royaume. Mais Cléopatre leur ſœur, les reconcilia, & ils convinrent de régner conjointement. Alors Antiochus, dont cette réconciliation déconcertoit toutes les meſures, arma ouvertement contre les deux rois.

Perſée ſonge à ſe faire des alliés.

Perſée, inſtruit des nouveaux préparatifs que faiſoient les Romains, rechercha l'alliance d'Antiochus, d'Eumene, des Rhodiens, de Gentius & des Baſtarnes. Il eût été plus ſage de s'aſſurer de ces puiſſances avant de commencer la guerre.

Ses ambaſſadeurs n'obtinrent rien d'Antiochus. Ce prince, à qui ſon ſéjour à Rome auroit dû faire connoître les Romains, ne voyoit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumene mettoit un prix à ſon alliance, & Perſée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois qui marchandoient, comme ſi leur cauſe n'eût pas été commune, ne purent pas s'accorder.

Perſée compta trois cents talents aux ambaſſadeurs de Gentius : mais le roi d'Illyrie ayant commencé les hoſtilités avant de les avoir reçus, Perſée les retint.

Vingt mille Baſtarnes, ſur les promeſſes qui leur avoient été faites, paſſerent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, & ils s'en retournerent après avoir ravagé la Thrace.

Enfin les Rhodiens perſiſterent dans les diſpoſitions qu'ils avoient montrées pour ce monarque. C'étoit s'aſſocier à ſa ruine.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius, & à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent l'un & l'autre en même temps que Paul Emile. L. Anicius ſoumet l'Illyrie.

L'Illyrie ne fit point de réſiſtance. Toutes les villes ſe ſoumirent à l'arrivée du préteur; & Gentius, aſſiégé dans Scodra ſa capitale, fut réduit à ſe livrer lui, ſa mere, ſa femme, ſes enfants, ſon frere, avec toute ſa ſuite.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des ſuccès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Emile, que l'Enipée ſéparoit des ennemis. Perſée, campé près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, ſe flattoit de conſumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à ſubſiſter. Paul Emile ne lui laiſſa pas long-temps cette il- Paul Emile ſoumet la Macédoine.

lusion. Il le chassa de son camp, le poursuivit jusques sous les murs de Pidna, & le vainquit. La déroute fut entiere. Persée, abandonné de toutes ses troupes, passa dans l'île de Samothrace, où il chercha un asyle dans le temple de Castor & de Pollux. Bientôt après il se rendit au préteur, qui arriva avec toute sa flotte. La Macédoine se soumit au vainqueur.

Antiochus Epiphane évacue l'Egypte.

Au commencement de la campagne, le sénat avoit envoyé trois ambassadeurs auprès d'Antiochus, pour lui ordonner de cesser la guerre qu'il faisoit aux Ptolémées. Lorsqu'ils arriverent en Egypte, la nouvelle de la victoire de Paul Emile les avoit précédés; & Antiochus, qui se disposoit à mettre le siege devant Alexandrie, se voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les ordres du sénat, & que C. Popilius Lénas, chef de l'ambassade, ayant tracé un cercle autour de lui, le somma de répondre avant d'en sortir. Il fallut obéir sur le champ, & il évacua l'Egypte. Tous les thrônes s'ébranloient par la chûte d'un seul.

Réglements faits dans la Macédoine & dans l'Illyrie.

Sous le consulat suivant, on conserva le commandement à Paul Emile & à L. Anicius. En même temps on nomma des commissaires pour régler, conjointement

avec eux, les affaires de la Macédoine & celles de l'Illyrie. Av. J. C. 167 de Rome 587

Conformément aux instructions qui leur furent données, on déclara que les Illyriens & les Macédoniens seroient libres; qu'ils conserveroient leurs villes, leurs loix; qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs magistrats; & qu'ils ne payeroient au peuple romain que la moitié des tributs, qu'ils avoient payés à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations, on divisa la Macédoine en quatre provinces, l'Illyrie en trois; & on fit autant de républiques, qui se gouvernerent séparément. Chacune eut un conseil général, formé des députés de ses villes; & il ne fut permis à personne de se marier, ni d'acquérir des biens hors de la république dont il étoit membre.

Traitement que Rome fait aux peuples & aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambassadeurs qui venoient féliciter le sénat sur le succès de la derniere guerre. Tous les rois s'humilierent au point, qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Persée à la suite du char de Paul-Emile. Les peuples libres eurent à se justifier. S'ils n'avoient pas donné des secours à Persée, ils avoient paru s'intéresser à lui. Dans toutes les villes de la Grece les délateurs se multiplierent plus que ja-

mais. Les citoyens furent cités devant le sénat pour des discours dont on leur faisoit des crimes, & que souvent ils n'avoient pas tenus. Les Rhodiens perdirent la Lycie & la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, & ils se crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déja vendu sa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, & le sénat, sans avoir voulu les entendre, les rélégua dans l'Etrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Parce que les Epirotes avoient donné quelques secours à Persée, on livra au pillage soixante-dix de leurs villes, on en rasa les murs, & on fit esclaves cent cinquante mille citoyens. En Etolie, une faction vendue aux Romains, fit périr par le fer cinq cents cinquante des principaux de la nation. Un grand nombre fut banni. On abandonna aux délateurs des biens des uns & des autres. Bébius, qui commandoit dans cette province, prêta son ministere à ces horreurs. Quoique les Etoliens eussent portés leurs plaintes à Paul Emile, les meurtriers furent renvoyés absous, & on déclara que ceux qui avoient été tués ou bannis, l'avoient été justement. Tout leur crime néanmoins étoit

d'avoir paru former des vœux pour Persée. Nous voici au temps où Rome ne sent plus le besoin de montrer une apparence de justice.

CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

Des monarchies de l'Asie mineure après la ruine du royaume de Macédoine.

ROME avoit répandu la terreur, & les Grecs furent quelque temps sans oser remuer. Cependant l'Asie s'agitoit encore : mais elle avançoit le moment de son esclavage.

De tous les rois aucun ne s'avilissoit autant que Prusias. Lorsque la république lui envoyoit des embassadeurs, il se présentoit devant eux, la tête rasée & avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez*, leur disoit-il *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'est ainsi qu'il parut devant le sénat, se tenant à la porte, se prosternant, baisant le seuil. *Je vous salue, dieux sauveurs.* Ce fut le commencement de son discours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Prusias fut parti, qu'on apprit qu'Eumene arrivoit. Le sénat lui fit signi-

fier un décret par lequel il défendoit à tous les rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter comme ami un prince qui lui étoit suspect; & il ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'est pourquoi il parut adresser à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumene seul. Personne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus sensible à cet affront, qu'en perdant la faveur du sénat, il restoit en bute à ses ennemis En effet, Prusias & les Gallo-grecs l'accuserent d'avoir des intelligences secretes avec Antiochus; & quoique ses freres Attale & Athénée fussent venus à Rome pour le justifier, Sulpicius Galba, envoyé par le sénat, se rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plaintes contre le roi de Pergame.

Arriarathe Philopator, ayant succédé à son pere sur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ses freres, qu'on disoit supposé. Comme il avoit renouvellé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en obtiendroit des secours, & il vint à Rome. Le sénat, qui ne pensoit qu'à saisir l'occasion d'affoiblir les puissances de l'Asie, partagea la Cappadoce entre les deux freres.

Vers ce temps mourut Eumene. Il avoit inutilement tenté de soutenir Ariarathe, contre les entreprises d'Holopherne. Il laissa la couronne à son fils Eumene, qui ne régna qu'un an, & auquel succéda Attale Philadelphe. Celui-ci donna de nouveaux secours à Ariarathe, & chassa Holopherne, qui se réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie & celui de Pergame. Le sénat la termina par un traité auquel Prusias survécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide & cruel, fut détrôné par son fils Nicomede, qu'il voulut faire périr; & on le tua dans un temple où il s'étoit réfugié Alors la Syrie offroit d'autres scenes.

Antiochus Epiphane étoit mort, & sous son fils Antiochus Eupator, Lysias, gouverneur de ce jeune prince, s'étoit saisi de la tutelle. Démétrius, qui continuoit d'être en otage à Rome, représenta ses droits au sénat, & demanda d'être rétabli sur le trône de son pere Séleucus Philopator. On n'eut aucun égard à sa demande. Le sénat reconnut Eupator, & lui confirma la couronne par un décret. Il jugeoit la minorité du monarque favorable au dessein qu'il formoit d'affoiblir la monarchie; & pour exécuter ce projet, il envoya en Syrie Cn. Oc-

Regne d'Antiochus Eupator.

tavius, Sp. Lucrétius & L. Aurélius. Leurs instructions portoient, entr'autres choses, de brûler tous les vaisseaux qui passeroient le nombre stipulé dans le traité fait entre Antiochus le Grand.

Regne de Philométor & de Physcon.

En Egypte la mésintelligence avoit armé les deux freres qui régnoient conjointement; & Philométor, chassé par Physcon, étoit venu à Rome implorer les secours de la république. Le sénat, conformément à la maxime qu'il s'étoit faite d'affoiblir les monarchies, porta un décret par lequel il donnoit à Philométor l'Egypte & l'île de Chypre, & à Physcon la Cyrénaïque & la Libye, déclarant qu'ils seroient indépendants l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution de ses ordres deux sénateurs, qui reconduisirent Philométor. Les deux freres, forcés d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, & le scellerent, suivant l'usage, par des sacrifices & par des serments.

Mais bientôt après Physcon vint à Rome. Il pensa, que lorsqu'il se plaindroit, il seroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il seroit mis en possession de l'île de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frere qui eut la

générosité de lui pardonner ; & il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque & la Libye.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains, envoyés en Syrie, souleverent le peuple par les violences qu'ils commirent, & Octavius fut assassiné. Regne de Démétrius Soter.

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apporterent les justifications de Lysias. A ce mécontentement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permission de passer en Asie. Ses amis pensoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la couronne sur la tête d'un prince qui fournissoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refusé. Il prit le seul parti qui lui restoit : il s'échappa furtivement.

A son arrivée en Syrie, il répandit que le sénat l'envoyoit pour prendre possession de ses états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator & Lysias qu'il fit mourir, & il monta sur le trône sans opposition. Les Babyloniens lui donnerent le surnom de Soter, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'un gouverneur, qui fut puni de mort, moins pour avoir vexé les peuples, que pour s'être révolté.

Lorsqu'Antiochus Epiphane, forcé d'obéir aux ordres du sénat, eut abandonné l'Égypte, il parut vouloir se venger sur ses propres sujets de l'humiliation qu'il venoit d'essuyer. Il tourna sur-tout ses armes contre les Juifs. Eupator continua cette guerre & elle duroit encore. Les Juifs qui l'avoient soutenue par une suite de victoires miraculeuses, songerent à se mettre sous la protection des Romains. La circonstance étoit d'autant plus favorable, que la république n'avoit pas encore reconnu Démétrius pour roi de Syrie. D'ailleurs, elle ne refusoit pas de protéger les peuples, lorsque l'oppression dont ils se plaignoient, pouvoit être un prétexte d'abaisser les rois. Le sénat donna un décret par lequel il déclara les Juifs amis & alliés du peuple romain, & Démétrius cessa les hostilités. Peu après, il fut reconnu par la république.

Se croyant alors assuré sur le trône, il ne s'occupoit plus des soins du gouvernement. Tout languissoit dans le royaume, pendant que le monarque inaccessible au fond de son palais, se livroit à des excès de toute espece. Il fut retiré de son inaction, par les conspirations qui se tramerent contre lui. La premiere eut pour chef Holopherne, qu'il avoit lui-même établi sur le thrône de Cappadoce,

& auquel depuis il avoit donné asyle. Il le fit mettre en prison ; mais il lui conserva la vie, parce qu'il vouloit s'en servir contre le roi de Cappadoce.

Attale & Ariarathe, qui soupçonnoient les desseins du roi de Syrie, formerent une nouvelle conspiration, dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Egypte vouloit se venger de Démétrius, qui, pendant son séjour à Rome, avoit appuyé auprès du sénat les demandes de Physcon. Ces trois souverains confierent l'exécution de leur projet à Héraclide, frere du gouverneur de Babylonne, dont j'ai parlé, & coupable comme lui.

Conspiration qui met sur le trône de Syrie Alexandre Bala.

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choisit un jeune homme, nommé Alexandre Bala, qu'il donna pour fils d'Anthiochus Epiphane, & il lui apprit à jouer ce personnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus, il lui fut facile de donner quelque vraisemblance à cette imposture. Les trois rois reconnurent Bala, & Héraclide le conduisit à Rome.

Cette fable n'en imposa point au sénat. Mais parce qu'il lui importoit de susciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en possession du royaume de Syrie. Tout réussit à cet imposteur. Démétrius fut tué dans un combat, & Alexandre,

maître de l'empire, épousa Cléopatre, fille de Philométor. Il régna cinq ans avec le mépris & la haine des peuples : sentiments dus à ses débauches & à ses cruautés.

Autres révolutions dans cette monarchie.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le ménaçoit, avoit envoyé à Cnide ses deux fils, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidetes. Le premier voyant le mécontentement des Syriens, arma, vainquit ; & Bala se réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés : voilà le regne de Nicanor. Diodote, surnommé Triphon, qui avoit servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cet imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, & il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, & fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée, Nicanor oublioit ses droits, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, lorsque, tout à coup il marcha contre les Parthes, se flattant, s'il réussissoit dans cette expédition, de retomber sur Triphon avec de plus gran-

des forces. Mais il fut fait prisonnier, & finit ses jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate jusqu'au Gange. Il deviendra formidable aux Romains.

Triphon ne resta pas long-temps maître du thrône. Antiochus Sidetes, qui épousa la femme de Démétrius son frere, chassa cet usurpateur, s'en saisit & le fit mourir. C'est pendant les troubles dont je viens de parler, que les Juifs secouerent le joug des rois de Syrie. Dans une assemblée qui se tint à Jérusalem, ils assurerent à Simon & à ses descendants la souveraineté & le sacerdoce.

Ptolémée Philométor étoit mort la même année qu'Alexandre Bala. Cléopatre, sa sœur & sa femme, avoit voulu mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Forcée de la céder à Physcon, elle fut encore réduite à épouser ce prince; & le jour même des noces, son fils périt entre ses bras par les coups de ce monstre. Physcon portoit la débauche & la cruauté jusqu'au délire. Il régna seul en Egypte. Physcon regne seul en Egypte.

D'après l'idée sommaire que je viens de vous donner d'un petit nombre de regnes, vous voyez, Monseigneur, que les monarchies de l'orient tombent d'elles-mêmes. Il est inutile de les étudier davan- Il est inutile d'étudier l'histoire de ces monarchies.

tage. Faudroit-il fouiller notre mémoire des noms de ces fouverains, qui ne laiffent après eux que le fouvenir de leurs débauches, de leur cruauté, de leur fcélérateffe? pour s'autorifer à tout, ils vouloient faire taire les loix; & elles fe taifoient devant les forfaits, dont ils devenoient les victimes. Ils font égorgés par leurs confidents, par leurs freres, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs meres. Voilà les horreurs qui enveloppoient le thrône. Jugez par elles des calamités qui fe répandoient fur les peuples, & vous imaginerez toute l'hiftoire de ces temps malheureux.

Les dernieres révolutions dont je viens de parler, font poftérieures à la troifieme guerre punique. Mais comme mon deffein étoit de vous faire prévoir la chûte prochaine des monarchies de l'orient, j'ai cru devoir, fans m'interrompre, fuivre ces révolutions jufqu'au temps où je viens de les laiffer. Déformais je ne reviendrai à l'Afie, qu'autant que j'y ferai forcé dans la fuite de l'hiftoire romaine.

Il s'agit maintenant d'obferver ce qui fe paffoit en Efpagne, en Afrique, en Macédoine & dans la Grece.

Pourquoi les peuples de l'Efpagne

Prêts à defcendre du thrône, les fouverains de l'orient paroiffoient n'attendre que les ordres du fénat; & les peuples de

tout temps asservis, prévoyoient avec indifférence la révolution : ils pouvoient même se flatter que leur joug en deviendroit plus léger.

étoient difficiles à subjuguer.

Il n'en étoit pas de même des peuples de l'Espagne. Ils avoient des chefs, mais ils n'avoient pas des monarques. Ils formoient de petites cités, dont les citoyens, endurcis aux fatigues, & jaloux de leur liberté, étoient autant de soldats. Rome, après les avoir vaincus plusieurs fois, forcée à les vaincre encore, désespéroit de les subjuguer.

Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes.

La guerre continuoit donc toujours, ou elle n'étoit interrompue que par intervalles. Cependant l'amour de la liberté n'étoit pas le seul motif qui armoit les peuples. Si, sous la protection de la république, ils avoient joui de leurs loix, les soulevements auroient été plus rares ; & peut-être que, comparant alors la domination des Romains à celle des Carthaginois, ils se seroient fait peu-à-peu une habitude de l'obéissance. Mais on les opprimoit, & ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté, que pour se mettre à l'abri des vexations.

Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriathus a

Une victoire que les Lusitaniens remporterent sur le préteur Calpurnius Piso, fut le commencement d'une guerre, où les Romains éprouverent de grands re-

faite aux Romains. vers, & où leurs généraux se couvrirent de honte par leur perfidie, autant que

Av. J. C. 154 de Rome 600. par leurs défaites. La jeunesse romaine parut avoir dégénéré de ses ancêtres. Elle s'effrayoit au seul récit des combats qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refusoit de servir dans les légions qu'on destinoit pour l'Espagne ; & le découragement étoit au point, que le sénat n'osoit user ni de douceur ni de sévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de Paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, offrit de servir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit le courage aux plus lâches, & les consuls firent les levées.

Av. J. C. 151 de Rome 603. Le département de l'Espagne échut par le sort au consul Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconsul Marcellus

Av. J. C. 149 de Rome 605. venoit de faire la paix avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laisser à son successeur la gloire de terminer une guerre qu'il avoit faite avec peu de succès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir des dépouilles des provinces, parut néanmoins respecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les Celtibériens, & il aima mieux tourner ses armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eut point ordre de les attaquer, & qu'ils n'eussent

donné aucun prétexte aux hostilités. Il les assiégea dans une de leurs villes. Ils capitulerent, & malgré la foi jurée, il en égorgea vingt-mille, & vendit les autres. Il mit ensuite le siege devant deux places, dont il ne put se rendre maître ; & il passa dans la Lusitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer & le feu par-tout.

Galba, devenu supérieur en forces par la diversion du consul, ravagea aussi de son côté la Lusitanie. Alors quelques peuples, croyant trouver leur salut dans l'alliance de la république, s'adresserent au préteur qui parut les écouter favorablement : mais quand il les eut fait donner dans le piege qu'il leur tendoit, il les enveloppa & les fit égorger. La nouvelle de ce massacre excita dans Rome même une indignation générale. Cependant Galba, cité à son retour devant le peuple, fut renvoyé absous. Vous commencez à voir dans les Romains ce que deviennent les peuples conquérants : à mesure qu'ils s'agrandissent, ils perdent tout sentiment d'humanité, & ils sont tous les jours plus féroces.

Les Romains payerent de leur sang cette perfidie. Dès l'année suivante, Viriathus vengea les Lusitaniens par une victoire qu'il remporta sur Vétilius, successeur de

Galba ; & pendant dix ans, il soutint avec succès une guerre, qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été jusqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards qui vivoient de brigandages.

Av. J. C. 149 de Rome 605 La troisieme guerre punique commença l'année même où Viriathus devint le général des Lusitaniens, & alors les Romains perdoient la Macédoine.

Causes de la troisieme guerre punique. Les limites qui séparoient les états des Carthaginois de ceux de Massinissa, roi de Numidie, avoient été marquées par Scipion l'Africain. Mais ce prince, comptant sur l'alliance de Rome, ne craignit pas de les franchir. Les Carthaginois en porterent souvent leurs plaintes au sénat. Ils demandoient que Massinissa s'en tînt au dernier traité, où qu'il leur fût permis de repousser la force par la force.

Rome envoya des commissaires à plusieurs reprises, toujours en apparence pour rendre justice, & en effet pour susciter la guerre entre Carthage & le roi de Numidie, si elle pouvoit être avantageuse à la république. Caton le Censeur, qui fut le chef d'une de ces députations, remplit parfaitement les vues du sénat. Général, homme d'état, orateur, historien, il avoit des talents. Mais personne n'étoit plus fait pour une négociation, où on ne vouloit montrer que les dehors de la justice,

tice. L'utilité de la république étoit son unique regle.

Les Carthaginois lui montrerent le traité fait par Scipion, & lui représenterent que le moindre changement seroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cet éloge ralluma la jalousie qu'il avoit toujours eue pour le vainqueur d'Annibal; & il songea dès ce moment à se venger sur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A son retour, il ne parla que des richesses de cette ville, de ses magasins, de ses ports, de ses vaisseaux; & il en conclut qu'il la falloit détruire. Cette conséquence lui parut si juste que toutes les fois qu'il opinoit, quoiqu'il fût question de toute autre chose, il terminoit toujours son avis par ces mots: *il faut détruire Carthage*.

Dans la prospérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de subordination; & il sembloit que pour prévenir de plus grands désordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'est pourquoi plusieurs sénateurs jugeoient que la destruction de Carthage seroit funeste à Rome même. Scipion Nasica, fils de Cneus, combattoit sur-tout, le sentiment de Caton. Il avoit été reconnu dans une occasion pour le plus honnête hom-

me de la république. On ne dit pas néanmoins qu'il ait représenté que cette guerre seroit injuste. Les Romains consultoient moins que jamais les loix de l'équité.

Perfidie des Romains. L'avis de Caton devoit prévaloir, & prévalut. Après avoir refusé de rendre justice aux Carthaginois, & les avoir mis

Av. J. C. 149 de Rome 605 par-là dans la nécessité de repousser les hostilités de Massinissa, il fut arrêté qu'on leur déclareroit la guerre, parce qu'ils la faisoient à un prince allié de la république, & on la leur déclara en prenant les armes. Les consuls embarquerent les légions, & mirent à la voile.

Carthage avoit prévu la résolution du sénat, & pour la prévenir, elle envoyoit des ambassadeurs avec les pouvoirs les plus amples. Ils arriverent trop tard. La flotte étoit déja partie. Jugeant alors qu'il n'étoit plus temps d'ouvrir une négociation, ils crurent que s'ils se soumettoient, ils obtiendroient la paix, & ils déclarerent que les Carthaginois s'abandonnoient à la discrétion du peuple romain. C'étoit, suivant l'interprétation du sénat, livrer le pays, les villes, les habitants, les rivieres, les ports, les temples les tombeaux, tout en un mot. Les ambassadeurs n'avoient pas connu sans doute, toute la force de cette expression.

On leur répondit que puisqu'ils avoient

pris le parti le plus sage, on leur accordoit la liberté, leurs loix & leurs terres; a condition seulement qu'ils enverroient trois cents otages à Lilibée, & qu'ils feroient ce qui leur seroit ordonné par les consuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit, par cette réticence, s'autoriser à détruire Carthage. Les ambassadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne savoient d'ailleurs quels seroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils se retirerent sans oser répliquer.

Les otages furent livrés, & le consul L. Marcius Censorinus les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingt mille hommes. Aussi-tôt les magistrats de Carthage se présenterent devant lui, & lui demanderent ses ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes & toutes leurs machines de guerre, disant que désormais ces choses leur étoient inutiles, puisqu'ils seroient sous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcius, après avoir loué leur obéissance, leur dit: le sénat vous ordonne de sortir de Carthage qu'il a résolu de détruire, & il veut que vous vous établissiez à dix mille dans les terres.

Cette perfidie, aussi cruelle que lâche, porta le désespoir dans l'ame des Car- Carthage assiégée.

thaginois, & le désespoir leur fit trouver des armes. En peu de jours Carthage fut en état de défense. Lorsque Marcius & M. Manilius, son collegue, s'en approcherent, ils furent étonnés de se voir forcés à faire un siege dans les formes. A la résistance qu'ils trouverent, ils eurent lieu de se reprocher de n'avoir pas marché sur le champ, & d'avoir été perfides, sans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tenterent inutilement de prendre la place d'assaut. Ils firent plusieurs fautes : ils reçurent plusieurs échecs : Asdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaisseaux, & la peste se mit dans leur armée.

Andriscus. Pendant que ces choses se passoient en Afrique, Andriscus, homme de néant, se rendoit maître de la Maçédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, & se faisoit passer pour fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter, & l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que, non-seulement, on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré : on ne parut pas même occupé du soin de le garder. Il s'é-

Guerre en Macedoine.

échappa, leva une armée dans la Thrace, Av. J. C. 149 de Rome 605
se fit reconnoître par les Macédoniens, & soumit une partie de la Thessalie.

Cette affaire parut alors sérieuse; Scipion Nasica, député par le sénat pour en prendre connoissance, & pourvoir aux moyens de recouvrer la Macédoine, leva des troupes chez les alliés, & marcha contre Andriscus, qu'il chassa de la Thessalie. Peu après les légions passerent la mer, furent taillées en pieces & le préteur qui les commandoit perdit la vie. L'année suivante, Q. Cecilius Métellus Av. J. C. 148 de Rome 606
remporta deux victoires, & Andriscus se sauva chez un roi de Thrace qui le livra. Le mauvais succès de cet imposteur n'empêcha pas deux autres aventuriers de tenter la même entreprise. Ils n'y réussirent ni l'un ni l'autre.

Les Achéens se révoltent contre un décret du sénat.

Dans ce temps-là une nouvelle guerre commençoit entre les Achéens & les Spartiates, quoique ces deux peuples avant de l'entreprendre, eussent invité le sénat à terminer leurs différents. Mais les Achéens, alors de tous les peuples de la Grece celui que Rome avoit le plus d'intérêt à humilier, n'attendirent pas un jugement, qu'ils prévoyoient devoir leur être peu favorable, & ils prirent les armes. Ils ravageoient la Laconie, lorsque des commissaires arriverent avec un

décret, par lequel le sénat détachoit de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos & plusieurs autres villes sous prétexte qu'il avoit été un temps où elles n'étoient pas du nombre des confédérées. Lorsque ce décret fut publié dans l'assemblée qui se tenoit à Corinthe, il excita une indignation générale. Le peuple se souleva. Il se jeta sur les Spartiates, qui étoient alors dans cette ville, & il eût maltraité les commissaires mêmes, s'ils ne se fussent pas dérobés à sa violence.

Le sénat montre de la modération.

Viriathus se rendoit redoutable en Espagne, & le siege de Carthage duroit encore : c'est pourquoi le sénat, quoique vivement offensé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commissaires qu'il envoya, affecterent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne se plaignirent point du dernier soulévement : ils parurent plutôt l'excuser : ils ne firent aucune mention du décret, qui en avoit été la cause. Ils demanderent seulement qu'on cessât de faire la guerre aux Spartiates ; & ils inviterent les Achéens à ne pas encourir, par leur obstination, la disgrace de la république.

Les Achéens prennent

Quoiqu'ils ne parlassent pas du décret, ils ne le révoquoient pas ; & cet acte seul

étoit une preuve du dessein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit assez pour soulever les villes confédérées. La modération apparente des commissaires ne rassuroit pas. On la regardoit comme un effet de la foiblesse des Romains & on disoit que dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique & en Espagne, ils craignoient que les Achéens ne se déclarassent contr'eux. Peut-être le sénat vouloit-il par une conduite timide en apparence, enhardir les Achéens, & avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Macédoine. Il paroissoit d'autant plus facile de les faire tomber dans ce piege, qu'ils étoient alors gouvernés par le caprice aveugle de la multitude, & par des magistrats qui sacrifioient l'état à leur avidité. La chose arriva comme le sénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuerent la guerre contre les Spartiates; & ils y engagerent les Béotiens, qui étoient également mécontents du sénat.

cette modération pour de la timidité.

Le préteur Q. Métellus, alors occupé à rétablir l'ordre dans la Macédoine, tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contr'eux, & les défit. L'année suivante, il les défit encore; & il s'avança vers Corinthe, où Diéus, chef des Achéens, s'étoit enfermé avec les

Ils sont vaincus.

Av. J. C. 147 de Rome 607

débris de ses troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du consul L. Mummius. Le Péloponese, épuisé & ruiné, demandoit la paix: mais Diéus & ceux de sa faction s'y refusoient, parce qu'ils prévoyoient qu'ils seroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites Mummius arriva, & Métellus retourna en Macédoine.

Ruine de Corinthe.

Av. J. C. 146 de Rome 608

Diéus, aussi mauvais général que mauvais magistrat, eut la témérité de sortir des murs & d'offrir le combat au consul. Il fut entiérement défait: Il pouvoit se retirer dans la ville, s'y défendre quelque temps, & obtenir une capitulation: il s'enfuit à Mégalopolis, où il se tua. Les Achéens, sans chefs, déserterent Corinthe. Mummius y entra sans résistance, fit main basse sur les hommes qui s'y trouverent, vendit les femmes & les enfants; & après avoir fait enlever les vases, les statues, les tableaux, & tout ce qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maisons. L'incendie dura plusieurs jours. Ansi finit Corinthe. La liberté parut se perdre dans ses ruines. Toute la Grece fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Fin du siege de Carthage & ruine

Nous avons vu que les consuls Marcius & Manilius conduisoient le siege de Car-

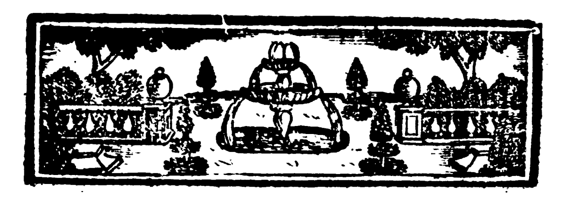
thage avec peu de succès. L. Calpurnius Piso, qui leur succéda, ne montra pas plus de capacité. Les Carthaginois faisoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à se soulever: ils songeoient même à fournir de l'argent & des vaisseaux au faux Philippe, & Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion Emilien, qui servoit en Afrique avec distinction, & qui avoit même souvent réparé les fautes des généraux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas; & sans tirer les provinces au sort, on lui assigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les regles. Mais à sa réputation, & peut-être encore à son nom, le peuple crut qu'il étoit destiné à terminer cette guerre. En effet Carthage se rendit l'année suivante. On la rasa, & le peuple romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir dans le même lieu. Cette ville a été détruite la même année que Corinthe.

de cette ville.

Av. J. C. 146 de Rome 608.

Av. J. C. 146 de Rome 608.





LIVRE NEUVIEME.



CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les accroissements des Romains.

Progrès des Romains dans les six premiers siecles.

DANS l'espace de trois siecles & demi, Rome n'a fait que des progrès très-lents. La prise de Véies, l'an de la fondation 358, est la premiere époque de son aggrandissement. l'usage des troupes soudoyées la mit en état de poursuivre les entreprises qu'elle commençoit, & il ne lui fallut que cent trente ans pour achever la conquête de l'Italie, dans laquelle on ne comprenoit pas la Gaule Cisalpine. La premiere guerre punique, qui dura vingt-trois ans, c'est-à-dire, depuis 390 jusqu'en 512, fut terminée par la conquête de tout ce que les Carthaginois avoient en Sicile. La seconde commença vingt-quatre ans après, losque les Romains s'étoientrendus maîtres de la Corse, de la Sardaigne, qu'ils avoient soumis la Gaule

Cisalpine, l'Istrie, & qu'ils portoient leurs armes en Illyrie. Elle dura dix-sept ans. Ils chasserent de l'Espagne les Carthaginois, & ils acquirent la Sicile, & les îles situées entre l'Afrique & l'Italie. Plus ils avoient fait de progrès, plus il leur étoit facile d'en faire de nouveaux : dans le cours de cinquante & quelques années, ils réduisirent en provinces romaines la Macédoine, la Grece & l'Afrique, & ils rendirent la Syrie tributaire. Alors souverains en quelque sorte des royaumes qu'ils recevoient dans leur alliance, ils parurent les maîtres de tous les peuples connus. Le sénat prit connoissance des querelles des rois, marqua leurs possessions, régla leurs alliances, fixa leurs forces sur terre & sur mer, distribua les provinces, disposa des couronnes; en un mot, il se donna pour le tribunal des nations, & les nations le reconnurent. On obéissoit à quelques magistrats qui portoient ses ordres.

Les choses, Monseigneur, les plus étonnantes au premier coup d'œil, sont quelquefois bien simples. Mais, parce qu'on aime le merveilleux, on a vu dans le sénat une politique profonde, un plan de conduite tracé dès la fondation de Rome, & suivi constamment pendant dix siecles. Si les ennemis de cette ré-

Si leurs ennemis ne se sont pas réunis ce n'est pas que le sénat ait eu pour maxime de les diviser.

publique ne se sont jamais réunis pour l'attaquer ensemble, ou si quelques-uns n'ont fait que des ligues mal concertées, c'est, dit-on, parce que les Romains savoient diviser & on oublie toute l'histoire, pour regarder, comme leur ouvrage, une division qui existoit avant leurs entreprises & avant eux. Mais ces petits peuples, que Rome dès son origine eut tout à la fois pour ennemis, ont-ils jamais su se réunir contr'elle? n'est-ce pas successivement & de proche en proche que d'autres dans la suite lui ont fait la guerre? Les Gaulois avoient cessé leurs courses, lorsque les Samnites prirent les armes; & les Latins attendirent, pour se soulever, que les Samnites eussent été forcés à demander la paix. Quand il fut au pouvoir des Romains d'exterminer le Latium, les Samnites recommencerent la guerre; & quand ceux-ci eurent été subjugués, les Gaulois reparurent. Si les circonstances avoient armé à la fois tous ces peuples, & que le sénat les eût divisés, j'admirerois sa politique.

Les Romains ont-il semé la division dans la Sicile pour s'en préparer la conquête? ont-ils séparé Hiéron des Carthaginois, ou si ce roi s'en est séparé lui-même? Est-ce leur politique ou l'aveuglement de Philippe, qui a armé les uns

contre les autres les Grecs, que la jalousie divisoit depuis si long-temps ? Comment le sénat, si depuis près de six siecles sa maxime constante étoit de diviser, auroit-il eu besoin d'apprendre de Callicrate à soutenir dans l'Achaïe la faction qui lui étoit favorable ?

Comme les circonstances faisoient des Romains une nation conquérante, elles faisoient de tous les peuples des nations qui devoient être conquises. Les petites puissances livroient les grandes, & Rome n'avoit qu'à ne pas refuser sa protection aux peuples qui la recherchoient. Si les Grecs & les Asiatiques avoient été tels que les Gaulois & les Espagnols, les Romains n'auroient conquis ni la Grece ni l'Asie. En effet, Philippe & Antiochus étoient subjugués, & la guerre recommençoit toujours en Espagne & dans la Gaule Cisalpine. Ce sont des pays où il falloit que la république conquît avec ses propres forces : c'est pourquoi lorsque la Grece & l'Asie succomboient, les Gaulois & les Espagnols résistoient encore, & ont résisté long-temps après.

On ne se lasse pas de répéter, *divisez & vous commanderez*, & on admire la profondeur de cette maxime. Faut-il donc un si grand art pour diviser les peuples ; il me semble au contraire qu'il

suffit souvent de les abandonner à eux-mêmes, & d'attendre leurs divisions de la différence des intérêts présents & momentanés qui les aveuglent sur leurs vrais intérêts. La difficulté seroit de les tenir réunis, & de donner à une ligue toute la force qu'elle peut avoir. Mais cette difficulté est un écueil, où tous les politiques échouent. Les Grecs armerent les uns contre les autres, aussi-tôt qu'ils n'eurent plus la guerre avec les Perses; & Philippe, ce politique trop admiré, les trouva divisés. Son attention fut uniquement de ne pas les forcer à se réunir contre lui. Il a réussi par des moyens d'autant moins admirables, qu'il ne lui a fallu que de la mauvaise foi: & d'ailleurs il lui a été facile de tromper des peuples, qui aimoient alors à se tromper eux-mêmes. Le sénat n'a pas même eu cette politique grossiere. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous rappeller qu'il vouloit conserver les trois principales villes de la Grece. N'étoit-ce pas dire aux Grecs: réunissez-vous, si vous ne voulez pas tomber dans la servitude?

Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insu.

A Rome l'administration partageoit les pouvoirs de la souveraineté, de maniere que se soutenant à certains égards & se balançant à d'autres, au moins jusqu'à un certain point, ils concouroient

tous à l'agrandissement de la république. Ce système, qu'on admire avec raison, me paroît s'être fait à l'insu des Romains.

Nous avons vu dans la Grece des républiques, dont le plan avoit été combiné, & où les pouvoirs, par la maniere dont ils avoient été distribués, régloient avec précision les droits des différents ordres & des différents magistrats. A Rome au contraire rien n'est prévu. Lorsqu'on remédie à un abus, on ne juge ni des avantages ni des inconvénients qui en naîtront; & comme la distribution des pouvoirs est uniquement l'effet des querelles qui s'élevent entre les patriciens & les plébéiens, les droits ne sont jamais bien déterminés, & il n'y a que des prétentions entre les ordres & entre les magistrats.

Lorsque le sénat accorda des tribuns au peuple, il ne prévit pas qu'elle seroit la puissance de ces nouveaux magistrats. Il ne créa des censeurs, que parce que les guerres ne permettoient pas aux consuls de faire régulièrement le cens; & il jugeoit si peu des prérogatives de cette magistrature, que personne ne songea d'abord à la briguer. La dictature, qui dans les circonstances critiques étoit la grande ressource des Romains, & qui

suppléoit si bien à la lenteur du gouvernement, ne fut créée que pour éluder les loix, qui protégeoient le peuple sous les consuls. C'est ainsi que les magistratures, que le sénat créoit pour le moment présent, produisoient dans la suite des effets qu'il n'avoit pas prévus; & c'est pourquoi je dis qu'à Rome les circostances ont tout fait & tout combiné.

Parce que les pouvoirs étoient distribués sans précision, les droits étoient mal déterminés; & parce que les droits étoient mal déterminés, les Romains étoient exposés à des dissentions continuelles. Ce n'est certainement pas à dessein qu'on avoit choisi un gouvernement où rien n'étoit déterminé, c'est plutôt parce qu'on n'avoit pas su mieux faire. Cependant il n'est pas douteux que ce gouvernement, par ses vices mêmes, n'ait contribué aux progrès des Romains. Rome sans dissentions eût été moins redoutable. Elles entretenoient l'émulation entre les deux ordres: elles attachoient d'autant plus à la patrie; qu'elles paroissoient donner à chaque citoyen des droits à tous les honneurs; & elles portoient l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme. Sous des loix, qui auroient assuré l'état des citoyens de maniere à prévenir toute espece de dissentions, les

Romains, plus libres, auroient moins senti le prix de la liberté. Dès lors ils n'auroient plus eu la même émulation, le même courage, le même amour de la patrie.

Si cependant les dissentions avoient eu un libre cours, le gouvernement auroit dégénéré promptement en une démocratie monstrueuse; & Rome, sans pouvoir s'aggrandir, eût passé continuellement de la liberté à la servitude, & de la servitude à la liberté. Mais les guerres, qui suspendoient les dissentions, maintenoient une sorte d'équilibre entre les deux ordres, parce qu'elles ne permettoient pas au peuple d'entreprendre tout ce qu'il pouvoit. Le gouvernement des Romains n'a jamais été meilleur que depuis qu'ils prirent les armes contre les Samnites: il dut aux longues guerres tout ce que sa constitution a eu de bon; & il dégénéra d'abord après la ruine de Carthage, parce qu'alors les dissentions devinrent funestes à la république.

Les Romains remarque-t-on, se sont toujours alliés des peuples foibles; & ils s'en sont servi pour subjuguer les plus puissants. Ils ne se sont point hâtés d'appésantir le joug ni sur les uns, ni sur les autres. Ils ont attendu qu'ils fussent accoutumés à obéir comme alliés, avant

Leur agrandissement n'est pas l'effet d'un plan qu'ils se soient fait pour s'agrandir.

de leur commander comme à des sujets ; & c'est par cette maniere lente de conquérir qu'ils ont assuré leurs conquêtes. La chose est en effet arrivée ainsi ; mais il n'y a rien de plus faux en général que de dire : ce peuple à étendu sa domination par tels moyens ; donc ses vues ont été de l'étendre par ces moyens là mêmes. Supposer que les Romains, attentifs à modérer eux-mêmes leur ambition, ont toujours eu la prudence d'attendre qu'on ne pût plus leur résister, c'est leur supposer une conduite dont aucun peuple n'est capable. Il me paroît qu'ils ont dominé aussi-tôt qu'ils l'ont pu ; & que s'ils ont conquis lentement, c'est qu'il n'a pas été en leur pouvoir de conquérir avec plus de rapidité. Comme Rome, par sa constitution, étoit destinée à des conquêtes ; elle étoit aussi par sa constitution même, condamnée à les faire que lentement.

Admirez, dit-on encore, la conduite de ce peuple. Ambitieux de conquérir les nations, il prend les armes, uniquement parce qu'il est de son intérêt de les prendre ; couvrant si bien ses injustices, qu'il paroît toujours juste ; cachant si bien ses vues, qu'on ne démêle pas son ambition. C'est par-là qu'il donne enfin des fers aux peuples étonnés qui

l'avoient pris pour le protecteur de la liberté.

Voilà comme on juge. On veut que Romulus ait été un grand homme, que les six rois, qui lui ont succédé, aient été de grands hommes. On seroit tenté d'en dire autant de tous les sénateurs. En effet, il faudroit une succession non-interrompue de grands hommes, pour supposer avec fondement que les Romains, méditant de bonne heure de grandes conquêtes, se sont fait un plan dont ils ne se sont jamais écartés. Mais sans nous arrêter à combattre des préjugés qui portent sur une supposition tout-à-fait gratuite, essayons de nous faire des idées plus exactes.

Nous jugeons & nous nous conduisons d'après les maximes, dont nous nous sommes fait une habitude. Il y a des siecles où les préjugés généralement reçus arrêtent tout-à-coup l'homme qui a le plus de génie : il y en a d'autres, où, parce que ces préjugés ne subsistent plus, un esprit médiocre fait ce que l'homme de génie n'a pas pu faire. Tout dépend des circonstances où nous nous trouvons.

Il est l'effet des usages que les circonstances ont introduits.

Cette observation est applicable aux peuples. Les maximes, qui s'introduisent lors de leur établissement, font que les uns s'agrandissent sans en avoir formé le

projet ; & que les autres ne peuvent pas s'agrandir, quoiqu'ils en aient l'ambition. Les républiques de la Grece, par exemple, étoient dans le cas des hommes de génie, que les préjugés arrêtent au milieu de leurs progrès. C'étoit une folie à elles d'entreprendre de grandes conquêtes. C'est que les circonstances ne leur avoient pas appris à augmenter leurs forces par les forces des peuples vaincus. Les maximes qu'elles avoient adoptées, étoient trop contraires à cette politique. Partager avec de nouveaux citoyens la gloire qu'elles avoient acquise, c'étoit la diminuer ; & la diminuer, c'étoit la perdre. Ce préjugé les aveugla toujours sur leurs vrais intérêts, & il ne leur fut pas possible de sortir de leur foiblesse.

Les Romains, foibles dans les commencements, ont été forcés de contracter bien vîte des alliances ; & de partager avec les vaincus mêmes, les premiers avantages qu'ils ont dus à leur courage. Si les circonstances leur faisoient une loi d'exterminer les peuples qui leur étoient contraires ; elles leur en faisoient une de s'attacher par toute sorte de moyens, ceux qui pouvoient leur être favorables. Cette politique ne demandoit aucune prevoyance de leur part : il leur suffisoit de voir le danger où ils étoient. C'est ainsi qu'ils se

sont servis par exemple, des Latins & des Herniques pour subjuguer les Volsques & les Toscans. Dans la suite, ils ont continué comme ils avoient commencé; parce qu'en général l'usage est la grande regle des peuples, & que d'ordinaire, lorsqu'ils ont un parti à prendre, ils n'examinent pas ce qu'ils doivent faire, mais ils cherchent ce qu'ils ont fait en pareilles circonstances. Plus vous étudierez l'histoire des nations, plus vous vous convaincrez que l'usage conduit les unes à leur agrandissement, comme il conduit les autres à leur perte.

Si les Carthaginois avoient tenu la même conduite que les Romains, c'eût été l'effet d'une politique éclairée : car elle auroit été en opposition avec les maximes que les circonstances avoient introduites. Devenus puissants de bonne heure, & presque sans obstacles, ils étoient accoutumés à dominer par la force, & ils jugeoient en conséquence que la force seule assure la domination. Ils n'ont donc pas senti le besoin de ménager les peuples. Ils ont appesanti le joug sur les alliés, comme sur les sujets; & ils n'ont pas su conserver, parce qu'ils avoient acquis trop facilement.

Rome au contraire s'accroît plus lentement. Les ennemis se succedent : elle en

trouve par-tout où elle recule ses frontieres, & pendant long-temps ils paroissent toujours plus redoutables. Au milieu de ces guerres, des villes sont détruites, des peuples sont exterminés, & tout ce qui résiste est tôt-ou-tard asservi. Cependant tous les peuples n'osent pas résister. Plusieurs, craignant le sort des vaincus, s'empressent de venir d'eux-mêmes au-devant des vainqueurs. Les uns demandent les droits des citoyens en tout ou en partie : les autres se croienr trop heureux de conserver leurs loix, leurs magistrats, & de se gouverner eux-mêmes sous la protection de la république. Par-là, l'usage s'établit d'accorder de pareils privileges : comme autant de récompenses. Cet usage dure, parce que c'est le caractere des usages de durer, sur-tout dans les républiques qui sont naturellement, pendant des siecles, ce qu'elles ont été d'abord. Elles conservent le même esprit, tant que les circonstances ne changent pas; & cela n'est pas étonnant, puisque le souverain est un corps qui ne meut point, & qui se meut toujours en conséquence des premieres impulsions. C'est en quoi le gouvernement républicain differe du gouvernement monarchique, où l'autorité passe toute entiére d'un homme à un homme, & où le souverain paroît quelque-

fois mourir à chaque changement de ministre.

Les circonstances furent à peu près les mêmes pour les Romains, tant qu'ils ne sortirent pas de l'Italie. Aussi conserverent-ils les mêmes mœurs & la même conduite ; & ils continuerent d'étendre leur domination, par les mêmes moyens qu'ils l'avoient d'abord étendue.

Lorsqu'ils furent maîtres de l'Italie, la guerre étoit étendue parmi toutes les nations connues. Il y avoit des monarques qui vouloient asservir, & il y avoit des peuples qui vouloient rester libres. Les Romains se montrerent au milieu de ces troubles : moment favorable, où les foibles cherchoient une puissance qui les pût défendre, & qui ne parût pas les devoir subjuguer. Ils crurent l'avoir trouvée. Rome en effet, ne pouvoit alors que protéger leur liberté. Si elle la menaçoit, le danger étoit loin encore, & il importoit de se soustraire à un danger présent. Ainsi Marseille se fortifia de son alliance contre les Gaulois ; Sagonte contre Carthage ; les Etoliens contre Philippe ; Attale, les Rhodiens & les Egyptiens, contre les Séleucides. Les Romains n'eurent donc qu'à s'abandonner au courant des circonstances qui les entraînoient dans les Gaules, dans l'Espagne, dans la Ma-

cédoine, dans la Grece, dans l'Asie, dans l'Egypte. La conquête de ces provinces s'offroit à eux, sans qu'ils l'eussent préparée. Ils n'avoient qu'à recevoir dans leur alliance les peuples qui les appelloient. En montrant quelques légions, ils les réunissoient contre l'ennemi commun : ils abattoient les grandes monarchies ; & parce que dans ces guerres, ils étoient la puissance dominante, lorsqu'elles étoient finies, ils se trouvoient la seule puissance, & tous les peuples passoient sous le joug, les alliés comme les ennemis.

Telles etoient au dehors les circonstances qui favorisoient l'agrandissement des Romains. Voyons quelles étoient au dedans celles qui le favorisoient encore.

Dans un gouvernement tel que celui de Rome, les généraux ne pouvoient pas former de grands projets de conquête. Forcés à se régler sur le temps de leur commandement, de ménager les alliés & même les vaincus, ils accordoient la paix, dès qu'ils avoient assez fait pour mériter le triomphe, & ils paroissoient se refuser d'eux-mêmes à de plus grands succès. Cette conduite, dictée par l'intérêt personnel, servit mieux la république que n'eût fait l'ambition du peuple & du sénat. Elle lui donna une apparence de justice & de modération, & elle fit croire

que

que Rome ne prenoit les armes que pour défendre ſes alliés.

Cette erreur livra les nations. Elles ne prirent aucune précaution contre un danger, qu'elles ne voyoient pas, parce qu'il étoit encore loin d'elles. Juſqu'alors elles n'avoient vu que des conquérants qui, tels qu'Alexandre ou Cyrus, combattoient avec leurs ſeules forces, & ne combattoient que pour eux; & elles n'avoient pas appris qu'on pouvoit parvenir à la monarchie univerſelle en combattant avec les forces des autres & pour les autres. Rome continua de montrer en apparence la même modération, tant que ſes généraux, bornés dans le temps de leur commandement, furent obligés de donner la paix, lorſqu'ils pouvoient ſe promettre de nouveaux avantages. De la ſorte elle cachoit ſon ambition ſans avoir projetté de la cacher. Elle s'agrandiſſoit inſenſiblement, & les peuples, qui s'étoient occupés de leurs querelles, où qui l'avoient appellée à leur ſecours, furent étonnés de ſe voir aſſervis par une puiſſance, dont l'alliance avoit paru devoir aſſurer leur liberté.

Un empire tel que celui d'Alexandre, eſt d'autant plus foible, qu'il eſt plus vaſte. Tout s'y trouve toujours en diſproportion. Comme le vainqueur eſt ſupérieur, lorſqu'il faut aſſujettir, parce qu'alors il agit

Circonſtance, où l'empire de la république romaine fut le mieux affermi.

avec toutes ses forces réunies ; le vaincu devient supérieur à son tour, lorsqu'il faut conserver, parce qu'alors le conquérant est obligé de diviser ses forces.

Après la destruction de Carthage, l'empire de la république romaine étoit plus solidement établi, parce qu'elle ne l'avoit pas conquis avec ses seules forces. Les alliés qu'elle avoit armés pour son agrandissement, avoient le même intérêt qu'elle-même à lui conserver ses conquêtes. Toutes les parties de cet empire se soutenoient donc mutuellement. Elles étoient comme en équilibre autour d'un centre commun. Tout s'y trouvoit en proportion. Les causes qui conservoient, étoient les mêmes que celles qui avoient subjugué ; & les peuples se forçoient les uns les autres à plier sous un joug, que Rome seule n'eût pas pu leur imposer.

Cependant, quoique cet empire fût formidable par-tout où la république pouvoit réunir plusieurs alliés contre un ennemi ; il étoit foible en Italie, où elle étoit abandonnée à ses propres forces, & environnée de peuples qui étoient prêts à se soulever. Aussi c'étoit-là qu'il falloit porter la guerre : mais ce projet étoit trop hardi pour tout autre qu'Annibal.

Circonstances du cet

Lorsque toutes les nations seront au rang des sujets, Rome se trouvera dans

la même position que si elle eût conquis avec ses seules armes. L'équilibre disparoîtra donc, & les forces du peuple souverain, ne seront plus en proportion avec les forces das peuples subjugués. L'empire alors ne se soutiendra que par l'asservissement, dont les nations se seront fait une habitude. empire doit s'affoiblir.

Il en naîtra un autre inconvénient : c'est que la république ne pourra pas s'assûrer des armées qu'elle entretiendra dans les provinces. Ne connoissant plus Rome, dont elles seront éloignées, elles se donneront à leurs généraux & de-là naîtront des guerres civiles. Ce temps n'est pas loin. Les succès des dernieres guerres l'ont avancé, & les nouvelles provinces romaines sont un premier pas vers la décadence.

Cette république ne fut donc jamais mieux affermie, que lorsqu'elle se contenta d'être la puissance dominante. Mais forcée par sa constitution à s'agrandir, elle s'agrandira encore. Elle voudra tout envahir : elle ne verra que des sujets de triomphe dans des entreprises qui ruineront sa constitution même jusques dans les fondements. Elle enlevera les richesses de tous les souverains. Elle ruinera les royaumes dont elle voudra faire des provinces. Elle détruira pour acquérir ; & ce-

pendant elle croira avoir augmenté sa puissance, parce qu'elle comptera les peuples assujettis, & qu'elle ne considérera pas combien elle les a rendus misérables.

Plus les provinces s'épuiseront, plus elles seront asservies. Mais Rome, puissante uniquement par leur foiblesse, s'affoiblira tous les jours elle-même. Le luxe corrompra les mœurs : la prospérité achevera de détruire la discipline que la mollesse condamnera : l'amour de la patrie s'éteindra peu-a-peu : le nombre des vrais citoyens diminuera tous les jours ; & Rome deviendra la proie des soldats qu'elle armera pour sa défense. Tel sera bientôt le sort de cette république. Nous la verrons obéir dans sa décadence à la force des circonstances, comme elle y a obéi dans sa prospérité.

Ce n'est point par politique que les Romains ont été constants dans certaines maximes.

Les progrès non interrompus des Romains, pendant plusieurs siecles, sont l'effet de la constance avec laquelle ils ont suivi certaines maximes; & cette constance est ce qu'on a pris pour une politique réfléchie. Mais ces maximes dont on leur fait honneur, ils ne les ont point méditées. Ils ont été constants dans des préjugés qui leur ont réussi, comme nous le sommes nous-mêmes dans des préjugés qui ne nous réussissent pas, & nous sommes plus étonnants qu'eux. En ce genre, la

constance est le caractere de toutes les nations.

C'est uniquement parce que les circonstances ne changeoient pas, ou changeoient peu, que les Romains continuoient d'être attachés aux maximes anciennes. En effet, la politique, variable par elle-même, change avec les chefs qui gouvernent : il n'y a donc que l'uniformité des circonstances qui puissent forcer un peuple à suivre constamment les mêmes maximes. Les circonstances changerent sensiblement après la ruine de Carthage : nous verrons les maximes changer avec elles, & les Romains perdront cette constance qu'on prenoit pour politique de leur part.

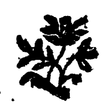
Quand je dis que les circonstances peuvent seules rendre un peuple constant dans ses maximes, je parle en général : il faut excepter les Spartiates dont la constance a été l'ouvrage de la politique, parce qu'elle étoit l'effet de la législation de Lycurgue ; & ce qui prouve le pouvoir des circonstances, c'est que ce législateur n'a réussi que parce qu'il en arrêta le cours & qu'il les rendit en quelque sorte immuables. Or, ce qu'il faut admirer dans la constance des Spartiates, ce ne sont pas les Spartiates mêmes, c'est Lycurgue: de même dans la constance des Romains,

ce ne sont pas les Romains c'est l'enchaînement des circonstances où ils se sont trouvés.

Les Romains ont été supérieurs dans l'art militaire.

Après les observations que je viens de faire, je crois qu'on peut diminuer de l'admiration qu'on a communément pour la politique des Romains. Mais rendons justice aux progrès qu'ils ont fait dans l'art militaire. Nulle part la discipline n'a été plus parfaite, & ne s'est mieux soutenue. Ils devoient au reste perfectionner cet art parce que c'étoit le seul qu'ils cultivoient, parce qu'ils le cultivoient sans interruption & que d'ailleurs la plupart de leurs guerres étoient de nature à leur faire sentir le besoin de la discipline (*).

(*) On peut voir dans le quatrieme livre des *Observations sur les Romains* les causes & les effets de la discipline militaire des Romains.



CHAPITRE II.

Des effets que le luxe doit produire dans la république romaine.

LA vie simple & frugale à laquelle les Romains avoient été forcés pendant plusieurs siecles, paroissoit leur interdire les superfluités dont ils ne connoissoient pas l'usage. Ils aimoient cette simplicité dont ils s'étoient fait une habitude. Elle formoit leurs mœurs : elle régloit leur façon de penser, & elle entretenoit dans le gouvernement cette allure uniforme & constante qui en faisoit toute la force.

Le luxe quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains.

Le luxe, lorsqu'il commença, fut un objet de scandale, parce qu'il étoit contraire aux mœurs, à la façon de penser & au gouvernement. Le cri public, qui s'éleva contre ceux qui l'introduisoient, devoit en retarder les progrès, & en effet il les retarda. On vit des généraux porter au thrésor public les dépouilles des nations vaincues, & ne rien réserver pour eux ; tel fut entr'autres Paul Emile.

Comment ils s'y accoutumerent.

Mais le cri public s'affoiblissoit à mesure que le luxe se répandoit parmi les premiers citoyens. On s'accoutuma peu-à-peu aux

nouveaux uſages. Les anciens tomberent inſenſiblement dans l'oubli. On ne s'en ſouvint que pour les mépriſer. On ne connut plus le ſcandale, & il fut honteux de ne pouvoir s'écarter de la ſimplicité de ſes peres.

Le changement des mœurs ayant changé la façon de penſer, les progrès du luxe en furent plus rapides. Le pauvre ſe corrompit à l'exemple du riche. Si des citoyens oſerent encore s'élever contre la corruption, on les regarda comme des hommes d'un autre ſiecle. On les tournoit en ridicule, ou du moins on les blâmoit, lors même qu'on étoit forcé à leur accorder quelque eſtime. Il étoit facile de prévoir que cette révolution dans les mœurs en préparoit une dans le gouvernement.

Quand il s'eſt introduit chez eux.

C'eſt après la guerre de Syrie, & dans l'intervalle de la ſeconde guerre punique à la troiſieme, que le luxe s'eſt ſur-tout introduit parmi les Romains, & a commencé à faire paſſer chez eux les mœurs de l'orient. Alors pluſieurs loix furent portées particuliérement contre le luxe de la table. Mais elles prouvent un abus, dont elles ne furent pas le remede. Tous les jours de plus en plus en contradiction avec les mœurs les loix ſomptuaires devinrent tous les jours plus inutiles.

Dès que les Romains, renonçant à leur premiere ſimplicité, commençoient à mettre les ſuperfluités au nombre des choſes néceſſaires, ils devoient ſe porter rapidement à tous les excès du luxe : car ils avoient toujours été avides, & ils étoient devenus aſſez puiſſants pour donner un libre cours à leur avidité. Leur utilité avoit été leur unique regle : la force avoit fait leurs droits : au beſoin la perfidie avoit ſuppléé à leur foibleſſe. Nous avons vu parmi eux les plus puiſſants s'approprier les domaines de la république, uſurper les terres des particuliers, enlever à leurs concitoyens juſqu'à la liberté. Cette façon de penſer que le gouvernement même avoit entretenue juſqu'alors, devoit influer de plus en plus dans les mœurs, à meſure qu'on ſe faiſoit de nouveaux beſoins. Comment les Romains, maîtres de dépouiller les nations les plus opulentes, auroient-ils pu ne pas leur enlever toutes les choſes de luxe ?

Il devoit faire des progrès rapides.

L'an de Rome 581, peu avant la guerre de Perſée, le conſul L. Poſthumius Albinus, envoyé par le ſénat dans la Campanie, ordonna aux magiſtrats des préneſtins de lui préparer une maiſon, de venir au devant de lui, & de lui fournir tous les chevaux & toutes les bêtes de charge dont il avoit beſoin pour ſon

Comment l'uſage autoriſa les magiſtrats à fouler les peuples.

voyage. Jusqu'alors les consuls n'avoient jamais rien exigé de pareil. C'est la république qui leur fournissoit les choses nécessaires pour les commissions qu'elle leur donnoit. Les villes par où ils passoient, n'étoient pas même tenues de leur préparer un logement : ils logeoient chez des particuliers avec qui ils étoient liés d'hospitalité. Posthumius, qui avoit passé à Préneste dans un temps où il n'étoit pas en magistrature, voulut, dit-on, se venger des Prénestins, parce qu'ils ne lui avoient pas rendu les honneurs qu'on ne devoit qu'aux magistrats.

Cet exemple, imité par d'autres, devint bientôt un usage. Alors les magistrats de la république parurent autorisés à imposer aux peuples telles charges qu'ils jugeoient à propos, & ils se firent des droits des malversations qu'ils commettoient. Le sénat se hâta de faire publier dans toutes les villes un décret par lequel il défendoit de rien exiger d'elles au-delà de ce qu'il auroit réglé. Il faisoit connoître par-là qu'il désapprouvoit les vexations ; mais il ne les empêcha pas. Si dans la suite des consuls ou des préteurs furent accusés d'en avoir commis, ils eurent ordinairement assez de crédit pour se faire absoudre. Le tribun L. Calpurnius Piso, croyant arrêter cet abus, fit passer une loi qui auto-

rifoit les peuples à se pourvoir devant les juges contre les magistrats concussionnaires. Cette loi fut portée la premiere année de la troisieme guerre punique, c'est-à-dire, dans un temps où elle étoit visiblement en contradiction avec l'esprit même du gouvernement. Elle devoit être sans force, puisque le sénat donnoit lui-même l'exemple de la perfidie & de l'injustice.

Avidité avec laquelle les Romains rechercheent les choses de luxe.

Les Romains passerent presque subitement de la plus grande simplicité à la recherche des choses de luxe. Dans les commencements encore incapables de les apprécier par eux-mêmes, ils s'y porterent d'abord avec plus d'avidité que de goût : ils parurent n'en faire cas que parce qu'elles avoient un prix chez les peuples auxquels ils les enlevoient, & ils les envahirent avec une sorte de férocité. C'étoient des soldats qui alloient au butin.

Quand une nation fait jouir des choses de luxe, ses mœurs deviennent plus douces, parce qu'elles s'amollissent. Alors il y a une sorte de lâcheté dans son caractere. Moins capables des fatigues qu'il faudroit prendre pour se procurer de nouvelles superfluités, elle se repose dans la jouissance de celles qu'elle a, & elle paroît moins avide.

Mais les Romains avoient apporté le

luxe chez eux, & ils ne s'amollissoient pas encore. C'est qu'il leur avoit été plus facile de dépouiller les nations, que d'apprendre à jouir des superfluités qu'ils leur enlevoient. Ils conservoient donc le même courage; ou plutôt la même férocité qu'ils avoient eue; lorsque leur maniere de vivre étoit encore simple & frugale; & par conséquent ils étoient d'autant moins capables de mettre des bornes à leur avidité qu'ils recherchoient les choses de luxe avec moins de connoissance.

Dans les commencements, l'avidité eut pour objet d'enrichir le trésor public.

Lorsque les généraux ne s'étoient pas encore fait un besoin de ces choses, ils paroissoient ne dépouiller les nations, que pour triompher avec plus de magnificence; & après avoir étalé des richesses, que le peuple dans les commencements, regardoit avec plus d'étonnement que d'envie, ils les déposoient dans le thrésor public pour les besoins de l'état. Par-là, l'esprit du gouvernement devenoit tous les jours plus avide. Il le devenoit sans scrupule, parce que l'intérêt public le justifioit: & les Romains s'accoutumoient à regarder les dépouilles des peuples vaincus, comme le principal fruit de leurs victoires.

Cette avidité, qui caractérisoit le gouvernement, fut entretenue par l'empressement des nations à rechercher la pro-

tection du peuple romain. Elles se ruinerent pour l'acheter ou pour la conserver, & Rome ne mit plus de bornes aux tributs qu'elle imposoit. Elle crut avoir des droits à tout ce qu'on ne pouvoit pas lui refuser.

Dans la suite les généraux furent avides pours'enrichir eux-mêmes.

Dès que le gouvernement devenoit tous les jours plus avide, il n'étoit pas possible que les généraux, qui s'accoutumoient au luxe des provinces conquises, se fissent toujours un point d'honneur d'être désintéressés. Ils détournerent donc à leur profit une partie des thrésors qu'ils enlevoient aux nations: ils imposerent des tributs dont ils ne rendoient aucun compte : ils vendirent leur protection : ils s'approprierent les biens des particuliers & des provinces ; en un mot, ils commirent, dans leurs départements, les vexations que le gouvernement de la république commettoit par-tout.

Effets que cette avidité devoit produire.

L'intervalle de la seconde guerre punique à la troisieme, est le temps où les provinces étoient une source plus abondante de richesses. Mais l'avidité, qui tarira cette source, armera bientôt les Romains les uns contre les autres. Rome sera déchirée par des guerres civiles. Elle finira par avoir un maître ; & les revenus d'un empire, qui absorbera toutes les richesses des nations les plus

opulentes, ne suffiront pas à un seul homme.

L'oisiveté qui contribue à l'agrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux.

Pendant que le luxe se répandoit, les Romains conservoient des usages qui s'étoient établis dans les temps où ils ne le connoissoient pas; & ces usages rendoient le luxe encore plus pernicieux pour eux.

Ils auroient cru se dégrader en cultivant les arts: c'est un vieux préjugé, que les circonstances avoient fait naître. Il étoit naturel qu'une nation de soldats abandonnât les arts à ses esclaves; & dès qu'elle les leur avoit abandonnés, il étoit naturel encore qu'elle dédaignât de les cultiver elle-même. En temps de paix, les Romains, qui n'avoient point de champ, étoient donc dans une grande oisiveté. Tel étoit le sort de la plus grande partie des citoyens, que les censeurs distribuoient ordinairement dans les quatre tribus de la ville.

Pendant cinq siecles ou environ, cette oisiveté ne contribua pas peu à l'agrandissement de la république. Car Rome auroit eu moins de soldats, si les citoyens avoient été plus occupés, & c'est la nécessité de subsister qui faisoit desirer la guerre. Si le peuple se plaignoit de n'avoit point de part aux champs qu'il avoit conquis, les patriciens l'appaisoient en cédant,

à chaque fois, quelque partie de l'autorité. Comme tous les tyrans, plus avares qu'ambitieux, ils aimoient mieux abandonner des magiſtratures que des arpents de terres; & parce que les diſſentions n'étoient favorables qu'à l'ambition des tribuns, chaque année la guerre redevenoit l'unique reſſource du peuple, qui avoit toujours été trompé dans ſon attente, & qui devoit l'être encore. Or, cette reſſource fut aſſurée, tant que les Romains ne porterent pas leurs armes hors de l'Italie.

La républiqne devoit pencher vers ſa ruine, auſſi-tot que le changement des circonſtances changeroit l'influence des cauſes qui l'avoient élevée. C'eſt ce qui arriva après la ſeconde guerre punique, & plus ſenſiblement encore après la troiſieme. Alors la guerre ne pouvoit plus faire diverſion aux diſſentions domeſtiques, parce qu'il n'étoit pas poſſible de mener à l'ennemi, d'un moment à l'autre, une grande partie des citoyens; & le peuple, à qui le butin manquoit, reſtoit ſans reſſource, parce qu'il ne ſavoit pas ſubſiſter de ſon travail. Cependant il étoit plus nombreux que jamais. Or, un peuple oiſif, qui n'a pas de quoi ſubſiſter, & qu'on ne peut arracher à ſes diſſentions, ſera naturellement porté à cauſer des révolutions dans le

gouvernement : car il n'a d'espérance que dans les troubles, & sa cupidité est excitée par le luxe qui lui rend sa misere plus sensible.

Si pendant un temps le partage de l'autorité fut l'objet des dissentions, ce sera désormais le partage des richesses. Les pauvres se souleveront, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Les riches s'armeront, parce qu'ils ont tout perdu, s'ils cessent d'être riches, & l'or, qui distingue seul les citoyens, coûtera plus à céder que les dignités.

Il coûtera d'autant plus à céder, qu'il tiendra lieu de tout dans un gouvernement où tout deviendra vénal. Celui qui sera assez riche pour acheter les suffrages, sera sûr d'obtenir les magistratures : celui qui les obtiendra sera sûr de s'enrichir encore ; & on les ambitionnera par avarice.

Les mêmes usages sont bons ou mauvais suivant les circonstances. Un peuple sans arts & sans métiers, est ce qu'il falloit à Rome, tant que la guerre se fit en Italie; parce qu'alors cette ville n'avoit besoin que de soldats. Il n'en fut pas de même dans la suite. Plus un empire est étendu, plus il importe que la capitale soit remplie de citoyens laborieux. Ainsi, comme le désœuvrement du peuple avoit été une des

causes de l'agrandissement de la républi-que, il devoit être aussi une des causes de sa décadence.

Au lieu de soldats, Rome ne renfermoit plus qu'une populace affamée, que la prospérité de l'état rendoit insolente, & que la misere soulevoit contre les riches. Pour la faire subsister, on étoit contraint de prendre dans le thrésor public, & de lui distribuer du bled, du lard, de l'huile & autres choses semblables. Cependant cette populace, qui croyoit avoir conquis l'univers, ne pouvoit se résoudre à vivre uniquement d'aumônes; & elle demandoit des terres, que les propriétaires ne vouloient pas céder.

Tôt-ou-tard, le luxe ruine les nations chez lesquelles il s'introduit. Il y a un temps, à la vérité, où il paroît multiplier la masse des richesses, Il anime l'industrie, il multiplie les arts, il fait fleurir le commerce: il met tout en valeur, en un mot, & il fait jouir de tout.

Le luxe ruine tôt ou tard les états.

Il met tout en valeur, dis-je, excepté l'agriculture, à laquelle il nuit nécessairement, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Il suffit de rappeller ici, que les souverains, pour fournir à leur superflu & à celui des grands, sont dans la nécessité de multiplier les impôts; & qu'après les

avoir multipliés, ils sont dans la nécessité de les multiplier encore. De génération en génération, ils sont d'autant moins riches, qu'ils font plus d'efforts pour augmenter leurs revenus; parce que d'un côté, tout enchérit pour eux comme pour leurs sujets, & que de l'autre, la source des richesses se tarit, à mesure que les campagnes tombent en friche.

Mais le luxe ne ruine l'agriculture qu'insensiblement, & pendant un temps, il porte l'abondance dans les villes où les citoyens qui n'ont rien, sont assurés de vivre de leur travail. Si c'est un avantage, au moins n'est-il que passager.

Comme le luxe force les plus riches à dépenser continuellement au-delà de ce qu'ils ont, il viendra un temps où ils seront réduits malgré eux à vivre d'économie. Alors les arts de luxe cesseront d'être cultivés, ceux qui en vivoient tomberont dans la misere, & les villes seront ruinées comme les campagnes.

Effets qu'il a produit à Rome.

Le luxe des Romains, qui ruinoit les provinces conquises, ruina de bonne heure l'agriculture en Italie, parce que les grands sacrifierent à leur magnificence & à leurs caprices, les terres dont ils

s'étoient emparés ; & comme les citoyens regardoient au dessous d'eux de cultiver les arts, il arriva qu'à Rome, le luxe n'eut pas même l'avantage passager de faire subsister les pauvres.

Le peuple étoit donc dans la misere, & souvent les citoyens, qui paroissoient dans l'opulence, se trouvoient pauvres eux-mêmes, parce qu'ils l'étoient de tout ce qu'ils n'avoient pas. Dans cet état des choses, il ne pouvoit naître que des troubles : d'un côté, le thrésor public ne suffisoit pas aux besoins d'une populace nombreuse, qui manquoit de pain, & qui n'en savoit pas gagner ; de l'autre les loix ne pouvoient réprimer les grands, dont l'avidité dépouilloit indistinctement les sujets de la république, les alliés & les citoyens. D'après ces considérations, vous jugez, Monseigneur, que les dissentions, qui ont été suspendues par des guerres, ne tarderont pas à recommencer, & qu'elles seront bien différentes de celles que nous avons vues.





CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Cracchus.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement.

L'ETUDE de l'histoire, comme je l'ai déja remarqué, ne demande pas, Monseigneur, qu'on apprenne tout ce qui est arrivé. Il y a un choix à faire, & nous sommes conduits dans ce choix par l'objet que nous nous proposons.

Jusqu'ici nous avons considéré tout ce qui a pu contribuer à la grandeur des Romains. Actuellement que plusieurs nations ont été subjuguées, & que nous prévoyons la chûte des monarchies qui subsistent encore, il nous reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement jusqu'à la ruine de la république. C'est par rapport à cet objet que je choisirai les faits dont je vous entretiendrai.

Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne.

La guerre continuoit en Espagne, & les Romains s'y montroient tels qu'ils s'étoient montrés en Afrique. Nous avons vu que Viriatus avoit défait le préteur Vétilius. Il eut de nouveaux succès : il eut aussi des revers. Mais, tant qu'il vécut, il soutint avec gloire tout l'effort des enne-

mis. Humain, juste, intrépide, endurci à la fatigue, grand capitaine, il n'eût jamais d'autres intérêts que ceux des peuples dont il prenoit la défense : il partageoit également avec ses soldats le butin & le danger, & il étoit à leur tête comme un chef parmi ses égaux.

Q. Cécilius Métellus Macédonicus commandoit depuis deux ans en Espagne, lorsqu'on lui donna pour successeur, Q. Pompéius Népos, qui sans talents & sans naissance, s'étoit élevé au consulat par une perfidie. Lélius, ami de Scipion l'Africain, demandoit le consulat. Pompéius, qui feignoit d'être ami de l'un & de l'autre, s'offrit de solliciter pour Lélius, & le supplanta. Av. J. C. 141. de Rome 613.

Ennemi de Pompéius, Métellus donna des congés à tous les soldats qui en demanderent : il dissipa les munitions de guerre & de bouche, & il ordonna de laisser mourir de faim les éléphants. A cette conduite d'un homme qui avoit paru jusqu'alors aussi bon citoyen que bon général, on pouvoit juger qu'on n'étoit pas loin des temps où la république seroit tout-à-fait sacrifiée à des vues particulieres. Si Métellus, parce qu'il étoit ennemi de Pompéius, vouloit le faire échouer, il auroit pu s'en reposer sur l'incapacité de ce consul, qui n'eut aucun succès, quoique son armée fût au moins de trente mille hommes,

Leur conduite avec Viriathus.

Pendant que Pompéius faisoit la guerre aux Arvaques, Viriathus, qui l'année précédente avoit vaincu le proconsul Fabius Servilianus, le défit encore, & le poussa dans un poste, d'où les Romains pouvoient difficilement lui échapper. Dans cette conjoncture, il fit des propositions, parce qu'il crut pouvoir assurer la paix; & par le traité, que le sénat & le peuple ratifierent, on convint de garder de part & d'autre tout ce qu'on possédoit. Viriathus avoit alors étendu sa domination sur le Tage & sur l'Ebre, & les Romains commençoient à se lasser de cette guerre, qui duroit depuis neuf ans.

Av. J. C. 141 de Rome 613

Si Viriathus comptoit sur la foi des traités, il ne connoissoit pas le sénat. Dès l'année suivante, les hostilités recommencerent. On avoit continué le commandement à Pompéius dans l'Espagne citérieure; & dans l'Espagne ultérieure, le consul Q. Servilius Cépio avoit succédé à son frere Fabius Servilianus. Servilius, aussi-tôt qu'il fut arrivé dans sa province, commença par chercher des prétextes pour rompre la paix; & bientôt après, sans en chercher davantage, il arma ouvertement. Le sénat même l'y autorisa.

Viriathus, qui n'avoit pas prévu cette perfidie, fut réduit à fuir devant l'armée du consul. Ses alliés ne lui donnerent

aucun secours. Comme ils n'avoient pas pu se concerter pour leur défense commune, ils n'oserent prendre les armes, & quelques-uns furent même forcés de se soumettre aux Romains. Alors Servilius médita une nouvelle trahison. Il offrit la paix, si on lui livroit les chefs de plusieurs villes, qui s'étoient soustraites à la république; & lorsqu'on les lui eut livrés, il y mit une nouvelle condition : il demanda que Viriathus livrât ses armes, & s'abandonnât lui-même à la discrétion du sénat. La guerre continua. Il n'étoit pas néanmoins au pouvoir du consul de la conduire avec succès; car ses troupes, auxquelles il étoit odieux, le méprisoient, & se soulevoient contre lui. Il fit assassiner Viriathus. Av. J. C. 140 de Rome 614

Leur conduite avec les Numantins.

Pompéius assiégeoit alors Numance. Après avoir ruiné ces troupes devant cette place, il fit avec les Numantins un traité qui le déshonoroit, & lorsque, l'année suivante, il remit le commandement au consul M. Popilius Lénas, il eut l'impudence de nier ce traité qu'il avoit conclu en présence des principaux officiers de l'armée. Popilius renvoya la décision de cette affaire au sénat, & suspendit les hostilités. Mais Pompéius persista toujours à nier un fait de la derniere évidence; & le sénat qui ne vouloit pas la

paix, jugea qu'il n'y avoit point eu de traité.

Popilius, ayant recommencé la guerre, fut battu, & perdit une partie de son armée. Le consul C. Hostilius Mancinus,

Av. J. C. 137 de Rome 617

qui lui succéda, ne fit que des fautes, & n'éprouva que des revers. Ses soldats, effrayés à la vue des ennemis, n'osoient plus sortir du camp. Il résolut de s'éloigner, & il choisit une nuit pour sa retraite. Mais, quoiqu'il eût vingt mille hommes, quatre mille Numantins qui le poursuivirent firent un grand carnage de ses troupes, & le pousserent dans des défilés, où ils l'enfermerent. Il leur envoya un héraut pour entrer en composition.

Les Numantins refuserent de traiter avec lui : ils avoient appris à se méfier des généraux de la république. Heureusement pour les Romains, ils crurent pouvoir donner leur confiance au questeur Tib. Sempronius Gracchus, dont la probité étoit reconnue; & Gracchus sauva l'armée. Ils étoient bien simples, si la probité d'un seul citoyen les rassuroit contre le sénat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit avec eux, étoit assez justifié par la nécessité où l'on avoit été de le conclure; & s'il étoit honteux pour la république, toute

toute l'infamie en retomboit sur Hostilius. Ce consul, qui eut ordre de venir rendre compte de sa conduite, fut remplacé par son collégue, M. Emilius Lépidus, qui fit la guerre aux Vaccéens contre la défense du sénat, & qui perdit six mille hommes dans une déroute.

La conduite du sénat avec les Numantins fut la même que celle qu'il avoit tenue avec les Samnites après le traité des Fourches Caudines. Il ordonna qu'Hostilius & tous ceux qui avoient garanti le dernier traité, seroient livrés à l'ennemi, & Hostilius, se piquant d'autant de générosité que Sp. Posthumius, invita lui-même le peuple à autoriser ce décret. Mais le peuple ne consentit point que Gracchus fût livré, & Hostilius qu'on livra seul, ne fut pas accepté par les Numantins.

Av. J. C. 135 de Rome 618

Cette nouvelle perfidie ne releva pas les affaires des Romains. Contre une ville où il n'y avoit jamais eu plus de huit mille soldats, il fallut enfin armer jusqu'à soixante mille hommes: on en donna le commandement à Scipion l'Africain, qu'on jugea seul capable de terminer cette guerre; & encore ce général ne crut-il devoir marcher contre les Numantins, qu'après avoir employé une année à rétablir la discipline dans les troupes.

Av. J. C. 133 de Rome 620

Numance fut rasée, & on vendit tous les citoyens, qui survécurent à la ruine de leur ville.

Pendant cette guerre, on voit que les Romains vont ouvertement à la tyrannie par toutes sortes de voies, que les généraux, sans égard pour les ordres du sénat, ne forment des entreprises que pour assouvir leur avidité, & que dans la prospérité de la république, la discipline commence à se perdre. Une révolte des esclaves en Sicile va nous faire remarquer d'autres abus. Elle commença deux ans avant la ruine de Numance.

Soulévement des esclaves.

Les citoyens riches avoient rempli les campagnes de Sicile & d'Italie d'esclaves, qu'ils traitoient avec plus de dureté que leurs bêtes, parce qu'ils les acquéroient à plus vil prix. Leur avarice sordide & barbare, qui refusoit à ces malheureux jusqu'aux choses les plus necessaires, les forçoit à vivre de brigandage. Ils les y invitoient eux-mêmes, afin d'être dispensés de les nourrir; & ils les protégeoient contre les poursuites des préteurs, auxquels il étoit difficile d'en faire justice.

En Sicile, où ce désordre étoit plus grand qu'ailleurs, les esclaves marchoient en troupes, & formoient des bandes de voleurs, qui commettoient impunémen

toutes ſortes de violences. Ce genre de vie, où ils faiſoient enſemble l'eſſai de leur courage, leur fit connoître leurs forces, & ils réſolurent de ſe ſouſtraire à des maîtres auſſi avares que cruels. Un de leurs chefs, nommé Eunus, à la tête de ſoixante-dix mille, prit toutes les marques de la royauté. Il ſe faiſoit appeller Antiochus, parce qu'il étoit de Syrie, & bientôt on compta juſqu'à deux cents mille eſclaves qui ſe ſouleverent dans les différentes parties de la Sicile. Ces brigands commirent des cruautés inouies. Ils ſe défendoient en déſeſpérés, comme des hommes qui n'avoient pour reſſources que la victoire ou la mort. Quatre préteurs, qu'on envoya contr'eux, furent ſucceſſivement battus. Le conſul C. Fulvius, collégue de Scipion l'Africain, les combattit ſans ſuccès. Son ſucceſſeur au conſulat, L. Calpurnius Piſo, le même qui avoit fait paſſer la loi contre les magiſtrats concuſſionaires, remporta ſur eux la premiere victoire; & l'année ſuivante, le conſul P. Rupilius Népos acheva de les exterminer. Ceux qui ne périrent pas dans les combats, expirerent ſur la croix. Pendant cette guerre, à Rome & dans pluſieurs villes d'Italie, les eſclaves formerent une conſpiration, qui fut découverte, & qui n'eut pas de ſuite. Av. J. C. 132 de Rome 622

M 2

Loi qui regle que les élections se feront par scrutin.

Aux désordres que les citoyens puissants causoient dans les provinces, on peut juger de l'abus qu'ils faisoient de leur crédit à Rome même. Une loi, portée pendant la guerre de Numance, donne occasion de remarquer qu'ils ne laissoient plus au peuple la liberté des suffrages.

Jusqu'à l'an de Rome 615, les suffrages avoient été donnés de vive voix. Cette maniere de procéder aux élections avoit l'avantage de pouvoir éclairer le peuple sur les candidats, auxquels il devoit la préférence, parce qu'on discutoit publiquement le mérite de ceux qui se présentoient. Mais quand le temps fut arrivé, où l'avidité commençoit à faire briguer les magistratures, les citoyens puissants employerent les menaces & la violence pour se rendre maîtres des élections; & le peuple sentit, qu'en continuant de donner ses suffrages de vive voix, il n'avoit plus la liberté de choisir ses magistrats. Alors on fit une loi qui régla que désormais les élections se feroient par scrutin, c'est-à-dire, en comptant les billets, où chacun auroit écrit le nom de celui qu'il choisissoit.

Cette loi rendit la liberté des suffrages. Mais le peuple, qui se corrompoit, ne devoit jouir de cette liberté, que pour

vendre les magiſtratures ; & le ſecret du ſcrutin, favoriſoit tout-à-fait ce nouvel abus. Quand il n'y a plus de mœurs, les loix paroiſſent moins faites pour remédier aux inconvénients, que pour les conſtater.



CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

IL y avoit alors à Rome une populace immenſe, les plus grandes richeſſes, la plus grande pauvreté, & tous les vices qui vont à la ſuite du luxe. Alors nâquirent des troubles qui ne finiront qu'avec la république. Ils commencerent l'année de la ruine de Numance, lorſque Scipion étoit encore devant cette place qu'il tenoit bloquée.

Circonſtances où les troubles commencent ſous le tribunat de Tiber. Gracchus

Gracchus offenſé de ce qu'on n'avoit point eu d'égard pour le traité dont il étoit l'auteur, fut encore irrité contre le ſénat, qui l'eût livré aux Numantins, ſi le peuple ne s'y fût oppoſé. Senſible à cette injure, il chercha l'occaſion de ſe venger, & il ſe fit élire tribun. Quoique plébéien y jouiſſoit par ſa famille d'une grande conſidération. Il étoit beau-frere

de Scipion, gendre d'Ap. Claudius prince du sénat, & son pere, deux fois consul, avoit obtenu les honneurs du triomphe. C'est ce même Sempronius, qui avoit épousé Cornélie, fille du premier Africain. D'ailleurs avec une réputation de courage, de prudence & de probité, Gracchus avoit encore une éloquence qui le mettoit bien au-dessus des orateurs de son temps, & une figure qui paroissoit donner un nouveau prix à son éloquence & aux autres qualités de son ame.

Motifs de Tibérius pour renouveller la loi Licinia.

Il entreprit de renouveller la loi Licinia, par laquelle il étoit défendu à tout citoyen d'avoir plus de cinq cents arpents de terre. L'objet de ce tribun n'étoit pas uniquement de soulager la misere du peuple : il vouloit sur-tout que les campagnes fussent désormais cultivées par des citoyens, jugeant les esclaves dont elles étoient remplies, inutiles pour la guerre & dangereux pendant la paix.

Oppositions des riches.

Il y avoit long-temps que la loi Licinia étoit tombée dans l'oubli. Elle paroissoit proscrite, & les riches ne s'attendoient pas à la voir revivre. Il seroit difficile de se représenter la fureur avec laquelle ils s'éleverent contre les desseins de Tibérius. On n'avoit jamais rien vu de semblable dans les querelles fréquentes, que le partage des terres avoit autrefois suscitées.

C'est que l'avarice s'étoit accrue avec les richesses, & que le temps étoit arrivé, où on défendroit ses biens par toutes sortes de violences, parce qu'on les avoit acquis par toutes sortes de voies.

Le tribun, qui prévoyoit les oppositions des riches, avoit apporté quelque adoucissement à la loi Licinia. Il consentoit que chaque enfant de famille pût avoir en propre deux cents cinquante arpents; & il n'exigeoit pas qu'en restituant les terres qu'on avoit usurpé, on rendît compte des fruits dont on auroit joui. Mais ces adoucissements mêmes aigrissoient les riches, parce que l'équité, dont on paroissoit user à leur égard, les rendoit plus odieux, s'ils ne se laissoient pas dépouiller. Ils traiterent Tiberius de séditieux, de perturbateur du repos public. Parce qu'ils ne voyoient qu'eux dans la république, ils l'appelloient l'ennemi de l'état; & ils l'accusoient d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il prenoit les intérêts du peuple.

Adoucissement que Tibérius apportoit à cette loi.

Plus ils déclamoient contre lui avec animosité, plus lui-même il montroit de modération. Il leur demandoit s'ils ne pourroient pas vivre avec cinq cents arpents. Il leur représentoit la misere des citoyens, auxquels ils refusoient des terres. Il s'élevoit contre l'abus, qui ôtant

Raison avec lesquelles il combattoit les riches.

aux pauvres la ressource de vivre en cultivant les champs des riches, autorisoit les grands propriétaires à nourrir dans de vastes domaines leurs esclaves plutôt que leurs concitoyens. *Les bêtes sauvages*, disoit-il, *ont des tânieres pour se retirer, & des hommes, qu'on dit les maîtres de l'univers, n'ont pas un toit pour se mettre à couvert des injures du temps : il ne leur reste que les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues dans les combats.* Il lui étoit d'autant plus facile de rendre la multitude favorable à ses desseins, qu'il plaidoit pour le peuple devant le peuple même. Le jour ayant été pris pour la publication de la loi, le sénat s'assembla.

Comment les riches se défendoient.

A en juger par le passé, il sembleroit que cette compagnie entreroit en composition. En effet elle eût abandonnée des dignités pour conserver ses terres : mais elle ne pouvoit plus faire de ces marchés, & elle étoit moins disposée que jamais à se laisser dépouiller. Si quelques sénateurs vouloient qu'on eût égard aux plaintes des tribuns, le plus grand nombre rejetoit avec idignation un avis qui tendoit à diminuer leur fortune. Ces terres dont on les vouloit déposséder, les uns disoient les tenir de leurs peres, les autres assuroient les avoir acquises de bonne foi;

quelques-uns voilant leur avarice du prétexte de la religion, disoient que leurs ancêtres étoient enterrés dans ces terres, & qu'ils en défendroient les sépulchres jusqu'à la mort. On parla d'employer la violence contre Tiberius ; & après bien des avis on s'en tint au parti qui avoit réussi tant de fois ; c'est-à-dire à la voie d'opposition. On choisit à cet effet le tribun M. Octavius Cécina, qui, quoiqu'ami de Tiberius, entra facilement dans les vues des riches, parce qu'il étoit riche lui-même, & qu'il eût beaucoup perdu si la loi eût été portée.

Inconvénients de la loi Licinia.

Il est certain que la loi Licinia avoit de grands inconvénients. Il s'agissoit de ruiner les premieres familles, qu'on regardoit comme le soutien de la république. Les recherches auxquelles elle obligeoit, pouvoient occasioner bien des troubles. Il en devoit naître des procès sans fin. Après avoir réduit les plus grands propriétaires à cinq cents arpents, il n'étoit pas sûr qu'il restât des terres pour tous les citoyens qui n'en avoient pas ; & il paroissoit au contraire que la loi, qui devoit ruiner les riches, ne pouvoit pas pourvoir au soulagement de tous les pauvres. C'est sur ces motifs qu'Octavius fonda son opposition.

Elle passe.

Tiberius cependant ne renonça pas à

ses desseins. Il remonta à l'institution du tribunat : & après avoir montré quel en avoit été le motif, il représenta que si le peuple avoit pu déposer un roi, & abolir la royauté même, il pouvoit, à plus forte raison, déposer un tribun qui abuseroit de son autorité, & abolir le tribunat, si cette magistrature devenoit contraire à ses intérêts. Il demanda donc que le peuple décidât, qui de lui ou d'Octavius, lui étoit contraire ou favorable; & que celui des deux qui seroit déclaré avoir abusé des privileges de sa place, fût déposédé sur le champ.

après que Tibérius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y opposoit.

Cette entreprise, jusqu'alors sans exemple, lui réussit : Octavius fut déposé. La loi Licinia ne trouva plus d'opposition, & on nomma, pour la faire exécuter, trois commissaires, Tibérius, son beau-pere Ap. Claudius, & son frere C. Gracchus, qui servoit alors sous Scipion, au siege de Numance.

Puissance de Tibérius.

Tibérius disposa de la place d'Octavius en faveur d'un homme qui lui étoit dévoué. Alors absolu dans le tribunat, il fut en quelque sorte maître de la république. Il pouvoit suspendre les fonctions de tous les magistrats, & aucun d'eux ne pouvoit rien entreprendre sans son consentement.

Il fait de

Tant de crédit pouvoit le faire soup-

çonner d'aſpirer à la tyrannie. Ses ennemis s'en prévalurent. Ils formerent des complots contre lui, & ſa vie fut en danger. Il falloit donc qu'il humiliât le ſénat ou qu'il pérît dans ſon entrepriſe. C'eſt pourquoi, déterminé à ne plus garder de ménagement, il réſolut de tranſporter toute la puiſſance au peuple. Il propoſa d'abréger le temps de ſervice des ſoldats, d'appeller au peuple de tous les jugements, & de mettre dans les tribunaux autant de chevaliers que de ſénateurs. Le ſénat étoit ſur-tout offenſé de cette derniere propoſition, lorſque de nouveaux projets l'irriterent encore d'avantage.

Nouvelles propoſitions qui ſoulevent le ſénat.

Attalus Philométor, dernier roi de Pergame, mourut cette année. Il légua ſes états au peuple romain; & déja les ſénateurs regardoient d'un œil avide la ſucceſſion de ce prince, dont ils ſe croyoient les héritiers. Ce fut à cette occaſion que Tibérius leur porta le coup auquel ils parurent le plus ſenſibles. Il propoſa de partager entre les plus pauvres citoyens tout le mobilier d'Attalus & de donner au peuple la diſpoſition des revenus du royaume de Pergame. A cette propoſition les ſénateurs jugerent de ſe venger à quelque prix que ce fût, du tribun qui l'avoit faite.

Av. J. C. 133 de Rome 621

Il demande à être continué dans le tribunat. Tibérius, pour exécuter ses projets, demandoit à être continué dans le tribunat. Il avoit contre lui le sénat, les grands & les tribuns jaloux de son crédit. Mais le peuple lui étoit favorable. Il venoit de s'assembler au Capitole, & il alloit procéder à l'élection, lorsqu'on vint dire à Tibérius, que les sénateurs avoient résolu de l'attaquer jusques dans son tribunal. En effet, leurs esclaves, armés de bâtons, les attendoient à la porte du sénat.

Il est assommé par les sénateurs. Il s'agissoit de faire connoître au peuple le danger qui ménaçoit son tribun. Le tumulte étoit grand : les ennemis de Tibérius l'augmentoient à dessein, & il ne lui fut pas possible de se faire entendre. Réduit à s'exprimer par des gestes, il toucha sa tête des deux mains, pour faire comprendre qu'on en vouloit à sa vie. Aussi-tôt un bruit se répand, jusques dans le sénat que Tibérius demande la couronne. Les sénateurs qui ne cherchoient qu'un prétexte pour user de violence, feignent de prendre l'alarme. Scipion Nasica, fils de celui qui avoit été reconnu pour le plus honnête homme de la république, exhorte le consul P. Mincius à faire périr le prétendu tyran, assurant qu'il n'y a pas un moment à perdre, si on veut conserver la liberté ; & sur le refus de ce magistrat, qui ne crut pas devoir

être l'instrument de la vengeance de quelques citoyens, il marche lui-même à la tête des sénateurs de son parti. Leurs esclaves qui les précedent, frappent sur tout ce qui s'oppose à leur passage. Le peuple prend la fuite: Tibérius est assommé: plus de trois cents de ses partisans périssent avec lui, & le sénat continua de sévir pendant plusieurs jours, contre tous ceux qu'il jugea avoir été favorables aux desseins du tribun. Voilà la premiere dissention de cette espece. Ce furent les sénateurs qui l'ensanglanterent. Leurs premiers coups tomberent sur un citoyen, dont la personne étoit réputée sacrée; & ils le tuerent dans le Capitole même, où le peuple étoit assemblé. Av. J. C. 133; de Rome 621.



CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier, & étranglé.

C'EST pendant le tribunat de Tibérius, que Calpurnius vainquit en Sicile les esclaves qui s'étoient révoltés. Cette guerre ne finit que l'année suivante. Alors il y avoit de pareils soulevements en Asie, & la cause en étoit la même. Attale étant mort pendant ces troubles, Aristonicus, fils naturel d'Eumene, arma pour lui les esclaves, & se rendit maître du royaume de Pergame. Son regne fut court. Vainqueur, la premiere année, du consul P. Licinius Crassus qui perdit la vie, la suivante il fut vaincu & fait prisonnier par le consul M. Perpenna, qui mourut de maladie peu après sa victoire. Il orna le char de triomphe de Manius Aquilius, qui avoit succédé à Perpenna, dans le departement de l'Asie; & il fut jeté dans une prison où on l'étrangla.

Av. J. C. 132 de Rome 622

Av. J. C. 129 de Rome 625

Indignation du peuple après la mort de Tibérius.

La mort de Tibérius n'avoit pas rétabli le calme. Le peuple, qui se la reprochoit, n'attendoit que le moment de la venger. Il voyoit avec indignation, qu'au mépris de la loi Valéria, on eût banni &

même fait mourir plusieurs citoyens ; & il faisoit prévoir qu'à son tour il mépriseroit les loix, à l'exemple du sénat. La violence devoit donc décider désormais du sort de la république.

Scipion Nasica est contraint de s'exiler.

On insultoit Scipion Nasica : on le traitoit publiquement d'assassin, de sacrilege : on parloit de lui faire son procès. Envain le sénat donna un décret pour le justifier. Il le fallut soustraire à la haine publique, & on l'envoya en Asie. On prit pour prétexte la guerre d'Aristonicus. Mais cette commission fut un véritable exil. Nasica mourut à Pergame quelque temps après.

Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi Licinia.

Dans la vue d'appaiser le peuple, le sénat feignit consentir à l'exécution de la loi Agraire, & on nomma, pour succéder à Tibérius dans cette commission, P. Licinius Crassus, beau-pere de Caïus Gracchus. Crassus périt, comme je l'ai dit, dans la guerre contre Aristonicus, & Ap. Claudius étant mort sur ces entrefaites, tout parut suspendu. Cependant le sénat qui crut devoir feindre encore, consentit qu'on donnât deux nouveaux collegues à Caïus Graccus. Le choix tomba sur M. Fulvius Flaccus & sur C. Carbo : deux hommes plus faits pour exciter des séditions, que pour conduire une entreprise.

Scipion l'Africain empêche que cette loi ne soit exécutée.

Av. J. C. 129 de Rome 625.

Afin de juger de ceux que la loi Licinia condamnoit à être dépouillés, les triumvirs firent sommer tous les propriétaires de donner une déclaration exacte de la quantité d'arpents qu'ils possédoient. Mais les plus riches, trop puissants pour obéir, mirent des gens armés sur leurs terres, & les plus foibles implorerent la protection du sénat & des grands. Cette affaire excitoit de grands troubles, lorsque Scipion l'Africain, sans combattre directement la loi Licinia, trouva le moyen de l'éluder.

Malgré les alliances qui étoient entre les maisons Cornélia & Sempronia, il n'y avoit jamais eu d'union entr'elles. Les Scipions s'étoient toujours déclarés hautement contre les entreprises de Tibérius. On les soupçonnoit d'avoir tous contribué à la mort de ce tribun, ou du moins de l'avoir tous approuvée, & Scipion l'Africain vivoit mal avec sa femme, sœur des Gracques. La haine qui divisoit ces deux maisons, devoit enfin éclater par un crime.

Comme les riches étoient, pour la plupart, en procès sur les bornes de leurs possessions, Scipion représenta que tant qu'on n'auroit pas terminé ces procès, il ne seroit pas possible de connoître quelles terres on devoit enlever à ceux qui

en avoient plus de cinq cents arpents. En conséquence il demanda qu'on marquât d'abord les bornes précises des terres que chacun possédoit ; & parce que la connoissance de cette affaire passoit les pouvoirs des triumvirs, il proposa de nommer une nouvelle commission pour en juger, ou de donner aux triumvirs des pouvoirs plus étendus.

On auroit pu répondre qu'il importoit peu de rechercher qu'elles étoient les prétentions réciproques des grands propriétaires ; que le pouvoir donné aux triumvirs de restreindre leurs possessions, renfermoit implicitement le pouvoir d'en marquer les bornes ; & qu'enfin, pour remplir l'esprit de la loi, il suffiroit de laisser à chacun cinq cents arpents. Mais le peuple, trompé par le raisonnement de Scipion, consentit à la proposition de ce sénateur. Peut-être aussi les triumvirs se flatterent-ils qu'on leur confieroit la nouvelle commission. On la donna au consul C. Sempronius Tuditanus.

Tuditanus, qui parut d'abord s'occuper de cette affaire, l'abandonna bientôt après, sous prétexte que la guerre l'appelloit en Illyrie, & la colere des triumvirs, qui se voyoient les mains liées, retomba sur Scipion. Ils lui reprocherent son ingratitude envers le peuple, qu'il trahis- Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné.

ſoit, & qui cependant l'avoit élevé à deux conſulats contre toutes les regles; & ils le forcerent à s'expliquer ſur la mort de Tibérius, comptant que par ſa réponſe il ſe rendroit odieux à l'un ou à l'autre parti. *Je la crois juſte*, répondit Scipion, *s'il eſt vrai que Tibérius ait aſpiré à la tyrannie.* Le peuple parut indigné à cette réponſe, & Fulvius Flaccus s'emporta jusqu'à menacer Scipion. Le lendemain ce ſénateur fut trouvé mort dans ſon lit.

Av. J. C. 129 de Rome 625

Aux indices manifeſtes d'une mort violente, les ſoupçons tomberent ſur Flaccus, ſur Cornélie, mere des Gracques, & ſur Sempronia, qu'on accuſoit d'avoir fait entrer les aſſaſſins dans la chambre de ſon mari. On ne fit aucune information ſur l'attentat qui enlevoit ce grand homme à la république. Le peuple craignoit, dit-on, que Caïus ne fût trouvé coupable.

C. Gracchus s'exerce à l'éloquence.

Cet événement ſuſpendit les diſſentions. On fut quelque temps ſans parler de la loi Licinia, & Caïus parut même vouloir déſormais ne prendre aucune part aux affaires. Il n'y renonçoit pas néanmoins. Il ſe préparoit dans le ſilence au rôle qu'il vouloit jouer, & il s'appliquoit à cultiver en lui le talent de la parole, ſi néceſſaire pour conduire la multitude. Quelques années après, il monta dans la

tribune aux harangues, pour défendre un de ſes clients. Aux acclamations avec leſquelles il fut reçu, on connut les diſpoſitions du peuple à ſon égard. Il parla avec une éloquence qui entraîna tous les ſuffrages, & qui donna de l'inquiétude aux riches. Ils reſolurent de tout tenter pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Il obtient la queſture.

Caïus avoit ſervi avec diſtinction au ſiege de Numance. Soit qu'il voulut achever de ſe faire une réputation par les armes, il demanda de l'emploi dans l'armée de Sardaigne, & on lui donna celui de queſteur. C'étoit le premier grade pour arriver aux dignités. Pendant ſa queſture il fut cher aux alliés & aux troupes. Avec des mœurs auſteres, il étoit indulgent pour les autres. Il donnoit l'exemple de la diſcipline; il étoit d'un grand déſintéreſſement, & il avoit un courage à toute épreuve.

Av. J. C. 126 de Rome 628

Il eſt élu tribun. Loix qu'il publie.

Deux ans après il revint à Rome, & il obtint le tribunat, malgré les cabales des grands, qui employerent toutes ſortes de moyens pour lui donner l'excluſion. Auſſi éloquent que ſon frere, mais plus véhément, il en reprit les projets avec audace; & il afficha autant de haine contre le ſénat, que de zele pour les intérêts du peuple.

Tibérius avoit projeté de donner les

droits de cité à tous les peuples d'Italie. Il paroît que Caïus les donna à ceux du Latium & à quelques autres. En même temps, il arrêta que les colonies latines auroient les mêmes prérogatives que les colonies romaines ; & que parmi celles-ci, celles qui n'avoient pas droit de suffrage l'auroient désormais, lorsqu'il s'agiroit de porter de nouvelles loix. Par ces réglements il augmentoit le nombre de ses partisans ; & c'étoit autant de suffrages qu'il acquéroit.

Av. J. C. 123 de Rome 631

Il ordonna que personne ne seroit contraint de porter les armes avant l'âge de dix-sept ans, & qu'on habilleroit les soldats aux dépens du public. Il régla à un prix très-modique le bled, qu'on distribuoit tous les mois aux citoyens peu aisés. Il fit même faire des distributions gratuites. Enfin il proposa de construire des greniers publics pour prévenir la disette ; & ayant été chargé de la conduite de cet ouvrage, il l'exécuta avec une grande magnificence.

Il ôte les jugements aux sénateurs & il les transporte aux chevaliers.

Ces réglements étoient agréables à la multitude : mais il importoit à Caïus d'intéresser dans ses projets les plus riches d'entre le peuple ; & il se flatta d'y réussir, s'il leur procuroit des distinctions, qui jusqu'alors n'avoient appartenu qu'au sénat.

Les sénateus en possession de tous les tribunaux, avoient seuls l'administration de la justice : ils étoient les arbitres de la fortune des citoyens, & à ce titre ils jouissoient d'une grande autorité & d'une grande considérarion. Leur enlever cette prérogative, c'étoit tout à la fois les humilier, & élever contr'eux un parti puissant, qui auroit intérêt à les hnmilier de plus en plus. Tibérius, qui avoit formé ce projet n'avoit pas eu le temps de l'exécuter. Caïus le reprit dans une circonstance favorable, & l'exécuta.

Aurelius Cotta & Manius Aquilius, convaincus de concussion, avoient échappé à la rigueur des loix, & la prévarication des juges étoit si manifeste, que le sénat n'osa s'opposer ouvertement aux mesures qu'il convenoit de prendre pour prévenir de pareils abus. Caïus saisit cette occasion, pour faire voir combien il importoit à la sûreré des citoyens, que les sénateurs n'eussent plus l'administration de la justice; & il fit passer une loi qui leur ôtoit les jugements pour les donner aux chevaliers.

Aux deux ordres qui étoient autrefois dans la république, celui des patriciens & celui des plébéiens, nous avons vu qu'il en succéda deux autres, celui du sénat & celui du peuple. Il en va naître un troisieme, celui des chevaliers. Commencement de l'ordre équestre.

Depuis Servius Tullius jusqu'aux Gracques, les chevaliers, destinés à servir dans les légions, ont joui de plusieurs distinctions. Ils formoient les dix-huit premieres centuries, & en conséquence ils avoient le premier rang dans les comices par centuries, & ils y opinoient les premiers. Leur paye étoit triple de celle des fantassins. Ils avoient encore une triple part dans toutes les distributions qui se faisoient aux troupes. On leur donnoit le double d'arpents, ou même d'avantage, lorsqu'on établissoit une colonie; & quand on campoit, on les exemptoit de travailler aux retranchements. Ils portoient une phalere, c'est-à-dire, un baudrier orné de clous dorés; un anneau d'or, comme les sénateurs; & dans certaines cérémonies, une robe blanche, bordée de pourpre, rayée de larges bandes de même couleur, & que, par cette raison, on nommoit *trabea*.

Par ces distinctions ils se trouvoient les premiers d'entre le peuple: cependant ils étoient du même ordre, au moins pour le plus grand nombre. Mais la loi qui les introduisoit dans les tribunaux les ayant mis en concurrence avec les sénateurs, on s'accoutuma à les regarder comme un ordre à part, & ils se placerent entre le sénat & le peuple. C'est

alors proprement que commença l'ordre équeſtre. Il ſe diſtinguera de plus en plus, parce qu'il aura des intérêts ſéparés de ceux du peuple & de ceux du ſénat (*).

Caïus à qui cet ordre devoit en quelque ſorte la naiſſance, avoit un parti puiſſant, & attiroit à lui toute l'autorité. Continuellement environné d'ambaſſadeurs, de magiſtrats, de gens de guerre, d'hommes de lettres, d'artiſans, d'ouvriers, il ſembloit s'être chargé ſeul de tous les ſoins du gouvernement, & rien ne ſe faiſoit ſans lui. Cette puiſſance, odieuſe au ſénat, eût été ſuſpecte dans une république, ſi le caractere de Caïus n'eût pas écarté tout ſoupçon.

Pouvoir de Caïus.

Les ſénateurs attendoient impatiemment la fin de ce tribunat, & Caïus lui-même ne demandoit pas à être continué. Mais le peuple qui mettoit en lui toute ſa confiance, lui donna ſes ſuffrages pour l'anné ſuivante. Il eſt le premier qui ait obtenu une magiſtrature ſans l'avoir briguée.

Il eſt continué dans le tribunat

Effrayé de tant de faveur, le ſénat fut au moment d'employer encore la violence. Cependant, après de longs debats, le parti le plus modéré prévalut. Livius

Moyen employé par les ſénateurs pour di-

(*) Mr. le Beau a éclairci ce point d'hiſtoire dans des diſſertations qu'il a faites à ce ſujet Mem. de l'Acad. des Inſcrip. tom. 28.

...donner son crédit

Av. J. C. 122 de Rome 632

Drusus, un des collegues de Caïus, étoit plein de bonnes intentions. Il vouloit la paix : il eût été jaloux de la procurer. Mais cet ouvrage étoit au dessus de ses forces. Les sénateurs jugerent qu'ils pourroient faire servir à leurs desseins la droiture & la simplicité de cet homme, qu'ils connoissoient d'ailleurs pour un esprit borné. Ils n'exigerent pas de lui qu'il s'opposât aux propositions de Caïus : ils lui conseillerent au contraire d'en faire de plus favorables au peuple ; & ils lui promirent que le sénat, qui le croyoit seul capable de rétablir le calme, & qui, par cette raison, vouloit contribuer à lui donner du crédit, le soutiendroit dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. On demandoit seulement qu'il rendît témoignage au peuple des bonnes intentions de cette compagnie.

Ce tribun donna dans le piege qu'on lui tendoit. Il ne fut plus possible à Caïus de proposer des loix avantageuses, qu'aussi-tôt Drusus n'en proposât de plus avantageuses encore ; & parce qu'en renchérissant sur son collegue, il paroissoit toujours l'interprête du sénat, ce corps en devenoit moins odieux. Drusus s'applaudissoit de partager le crédit de Caïus, & les sénateurs voyoient avec plaisir un partage, qui diminuoit la puissance de leur ennemi.

ennemi. Mais ce moyen ne procuroit au ſénat qu'un avantage paſſager, & il étoit tout-à-fait propre à entretenir les diſſentions.

Il conduit une colonie à Carthage.

Malgré les imprécations qui avoient été faites contre ceux qui entreprendroient de rétablir Carthage, le peuple, à la ſollicitation du tribun Rubrius, ordonna que cette ville ſeroit rebâtie; & Caïus, qui avoit appuyé la propoſition de ce tribun, ſe chargea d'y conduire lui même une colonie de ſix mille hommes. Il y avoit de l'imprudence à s'éloigner dans une conjoncture, où ſon crédit diminuoit.

Son abſence lui eſt nuiſible.

En effet ſon abſence fut favorable à Druſus, qui s'appliqua, ſur-tout, à rendre odieux Fulvius Flaccus. Il repréſenta ce triumvir comme un ſéditieux, qui cherchoit ſon élévation dans les troubles. Il l'accuſa même d'avoir tenté de ſoulever les peuples d'Italie, & on parla de lui faire ſon procès.

Il ne peut pas rétablir ſon crédit

Caïus, ayant appris le danger qui menaçoit ſon ami, ſe hâta de revenir à Rome. Il n'avoit été abſent que deux mois: cependant il trouva ſon parti bien refroidi. Il propoſa de nouvelles loix: c'étoit le ſeul moyen de regagner la faveur du peuple.

Pour être plus aſſuré que ſes loix ſe-

roient reçues, il fit venir à Rome un grand nombre des étrangers, auxquels il avoit fait donner le droit de suffrage. Mais le consul Fannius, à la sollicitation du sénat, leur ordonna de sortir incessamment de la ville; & Caïus, qui leur ordonnoit de rester, & qui leur promettoit main forte, vit un de ces étrangers, son hôte & son ami traîné en prison par les licteurs, & il le vit sans oser s'y opposer. Sur ces entrefaites, il eut encore l'imprudence d'aliéner ses collégues.

On devoit donner dans la place publique un combat de gladiateurs, & on y avoit élevé des échafauds pour la commodité des principaux citoyens. Caïus, préférant la commodité du peuple, ordonnna de les abattre, & malgré les oppositions des autres tribuns, qui tiroient peut-être quelque profit de ces échafauds, il les fit enlever lui même la veille des jeux. Offensés de la hauteur avec laquelle il se conduisoit, ses collegues se concertoient pour l'exclure du tribunat aux comices suivants. Ils ne purent pas cependant lui enlever la pluralité des suffrages: mais ils firent un rapport infidele du scrutin.

Le consul Opimius jure la Caïus étoit rentré dans une condition privée, & Opimius, son plus cruel

ennemi, avoit été élevé au consulat. Le nouveau consul, fier de sa naissance & plein de mépris pour le peuple, paroissoit capable des partis les plus violents. Escorté d'un corps de troupes étrangeres, & environné des grands qui traînoient à leur suite une foule de clients & d'esclaves, il insultoit Caïus dans tous les lieux où il le rencontroit, impatient d'engager une querelle avec un homme désarmé, qu'il avoit résolu de faire périr.

rente de Caïus.

Av. J. C. 121 de Rome 633

Dans le dessein de faire casser les loix des Gracques, il avoit convoqué l'assemblée du peuple, & le jour où elle devoit se tenir, il sacrifioit, suivant l'usage, au Capitole, lorsqu'un de ses licteurs fut tué par les gens de Flaccus, auxquels il avoit fait une insulte. Aussi-tôt, comme si la mort d'un licteur eût mis l'état en danger, le sénat ordonna aux consuls de *pourvoir à ce qu'il n'arrivât aucun dommage à la république*. Revêtu par ce décret d'une autorité absolue, Opimius commanda aux sénateurs & aux chevaliers de prendre les armes, & de se trouver le lendemain sur la place, chacun avec deux esclaves armés.

Il arme

Le lendemain dès la pointe du jour, Flaccus s'empara du mont Aventin. Caïus vint le joindre. Affligé des maux dont il se reprochoit d'être la cause, il lui per-

Mort de Caïus.

Av. J. C. 121 de Rome 633

ſuada d'entrer en accommodement. Mais Opimius, qui vouloit la mort de l'un & de l'autre, mit leur tête à prix, marcha contr'eux, & diſſipa facilement une populace attroupée. Flaccus fut égorgé dans un bain, où il crut ſe cacher; & Caïus, qui n'avoit pas tiré l'épée, ſe réfugia dans un temple, où il ſe fit tuer par un de ſes eſclaves. Plus de trois mille hommes périrent dans cette émeute. Cependant le cruel Opimius éleva un temple à la concorde, comme pour inſulter aux mânes des citoyens dont il avoit répandu le ſang.

Les loix des Gracques ſont abolies.

Toutes les loix des Gracques furent abolies, Un tribun gagné par le ſénat, ayant repréſenté combien il étoit difficile de faire un nouveau partage des terres, demanda que ceux qui avoient plus de cinq cents arpents, payaſſent, à proportion de l'étendue de leurs poſſeſſions, une certaine redevance dont le produit ſeroit diſtribué aux pauvres citoyens; & qu'en conſéquence ils fuſſent reconnus pour propriétaires légitimes de toutes leurs terres. Le peuple, trompé par l'appât qu'on lui préſentoit, reçut cette loi : les grands, qui ne craignirent plus d'être recherchés, étendirent leurs domaines par toutes ſortes de moyens; & bientôt ils ceſſerent de payer l'impoſition, à laquelle ils s'étoient ſoumis.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissentions de la république.

Origine des dissentions.

APrès l'expulsion des rois, les plébéiens auroient été les maîtres ; si, dans les assemblées du peuple, tous les suffrages eussent été comptés. Mais appellés aux comices par centuries, ils n'y venoient que pour être témoins des délibérations qui se prenoient sans eux, & ils se voyoieot forcés d'obéir à des loix qu'ils n'avoient pas faites.

Les appeller à ces assemblées, & y opiner sans prendre leurs suffrages ; c'étoit les y admettre en apparence, & les en exclure de fait ; c'étoit reconnoître qu'ils avoient droit à la puissance législative, & ne leur laisser néanmoins aucune part à la législation. On avoit donc abusé de leur simplicité. S'ils ouvroient les yeux, il étoit naturel qu'ils songeassent à recouvrer par la force ce qu'on leur avoit enlevé par artifice.

Il eût été possible d'entretenir l'erreur où ils étoient. Il est au moins vraisemblable qu'ils n'auroient pas tenté de faire

des changements dans le gouvernement, si on n'avoit pas abusé de l'autorité qu'on usurpoit sur eux. Mais la tyrannie devoit être odieuse dans les patriciens, comme elle l'avoit été dans les rois. Le peuple réclama donc contre le partage inégal, que Servius Tullius avoit fait de la souveraineté ; & il connut que, pour n'être pas vexé; il avoit besoin de commander.

Il le connut, dis-je : mais ce ne fut que par degrés. Comme l'autorité étoit loin de lui, il n'étoit pas naturel que sa premiere pensée fût de s'en saisir. Il lui suffisoit de n'être pas opprimé. C'est pourquoi il se retira sur le mont Sacré, & il obtint des tribuns. Telle fut l'origine des dissentions.

Les tribuns ne devoient pas se borner à la voie d'opposition.

On ne se borne pas à la défensive, lorsqu'on peut attaquer ceux qu'on a lieu de craindre. Il arriva donc que du droit de s'opposer aux entreprises des patriciens, les tribuns se firent un droit de former eux-mêmes des entreprises.

Motif qui les faisoit agir.

L'ambition étoit le motif de toutes leurs démarches. Ils voulurent d'abord que la puissance tribunicienne fût redoutable aux patriciens : ils aspirerent ensuite à partager avec eux toutes les dignités.

La raison, pour laquelle ils avoient été créés n'étoit donc en général pour eux que le prétexte qui les faisoit agir. En pa-

roissant vouloir s'opposer à l'oppression, ils avoient toute autre vue. La tyrannie constante des patriciens contribuoit elle-même à tromper le peuple : car en le forçant à se mettre sous la protection de ses magistrats, elle lui faisoit prendre pour zele de leur part ce qui n'étoit qu'ambition.

Moyen qu'ils avoient pour acquérir de l'autorité

Les tribuns ne tardèrent pas à se rendre redoutables. C'est la sixieme année après leur création, que Coriolan fut exilé. Alors les comices par tribus devinrent un tribunal qui jugea les patriciens.

Pour acquérir de jour en jour plus de puissance, il suffisoit aux tribuns d'étendre le ressort des comices par tribus & de resserrer celui des comices par centuries. C'est à quoi ils s'appliquerent.

Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens

Par ces changements l'autorité passoit aux plébéiens. Les patriciens néanmoins conserverent long-temps toutes leurs prérogatives. Comme les préjugés avoient mis une distance étonnante entre les familles patriciennes & les familles plébéiennes, & que la réligion même ne permettoit pas de confondre ces deux ordres ; il sembloit que le peuple, parce qu'il avoit toujours donné les dignités aux patriciens, ne pouvoit prendre sur lui de les donner aux plébéiens.

Comment ces préjugés font

Mais les patriciens, comptant trop sur des préjugés, qui faisoient d'eux

place à une nouvelle maniere de penser.

comme une espece à part, forcerent le peuple à s'appercevoir de l'avilissement où il avoit été réduit. Alors on demanda, pourquoi, dans une république où les citoyens avoient tous le même droit à la liberté, tous ne participoient pas aux mêmes honneurs ; & cette question, qu'on agitoit, devoit détruire l'opinion qui donnoit au plus grand nombre l'exclusion aux magistratures & au sacerdoce.

Les deux ordres se rapprochoient donc : ils tendoient à se confondre, à mesure qu'une nouvelle maniere de penser sapoit les préjugés qui s'étoient élevés entr'eux, comme autant de barrieres.

Moyens des patriciens pour défendre leurs prérogatives.

Mais cette nouvelle maniere de penser ne pouvoit s'établir que lentement. C'est pourquoi les plébéiens ont été long-temps avant d'entrer en partage des dignités. Les patriciens d'ailleurs avoient plusieurs moyens pour se maintenir dans la possession des privileges exclusifs qu'ils s'arrogeoient. Par le nombre des clients attachés à chacun d'eux, ils avoient une grande influence dans les élections. Le sénat gagnoit un tribun, qui s'opposoit aux propositions de ses collégues. S'il appréhendoit la réunion des suffrages en faveur d'un plébéien, il faisoit paroître sur les rangs un patricien agréable au

peuple : il créoit un dictateur pour présider aux comices : il suscitoit une guerre, qui suspendoit les entreprises des tribuns : enfin il entroit en composition, & il cédoit quelque chose pour ne pas tout perdre.

Combien ils avoient d'avantages dans les querelles qui s'élevoient.

Ce qui étoit, sur-tout, favorable au premier ordre, c'est que la multitude peu capable de tenue, passe facilement de la plus grande résistance à la plus grande soumission. Le peuple, qui ne connoissoit pas ses forces, ne s'en servoit que par intervalles. Il menaçoit d'une retraite : il refusoit de s'enrôler : il portoit des loix pour fonder ses prétentions : il se rendoit juge de patriciens, qui lui étoient contraires Mais d'une année à l'autre il cédoit tout-à-coup, parce qu'il avoit des tribuns moins entreprenants, parce qu'il se laissoit tromper aux promesses des consuls, parce qu'il survenoit une guerre, ou seulement quelque événement qu'il n'avoit pas prévu.

La suppression des dettes & le partage des terres étoient les grands moyens des tribuns. Ils ne cessoient de dire au peuple qu'il resteroit asservi tant que les magistratutures ne seroient conférées qu'aux patriciens, & il les obtinrent eux-mêmes. Mais en partageant les honneurs, ils se rapprocherent du premier ordre, ils se confondirent avec

lui, ils en prirent les intérêts, & le peuple perdoit ses protecteurs, dès qu'il les avoit élevés.

Les patriciens se réunissoient pour défendre leur prérogatives : les plébéiens ne se réunissoient pas également pour soutenir leurs prétentions. Les querelles, que ceux-ci élevoient, ne paroissoient que les querelles des principaux d'entr'eux. Dans cet état des choses, les patriciens avoient de grands avantages.

Comment pendant plusieurs siecles, la pauvreté & l'amour de la liberté bannissoient de toutes les délibérations la corruption & la violence.

Les comices, où les différents se terminoient, pouvoient se passer en tumulte. Mais rien ne s'y décidoit qu'à la pluralité des suffrages ; & pour obtenir ce qu'on demandoit, il falloit ou persuader le plus grand nombre, ou lui plaire.

Il n'étoit pas possible d'employer la corruption ; car chez un peuple pauvre, les suffrages ne se vendent pas, parce que personne ne les peut acheter.

On ne pouvoit pas non plus employer la violence. Dans une république où tous les citoyens étoient libres, ou vouloient l'être, on eût été soupçonné d'aspirer à la tyrannie, si sous prétexte de défendre les intérêts du peuple, on eût osé prendre les armes.

C'est ainsi que, pendant plusieurs siecles, la pauvreté & l'amour de la liberté ont éloigné, de toutes les délibé-

rations publiques, la corruption & la violence.

Pourquoi sous les Gracques, la violence préside aux délibérations publiques

La seconde guerre punique avoit forcé les deux ordres à concourir également au bien commun, & ce concert se soutint jusqu'à la ruine de Carthage. Mais lorsqu'on n'eut plus rien à craindre au dehors, les troubles recommencerent au dedans, & les dissentions prirent, sous les Gracques, un nouveau caractere.

Depuis long-temps il n'y avoit proprement ni patriciens ni plébéiens: les deux ordres, qui en avoient pris la place, cessoient en quelque sorte eux-mêmes. Il ne restoit que deux partis, celui des riches & celui des pauvres, & le sénat, comme le peuple, étoit condamné à obéir désormais aux plus riches citoyens.

L'or, autrefois inutile, étoit devenu nécessaire. L'amour des richesses prenoit donc la place de l'amour de la liberté. Les richesses, par conséquent, devoient être l'unique sujet des dissentions.

C'est que si on étoit riche, on étoit tout. On obtenoit les magistratures: quand on les avoit obtenues, on s'enrichissoit encore; & la puissance n'étoit plus recherchée, que par ce qu'elle promettoit de nouvelles richesses.

On reproche aux Gracques d'avoir transporté la puissance au peuple. Il est

vrai que dans une république riche & corrompue, la démocratie ne pouvoit produire que des désordres : mais l'aristocratie n'en auroit guere moins produit. Depuis qu'il n'y avoit que des riches & des pauvres, ce n'étoit ni au peuple ni au sénat à commander, & Rome devoit bientôt avoir un maître.

Le passage d'un usage à l'autre n'est jamais brusque. Voilà pourquoi les sénateurs ne prirent pas ouvertement les armes contre Tibérius. Mais la violence leur ayant réussi, ils ne craignirent plus de les prendre contre Caïus ; & le consul Opimius fit entrer dans la ville un corps des troupes étrangeres. Voilà un usage que le sénat introduit, & qui fera des progrès rapides. Il est aisé d'en prévoir les suites.

Effets que cet usage doit produire.

La force, qui décidera de tout, fera passer toute l'autorité entre les mains des citoyens assez riches pour acheter les suffrages du peuple. Il faudra ou craindre les grands, ou se vendre à eux.

Dans un vaste empire, où il n'y a point de mœurs, & où par conséquent les loix se taisent, toutes les richesses se perdent dans un petit nombre de familles, qui se saisissent des magistratures, du commandement des armées, du gouvernement des provinces, & qui disposent de tout.

Quelles que ſoient les richeſſes de ces hommes puiſſants, ils les épuiſeront pour entretenir leur luxe & leur crédit. S'ils veulent donc conſerver l'autorité, il faudra qu'ils s'enrichiſſent de nouveau. Ils pilleront, par conſéquent, les provinces, & ils les ruineront.

Ils s'attacheront les troupes par des largeſſes, & ils commanderont au citoyen qui ne ſe ſera pas vendu.

Alors le ſénat & le peuple ne ſeront rien. Réduits l'un & l'autre à chercher dans un grand, un protecteur contre un grand, ils s'humilieront devant tous. Il n'y aura plus ni de démocratie, ni d'ariſtocratie: il n'y aura que des chefs qui armeront inceſſamment les uns contre les autres.



CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

Irruption des Cimbres & des Teutons.

LES Romains avoient tourné leurs armes contre les Allobroges & les Averniens, & ils avoient réduit en province romaine les pays conquis sur ces peuples, lorsqu'une irruption des Cimbres & des Teutons parut menacer l'Italie. Ces barbares, sortis des environs de la mer Baltique, vainquirent dans la Norique le consul Cn. Papirius Carbo, & ils passerent dans la Gaule où ils défirent encore plusieurs armées consulaires. Alors se préparoit en Afrique une nouvelle guerre, qui devoit dévoiler l'avarice des premiers de la république.

Commencements de Jugurtha

Massinissa avoit eu deux fils : Manastabal, qui étoit mort avant lui, & Micipsa, qui hérita de tous ses états. Le premier laissa un fils naturel, nommé Jugurtha, que Massinissa n'avoit pas voulu reconnoître, & qu'il avoit laissé dans l'obscurité. Micipsa eut la générosité de faire élever cet enfant, & il lui donna la même éducation qu'à ses fils, Adherbal & Hiempsal.

Jugurtha se distingua parmi les jeunes

gens de son âge : mais, à travers ses bonnes qualités, on démêla de bonne heure en lui une ame ambitieuse, & capable de tout oser. Micipsa, qui s'y étoit d'abord attaché, finit par le craindre; & pour l'éloigner, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit à Scipion l'Africain. Ce général étoit alors devant Numance.

C'étoit une maxime généralement reçue chez les anciens, que dans les affaires de particulier à particulier, il faut avoir égard à la justice; mais que, lorsqu'il s'agit de régner, on peut violer tous les droits. Les Romains, qui avoient moins de probité que jamais, se faisoient une regle de cette maxime, lorsqu'il s'agissoit pour eux de s'élever aux dignités de la république. De pareils hommes ne pouvoient qu'applaudir à l'ambition de Jugurtha. Ils lui promirent même la protection du sénat, l'assurant que, tant qu'il auroit de l'argent, il pouvoit compter sur les suffrages de cette compagnie, & ils disoient vrai.

Les précautions de Micipsa furent donc pour ce jeune prince une occasion de s'enhardir dans les projets qu'il méditoit. Son esprit & son courage lui acquirent l'estime de toute l'armée. Il acheva de gagner, par des présents, les principaux officiers

qu'il jugeoit pouvoir le ſervir à Rome, & il s'attacha les troupes qui lui avoient été confiées.

Il s'empare du royaume de Numidie.

Aſſuré de l'amitié des Romains, il revint en Numidie, où la réputation, qu'il s'étoit faite à la guerre, l'avoit devancé. Plein d'artifices avec le roi, il en gagna la confiance. Il ſe fit des créatures par ſes largeſſes : il mit dans ſes intérêts les miniſtres mêmes. Miciſpa, dont l'age avoit affoibli l'eſprit, l'adopta, & lui donna une partie de ſon royaume.

A peine étoit-il mort, que Jugurtha fit poignarder Hiempſal. Adherbal, qu'il vouloit auſſi faire périr, lui échappa, arma, fut défait, & chaſſé de la province qui lui avoit été donnée en partage; il vint à Rome implorer la protection du ſénat.

Proſtitution du ſénat & prévarication des commiſſaires, qu'il envoie en Numidie.

Av. J. C. 117 de Rome 637

Quelle que ſoit la corruption des mœurs, il y a des attentats qui ſont faits pour exciter une indignation générale. Mais le public n'a pour ainſi dire, que des premiers mouvements, & ce qu'il a d'abord vu avec horreur, il le voit bientôt de ſang froid. A meſure qu'il s'occupa moins de cette affaire, le ſénat connut qu'il étoit plus libre d'en décider. Il en délibéra donc long-temps, & le réſultat fut d'envoyer en Afrique dix commiſſaires, pour prendre connoiſſance de ce qui s'étoit

paſſé, & pour faire un nouveau partage de la Numidie entre Jugurtha & Adherbal.

La conduite du ſénat répondoit mal à l'indignation, qu'on avoit d'abord vue dans le public. Mais elle étoit l'effet de l'argent, que les ambaſſadeurs de Jugurtha avoient répandu. Comme les ſénateurs ſe vendoient pour la premiere fois à un ſouverain, ils étoient ſans doute, encore à vil prix. Autrement il ſeroit difficile de comprendre que le roi de Numidie eût été aſſez riche pour corrompre un corps ſi nombreux.

Il le fut encore aſſez pour corrompre les commiſſaires, dont le chef étoit Opimius, magiſtrat auſſi avare que cruel. Hiempſal paſſa pour avoir été l'agreſſeur : Jugurtha fut déclaré innocent ; & le partage des états ſe fit ſur le plan qu'il propoſa lui-même, c'eſt-à-dire, qu'on lui adjugea les meilleures provinces & les places les plus fortes.

Cependant, parce que la foibleſſe d'Adherbal & la proſtitution du ſénat paroiſſoient lui offrir la Numidie entiere, il arma quelque temps après ; & Adherbal, aſſiégé dans Cirthe, ſa capitale, Av. J. C.
implora de nouveau la protection de la 112 de Rome 642.
république.

L'or de Jugurtha ne permit pas d'ajou- Le ſénat

& ses commissaires continuent à se prostituer.

ter foi à ses plaintes. Le sénat parut seulement avoir des doutes, & il fit partir trois commissaires pour s'assurer de la vérité, & pour ordonner aux deux princes de mettre bas les armes, supposé qu'ils les eussent prises.

Les mêmes moyens eurent le même succès. Les commissaires, à leur retour, assurerent que Jugurtha n'avoit armé, que parce qu'il y avoit été forcé; & quoiqu'il leur eût été ordonné de rétablir la paix entre les deux princes numides, ils n'en avoient rien fait. On s'en plaignoit, lorsque le sénat reçut des lettres d'Adherbal qui le conjuroit, par les services de Massinissa son ayeul, de lui sauver au moins la vie.

On proposa d'envoyer une armée en Afrique. Mais les partisans de Jugurtha rejeterent cet avis, sous prétexte qu'il engageroit la république dans des dépenses inutiles, & on nomma une nouvelle commission. On mit à la tête Emilius Scaurus, prince du sénat, illustre par sa naissance & considéré par ses services. Il paroissoit même qu'on pouvoit compter sur son intégrité. Il s'étoit refusé à l'or que les agents de Jugurtha distribuoient à Rome. On le savoit, comme on savoit ceux qui en avoient reçu : car ce trafic se faisoit déja publiquement. Il en fut néan-

moins de cette commission, comme des autres. Scaurus qui n'avoit pas voulu se vendre à Rome, se vendit en Afrique, par ce qu'il crut que la chose seroit secrete. Quelque temps après, Adherbal fut réduit à se livrer à Jugurtha qui le fit périr dans les tourments.

A cette nouvelle, il n'y eut à Rome qu'un cri contre la prévarication des commissaires. Le sénat crut alors devoir déclarer la guerre au roi de Numidie, & le consul L. Calpurnius Bestia eut ordre de passer en Afrique.

Le sénat déclare la guerre à Jugurtha.

Prévarication du consul Calpurnius.

Bon général; mais d'une sordide avarice, Calpurnius, qui n'aspiroit au commandement que pour s'enrichir, regarda cette expédition, comme l'occasion la plus favorable à son avidité. Seulement, pour se mettre à l'abri de toute recherche, il imagina d'associer à ces brigandages des hommes puissants, & dans cette vue, il prit pour lieutenant, Scaurus & quelques autres sénateurs.

Av. J. C. 111 de Rome 643

Le roi de Numidie, pour écarter l'orage, envoya son fils à Rome, avec des ambassadeurs chargés de présents. Mais le sénat, forcé de céder à l'indignation publique, leur ordonna de sortir d'Italie dans dix jours, à moins qu'ils ne fussent venus pour livrer au peuple romain le roi & le royaume de Numidie.

Calpurnius poussa d'abord la guerre avec vigueur. Il falloit se rendre redoutable, pour se faire acheter plus chérement. En effet, on entra bientôt en marché, & on fit un traité, par lequel Jugurtha parut livrer son royaume & sa personne. Il vint même dans le camp des Romains, sans gardes, & sans aucune marque de sa dignité : mais il avoit eu la précaution de se faire donner des otages. Après que cette scene eut été jouée, Calpurnius évacua la Numidie, & Jugurtha jouit du fruit de ses richesses.

Jugurtha comparoît devant le tribunal du peuple romain.

Av. J. C. 111 de Rome 643

Cette derniere prévarication acheva de révolter les esprits, & le peuple résolut de punir les coupables. Opimius, cité par le tribun Memius, fut banni, & passa le reste de ses jours dans l'ignominie: Le même tribun, qui jetoit des soupçons sur Calpurnius & sur Scaurus, demanda que, pour éclaircir tout ce mystere d'iniquité, on fît venir à Rome le roi de Numidie. On applaudit à cette proposition, & le préteur Cassius porta les ordres du peuple à Jugurtha.

Ce prince obéit, comparut, & Memmius l'intérogea sur les crimes dont on l'accusoit, & le somma de déclarer ses complices. Mais le tribun C. Bébius, gagné par les présents de Jugurtha, lui défendit de répondre, & arrêta toute cette poursuite.

L'imprudence de ce magiſtrat mettoit le comble à la prévarication. Le peuple, juſtement irrité, fut au moment de ſévir contre Jugurtha, ſans égard pour les formes. On parla de donner ſa couronne à Maſſiva, un autre petit-fils de Maſſiniſſa, qui s'étoit réfugié à Rome. Jugurtha le fit aſſaſſiner. Convaincu de ce nouveau crime par la dépoſition des aſſaſſins, il auroit pu être arrêté; mais comme il étoit venu ſur la foi publique, le ſénat lui ordonna de ſortir d'Italie. On dit qu'en ſe retirant, il s'écria: *o ville vénale! tu ſerois bientôt aſſervie, s'il ſe trouvoit un marchand pour t'acheter.*

Le ſénat lui ordonne de ſortir de l'Italie.

Sans égard pour le traité qu'avoit fait Calpurnius, on recommença la guerre; ou plutôt le conſul Sp. Poſthumius Albinus fut chargé de la faire, & ne la fit pas. Il parut avoir voulu ſe laiſſer tromper par des négociations que Jugurtha traînoit en longueur. Il fut au moins vivement ſoupçonné de connivence, il revint à Rome pour préſider aux comices, & il laiſſa le commandement à ſon frere, Aulus Poſthumius.

La guerre recommence.

Av. J. C. 110 de Rome 644

Aulus, avec beaucoup de préſomption, peu de capacité & auſſi peu de courage, ſe fût volontiers vendu; mais Jugurtha le mépriſa trop pour l'acheter. Dans l'eſpérance d'aſſouvir ſon avarice, il mit le ſie-

ge devant une place, où il croyoit que le roi de Numidie tenoit ses trésors : il n'en receuillit que la honte de passer sous le joug, & de souscrire à un traité qui ne fut pas ratifié.

Métellus la fait avec succès.

Av. J. C. 109 de Rome 645

Enfin un homme incorruptible, le consul Q. Cécilius Métellus eut la conduite de cette guerre. Il étoit d'une des premieres familles, grand capitaine, cher au peuple comme à la noblesse. Il eut des succès & il les soutint jusqu'au bout. Il remporta deux grandes victoires, poussa Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses états, & le mit dans la nécessité de demander la paix. Cependant il ne s'en reposa pas uniquement sur le succès de ses armes. Incapable de se vendre, il ne craignoit pas d'employer la perfidie, & il corrompit les confidens de Jugurtha. Conseillé par un traître, ce prince livra son argent; ses éléphants, ses chevaux, ses armes; lorsqu'il croyoit avoir obtenu la paix, il fut contraint de recommencer la guerre, parce que le consul lui ordonna de se livrer lui même. Métellus se croyoit peut-être justifié par l'usage, qui donnoit des exemples de pareilles trahisons. Cependant le temps des commices approchoit, & il étoit à craindre pour lui, qu'un nouveau général ne lui enlevât la gloire de terminer la guerre de Numidie.

Parmi ses lieutenants, il y en avoit un que le peuple lui avoit donné. Caïus Marius, de la plus basse extraction, avoit passé par tous les grades militaires, & son élévation avoit été à chaque fois la récompense d'une action signalée. Métellus, qui le connut de bonne heure, & qui jugea de ses talents, contribua plus que personne à l'avancer. Mais il n'avoit pas eu occasion de démêler le caractere attroce de cet homme, dont l'ambition tenoit de la férocité. Elevé au tribunat par la protection de Métellus, Marius déclama contre le luxe, l'avarice, les prévarications, le brigandage. Il n'étoit pas éloquent, mais les vices des grands lui tenoient lieu d'éloquence, & il avoit une intrépidité qui le faisoit craindre. Pendant qu'il étoit tribun, le sénat le fit venir pour rendre compte de sa conduite, parce qu'il avoit proposé une loi malgré l'opposition du cônsul L. Aurelius Cotta. Marius, au lieu de penser à se justifier, brava le sénat, menaça le consul de l'envoyer en prison, fit arrêtet Métellus qui le désapprouvoit, força Aurélius à lever son opposition, & la loi passa. Tout ingrat qu'il étoit, Métellus l'accepta pour lieutenant, sacrifiant ses ressentiments au bien public, & jugeant qu'il lui seroit utile.

Commencements de Marius.

En effet, Marius contribua aux succès

Il fut

plante Métellus. de la guerre : mais il sembloit, à l'en croire, que Métellus n'y eût pas contribué. Attaché, à le déprimer, il lui reprochoit de prolonger la guerre à dessein, ou d'avoir une lenteur naturelle qui ne lui permettoit pas de poursuivre ses avantages ; & il assuroit, que dans une campagne, avec la moitié moins de troupes, si on lui donnoit le commandement, il ameneroit à Rome Jugurtha mort ou vif. Ces discours qu'il répandoit dans l'armée, ses partisans les répétoient à Rome, & le peuple les écoutoit avec avidité. Depuis long-temps exclus des magistratures par les principaux citoyens, qui se les transmettoient comme de main en main, le peuple étoit flatté de l'élevation d'un homme nouveau, né sans forne, & il se préparoit à lui donner ses suffrages. Telle étoit la disposition des esprits, lorsque Marius vint à Rome briguer le consulat, & l'obtint. On lui donna même, comme il le desiroit, l'Afrique pour département.

Av. J. C. 107 de Rome 647

Av. J. C. 107 de Rome 647

Quoiqu'il eût dit qu'il ne lui falloit que la moitié des troupes de Métellus, il demanda de nouvelles recrues. Le peuple accourut à l'envi sous ses enseignes, & sur-tout, la populace qui le regardoit comme un consul de sa classe. Il fit les levées sans choix, ou plutôt il parut préférer

férer ceux qui étoient sans biens, & que par cette raison la loi & l'usage exemptoient de la milice. C'est un abus que Marius introduit & qui pourra devenir dangereux, car de pareils soldats sont moins à la république qu'au général. Métellus revint à Rome. Il dissipa les calomnies d'un ennemi qui avoit joint l'outrage à l'ingratitude ; & on lui décerna tout d'une voix l'honneur du triomphe & le surnom de *Numidique*.

Jugurtha, qu'il avoit presque entiérement dépouillé, venoit d'obtenir des secours de Bocchus, roi de Mauritanie. C'est contre les forces réunies de ces deux princes que Marius eut à combattre. Il leur enleva d'abord plusieurs places : cependant il se laissa surprendre, & fut au moment d'être entiérement défait. Mais avant que la nouvelle en fût arrivée à Rome, il remporta deux victoires, & il mit les ennemis hors d'état de tenir la campagne. Fin de la guerre. Av. J. C. 104 de Rome 650

Ces revers déterminerent Bocchus à séparer ses intérêts de ceux de son allié. Il obtint de Marius une suspension d'armes, & il envoya des ambassadeurs à Rome pour traiter de la paix. Ils lui rapporterent cette réponse : *Le sénat & le peuple romain n'oublient ni les services ni*

les injures. Puisque Bocchus se repent de sa faute, ils lui en accordent le pardon. Pour ce qui est de la paix & de leur alliance, il les obtiendra, quand il les aura méritées. Le sénat vouloit que Bocchus livrât Jugurtha. Le roi de Mauritanie se refusa d'abord à cette proposition, soit qu'il en fût choqué, soit qu'il feignît de l'être. Mais enfin il livra ce malheureux prince à Sylla, qui étoit questeûr de l'armée, & qui avoit conduit toute cette négociation. Après avoir orné le triomphe de Marius, Jugurtha fut jeté dans un cachot, où on le laissa mourir de faim.

Av. J. C. 103 de Rome 650

Objet du livre suivant.

Nous avons vu comment l'exemple avoit autorisé les rapines des gouverneurs de province; & nous venons de voir dans la guerre de Numidie, qu'il paroît autoriser les prévarications de toutes especes. A peine un sénateur se prostitue, que presque tout le sénat est prostitué. Ce n'est rien encore, & il semble que les Romains ne fassent que s'essayer aux forfaits. Nous verrons bientôt les attentas passer comme en usage; & au milieu des horreurs dont nous serons témoins, l'histoire de la république ne sera plus que l'histoire de quelques chefs de parti qui répandront le sang des citoyens, pour assouvir leur

vengeance, leur avarice ou leur ambition. Mon dessein n'est pas de m'arrêter sur des détails qu'on peut chercher dans les historiens. Je me propose, seulement, d'observer les progrès des abus & de la corruption.





LIVRE DIXIEME.



CHAPITRE PREMIER.

Marius & Sylla.

Guerres des Cimbres & des Teutons.

LES Cimbres & les Teutons, dont nous avons parlé, continuoient leurs ravages dans les Gaules, & venoient de remporter une victoire, qui répandoit l'épouvante jusques dans Rome. La défaite des Romains leur avoit coûté, à eux ou à leurs alliés, plus de quatre-vingt mille hommes.

Av. J. C. 105 de Rome 649

Marius paroît la seule ressource de la république.

Métellus étant trop âgé pour une guerre qui demandoit autant d'activité que de courage, les nobles furent forcés de céder aux cris du peuple, qui mettoit toute sa ressource dans Marius; & ce général, qui étoit encore en Numidie, fut nommé consul, quoique la loi ne permît pas d'élire un absent, & qu'elle exigeât dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre.

Les barbares qui menaçoient d'abord l'Italie, paſſerent en Eſpagne, & laiſſerent aux Romains le temps de ſe préparer à les repouſſer. Ils ne revinrent dans les Gaules qu'à la fin de l'année ſuivante, pendant laquelle Marius fut conſul pour la troiſieme fois. On alloit procéder à l'élection des nouveaux conſuls, lorſque ce Av. J. C. 104 de Rome 650 général déclara qu'il ne prétendoit plus à cette magiſtrature, & que ſi on la lui offroit, il la refuſeroit. Mais c'étoit un artifice concerté avec le tribun Saturnius, qui ſur ces refus ſimulés, l'accuſoit publiquement de trahir la patrie & exhortoit le peuple à le forcer d'accepter. On lui conféra un quatrieme conſulat, & on lui donna pour collegue Q. Lutatius Catulus.

Catulus marcha contre les Cimbres, Il défait les Teutons. qui avoient pris par la Norique pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Marius eut pour département les Gaules, où étoient les Teutons, qui ſe propoſoient de prendre leur chemin par la Ligurie. Il Av. J. C. 102 de Rome 652 les taille en pieces près de la ville d'Aix. Les Barbares laiſſerent ſur la place deux cents mille hommes, quatre-vingt-dix mille furent faits priſonniers. Cette multitude au reſte, étoit moins une armée qu'une peuplade. Marius faiſoit un ſacrifice, & rendoit graces aux dieux

de sa victoire, lorsqu'il apprit qu'il avoit été nommé consul pour la cinquieme fois.

& les Cimbres.

C'est dans les premiers mois de ce consulat que les Cimbres, qui ignoroient le désastre des Teutons, franchirent les Alpes. Catulus recula devant eux, & repassa le Pô. Il paroît que l'effroi, qui s'étoit répandu dans son armée, eût livré Rome aux Cimbres, si sans perdre de temps, ils se fussent avancés jusqu'à cette capitale. Mais Marius ayant joint Catulus, ils furent exterminés dans la plaine de Verceil. Cent vingt mille furent tués, & soixante mille faits prisonniers. Cette même année, Manius Aquilius, collegue de Marius, termina une guerre, qui duroit depuis trois ans. C'étoit une nouvelle révolte des esclaves de la Sicile.

Av. J. C. 101 de Rome 653

obtient un sixieme consulat.

Accoutumé au commandement, Marius brigua un sixieme consulat. Il auroit feint de ne plus prétendre à cette dignité, s'il avoit pu se flatter qu'elle lui seroit offerte. Mais voyant que sa faveur diminuoit, à mesure que ses services devenoient moins nécessaires, il acheta les suffrages de ceux qui avoient le plus de crédit dans les tribus. Il fut élu : il donna l'exclusion à Métellus, & il obtint pour collegue L. Valérius Flaccus, qui lui étoit

tout-à-fait dévoué. Ce grand nombre de consulats consécutifs est un abus, qui accoutumera le peuple à voir le même homme à la tête du gouvernement.

Il médite la perte de Métellus.

Jaloux de son autorité, Marius s'associa deux scélérats, parce que le temps étoit arrivé où le pouvoir devoit être le fruit du crime. Ces deux hommes étoient Apuléius Saturnius, que nous avons vu tribun, & Servilius Glaucia, alors préteur, sénateurs l'un & l'autre. Métellus, pendant sa censure, les eût chassés du sénat, si son collegue ne s'y fût opposé. Ils avoient donc à se venger, & Marius s'unit à eux dans le dessein de perdre Métellus.

Av. J. C. 100 de Rome 654.

A cet effet Saturnius, de concert avec lui, aspire au tribunat, & l'obtient par violence.

Pour exécuter ce complot, Saturnius brigua le tribunat; & ayant trouvé dans A. Nonius un concurrent qui dévoila ses crimes, & à qui le peuple donnoit la préférence, il le fit assassiner à l'issue même des comices. Glaucia, complice de cet assassinat, convoqua le lendemain de grand matin une nouvelle assemblée, à laquelle les partisans de ces deux hommes se rendirent les premiers; & Saturninus fut élu tumultuairement, avant que la plus grande partie des citoyens eût pu se rendre sur la place. Ce tribun, escorté d'assassins, dont il avoit fait garde, se maintint non-seulement dans le tribu-

nat, il se rendit encore maître des délibérations dans les assemblées du peuple.

Loi Agraire proposée par Saturninus.

Par la défaite des Cimbres, on avoit repris des terres dont ces barbares s'étoient emparés. Il auroit été juste de les rendre aux premiers propriétaires. Saturninus proposa de les donner aux pauvres citoyens de la campagne, c'est-à-dire à ces hommes sans aveu, que Marius avoit, contre l'usage, reçus dans les légions. Il ojouta que si le peuple portoit cette loi, le sénat seroit obligé de l'approuver dans cinq jours, & que chaque sénateur en feroit serment dans le temple de Saturne, sous peine d'être exclus du sénat & d'être condamné à une amende de vingt talents. Le jour indiqué pour délibérer sur cette loi étant arrivé, les habitants de la ville & quelques tribuns s'y opposerent hautement; mais ils furent chassés à coups de pierres & de bâtons par les gens de la campagne, qui s'étoient rendus en grand nombre à l'assemblée, & la loi passa.

Conduite de Marius. Bannissement de Métellus.

Il s'agissoit de savoir le parti que prendroit le sénat. Marius le convoqua. Il parla comme s'il eût désapprouvé tout ce qui avoit été fait dans l'assemblée du peuple; & son avis fut, ou du moins parut être, de ne point prêter le serment proposé par Saturninus. Mais il ne feignit

de penser ainsi que pour engager les sénateurs, sur-tout Métellus à se déclarer ouvertement contre la loi, & quand il vit qu'ils s'y opposoient tous, il commença à voir du danger dans l'avis qu'il avoit ouvert. Il craignoit, disoit-il, une sédition de la part des paysans dont la ville étoit remplie; & il proposa un serment équivoque, par lequel on promettroit d'observer la loi, s'il y avoit loi: ajoutant que lorsque les habitants de la campagne seroient retirés, on annulleroit tout ce qui auroit été fait. Par ce piege qu'il tendit aux sénateurs, il les entraîna au temple de Saturne; & ayant, contre leur attente, prêté un serment pur & simple, il les força en quelque sorte à en prêter un semblable. Métellus, qui eut seul le courage de se refuser à toute espece de serment, fut banni par le peuple, c'est-à-dire par les paysans qui avoient fait la loi. La plus saine partie des citoyens s'élevoit contre ce jugement, & on eût pris les armes, si Métellus ne s'y fût opposé.

Mort de Saturninus. Rappel de Métellus. Marius passe en Asie.

Après l'exil de ce sénateur, Saturninus, assuré de la protection du consul, se crut tout permis. Il en vint à ce point de violence, que voulant procurer le consulat à Glaucia, il fit assassiner Mémius, parce qu'il en craignoit la concurrence. Cet

assassinat fut comme le signal d'une guerre civile. On prit les armes : on se battit sur la place : on en chassa Saturninus & Glaucia, qui se réfugierent dans le Capitole avec leurs partisans. Marius, à qui le sénat ordonna de les poursuivre, parut d'abord obéir avec répugnance. Il obéit cependant, & il les abandonna comme de vils instruments dont il s'étoit servi : ils furent tous assommés. L'année suivante, redevenu simple particulier, il eut le chagrin de voir Métellus rappellé par les vœux de tous les citoyens, & il s'embarqua pour l'Asie, sous prétexte d'accomblir un vœu qu'il disoit avoir fait à la mere des dieux. On a prétendu encore qu'il se proposoit de sonder les desseins de mithridate, roi de Pont, se flattant que, s'il pouvoit allumer une guerre dans l'orient, il auroit le commandement des armées.

Violences des tribuns.

Nous voyons sous ce consulat les progrès de la violence, dont Scipion Nasica avoir donné le premier exemple. Désormais la plupart des tribuns, semblables à Saturninus, ne seront que des séditieux qui se vendront aux citoyens puissants. Ils aviliront le sénat, ils sacrifieront les intérêts du peuple, & l'autorité sera à qui aura l'audace de l'usurper. Escortés de quelques satellites, ces tribuns ne cess-

seront d'ameuter la populace, & ils se croiront les maîtres. Ils seront néanmoins anéantis, si un général se montre à la tête des légions. Or, il n'est pas vraisemblable que les généraux qui se seront assurés de leurs soldats, souffrent que d'autres qu'eux commandent dans Rome.

Abus des assemblées tumultueuses.

Les assemblées tumultueuses qui viennent de commencer, sont un autre abus qui fera encore des progrès rapides. Il y aura des plébiscites, qu'on portera si tumultuairement, que le peuple n'en aura aucune connoissance. Le sénat sera exposé au même désordre, & ce corps verra des sénatus-consultes qu'il ne saura pas avoir faits. Enfin, quand on aura accoutumé le public à des décrets qui ne seront connus ni du peuple ni du sénat, on ne se donnera plus la peine d'assembler tumultuairement ni l'un ni l'autre, & on produira des décrets supposés. C'est par cette suite d'abus que l'anarchie conduira la république à la servitude.

Brigandages, suite des progrès du luxe.

Cette révolution sera hâtée pas le luxe qui croît sensiblement d'un jour à l'autre, & qui fait croître avec lui l'avidité des magistrats. Comme les publicains, ou ceux qui levoient les impôts, étoient en général tirés de l'ordre équestre, le brigandage s'exerçoit impunément depuis que les chevaliers étoient en possession

des tribunaux : car les publicains se trouvoient tout à la fois juges & parties, ou du moins ils pouvoient se prometrre d'avoir un grand crédit auprès de leurs juges. Dailleurs il arrivoit rarement qu'ils fussent réprimés par les magistrats, qui, étant pour la plupart coupables de concussion, avoient à ménager eux-mêmes l'ordre des chevaliers. C'est ainsi que tout concouroit à la ruine des provinces & du gouvernemenr.

Comment Sylla commence à gagner la faveur du peuple.

Marius revint à Rome. Il ne jouit plus de la même considération, on avoit presque oublié ses victoires. Cependant d'autres capitaines commençoient à gagner la faveur du peuple. On distinguoit parmi eux L. Cornélius Sylla, que nous avons vu questeur dans l'armée de Numidie.

Patricien, & d'une des plus illustres familles, Sylla joignoit aux avantages de la figure tons les talents qui font réussir dans une république. Eloquent, il persuadoit d'autant mieux que son éloquence étoit soutenue par des manieres nobles, aisées, & en apparence pleine de franchise. Prodigue de louanges quand il parloit des autres, & modeste quand il parloit de lui, il faisoit taire la jalousie, & on lui pardonnoit une suppériorité dont il ne sembloit pas s'appercevoir. Affable,

il prévenoit ceux qu'ils pouvoit obliger : il leur ouvroit sa bourse : il ne redemandoit jamais l'argent qu'il avoit prêté. Enfin, tout à la fois occupé de ses plaisirs & de ses devoirs, il cherchoit sur-tout la gloire, & il paroissoit également propre aux voluptés & aux fatigues. Mais, sous des dehors séduisants, il cachoit l'ame la plus cruelle.

Sylla s'appliquoit sur-tout à mériter l'estime des soldats. Assidu & courageux, il alloit au-devant des occasions où il pouvoit partager avec eux les travaux & les dangers. Dans la guerre de Numidie, il acquit la confiance de Marius, qui lui donna le commandement en chef d'un corps séparé ; & il devint bientôt un objet de jalousie pour ce général. Il le suivit néanmoins dans les Gaules : mais il en reçut tant de dégoûts, qu'il passa dans l'armée de Catulus, qui lui donna une confiance entiere.

La noblesse intéressée à le mettre au-dessus de Marius.

La haine de Marius ne contribua pas peu à le mettre à la le tête d'un parti puissant. C'est à lui, comme nous l'avons vu, que Bocchus livra Jugurtha. Or, la noblesse affecta de relever ce service, parce qu'elle eût voulu attribuer à tout autre que Marius la gloire d'avoir terminé la guerre de Numidie ; & par cette premiere démarche, elle se vit intéressée

à saisir désormais toutes les occasions de préférer en tout Sylla à Marius. Il ne négligeoit pas lui-même les petits moyens qui pouvoient contribuer à sa réputation.

Il se servoit toujours d'un cachet, où il avoit fait graver Bocchus lui livrant Jugurtha, comme pour renouveller sans cesse le souvenir de cet événement.

Pour ne pas obéir au peuple, le sénat est dans la nécessité d'obéir à un chef.

Le sénat n'avoit donc plus d'autre ressource, que d'opposer un grand à un grand. Pour ne pas obéir à un chef qui avoit la faveur du peuple il lui falloit un chef à lui-même, c'est-à-dire un protecteur. Alors les dissentions qui s'élevoient auparavant entre les deux ordres, devenoient des querelles, où les chefs de l'un & de l'autre étoient seuls intéressés. Dans cet état des choses, il survint des troubles, qui furent les avant-coureurs des guerres civiles.

Pourquoi les Romains deviennent jaloux des droits de cité, qu'ils accordoient facilement dans l'origine, & pourquoi les alliés commencent à rechercher ces droits.

Quoique la république fût dans l'usage d'accorder différents privileges aux peuples, qui lui étoient soumis, il paroît que les alliés furent assez long-temps avant d'ambitionner les droits de cité romaine : attachés à leurs coutumes, ils aimoient mieux se gouverner par leurs loix. Mais lorsqu'ils s'apperçurent des prérogatives que cet droits conféroient, ils tenterent tout pour les obtenir, & ce fut la cause qui avoit fait prendre les armes aux Latins, l'an de Rome 414.

Les alliés désiroient ces droits plus que jamais depuis que les Gracques les leur avoient fait espérer : mais les Romains, qui dans l'origine les accordoient si facilement, vouloient désormais les réserver pour eux. Ils en étoient jaloux par la même raison qui les faisoit alors ambitionner aux alliés. Le changement des circonstances avoit fait changer de part & d'autre la façon de penser.

Lorsque Rome transformoit en citoyens les peuples vaincus, c'est qu'elle étoit foible, & cette foiblesse ne pouvoit pas faire desirer d'être Romain. Elle n'eut pas le même besoin d'augmenter le nombre de ses citoyens, lorsqu'elle eut accru sa puissance, & elle ne vouloit plus l'augmenter. Cependant les droits de cité, qui étoient les prérogatives de la souveraineté même, devenoient plus grands à mesure que Rome étendoit son empire. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils seront un sujet de guerre entre les Romains & les alliés.

Prévarications des chevaliers dans les tribunaux.

Les tribunaux étoient un autre sujet de dissention. Les sénateurs n'attendoient que l'occasion de les recouvrer, & les prévarications des chevaliers sembloient la faire naître. Ils portoient l'iniquité dans leurs jugements, jusqu'à condamner, comme coupables de concussion,

les magiſtrats qui avoient voulu réprimer les vexations des publicains. On en vit un exemple dans la condamnation de P. Rutilius, citoyen vertueux, mais odieux aux chevaliers, parce qu'il vouloit empêcher les brigandages qu'ils commettoient dans les provinces.

Mécontentement du peuple.

Enfin la loi Agraire, renouvellée par les Gracques, continuoit d'exciter les murmures du peuple qui ſe plaignoit que les promeſſes des tribuns euſſent toujours été ſans effet. Il régnoit donc un mécontentement général.

Druſus, pendant ſon tribunat, ſeme des troubles.

Av. J. C. 91 de Rome 663

Dans ces circonſtances le tribun M. Livius Druſus, fils de celui qui avoit partagé la faveur du peuple avec Caïus Gracchus, entreprit de tout changer, ſoit qu'il fût bien intentionné, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il ne cherchât qu'à ſemer des troubles. Il alluma l'eſprit de révolte dant toute l'Italie.

Il promit aux alliés les droits de citoyen, au peuple des terres, & au ſénat des tribunaux. Il vouloit par-là ſe les attacher les uns & les autres : mais il paroît que ſon principal deſſein étoit de ſervir le ſénat & de le rendre agréable au peuple, afin d'humilier plus ſûrement les chevaliers.

Il porte des loix en faveur

Il propoſa d'abord des loix Agraires, des colonies & des diſtributions de bled,

avec une telle profusion, qu'il disoit lui-même n'avoir laissé aucune largesse nouvelle à faire. En même temps il déclaroit qu'il agissoit de concert avec le sénat. Il y eut néanmoins à ce sujet de violentes contestations, & les loix ne furent reçues qu'après que Drusus eut fait conduire en prison le consul L. Marcius Philippus qui s'y opposoit. du peuple.

Les sénateurs demandoient qu'on ôtât les tribunaux aux chevaliers, & qu'on les leur rendit. Mais Drusus arrêta seulement que les juges seroient désormais tirés en égal nombre de l'ordre des sénateurs & de celui des chevaliers. Cette loi, qui fut autorisée par les suffrages des tribus, portoit encore qu'on pourroit poursuivre tout juge qui auroit prévariqué dans l'exercice de son ministère. Cet article offensa presque autant les chevaliers, que celui qui les forçoit à partager les jugements avec les sénateurs. Jusqu'alors les iniquités qui se commettoient dans les tribunaux avoient été impunies, & ils auroient voulu qu'elles l'eussent toujours été. Il partage les tribunaux entre les sénateurs & les chevaliers.

Il restoit à tenir la parole qui avoit été donnée aux alliés. Ils avoient appuyé Drusus de tout leur pouvoir. S'ils n'avoient pas voix dans les délibérations publiques, ils y influoient au moins par leurs liaisons avec les citoyens. D'ailleurs

ils étoient venu à Rome en grand nombre, & leur présence pouvoit beaucoup dans un temps, ou la violence faisoit passer les loix.

Les alliés se soulevent parce qu'ils n'obtiennent pas les droits de cité, qu'il leur avoit promis. Il est assassiné.

Cependant les Romains voyoient avec peine qu'on voulût donner les droits de cités à tous les peuples d'Italie. Le sénat jugeoit que ce projet nuiroit à son autorité, parce qu'il fortifieroit le parti du peuple. D'ailleurs il étoit d'autant moins porté à favoriser le tribun, qu'il étoit mécontent de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il demandoit. Enfin les gens sensés regardoient avec raison, comme une chose monstrueuse, une république formée de tant de nations différentes. Drusus connut donc qu'il ne lui étoit pas possible de remplir les engagements qu'il avoit pris avec les alliés. Ils s'en apperçurent eux-mêmes. Dès-lors ils resolurent d'obtenir par les armes les droits qu'on leur refusoit, & toute l'Italie parut prête à se soulever. Cette guerre, dont on étoit ménacé, répandoit l'alarme dans Rome : Drusus, qu'on accusoit d'en être la cause, en devint odieux : ses ennemis, enhardis par la haine publique, conspirerent contre sa vie, & ils l'assassinerent. Les soupçons tomberent sur un de ses collegues, Q. Varius.

Sa mort

Le consul Marcius Philippus fit casser

toutes les loix de Drusus, ce qui mécontenta le sénat & le peuple. On accusa ce tribun d'avoir engagé les alliés à prendre les armes : on informa contre ses partisans, qu'on cita comme complices de cette conspiration. Ce fut un prétexte pour jetter des soupçons sur les premiers personnages de la république ; & cette recherche occasiona des troubles, pendant lesquels les alliés se préparerent à soutenir leurs prétentions. est suivie de troubles.

Sur le plan de la république romaine, ils avoient formé celui d'une république qu'ils nommerent Italique. Corfinium, dans le pays des Péligniens, étoit la capitale, où siégeoit un sénat composé de cinq cents députés des peuples ligués. C'est de ce corps qu'on devoit tirer les magistrats. On avoit élu deux consuls & douze préteurs. République italique, ou ligue des alliés. Av. J. C. 90 de Rome 664.

Les peuples de la Gaule Cisalpine, qui étoient sujets plutôt qu'alliés, ne prirent point de part à cette guerre. Les Latins, les Ombriens & les Toscans resterent dans l'alliance des Romains. Les principaux peuples confédérés étoient les Marses, les Samnites, les Campaniens & les Lucaniens. Après avoir fait tous leurs préparatifs, ils députerent à Rome, présumant que, parce qu'ils étoient armés, on pourroit avoir égard à leur de- Peuples qui entrent dans cette ligue.

mande. Le sénat, soutenant le caractere de fermeté qu'il avoit montré dans d'autres conjonctures, refusa d'entendre les députés, & déclara qu'il ne leur donneroit audience, que lorsque ceux qui les envoyoient, auroient renoncé à leur confédération.

Comment finit la guerre sociale, qui auroit pu être funeste à la république romaine.

Les alliés faisoient la principale force des Romains. Ils fournissoient deux fois plus de troupes. Ils avoient les mêmes armes, la même discipline, la même expérience, & des capitaines dont la valeur & la capacité étoient reconnues. Quel que fût le succès de cette guerre, il paroissoit devoir être funeste à la république romaine. Des défaites la livroient à des peuples impatients de se venger ; & des victoires ruinoient ses propres forces, puisqu'elles ruinoient des pays, d'où elle tiroit auparavant la plus grande partie de ses soldats. Elle leva plus de vingt légions. Aux deux consuls Julius César & P. Rutilius, elle donna pour lieutenants avec le titre de proconsuls, les généraux qui avoient le plus de réputation. C. Marius, Cn. Ponpéius, Cornélius Sylla, P. Licinius Crassus. Jamais elle n'avoit eudans l'Italie tant d'armées à la fois : jamais aussi elle n'avoit été attaquée à la fois par tant d'ennemis, tous également rédoutables. Elle eut des

revers, elle eut des succès. La fortune passa & repassa d'un parti à l'autre : Marius même soutint mal sa réputation. Le sénat craignant enfin les suites de cette guerre, se relâcha en faveur des alliés qui n'avoient pas encore pris les armes, ou qui offrirent les premiers de les quitter. Par cette conduite, il jeta la défiance parmi les peuples confédérés, qui se flattant d'obtenir separément de meilleures conditions, traiterent chacun en particulier. Les Samnites furent les seuls qui ne poserent pas les armes.

On accorda à tous les autres les droits de cité. Mais au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus anciennes, où par leur nombre ils auroient été maîtres des délibérations, on créa pour eux huit tribus nouvelles qui devoient voter les dernieres. Par cette disposition, on réduisoit à un vain titre le droit de suffrage qu'on paroissoit leur accorder. Ils ne seront pas long-temps à s'en appercevoir, & il en naîtra de nouveaux troubles.

On crée pour les alliés huit tribus nouvelles

Av. J. C. 88 de Rome 666

Sylla, qui venoit de se distinguer parmi les généraux de la république, étoit alors consul ; & on lui avoit donné le département de l'Asie mineure, avec la commission de faire la guerre à Mithridate, roi de Pont.

Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, pour enlever à Sylla le commandement de l'ar-

…mée contre Mithridate. Ce choix réveilla la jalousie de Marius, qui, quoiqu'âgé de plus de soixante-dix ans, auroit voulu commander seul les armées de la république. Comme il avoit sur-tout desiré d'être chargé de la guerre d'orient, il n'y renonça pas encore. Il se ligua avec le tribun P. Sulpicius, homme éloquent, audacieux, puissant par le nombre de ses clients, considéré par ses grandes richesses, ennemi déclaré de Sylla, & jaloux de la noblesse qu'il vouloit humilier.

Troubles à ce sujet. Pour se rendre maître des délibérations publiques, ce tribun se proposa d'abroger les huit dernieres tribus, & de distribuer les nouveaux citoyens dans les anciennes. S'il faisoit passer cette loi, il attachoit les alliés à son parti, & il s'assuroit du plus grand nombre des suffrages dans chaque tribu.

Les consuls Cornélius Sylla & Q. Pompéius, comptant suspendre au moins les entreprises de Sulpicius, ordonnerent des fêtes, pendant lesquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Le tribun vint néanmoins à l'assemblée qu'il avoit convoquée. A la tête d'un corps de satellites, qu'il appelloit l'anti-sénat, il somma les consuls de révoquer leurs fêtes, afin que le peuple pût donner ses suffrages : & sur leur refus il marcha

contr'eux, & mit aux mains les nouveaux citoyens avec les anciens. Le fils de Q. Pompéius, qui étoit gendre de Sylla, fut tué, en voulant sécourir son pere, qui se cacha dans la foule; & Sylla, poursuivi, se jeta dans la maison de Marius, où il trouva un asyle: mais il fut obligé de retourner sur la place, & de déclarer qu'il supprimoit toutes les fêtes qu'il avoit ordonnées. Aussi-tôt après il alla se mettre à la tête des troupes qu'il avoit commandées pendant la guerre sociale, & qui le devoient suivre en orient. Quand à Pompéius, il se tenoit caché.

Maître de la ville par la retraite des deux consuls, Sulpicius incorpora les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Il fit ensuite décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & Marius envoya deux tribuns légionnaires pour en prendre possession en son nom. Mais Sylla étoit à la tête de cette armée. C'étoient des troupes qu'il avoit gagnées pas ses largesses: elles savoient combien il étoit prodigue, & il leur offroit déja les dépouilles de l'orient. Devoit-on présumer qu'il obéiroit? Le décret même qu'on avoit porté contre lui, ne paroissoit-il pas l'autoriser à opposer la force à la violence? A peine eut-il besoin de laisser entrevoir ses des-

Sylla, à qui Sulpicius ôte le commandement de l'armée contre Mithridate, marche à Rome à la tête des légions.

seins. Ses soldats le prévinrent. Ils le conjurerent de les mener contre les ennemis qu'il avoit à Rome, avant de les conduire en Asie, & ils assommerent les officiers de Marius. Sylla marcha. Il avoit six légions. Il est vrai qu'il fut abandonné des officiers généraux qui commandoient sous lui : mais Q. Pompeïus vint le joindre, & ce concert avec son collegue sembloit donner à sa cause une apparence de justice.

Voilà le premier général qui marche contre Rome. Il donne un exemple qui sera suivi. Les soldats, accoutumés à se faire des droits par la violence, veulent commander à leur tour; & parce que l'avarice est devenue le vice de tous les citoyens, ils ne voient plus Rome comme leur patrie, ils la voient comme une ville opulente qui s'offre à leur avidité.

Rien ne l'arrête. Il entre dans Rome comme dans une place ennemie.

Marius & Sulpicius n'avoient point de troupes. Ils crurent que les magistrats seroient respectés. Les préteurs Brutus & Servilius allerent au-devant des consuls, leur défendirent de continuer leur marche. Ils furent insultés & maltraités par les soldats.

A cette violence on pouvoit juger à quoi Marius & Sulpicius devoient s'attendre. Il ne leur restoit qu'à interposer l'autorité du sénat, & ils envoyerent au

nom

nom de cette compagnie de nouveaux députés qui supplierent les consuls de ne pas approcher de Rome plus près que de cinq milles, leur promettant qu'on travailleroit à leur procurer incessamment une entiere satisfaction. Sylla feignit d'accepter la médiation du sénat. Il ordonna même, en présence des députés, de marquer le camp dans l'endroit où il étoit. Mais ils furent à peine partis, que ne voulant pas donner à Marius le temps de lever des troupes, il continua sa marche, & il entra dans Rome comme dans une ville ennemie. Marius & Sulpicius en sortirent après une foible résistance. Sylla sauva la ville du pillage.

Il réforme le gouvernement.

La conduite des consuls ne pouvoit être justifiée que par la nécessité où ils avoient été de réprimer l'audace de Sulpicius. Sylla assembla le peuple. Il représenta que les tribuns, en se rendant maîtres des comices, s'étoient arrogés toute la puissance législative; qu'ils avoient avili le sénat, & en quelque sorte anéanti la puissance consulaire; qu'ils étoient devenus comme les seuls magistrats de la république; & que l'autorité qu'ils usurpoient, étoit la source de tous les désordres.

Pour détruire ces abus, il proposa de rétablir les comices par centuries dans leur premiere forme, de supprimer les

comices par tribus, de défendre qu'on portât désormais aucune loi devant le peuple, sans y avoir été autorisé par le sénat, de déclarer que tout citoyen qui auroit exercé le tribunat, seroit incapable de toute autre magistrature, & d'interdire sur-tout aux tribuns ces harangues continuelles qui n'étoient propres qu'à exciter des séditions. Ces propositions, faites par un consul qui étoit à la tête des légions, ne pouvoient être rejetées. On cassa ensuite le décret qui donnoit à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & on annulla la loi de Sulpicius, par laquelle les nouveaux citoyens avoient été distribués dans les anciennes tribus.

La république, par sa constitution, ne peut plus avoir de regles fixes.

Les loix de Sylla rétablissoient l'autorité du sénat, réprimoient les tribuns, contenoient le peuple, & coupoient les abus par la racine. Mais à en juger par la constitution actuelle de la république, elles ne pouvoient subsister. Il est évident que l'autorité avoit passé tout entiere aux armées : par conséquent, ce qu'un général faisoit, un autre le pouvoit défaire; & désormais les révolutions doivent être fréquentes.

Depuis le traité qui avoit terminé la guerre sociale, la république étoit un assemblage monstrueux de plusieurs peuples, qui par leur position, avoient des

intérêts différents : & comme ces peuples, lorsqu'ils n'étoient encore qu'alliés, avoient été sous la protection des premieres familles romaines, ils épouseront, devenus citoyens, les passions de ces familles, & les factions se renouvelleront continuellement.

Il est vrai qu'en rejettant les alliés dans les nouvelles tribus, on rend nul le droit de suffrage qu'on leur accorde. Mais qu'importe dans quelles tribus on les place, depuis que la violence fait les loix ?

Si aux intérêts différents des deux classes de citoyens, les anciens & les nouveaux, nous ajoutons les intérêts du sénat, ceux du peuple, & ceux de l'ordre équestre ; nous connoîtrons tous les prétextes dont l'ambition se servira pour former des partis puissants, & nous jugerons que l'autorité ne peut plus avoir de regles fixes.

Sylla proscrit douze sénateurs.

En réformant le gouvernement, Sylla paroissoit avoir vengé les injures faites au sénat, il vengea bientôt les siennes par la proscription de C. Marius, du jeune Marius son fils, du tribun Sulpicius, & de neuf sénateurs du même parti. Le sénat fut forcé de donner un décret qui les déclaroit ennemis publics, qui ordonnoit la confiscation de leurs biens, & qui permettoit de les mettre à mort. On offroit

même des récompenses à ceux qui apporteroient leurs têtes.

Marius s'enfuit en Afrique. Sulpicius est tué.

Marius abandonné de ses amis ; dénué de tout, erra long-temps, fut arrêté, échappa, comme par miracle ; & se refugia en Afrique, où il trouva son fils. Sulpicius trahi par un de ses esclaves, fut livré aux soldats qui le poursuivoient ; & on apporta sa tête à Sylla, qui la fit exposer sur la tribune aux harangues. Ces proscriptions sont le dernier terme de la violence, & le commencement des horreurs dont Rome sera le théatre. Entre deux hommes ambitieux, la république n'aura plus de citoyens qui osent se déclarer pour elle, ou elle les verra proscrits par l'un des deux partis, & même par tous deux.

Pourquoi il affecte une conduite modérée.

La tête d'un tribun exposée sur son propre tribunal, le mépris des loix dans la proscription de plusieurs sénateurs, l'injure faite à la république même, dans la condamnation d'un consulaire qui avoit sauvé Rome & l'Italie, l'humiliation du peuple & l'avilissement du sénat qui ne paroissoit avoir récouvré l'autorité, que pour être l'instrument des vengeances de Sylla, toutes ces choses répandoient une consternation générale. Le consul, qui craignit alors d'irriter de plus en plus les esprits, affecta une modérarion qui

n'étoit pas dans son caractere. Lorsqu'il tint les comices pour l'élection des magistrats de l'année suivante, il vit qu'on n'avoit aucun égard à sa recommandation, & il ne s'en offensa pas. Il dit même qu'il étoit bien aise qu'on jouît de la liberté qu'il avoit rendue ; & pour soutenir cette modération apparente, il ne tenta point d'empêcher qu'on n'élût, pour l'un des consuls, L. Cornélius Cinna, ami de Marius & attaché au parti du peuple. Peu après être sorti de magistrature, il partit pour l'orient.

Le Royaume de Pont, ainsi nommé parce qu'il étoit le long du Pont-Euxin qui le bornoit au nord, avoit été le partage d'un frere de Xerxès. C'est de ce prince que descendoit Mithridate, surnommé Eupator. Mithridate roi de Pont.

Ce prince étoit monté sur le thrône à l'âge de douze ans, l'an de Rome 631. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit périr son frere & sa mere. Ces attentats, des exploits contre les Scytes, & des conquêtes au nord du Pont-Euxin sont à-peu-près tout ce qu'on sait des trente premieres années de son regne. On dit que ses tuteurs avoient employé toutes sortes de moyens pour le faire périr, & on raconte à ce sujet des choses peu vraisemblables.

Cruel & sanguinaire, comme l'étoient alors tous les princes de l'orient, Mithridate ne vivoit pas comm'eux dans la mollesse : il avoit plutôt la férocité des nations sauvages qu'il avoit vaincues. Endurci à la fatigue, grand capitaine, il formoit à la discipline les Scytes & d'autres peuples qui lui fournissoient continuellement de nouveaux soldats ; & comme il ne pouvoit s'agrandir qu'aux dépens des Romains ou de leurs alliés, il n'attendoit que le moment où il pourroit leur faire la guerre avec avantage.

Il fait la guerre aux alliés des Romains.

Il paroît qu'il regarda, comme une circonstance favorable pour lui, les irruptions des Cimbres & des Teutons, lorsque les Romains faisoient la guerre à Jugurtha. Du moins c'est vers ce temps qu'ayant fait assassiner Ariarathe, roi de Cappadoce, il tua le fils aîné de ce prince chassa le second qui survécut peu à ses malheurs & se rendit maître de ce royaume, où il établit un de ses fils.

Peu après néanmoins, les Cappadociens, autorisés par un décret du sénat, élurent pour roi Ariobarzane, que Sylla alors propréteur de Cilicie, mit sur le thrône. Mithridate, sensible à l'affront que lui faisoient les Romains, dissimula jusqu'à ce qu'il eût tout préparé pour en tirer vengeance. Il fit alliance avec le

roi d'Arménie, Tigrane, un des plus puissants monarques de l'orient, & descendant d'Artase, gouverneur qui s'étoit soustrait à la domination des Séleucides. Tigrane détrôna Ariobarzane, & dans le même temps Nicomede, qui succéda à son pere sur le thrône de Bithynie, fut chassé par Socrate, à qui le roi de Pont donna des secours.

Les deux princes dépouillés implorerent la protection du sénat, & furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate ne dissimula plus. Il pouvoit compter sur plusieurs peuples, qui étoient entrés dans son alliance. Il avoit deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante mille chevaux, un grand nombre de chariots armés en guerre, & plus de quatre cents vaisseaux. Les circonstances paroissoient favorables à ses desseins. C'étoit alors le fort de la guerre sociale, & les nations de l'Asie, livrées à l'avarice des proconsuls, aux vexations des publicains, & aux injustices qu'on leur faisoit sous toutes sortes de prétextes, sembloient attendre un libérateur. Enfin les contrées où il alloit porter la guerre, promettoient un riche butin aux soldats. Il résoud de la faire aux Romains mêmes.

Les Romains avoient dans l'Asie mineure trois armées, indépendamment des troupes de Nicomede & d'Ariobarzane, Conquêtes qu'il fait sur eux.

Elles furent ruinées, & Mithridate conquit la Bithynie, la Cappadoce, la Phrygie, la Mysie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie & plusieurs autres provinces romaines. Il renvoya sans rançon les Grecs qu'il avoit fait prisonniers. Il leur fournit même tout ce dont ils avoient besoin pour retourner chez eux. Cette politique, qui lui donna une réputation de clémence, lui ouvrit les villes; & son général Archélaüs conquit la Thrace, la Macédoine, la Grece; & d'Athenes où il établit sa résidence, il soumit la plupart des îles Cyclades. Alors, comme pour braver le sénat, le roi de Pont fit égorger en un jour marqué, les Romains ou Italiens, qui se trouverent dans les villes de la Grece, & de l'Asie mineure. On prétend qu'il périt dans ce massacre jusqu'à cent cinquante mille personnes. Voilà ce qui venoit de se passer dans l'orient, lorsque Sylla débarqua dans la Grece avec cinq légions.

Av. J. C. 87 de Rome 667

Sylla recouvre la Grece pendant qu'il se faisoit à Rome une révolution dans le gouvernement.

A son arrivée, les Grecs revinrent sous la domination des Romains, avec la même facilité qu'ils avoient passé sous celle de Mithridate. Athenes seule résista parce qu'Archélaüs s'y étoit enfermé; & Sylla qui l'assiégea, ne s'en rendit maître que l'année suivante. Les Athéniens recouvrerent la liberté, c'est-à-dire, qu'ils

furent libres autant qu'on peut l'être, quand la liberté est le bienfait d'une puissance qui commande.

Archélaüs s'étoit retiré avec sa flotte dans le port de Munichia, lorsque Taxile, son frere, qui avoit sous ses ordres plus de cent mille hommes, passa de la Macédoine dans la Grece. Alors supérieur sur terre & maître de la mer, il se proposoit de traîner la guerre en longueur, en se bornant à couper les vivres aux Romains qui commençoient à souffrir de la disette. Ce parti étoit d'autant plus sage, qu'ôtant toute espérance de victoire à Sylla, il le forçoit à périr, ou à retourner honteusement à Rome. Mais Archélaüs cédant malgré lui à son frere & aux autres généraux, engagea une action dans la Béotie, & fut entiérement défait près de Chéronée. Mithridate, ayant appris cette nouvelle, se hâta d'envoyer dans la Grece une seconde armée de quatre-vingts mille hommes, qui fut exterminée dans la plaine d'Orchomene.

Par ces victoires, Sylla venoit de recouvrer la Grece, & c'est alors que la faction qui lui étoit contraire, le faisoit déclarer ennemi de la république. Il vit arriver dans son camp sa femme, ses enfants & un grand nombre de sénateurs qui l'invitoient à venir au secours de

ſon parti. Cinna avoit fait une révolution dans le gouvernement. C'étoit un homme ſans mœurs & ſans conſidération: mais il avoit de l'audace, & il ſe trouvoit à la tête d'un parti qui devoit dominer, parce que Sylla étoit abſent.

Le conſul, Cinna, chaſſé de Rome, eſt dépoſé par le ſénat.

Av. J. C. 87 de Rome 667

Ce conſul, projetant de faire rappeller Marius, voulut d'abord s'aſſurer des alliés. A cet effet, il résolut de les incorporer de nouveau dans les anciennes tribus, & il convoqua les commices pour en porter la loi. Cette entrepriſe, à laquelle s'oppoſoit ſon collegue Cn. Octavius, mit aux mains les anciens citoyens & les nouveaux, & après un combat ſanglant, Cinna, qui avoit mal pris ſes meſures, fut chaſſé de Rome, & dépoſé par le ſénat, qui lui ſubſtitua L. Cornélius Merula.

Sertorius le ſuivit. C'étoit un homme nouveau; mais par ſes talents & par les qualités de ſon ame, il auroit mérité d'être à la tête de la république. Il ſe trouvoit engagé dans le parti de Marius, parce qu'il avoit ſervi ſous ce capitaine, & qu'il lui avoit des obligations. D'ailleurs Sylla l'avoit fait exclure du tribunat.

Même année.

La guerre continuoit toujours avec les Samnites, & la république leur oppoſoit pluſieurs armées. Elle en avoit une auprès de Capoue, que Cinna fit entrer dans

son parti. Après avoir gagné les principaux officiers, il se rendit au camp. Les soldats auxquels il représenta que sa déposition violoit leurs droits, & que son attachement aux intérêts du peuple étoit l'unique cause qui le rendoit odieux aux sénateurs, le reconnurent pour consul, & lui prêterent serment. Comme sa querelle devenoit celle des alliés, ils se déclarerent encore pour lui, & toute l'Italie parut en armes.

Rome est presque sans défense.

Rome étoit presque sans défense. Les consuls Octavius & Mérula avoient peu de troupes, & ils pouvoient difficilement compter sur quelques secours. De toutes les armées qui reconnoissoient encore l'autorité du sénat, les deux principales étoient, l'une sous les ordres de Pompéius Strabo, & l'autre sous ceux de Métellus Pius, fils de Métellus Numidicus. Le premier de ces généraux tenoit une conduite fort équivoque, & le second, qui eût voulu secourir sa patrie, étoit arrêté par la guerre des Samnites.

Marius qui revient en Italie, se joint à Cinna.

Marius n'étoit plus en Afrique. Le préteur de cette province lui ayant envoyé un licteur avec ordre de sortir de son gouvernement: *rapporte à ton maître*, dit Marius au licteur, *que tu as vu Marius banni de son pays, assis sur les ruines de Carthage.* Il s'embarqua aussi-tôt, &

après avoir passé l'hiver dans son vaisseau, il revint en Italie.

Cinna fit part de cette nouvelle à Sertorius, & le consulta sur la conduite qu'il devoit tenir. Sertorius lui représenta qu'il étoit assez puissant par lui-même; que Marius s'arrogeroit toute l'autorité, & que d'ailleurs c'étoit un homme sur la foi duquel on ne pouvoit pas compter. Mais comment le renvoyer, dit Cinna, si c'est moi qui l'ai appellé ? Dès que cela est, repartit Sertorius, il n'est plus temps de délibérer : il ne vous reste qu'à veiller sur lui, comme sur vos ennemis.

L'arrivée de Marius acheva de déterminer les alliés à prendre le parti de Cinna. Des soldats romains qui avoient servi sous lui, vinrent même en grand nombre lui offrir leurs services; & il arma un corps d'esclaves, dont il fit sa garde.

Ils assiégent Rome, qui leur ouvre ses portes.

Av. J. C. 87 de Rome 667

Rome fut comme investie par quatre armées que commandoient Marius, Cinna Sertorius & Papirius Carbo. Pompéius Strabo, qui jusqu'alors n'avoit fait aucun mouvement, s'approcha, & donna quelques secours aux assiégés. Mais la maladie se mit dans ses troupes : il fut tué lui-même d'un coup de tonnerre, & son armée se dissipa. Les soldats se disperserent ou passerent dans le camp des assiégeants.

Sur ces entrefaites, les Samnites se

déclarerent pour Cinna. Cependant Cn. Octavius étoit sorti de Rome, & tenoit la campagne. Il avoit joint à ses troupes l'armée de P. Crassus & celle de Métellus Pius. Il avoit assez de forces pour vaincre, mais il n'osa rien hasarder, & il perdit tout. Le peuple commença bientôt à se plaindre du sénat, qu'il accusoit d'être l'auteur de la guerre. Le nombre des partisans de Marius & de Cinna s'accrut, à mesure qu'on murmura plus haut: & cependant les assiégeants, par les liaisons qu'ils avoient dans la ville, y excitoient continuellement de nouveaux murmures. On négocioit secrétement avec eux: on passoit dans leur camp: chacun ne paroissoit occupé que de ses intérêts particuliers, & le sénat se vit menacé d'un soulevement général. Dans cette extrêmité, reduit à reconnoître Cinna pour consul, il l'invita à rentrer dans Rome, & ne lui demanda, pour toute condition, que d'épargner le sang des citoyens.

Cinna entra: mais Marius, feignant de respecter les loix, s'arrêta à la porte. Il représenta qu'ayant été banni par un décret public, il falloit qu'un nouveau décret autorisât son retour, & il demanda qu'on assemblât le peuple. Cependant à peine deux ou trois tribus eurent donné leurs suffrages, qu'il se jeta dans

Cruauté de Marius.

la ville, suivi de quatre mille esclaves armés. Il leur avoit donné la liste des citoyens qu'il proscrivoit. On assure même qu'ils avoient ordre de poignarder tous ceux à qui il ne rendoit pas le salut. Ils se répandirent dans tous les quartiers. On ferma les portes de la ville, afin que personne ne pût leur échapper; & on exposa sur la tribune aux harangues, les têtes qu'on avoit abattues. Pendant ces proscriptions qui durerent plusieurs jours, ils se porterent à de tels excès, que Cinna même crut les devoir exterminer. Ils furent tous égorgés dans une nuit.

Décret porté contre Sylla.

La tête de Sylla fut mise à prix. On démolit sa maison : on confisca ses biens: les loix promulguées sous son consulat, furent cassées : ses amis, tous également enveloppés dans la proscription, périrent ou furent forcés à se bannir.

Mort de Marius. Son fils hérite de son pouvoir. Valérius élu consul, part pour l'Asie.

Cinna & Marius se désignerent consuls pour l'année suivante. Mais Marius n'exerça que quelques jours ce nouveau consulat, il mourut le 13 Janvier. Le jeune Marius, aussi cruel que son pere, & uni comme lui, avec Cinna, hérita de tout son pouvoir. L. Valérius Flaccus, élu consul, partit pour l'Asie. Il se chargeoit de la guerre contre Mithridate; & il se proposoit sur-tout d'empêcher, s'il étoit possible, le retour de Sylla.

Av. J. C. 86 de Rome 668

Valérius, sans talents & naturellement haut, affectoit d'autant plus de hauteur qu'il croyoit cacher par-là son incapacité. Il n'en étoit que plus odieux aux soldats qui le méprisoient ; & cependant Flavius Fimbria, son lieutenant, avoit leur estime. Ces deux hommes ne purent s'accorder. D'altercation en altercation ils passerent aux injures. Toute l'armée prit parti pour le lieutenant. Elle se souleva contre le consul, & Fimbria tua de sa main Valérius son général. Il avoit été un des ministres des cruautés de Marius.

Valérius est tué par Fimbria, son lieutenant.

Les soldats aussi coupables que Fimbria, lui prêterent serment ; & ce capitaine, jugeant qu'il seroit innocent tant qu'il seroit à la tête des légions, ne songea qu'à conserver l'autorité qu'il avoit usurpée. Il présumoit d'ailleurs que, s'il avoit des succès, il seroit également recherché par les deux partis qui divisoient la république. Il en eut. Il battit les lieutenants de Mithridate, il battit Mithridate même : il le chassa de Pergame, il l'assiégea dans Pitane, ville maritime de la Troade ; & ce roi fût infailliblement tombé entre les mains des Romains, si Licinius Lucullus, qui commandoit la flotte de Sylla, eût voulu bloquer le port de Pitane. Fimbria l'en sollicitoit. Mais il refusa de contribuer aux succès d'un

Fimbria prend le commandement de l'armée. Ses succès contre le roi de Pont.

général, qui s'étoit emparé du commandement par un crime, ou plutôt qui étoit d'un parti contraire au sien. Le roi de Pont, à qui la mer étoit ouverte, se sauva à Mitilene.

Mithridate lui demande la paix. Sylla lui fait la loi.

Tant de revers firent desirer la paix à Mithridate. Il se croyoit d'ailleurs dans une conjoncture favorable pour obtenir des conditions moins désavantageuses : car il n'ignoroit pas combien Sylla devoit

Av. J. C. 85 de Rome 669.

desirer de repasser en Italie. Mais le général romain traita avec la même hauteur que si la guerre d'Asie eût été l'unique chose qui l'occupoit. Quand il eut dicté les articles de la paix, il ne se relâcha sur aucun, & il parut accorder comme une grace à Mithridate une entrevue dans une ville de la Troade. Ariobarzane & Nicomede furent rétablis : le roi de Pont, réduit dans les premieres bornes de ses états, abandonna toutes ses conquêtes ; il livra soixante-dix galeres, & il paya deux mille talents pour les frais de la guerre.

Fimbria est abandonné de ses troupes, qui se donnent à Sylla.

Fimbria étoit alors dans la Lydie. Sylla marcha contre lui, moins pour le combattre, que pour lui débaucher ses troupes. Il pouvoit se flatter d'y réussir, parce qu'il étoit en état de leur faire de grandes largesses. Fimbria fut abandonné, & se tua.

Pendant cette expédition, soit en Grece, soit en Asie, Sylla, enrichi des dépouilles des nations, acheva de corrompre son armée. Il se fit livrer les thrésors qu'on gardoit dans les temples. Il condamna les peuples de l'Asie mineure à payer vingt mille talents. Il livra même les biens des particuliers à l'avidité de ses troupes, & c'est ainsi qu'il s'assura des soldats. Ils jurerent d'être à lui, tant que la guerre civile dureroit, & il s'embarqua pour l'Italie. On devoit trembler à Rome, quand on songeoit aux brigandages qu'il avoit exercés.

Brigandages de Sylla. Il se dispose à revenir en Italie.

Cinna, consul pour la quatrieme fois, s'étoit continué dans le consulat de sa seule autorité. Cependant il pouvoit peu compter sur l'affection de ses troupes. Elles lui déclarerent qu'elles ne combattroient pas contre leurs concitoyens. Elles se souleverent, & il fut tué par un centurion, lorsqu'il se proposoit d'aller au devant de Sylla, & de porter la guerre en Dalmatie.

Cinna est tué. Les consuls de l'année suivante sont du même parti.

Av. J. C. 84 de Rome 670.

Carbon, consul pour la seconde fois, acheva l'année sans se donner de collegue. Il paroît néanmoins qu'il ne put pas se continuer dans le consulat : mais il fit tomber les suffrages sur deux hommes de son parti, L. Cornélius Asiaticus & Cn. Junius Norbanus.

Arrivée de Sylla en Italie.

Sylla qui aborda, selon les uns, à Brindes, selon d'autres à Tarente; pénétra sans obstacles jusques dans la Campanie. Il avoit tout au plus quarante mille hommes. La discipline, qu'il fit observer à ses troupes, prévint d'autant plus en sa faveur, que depuis son absence, on gémissoit sous la tyrannie du parti contraire. Métellus Pius fut un des premiers à se joindre à lui. Il lui amenoit peu de troupes: mais il jouissoit d'une considération, qui paroissoit mettre la justice dans le parti qu'il embrassoit.

Av. J. C. 83 de Rome 671

Forces des consuls.

Les forces des consuls montoient à deux cents mille hommes, qui formoient plusieurs corps sous différents chefs. Ils avoient pour eux la république, au nom de laquelle ils paroissoient agir; ils pouvoient compter sur les nouveaux citoyens qui avoient été distribués dans les anciennes tribus; & leur parti se fortifioit encore de tous ceux qui craignoient le ressentiment de Sylla. A Rome même, le sénat & le peuple oublioient leurs divisions, & se réunissoient contre ce général, qui paroissoit également redoutable aux deux ordres.

Sylla defait le consul Norbanus.

Si la guerre trainoit en longeur, Sylla pouvoit s'affoiblir. Il lui importoit donc de ne pas perdre de temps: mais il lui importoit aussi de mettre, s'il étoit pos-

ſible, le public de ſon côté. C'eſt pourquoi il montra d'abord des vues pacifiques, & il tenta d'ouvrir une négociation avec le conſul Norbanus. Ses députés furent inſultés. C'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Il ne demandoit qu'un prétexte pour combattre, & il vainquit.

Après cet avantage, il n'en parut que plus ſenſible aux maux dont la république étoit menacée. Il feignit d'être prêt à mettre les armes bas, ſi on lui donnoit une ſatisfaction : & il vint camper vis-à-vis du collegue de Norbanus.

Il débauche l'armée du conſul Scipion.

Scipion, qui vouloit ſincérement la paix, crut que Sylla la deſiroit comme lui. Les deux généraux eurent une entrevue. Ils convinrent de quelques préliminaires, & il y eut une ſuſpenſion d'armes pendant laquelle, les ſoldats, ſous prétexte de viſiter leurs parents ou leurs amis, paſſerent d'un camp dans l'autre. Il fallut peu de temps pour débaucher toute l'armée de Scipion. Elle ſe rendit à Sylla, & le conſul n'apprit la défection de ſes troupes que par les ſoldats qui vinrent l'arrêter dans ſa tente. Sylla ne ſouffrit pas qu'on lui fît aucun outrage, il lui permit même de ſe retirer, à condition qu'il ne prendroit plus les armes contre lui.

Marcus Licinius Craſſus, fils de Pu-

Craſſus

lui amene un corps de troupes.

blius, destiné à partager avec Sylla les périls de la guerre & les dépouilles de ses concitoyens, étoit d'une famille qui avoit été proscrite par Marius. Son pere & son frere périrent. Il n'échappa que difficilement, & il se tint caché jusqu'au retour de Sylla en Italie. Ce général l'ayant chargé de faire des levées dans le pays de Marses; il lui amena un corps de troupes.

Pompée lui en amene un autre.

Vers le meme temps, le fils de Pompéius Strabo, Cn. Pompéius que nous nommons Pompée, vint, à la tête de trois légions, joindre Sylla. Il s'étoit ouvert un passage par la défaite de Brutus, un des chefs du parti contraire. Sylla, qui voulut reconnoître ce service, le salua empereur: titre qu'on ne donnoit aux généraux de la république, que lorsqu'ils avoient remporté une victoire. Pompée, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-trois ans, & qu'il n'eût passé par aucune magistrature, avoit levé ces troupes dans le Picénum, où sa famille avoit un grand nombre des clients. Tel étoit alors le pouvoir d'un simple particulier. Les distinctions dont il jouit dans le camp de Sylla, exciterent la jalousie de Crassus, & furent la source de la haine qui éclata depuis entre ces deux hommes.

P. Céthé-

Enfin Sylla fortifia encore son parti

d'un des sénateurs qu'il avoit proscrits, P. Céthégus, auparavant son ennemi déclaré, homme d'aillenrs fait pour l'intrigue & pour les factions.

gus, qu'il avoit proscrit, se joint à lui.

Ses ennemis travailloient de leur côté à acquérir de nouvelles forces. Marius le fils & Carbon qui avoient été élus consuls, renouvellerent leur alliance avec les Samnites, qui leur fournirent soixante mille hommes. Ce n'est pas que ce peuple prît plus d'intérêt à Marius qu'à Sylla : c'est contre les Romains qu'il continuoit de faire la guerre ; & il avoit un excellent général dans Poncius Télésinus, capitaine qui ne cédoit en valeur & en capacité à aucun autre.

Les consuls Marius & Carbon font alliance avec les Samnites.

Av. J. C. 82 de Rome 672

Sertorius, au sortir de sa préture, passa en Espagne, province qui lui avoit été donnée pour département, & où il songeoit à s'assurer un asyle. Il connoissoit les chefs du parti dans lequel il se trouvoit engagé, & il comptoit peu sur eux. En effet ils n'éprouverent que des revers. Marius, vaincu par Sylla, s'enferma dans Préneste, où il fut investi ; & Rome ouvrit ses portes au vainqueur. Sylla se plaignit du décret qui avoit été porté contre lui : il parut déplorer la nécessité où il se trouvoit de se venger par les armes : & il fit vendre les biens de ses ennemis, qui s'étoient enfuis à son approche.

Sertorius passe en Espagne. Marius vaincu s'enferme dans Préneste. Sylla à Rome.

Norbanus & Carbon quittent l'Italie.

Cependant Norbanus & Carbon, qui avoient faits de vains efforts pour secourir Marius, regarderent leurs affaires comme désespérées, & quitterent l'Italie. Le premier se retira à Rhodes, où il se tua : le second, qui passa en Afrique, peu après entre les mains de Pompée qui le fit mourir. Il restoit néanmoins encore un parti qui parut formidable à Sylla même.

Téléfinus, général des Samnites menace Rome.

Ce général, qui étoit retourné à son camp de Préneste, marchoit au-devant des Samnites, qui venoient à lui pour le forcer dans ses lignes ; & il avoit ordonné à Pompée de les prendre en queue, pendant qu'il les attaqueroit de front. Il croyoit qu'ils n'avoient d'autre dessein que de délivrer la ville assiégée. Mais Téléfinus formoit un projet plus hardi. Il se déroba pendant la nuit, & parut le lendemain à la vue de Rome, qui étoit sans défense, & dont il juroit la ruine.

Sylla vient au secours des Romains.

A son approche, toute la jeunesse prit les armes à la hâte, & fit une sortie pour retarder la marche des Samnites, & donner à Sylla le temps d'arriver. Ce général avançoit à grands pas, précédé de sept cents chevaux qui tomberent sur les premieres troupes de Téléfinus. Il arriva lui-même peu d'heures après, & donnant à peine à son armée quelques mo-

ments de repos, il chargea les ennemis.

Les détails de cette journée ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous savons, seulement, que l'aîle gauche des Romains où commandoit Sylla, fut mise en déroute par Télésinus qui commandoit à son aîle droite; & que les soldats qui s'enfuirent jusqu'au camp de Préneste, y répandirent le bruit que leur général étoit mort, & que Rome étoit au pouvoir des Samnites. Cependant Crassus, vainqueur à l'aîle droite de l'armée romaine, avoit poursuivi les ennemis jusqu'à la ville d'Antemne. Télésinus, forcé, de livrer un nouveau combat, avoit été tué: & sa mort étoit le salut de Rome, si Rome que Sylla menaçoit, pouvoit se croire sauvée. La vie des citoyens étoit au pouvoir de ce vainqueur barbare, qui exerça les plus horribles cruautés.

Télésinus est tué dans un combat.

Il visita le champ de bataille, qu'il trouva couvert de plus de cinquante mille morts, & il fit encore égorger dans le même lieu, huit mille prisonniers. Les troupes qui restoient des débris de tant d'armées vaincues, lui ayant envoyé des députés, il leur fit dire qu'il donneroit la vie à ceux qui s'en rendroient dignes par la mort de leurs compagnons. Ces malheureux tournerent leurs armes les uns contre les autres & six mille qui

Massacres que Sylla fait de ses ennemis.

échapperent a ce massacre, vinrent se rendre à lui. Voilà sous quels auspices il entra dans Rome à la tête de ses troupes.

Il fit enfermer dans le Cirque les six mille hommes dont je viens de parler, & il convoqua le sénat dans le temple de Bellone qui étoit auprès. Il haranguoit, lorsqu'on entendit tout-à-coup les cris des prisonniers qu'on massacroit par son ordre. N'écoutez pas ce bruit, dit-il, aux sénateurs effrayés : ce sont des rebelles que je châtie ; & il continua son discours. Plus féroce que Marius, il sembloit savourer le sang qu'il répandoit, & chercher en quelque sorte des rafinements jusques dans la cruauté.

Ses proscriptions. Il déclara dans une assemblée du peuple, qu'il ne pardonneroit à aucun de ses ennemis ; & ayant fait afficher dans la place publique les noms de quarante sénateurs & de seize cents chevaliers qu'il proscrivoit, il fixa le prix de chaque tête à deux talents. Deux jours après, il proscrivit encore quarante sénateurs & un grand nombre des plus riches citoyens ; déclarant déchus des droits de cité ; les fils & les petits-fils des proscrits, & ordonnant que ceux qui auroient sauvé un proscrit, seroient proscrits eux-mêmes. Il ne sacrifioit pas seulement des victimes à sa vengeance, il livroit encore

à

à l'avidité de ceux qu'il nommoit ses amis, tous les citoyens dont ils vouloient avoir la dépouille. *Malheureux que je suis! c'est ma maison d'Albe qui me proscrit*, disoit Quintius Aurélius, qui avoit toujours vécu dans l'éloignement des affaires & dans l'obscurité. Crassus, qui obtint de Sylla la confiscation des biens de plusieurs proscrits, devint par cette voie le plus riche des Romains. On vit des esclaves récompensés pour avoir assassiné leurs maîtres. On vit des freres, des fils mêmes ..... Ce n'étoit pas assez pour Sylla de répandre le sang: il falloit encore qu'il outrageât la nature dans ce qu'elle a de plus sacré.

Il enveloppa dans ses proscriptions des provinces entieres. Il acheva de ruiner le pays des Samnites. Il s'empara des biens, des maisons & des territoires de toutes les villes d'Italie, qui avoient été dans le parti de Marius, & il en fit la récompense de ses soldats. Il donna de la sorte des établissements à quarante-sept légions: on peut juger du nombre des malheureux qu'il réduisoit à la mendicité.

Quel terme mettras-tu donc à la misere de tes concitoyens, osa lui demander en plein sénat Caïus Métellus? *Nous n'attendons pas de toi que tu pardonne: mais délivre-nous d'une incertitude pire*

que la mort, & du moins apprends-nous ceux que tu veux ſauver. Je n'en ſais encore rien moi-même ; répondit froidement Sylla. *Juſqu'à préſent j'ai proſcrit ceux dont je me ſuis ſouvenu, je proſcrirai les autres à meſure que je m'en rappellerai les noms.*

Il fait égorger les Prénestins.

Pendant que Rome étoit le théatre de ces horreurs, Préneſte ouvrit ſes portes, & Sylla s'y tranſporta. Marius s'étoit tué. On paſſa au fil de l'épée tout ce qui étoit en âge de porter les armes, & douze mille hommes, enfermés dans un même lieu, furent égorgés ſous les yeux de Sylla.

Il est nommé dictateur.

Av. J. C. 82 de Rome 672

Rome étoit ſans conſuls, & Sylla avoit beſoin d'un titre pour donner force de loix aux uſurpations qu'il avoit faites, & aux changements qu'il ſe propoſoit de faire. Il ſe retira pour quelques jours à la campagne, après avoir ordonné d'élire un entre-roi. Le choix étant tombé ſur L. Valérius Flaccus, il lui écrivit que la république avoit beſoin d'un dictateur : il offrit de l'être, & il fut élu par le peuple pour un temps illimité, ce qui étoit contraire aux uſages anciens. Il n'y avoit pas eu de dictateur depuis la ſeconde guerre punique.

Comment il exerce la dictature.

Revêtu de la dictature, Sylla ſe ſaiſit du thréſor public : il diſpoſa des biens des particuliers : il uſurpa tout, en un

tiot. Il usoit du droit de conquête dans sa patrie, comme dans un pays ennemi; & s'il prodiguoit les richesses à ses créatures, il en éxigeoit une dépendance entiere : on eût dit qu'il falloit ou être proscrit par Sylla, ou être son esclave.

Changements qu'il fait dans le gouvernement.

Il mit dans le sénat trois cents chevaliers, pour remplacer les sénateurs qui avoient péri dans la guerre ou par les proscriptions; & pour diminuer l'autorité des chevaliers, il leur ôta les tribunaux qu'il rendit au sénat. Il donna les droits de citoyens à dix mille esclaves, qui prirent, suivant l'usage, le nom de leur patron.

Comme il se proposoit, sur-tout, de réprimer l'ambition des citoyens qui aspiroient aux magistratures, & de diminuer l'autorité des tribuns, il arrêta qu'on ne pourroit obtenir la préture, qu'après avoir été questeur; qu'on ne donneroit le consulat qu'à ceux qui auroient exercé la préture; que la même dignité ne seroit conférée pour la seconde fois, que dix ans après en avoir été revêtu; que les tribuns seroient tirés du corps des sénateurs; qu'il ne leur seroit point permis de proposer des loix au peuple; & que le tribunat excluroit de toute autre magistrature tout citoyen qui l'auroit exercé. Ces loix furent portées dans l'assemblée

du peuple, & comme on peut penser, sans opposition. Mais une loi plus étonnante, & qui passa encore, ratifia tout ce qu'il avoit fait & tout ce qu'il feroit dans la suite.

Il abdique.

Après avoir usurpé une autorité absolue, après l'avoir exercée par des proscriptions, Sylla, dès la troisieme année de sa dictature, abdiqua en présence du peuple qu'il avoit assemblé. Il renvoya ses gardes, il se promena sur la place, & il se retira, accompagné d'un petit nombre d'amis. Le peuple étonné respectoit encore le dictateur dans le simple particulier, & paroissoit douter de ce qu'il voyoit : il n'y eut qu'un jeune homme qui osa l'insulter. *Ce jeune homme*, dit Sylla, sans daigner lui répondre, *sera cause qu'un autre n'abdiquera pas*. L'année suivante, il mourut dans son lit, âgé de soixante ans.

Av. J. C. 79 de Rome 675

Av. J. C. 78 de Rome 676

Il a asservi la république, sans l'avoir projeté.

Il paroît que la vengeance, plutôt que l'ambition, avoit armé Sylla; & qu'il ne se saisit de l'autorité, que parce qu'elle s'offrit à lui. Il n'avoit pas médité d'asservir la république : mais la république, impuissante par elle-même, devoit obéir à celui des deux partis qui vaincroit.

Raisons de son abdication.

Sylla maître de Rome, n'oublioit pas que l'opinion armoit contre un tyran le bras de chaque citoyen; & par conséquent,

il devoit penser que l'amour de la liberté étoit plus à redouter pour lui, que le ressentiment de ses ennemis. Sa vie étoit donc continuellement en danger, s'il conservoit la dictature : au contraire, s'il l'abdiquoit, il pouvoit se flatter de vivre sous la protection des loix. Ses jours devenoient chers à la république même. Il la protégeoit encore, quoique simple particulier : car il pouvoit armer pour elle, comme pour lui, ces soldats auxquels il avoit donné des établissements, & qui veilloient à sa sûreté. Il n'étoit donc pas à craindre que, tant qu'il vivroit, aucun citoyen osât aspirer à la tyrannie ; & il n'étoit pas non plus à présumer que personne attentât à la vie d'un homme, que tant de bras étoient prêts à secourir ou à venger.



CHAPITRE II.

Pompée & César.

La noblesse & le peuple impuissants par eux-mêmes.

LE parti du peuple, que Sylla paroissoit avoir ruiné, pouvoit se relever, & celui de la noblesse pouvoit être ruiné de nouveau. Incapables de conserver par eux-mêmes l'autorité, ils n'étoient puissants que par leurs chefs; & ils servoient seulement de prétexte aux grands, qui devoient passer & repasser de l'un à l'autre, dans la vue de les subjuguer tous deux. L'état de la république, par conséquent, n'étoit point assuré.

Chefs du parti de la noblesse. Métellus.

A la tête du parti de la noblesse, étoient Pompée, Crassus & Métellus. Celui-ci jouissoit d'une grande considération. Il s'étoit le premier déclaré pour Sylla. Il avoit vaincu Norbanus & Carbon. On le regardoit comme un grand capitaine: & la mémoire de son pere le rendoit cher au sénat & au peuple.

Crassus.

Par la victoire remportée sur Télésinus, Crassus avoit terminé la guerre civile. Couvert de gloire, il avoit encore le crédit que donnoient les richesses. Quoiqu'il les eût acquises par des voies hon-

teuses, il n'en étoit pas moins considéré, parce que la corruption étoit venue au point, que rien ne déshonoroit.

Pompée éclipsoit tous les autres généraux. Nous avons vu qu'il étoit à la tête d'une armée victorieuse, lorsqu'il joignit Sylla. L'année suivante, il se signala encore par deux victoires. Quand la guerre eut été finie en Italie, il passa en Afrique contre Hiertas, roi de Numidie, & contre Cn. Domitius, qui avoit été proscrit. Il les vainquit, & ils périrent l'un & l'autre. A son retour, Sylla le salua du nom de Grand; & quoique simple chevalier, il obtint les honneurs du triomphe; chose jusqu'alors sans exemple. Pompée.

Général sans avoir passé par les grades militaires, Pompée avoit donc eu des succès brillants, dans un âge où les autres citoyens n'étoient que soldats. Plein de confiance, il s'en promettoit de nouveaux, on en attendoit de lui; & parce qu'on le jugeoit moins d'après ce qu'il avoit fait, que d'après l'opinion de ce qu'il pouvoit faire, tout le monde s'accordoit à le regarder comme le premier homme de la république. Le sénat sur-tout, en portoit ce jugement. C'est ainsi que tout concouroit à donner le plus grand éclat à la réputation de Pompée.

Le peuple n'avoit point de chef. Les entre- Lépidus.

tribuns étoient ſans pouvoir, lorſque M. Emilius Lépidus, l'année même de la mort de Sylla, ſe propoſa de faire caſſer les loix du dictateur. Il comptoit ſur les alliés qu'il vouloit rétablir dans les anciennes tribus, & auxquels il offroit de reſtituer les terres que Sylla avoit données à ſes ſoldats. Mais ſi, par ce projet, il ſe les attachoit, il aliénoit les anciens citoyens : il armoit contre lui tous ceux qui avoient porté les armes ſous le dictateur : & ce qui nuiſoit plus encore a ſon ambition, c'eſt qu'il étoit ſans conſidération parmi les troupes. Lannée ſuivante, il fut défait par Q. Lutatius Catulus, ſon collegue, & il entraîna dans ſa perte Brutus & Perpenna, deux généraux qui commandoient dans la Gaule Ciſalpine, & qui s'étoient déclarés pour lui. Le premier fut obligé de ſe rendre à Pompée, qui le fit poignarder quelques jours après. Le ſecond paſſa en Eſpagne avec les débris de ſon armée. Quant à Lépidus, il mourut en Sardaigne, où il s'étoit retiré.

A peine arrivé en Eſpagne, Sertorius en étoit ſorti, parce qu'il avoit été ſuivi d'un lieutenant de Sylla, qui ne lui avoit pas laiſſé le temps de s'établir. Il s'enferma dans Carthagene avec trois mille hommes, & il s'embarqua auſſi-tôt qu'il eut des vaiſſeaux. Il couroit les mers,

lorſque les Luſitaniens l'inviterent à ſe mettre à leur tête. Alors, quoiqu'il n'eût que huit à dix mille hommes, il ſoumit preſque toute l'Eſpagne Les Romains en armerent néanmoins contre lui plus de cent-vingt mille, & ils en donnerent le commandement aux généraux qui avoient le plus de réputation.

Il y crée un ſénat.

La Luſitanie devint l'aſyle des proſcrits qui purent échapper au dictateur. Ils s'y rendirent en ſi grand nombre, que Sertorius en forma un ſénat de trois cents membres. Il regardoit ce corps comme le vrai ſénat romain. Il en tiroit les magiſtrats, il lui conſervoit toute la ſouveraineté, & il ne donnoit aux Eſpagnols aucune part au commandement. Il ſembloit que Rome devoit être où il étoit lui-même, & il déclaroit n'avoir armé que pour rendre la liberté à la république.

Il eſt cher aux Luſitaniens.

Malgré cette façon de penſer, il n'en étoit pas moins cher aux Luſitaniens. Ses ſuccès les lui attachoient. Heureux ſous ſon gouvernement, ils n'étoient pas jaloux de ſe gouverner eux-mêmes; ils regardoient, comme un grand avantage, de n'être plus expoſés aux rapines des magiſtrats que Rome leur envoyoit. D'ailleurs, il eut l'art de perſuader que les dieux veilloient ſur lui. Il fit croire qu'une biche, qu'il avoit apprivoiſée, étoit

un présent de Diane, & qu'elle l'avertissoit de ce qu'il devoit faire, ou de ce qu'il pouvoit craindre.

Métellus & Pompée contre Sertorius.

Métellus Pius, qui commandoit en Espagne depuis quatre ans, n'avoit pas été un obstacle aux progrès de Sertorius. Le sénat chargea de cette guerre Pompée, & lui donna les troupes qui avoient vaincu Marius & Cinna.

Av. J. C. 77 de Rome 677

Perpenna, qui craignoit de se donner un chef, ne songeoit pas à se réunir à Sertorius. Mais ses soldats qui comptoient peu sur sa capacité, l'y forcerent, aussi-tôt qu'ils eurent appris que Pompée arrivoit. Cependant réduit, malgré lui, à n'être que subalterne, il ne renonçoit pas au commandement.

Le nom seul de Pompée remplit toute l'Espagne d'une grande attente, & les peuples parurent se préparer à une révolution. Ce jeune général en montra plus de confiance. Jaloux des succès dont il se flattoit, il craignit d'en partager la gloire avec un autre, & il résolut de se tenir toujours séparé de Métellus. Mais sa réputation s'obscurcit bientôt, & celle de Sertorius en reçut un nouvel éclat. Sa premiere entreprise le couvrit de honte.

Mépris de Sertorius pour Pompée.

Il tenta de secourir une ville que les Lusitaniens assiégeoient; & lorsqu'il

croyoit les avoir enfermés, il se trouva enfermé lui-même entre deux camps. *J'apprendrai à l'écolier de Sylla*, disoit Sertorius, *qu'un général doit regarder derriere lui.* Il se rendit maître de la place. qu'il fit brûler aux yeux de Pompée. Il n'étoit pas cruel, mais il vouloit humilier ce général. L'année suivante il le vainquit près de Sucrone, & *il eût renvoyé cet enfant à ses parents après l'avoir corrigé, comme il le méritoit*, si Metellus ne fût survenu. C'est avec ce mépris qu'il traitoit Pompée. Av. J. C. 77 de Rome 677

Pompée reconnut enfin qu'il y avoit du danger pour lui à s'éloigner de Metellus, & ces deux généraux réunirent leur troupes. Alors, supérieurs en forces, ils engagerent une action générale dans laquelle ils eurent l'avantage. Sertorius cependant n'en fut pas moins redoutable : car il les chassa de tous les pays qui lui obéissoient, & Pompée se retira, jusques dans la Gaule Narbonnoise. Metellus, qui désespéroit de vaincre ce général, promit cent talents & vingt mille arpents de terres à celui qui lui apporteroit sa tête. Avantages de Sertorius.

La mort de Sylla & cette guerre parurent à Mithridate une conjoncture favorable à son ambition. Il leva une puissante armée, & pour entretenir une diversion Mithridate fait alliance avec lui.

Av. J. C. 75 de Rome. 679. utile à ses desseins, il se proposa de faire alliance avec Sertorius. Il comptoit trouver un allié puissant dans un capitaine, supérieur aux deux généraux que Rome estimoit le plus. Il lui fit offrir de l'argent & des vaisseaux, demandant seulement, qu'il fût autorisé à recouvrer les provinces, qu'il avoit abandonnées par le traité fait avec Sylla.

Pour obtenir des secours du roi de Pont, Sertorius n'avoit donc qu'à donner son consentement à une chose qui ne dépendoit pas de lui d'empêcher. Il refusa néanmoins ce consentement. Il répondit aux ambassadeurs qu'il ne souffriroit point que leur maître formât des entreprises sur les provinces de la république; & qu'il lui permettoit seulement de reprendre la Bithynie & la Cappadoce, deux royaumes sur lesquels le peuple romain n'avoit aucun droit: c'est ainsi que, des bords de la mer Atlantique, ce Romain, toujours occupé de la gloire de sa patrie, se croyoit fait pour prescrire des bornes à la monarchie de Mithridate. Le roi de Pont en fut étonné. Cependant il conclut un traité, en vertu du quel il lui fournit trois mille talents & quarante vaisseaux; & Sertorius lui envoya un corps de troupes sous les ordres de M. Marius, un de ses sénateurs.

Marius commandoit en Asie avec la même autorité qu'un proconsul, & le nom de celui qui l'avoit envoyé, ouvroit à Mithridate la Bithynie & la Cappadoce, lorsque Perpenna fit assassiner Sertorius, & prit le commandement de l'armée. Pompée recueillit seul le fruit de cette trahison. Une victoire lui livra Perpenna, auquel il fit couper la tête. Tous les peuples se soumirent au vainqueur. Deux villes seulement dont il fallut faire le siege, retinrent encore quelque temps Pompée en Espagne.

Sertorius assassiné. Pompée termine la guerre d'Espagne.

Av. J. C. 73 de Rome 681

Alors une autre guerre commençoit en Italie. Quelques gladiateurs, qu'on gardoit à Cappoue, s'échapperent, déterminés à combattre pour recouvrer leur liberté, plutôt que pour servir de spectacle au peuple. Ils avoient dans Spartacus un chef audacieux, capable de conduire une grande entreprise, & qui eût mérité d'être à la tête d'un peuple libre. Il attira dans son parti beaucoup d'esclaves : & comme la misere sembloit ne laisser aux habitants de la campagne d'autre ressource que la révolte un grand nombre de paysans se joignirent à lui.

Guerre de Spartacus.

Av. J. C. 73 de Rome 681

Le sénat crut d'abord que ce n'étoit qu'une émeute, que la présence des magistrats dissiperoit. Il en jugea autrement, lorsque les troupes de deux préteurs eurent

été taillées en pieces, & il fit marcher ses deux consuls, qui essuyerent encore plusieurs défaites. Cependant Spartacus devenoit par ses victoires plus difficile à vaincre. Son armée grossissoit d'un jour à l'autre, & il eut sous ses ordres jusqu'à cent vingt-mille hommes.

Pompée veut dérober à Crassus la gloire de l'avoir terminée.

Cette guerre duroit depuis trois ans, lorsque le sénat jeta les yeux sur Crassus, de tous les généraux celui qui avoit le plus de réputation, après Métellus & Pompée qui étoient encore en Espagne. Crassus termina cette guerre par deux grandes victoires. Spartacus fut tué, & de toute son armée, il n'échappa que cinq mille hommes qui se retirerent dans les montagnes. Pompée, en revenant d'Espagne, rencontra ces brigands, qui étant en petit nombre & sans chefs, lui offroient une victoire facile. Il les extermina, & il écrivit au sénat du même ton, que s'il eût eu seul la gloire d'avoir délivré l'Italie. C'est ainsi qu'il soutenoit le surnom de Grand, en s'appropriant les succès des autres. Il pensoit, sans doute, que le public juge souvent les hommes d'après l'opinion qu'ils paroissent avoir d'eux-mêmes : c'est en effet ainsi qu'il en juge toutes les fois qu'un parti puissant s'intéresse, à leur réputation.

Av. C. J. 1? de Rome 683

Pompée & Crass-

Crassus, qui aspiroit au consulat, dis-

simulât son ressentiment, parce que Pompée, appellé à cette dignité par les vœux du peuple, auroit pu lui donner l'exclusion. Bien loin de se plaindre, il le fit prier de réunir leurs factions pour être élu l'un & l'autre. Pompée, considérant que cette démarche de Crassus étoit comme la confirmation de ce qu'il avoit écrit au sénat, consentit volontiers à agir de concert avec un rival qui ne lui contestoit rien, & ils furent élus tous deux. Ils sont élus consuls.

Les loix de Sylla ne permettoient de conférer le consulat qu'à ceux qui avoient exercé la préture. Or, Crassus avoit été préteur, & par conséquent, son élection étoit dans les regles. Il n'en étoit pas de même de celle de Pompée. Il n'étoit que simple chevalier : il n'avoit pas même été questeur. Mais sa réputation le mit au dessus des loix.

Pompée & Crassus refusent de licencier leurs troupes.

Av. J. C. 70 de Rome 684.

Nous avons déja eu occasion de remarquer, que pour obtenir l'honneur du triomphe, il falloit n'être pas encore entré dans la ville; & qu'au contraire, il falloit y être, pour obtenir le consulat. Pompée & Crassus ne crurent pas devoir se soumettre à cet usage. Quoique pour être élus consuls, ils fussent entrés dans Rome, ils prétendoient encore au triomphe, & sous ce prétexte, ils refuserent de licencier leurs troupes. Pompée donnoit pour raison

qu'il attendoit Métellus, qui devoit triompher avec lui : & Crassus déclaroit qu'il ne licencieroit son armée, que lorsque Pompée auroit licencié la sienne. La jalousie, qui éclatoit entre ces deux hommes, faisoit craindre une guerre civile. Le sénat les supplia de se réconcilier. Tout le peuple, un jour d'assemblée, se jeta même à leurs genoux. On fit enfin parler la religion, & ils ne parurent se rapprocher, que lorsque les aruspices eurent déclaré que la division des deux consuls menaçoit la république des plus grandes calamités. Le sénat, qui devoit connoître en cette occasion combien il étoit foible, crut avoir remporté une victoire. Il accorda les honneurs du triomphe aux deux consuls, & ils congédierent leurs troupes.

Crassus recherche la faveur du peuple par des largesses.

Crassus avoit pour maxime qu'on n'étoit point riche, quand on n'avoit pas de quoi soudoyer une armée. On peut juger de ses richesses par ses libéralités. Au commencement de son consulat, il fit servir dix milles tables pour traiter tout le peuple, & il distribua aux citoyens du bled pour trois mois.

Av. J. C. 70 de Rome 684.

Pompée par des loix agréables à la multitude.

Pompée rechercha la faveur de la multitude par des moyens encore plus sûrs que des largesses. Il rendit aux tribuns toute l'autorité dont Sylla les avoit dépouillés, & il fit passer une loi du préteur

L. Aurélius Cotta, par laquelle il étoit ordonné de tirer les juges des trois ordres de la république; du sénat, des chevaliers & des tribuns du thrésor public qui étoit de l'ordre du peuple. Les prévarications des sénateurs avoient servi de prétexte à cette loi. Ils vendoient publiquement leurs suffrages. Il n'y avoit plus de justice, & c'étoit une maxime reçue, qu'un homme riche, quelque coupable qu'il fût, ne pourroit être condamné. Cependant de quelque ordre qu'on tirât les juges, les prévarications ne devoient pas cesser, parce que tous trois étoient également corrompus.

Pompée lorsqu'il fut sorti de magistrature, affecta de ne prendre aucune part aux affaires: soit qu'il voulût écarter les soupçons qu'il avoit donnés au sénat, en recherchant la faveur du peuple, soit qu'il craignît de compromettre sa réputation dans des choses dont il n'avoit pas l'usage. Il se montroit rarement en public: il ne paroissoit jamais que suivi d'une foule de clients. Cette conduite, qui avoit un air de dignité aux yeux de la multitude, pouvoit en imposer. Conduite de Pompée, lorsqu'il est sorti de magistrature.

La guerre continuoit en orient, depuis que Mithridate avoit fait alliance avec Sertorius, & on avoit envoyé contre ce prince les deux consuls L. Licinius Lucul- Guerre de Mithridate. Lucullus subjugue le Pont.

lus & M. Aurélius Cotta. Celui-ci qui arriva le premier, se hâta d'autant plus, de chercher l'ennemi, que Lucullus avançoit à grandes journées. Il se fit battre sur terre & sur mer : Il fut bientôt hors d'état de tenir la campagne, & il s'enferma dans la ville de Chalcédoine. Lucullus auroit pu entrer dans le Pont, où Mithridate avoit laissé peu de troupes. Ses officiers, mécontents de la conduite de Cotta, le lui conseilloient. Il aima mieux aller au secours de son collegue, déclarant que des conquêtes le touchoient moins, que le salut d'un citoyen romain. En effet, il sauva Cotta.

Cysique étoit assiégée par terre & par mer, & Mithridate avoit rassemblé toutes ses forces pour se rendre maître de cette place qui lui auroit ouvert l'Asie mineure. Lucullus n'avoit que trente mille hommes de pied & deux mille cinq cents chevaux. Attentif à éviter une action générale, il se proposa de harceler les ennemis, de leur couper les vivres, & de les réduire par la disette. Tout lui réussit. Forcé à lever le siege, le roi de Pont s'enfuit par mer : son armée de terre fut battue dans la retraite : & on prétend que cette entreprise lui coûta trois cents mille hommes. Il éprouva de plus grands revers les années

ſuivantes. Ses flottes & ſes armées de terre furent ruinées. Il abandonna ſon royaume, & il ſe réfugia chez Tigrane, roi d'Arménie. Lucullus acheva de ſubjuguer le Pont ſous le conſulat de Craſſus & de Pompée.

Av. J. C. 70 de Rome 684.

Tigrane, foible dans les commencements de ſon regne, étoit devenu par une ſuite de proſpérités, le plus puiſſant des monarques de l'Aſie. Pluſieurs fois vainqueur des Parthes, il leur avoit enlevé la Méſopotamie. Il avoit dompté les Arabes, exterminé preſque entiérement la famille des Séleucides, & réuni à ſes états le royaume de Syrie. Accoutumé à voir tout fléchir devant lui, il prenoit le titre de roi des rois. Mais quelle que fût ſa puiſſance, il régnoit avec un faſte, qui ſembloit préſager la décadence de ſon empire. On ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fût en état de rétablir Mithridate, & il étoit de ſon intérêt de s'oppoſer aux progrès des Romains.

Puiſſance de Tigrane, roi d'Arménie.

Cependant, quoiqu'il eût épouſé la fille du roi de Pont, il ne lui avoit donné aucun ſecours; & depuis qu'il l'avoit reçu dans ſes états, il n'avoit pas même daigné le voir. Lucullus lui députa pour lui demander de livrer Mithridate, ou en cas de refus, pour lui déclarer la guerre. Le roi d'Arménie, offenſé, répondit que ſi

Lucullus porte la guerre dans l'Arménie.

on l'attaquoit, il sauroit se défendre. Alors il vit son beau-pere, & il se concerta avec lui sur les moyens de repousser les Romains.

Il paroissoit téméraire à Lucullus de porter la guerre dans l'Arménie. Obligé de laisser des troupes dans le Pont, il ne pouvoit conduire avec lui qu'environ vingt mille hommes. Il marcha néanmoins. Il passa l'Euphrate, le Tigre, & il vint camper devant Tigranocerte, capitale de Tigrane. Ce prince, surpris de l'audace des Romains, n'avoit pris aucune mesure pour s'opposer à leur marche. Il semble même avoir d'abord ignoré qu'ils approchoient. Il étoit si éloigné de le croire, qu'il fit mourir le premier qui lui en apporta la nouvelle. Il se retira vers le mont Taurus, où il avoit donné rendez-vous à ses troupes.

Il remporte deux grandes victoires.

Dans un pays ennemi, le proconsul ne pouvoit se soutenir que par des victoires. Il forma le siege de Tigranocerte, afin de forcer le roi à une bataille générale. En effet, il le vit arriver à la tête de deux cents mille hommes de pied & de soixante mille chevaux. Il laissa six mille hommes devant la place assiégée, & avec le reste de ses troupes il alla au devant de cette armée plus nombreuse que formidable. *Ils sont beaucoup*, disoit Tigrane, *si ce*

ſont des ambaſſadeurs : mais ſi ce ſont des ſoldats ils ſont bien peu. Il n'imaginoit pas qu'ils oſaſſent l'attaquer. Il voyoit tous leurs mouvements, & il ſe laiſſa en quelque ſorte ſurprendre. *Quoi !* dit-il, *ces gens-là viennent à moi !* Il rangea ſon armée en bataille avec précipitation.

C'étoit le 6 Octobre, jour auquel les Romains avoient été défaits par les Cimbres, & que par cette raiſon on avoit mis au nombre des malheureux. *Je le rendrai heureux*, dit Lucullus à ceux qui lui conſeilloient d'éviter le combat ce jour-là. En effet, il remporta une victoire complete, & il retourna devant Tigranocerte qu'il prit d'aſſaut. Av. J. C. 69 de Rome 685

Mithridate ne s'étoit pas trouvé à la bataille. Il avoit été dans le Pont pour y faire des recrues ; & lorſqu'il revint, il rencontra Tigrane qui fuyoit encore. Ces deux rois employerent l'hiver à faire des levées, & l'été ſuivant, ils ouvrirent la campagne avec une armée de ſoixante-dix mille hommes de pied & de trente cinq mille chevaux. Mais pour la former, Tigrane avoit évacué la Syrie, & Antiochus l'Aſiatique, héritier des Séleucides, recouvra la plus grande partie du royaume de ſes peres.

Les deux rois évitoient le combat, Av. J. C.

68 de Rome 686

persuadés qu'en temporisant, ils ruineroient l'armée de Lucullus, ou qu'ils le forceroient à quitter l'Arménie. Le proconsul leur fit prendre une résolution plus hardie. Il marcha contre Artaxate, ville où Tigrane avoit laissé ses femmes & ses enfants avec les thrésors qui lui restoient. Il jugea que les ennemis tenteroient de s'opposer à son passage. En effet, ils lui livrerent une bataille qu'ils perdirent encore. Mithridate fut même des premiers à prendre la fuite.

Il prend ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie.

Lucullus, après sa victoire, vouloit continuer sa marche vers Artaxate, & achever la conquête de l'Arménie. Il se proposoit même de tourner ses armes contre les Parthes. Mais ses soldats refuserent de le suivre. Enrichis de butin, ils demandoient du repos. Il fut obligé de repasser le mont Taurus, & il vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie, où il se rendit maître de Nisibe.

On n'attendoit pas de lui de si grands succès.

Lucullus avoit fait ses premieres armes dans la guerre sociale. Depuis, il servit sous Sylla en qualité de questeur. Il commanda la flotte de ce général, & il remporta plusieurs victoires. Ce fut néanmoins contre l'attente de tout le monde qu'il fit de si grandes choses, lorsqu'il eut le commandement en chef; & c'est

ce qui a fait dire à Cicéron, qu'étant parti de Rome avec très-peu d'expérience dans la guerre, il étoit devenu grand général dans le trajet d'Italie en Asie.

Quoiqu'il eût de grandes qualités, il n'avoit pas l'art de se faire aimer des troupes. Il les aliénoit par sa hauteur. Cependant son armée étoit en partie composée des légions, qui s'étoient soulevées contre Flaccus, qui avoient trahi Fimbria, & qui sous Sylla, s'étoient accoutumées à la licence; il les contint dans le devoir pendant un temps: mais elles devinrent indociles, lorsqu'il les voulut exposer à de nouvelles fatigues. Soulevement de ses troupes. Mithridate recouvre son royaume.

Quel que fût leur mécontentement, peut-être auroient-elles continué de respecter leur général, si elles n'eussent pas été enhardies à la révolte par P. Clodius, homme factieux, sans mœurs & sans honte. Il souleva l'armée, & les choses vinrent au point, que les soldats refuserent d'aller au secours des lieutenants, que Lucullus avoit laissés dans les pays conquis sur Mithridate, & ce prince recouvra son royaume. Sur ces entrefaites arriverent des commissaires pour régler les affaires du Pont. Le sénat les avoit fait partir en conséquence des lettres que Lucullus avoit écrites lors de ses succès. Av. J. C. 67 de Rome 687

Mais tout étoit changé. Les ennemis que ce générale avoit à Rome, sembloient déja faire oublier ses victoires, & Pompée devoit bientôt en recueillir le fruit.

Origine de la guerre des Pirates.

Dans la décadence des Séleucides, la Syrie en proie aux ennemis qu'elle avoit au dedans & au dehors, fut sur-tout, exposée aux pirateries des Ciliciens, qui alloient vendre à Délos les esclaves qu'ils faisoient dans ce royaume. Cette île étoit le marché où se faisoit ce commerce, qui devenoit tous les jours plus avantageux, parce que les esclaves étoient pour les Romains un fond de richesses.

Les Ciliciens avoient d'abord été sous la protection des rois d'Egypte, ennemis des Séleucides. Mithridate les prit ensuite à son service. Quand il eut évacué l'Asie mineure, ils y exercerent impunément la piraterie. Ils accrurent leurs forces pendant les guerres civiles, qui ne permirent pas aux Romains de les réprimer. Ils furent maîtres de plusieurs villes. Ils eurent des flottes nombreuses. Ils formerent une espece de république, & leur puissance, que les succès sembloient rendre légitime, ennoblit leur profession. Ils avoient même à leur tête des hommes distingués par leur naissance. On commençoit à croire qu'il étoit aussi glorieux de commander

commander dans cette république que dans toute autre. Ils dominoient sur les mers. Ils infestoient toutes les côtes de la Méditerranée. Ils affamoient l'Italie. Ils affectoient sur-tout, de braver les Romains.

Pompée nettoie les mers. Pouvoir qu'on lui donne en cette occasion.

Av. J. C. 67 de Rome 687

Rome avoit armé contr'eux plusieurs fois & avec peu de succès. Le peuple, qui souffroit de la disette, se plaignoit des généraux qu'on avoit employés dans cette guerre. Il jetoit les yeux sur Pompée qu'il croyoit seul capable de la terminer, & il parloit de lui accorder le pouvoir le plus étendu. Le tribun Gabinius, qui vouloit plaire au peuple & à Pompée, proposa de donner à ce général le proconsulat des mers, le commandement de toutes les côtes jusqu'à vingt lieues dans les terres, la liberté de lever autant de soldats & de matelots qu'il jugeroit à propos, la permission de prendre dans le thrésor public sans rendre compte, & le choix de ses lieutenants. Cette proposition, qui paroissoit donner un maître à la république, souleva le sénat. Le consul Pison accusa Pompée d'aspirer à la tyrannie. Pompée lui-même feignit de ne point vouloir de la commission qu'on lui offroit. Mais le peuple s'obstinoit par les oppositions. Il y eut de longs débats : on en vint même à la violence & le décret fut porté.

Le nom seul de Pompée dissipoit déja les pirates. Ce général n'eut pas de peine à vaincre leurs flottes dispersées. Il les poursuivit jusques dans la Cilicie, qu'il soumit entiérement: il ne lui fallut même que trois mois pour ruiner toutes leurs forces.

On charge Pompée de la guerre contre Mithridate, & on lui confie toutes les forces de la république.

Av. J. C. 66 de Rome 688

Il venoit de nettoyer les mers lorsque le rapport des commissaires, qu'on avoit envoyés dans le Pont, faisoit penser à donner un successeur à Lucullus, qu'on avoit déja révoqué. Le peuple jetta encore les yeux sur Pompée; & Manlius, un des tribuns, dressa un décret par lequel conservant à ce proconsul tout ce qui lui avoit été accordé pour la guerre contre les pirates, il lui conféroit encore le gouvernement de l'Asie mineure & le commandement des armées contre Mithridate & Tigrane.

C'étoit livrer entre ses mains toutes les forces de la république. Cependant lorsque cette loi fut proposée, les sénateurs quoique tous la désapprouvassent en secret, n'oserent s'y opposer ouvertement. Pompée étoit alors trop puissant pour n'être pas craint. Hortensius & Catullus eurent seuls le courage d'exhorter le peuple à la rejeter. Ils ne persuaderent pas, & Manilius trouva un appui dans César & dans Cicéron. Ces deux sénateurs agissoient

par des vues particulieres. César cherchoit à plaire au peuple, dont Pompée étoit l'idole : ambitieux de commander, il voyoit avec joie un exemple qui l'autoriseroit lui-même à prétendre à la même puissance. Peut-être se flattoit-il aussi, qu'en accumulant les honneurs sur un homme dont il connoissoit la vanité, il exciteroit infailliblement l'envie contre lui, & qu'il parviendroit à le perdre plus facilement. Quant à Cicéron, il devoit à son éloquence toute la considération dont il jouissoit. Mais de quelque poids que l'éloquence fût encore dans les délibérations, ce n'étoit plus le temps où elle donnoit l'autorité ; & cet orateur, qui étoit naturellement timide & incertain, cherchoit un appui dans un citoyen puissant.

Pompée étoit en Cilicie, quand il apprit le décret qui avoit été porté en sa faveur. *O dieux !* s'écria-t-il, *faut-il que je sois condamné à des travaux sans fin ? quand pourrai-je donc jouir du repos, & me dérober à l'envie ?* Sa dissimulation ne trompa personne. Il décela bientôt lui-même ses vrais sentiments. Il ne put cacher la jalousie que lui donnoient les succès de Lucullus. Il ne fut occupé qu'à déprimer ce général, & il intrigua pour lui faire refuser les honneurs du triomphe.

Sa dissimulation & sa jalousie.

Lucullus ne triompha que trois ans après. Les publicains, dont il avoit empêchés les vexations, se réunirent contre lui aux partisans de Pompée. Il est vrai qu'on pouvoit lui reprocher de s'être enrichi, & on le lui reprocha. Mais au moins ses richesses n'étoient que les dépouilles de Tigrane & de Mithridate ; & tous les peuples, alliés au sujet de la république, se louoient de sa douceur & de sa justice.

Pompée chasse Mithridate du Pont, & Tigrane se soumet.

Les forces du roi de Pont consistoient alors dans trente mille hommes de pied, & dans deux où trois mille chevaux. Pompée, maître de la mer, & bien supérieur sur terre, le chassa de ses états dans une seule campagne. A l'approche des Romains, Tigrane mit à prix la tête de son beau-pere. Il se hâta même de livrer sa couronne & sa personne à la discrétion du vainqueur ; & on vit ce roi des rois arriver sans suite dans le camp de Pompée, & s'humilier devant lui. Le proconsul ne lui laissa que l'Arménie.

Av. J. C. 66 de Rome 688

Il réduit la Syrie en province romaine.

Mithridate, qui s'étoit retiré chez les nations du nord, erroit de péril en péril, & invitoit les barbares à prendre les armes pour lui. Pompée, qui voulut d'abord le poursuivre, vainquit les Ibériens & les Albaniens, & s'avança jusqu'à trois jour-

nées de la mer Caspienne. Il ne jugea pas devoir s'engager plus avant, & il abandonna le roi de Pont, pour marcher contr Antiochus l'Asiatique, qu'il déthrôna, quoique Lucullus l'eût reconnu. Il réduisit la Syrie en province romaine. Alors, parce qu'il avoit porté les armes de la république, d'un côté jusqu'à la mer Caspienne, il crut qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les porter encore jusqu'à la mer Rouge. Ce projet, qu'il ne put pas exécuter, n'étoit pas d'un homme qui cherchoit le repos.

Mithridate en formoit lui-même un plus grand. Il se proposoit de conduire en Italie des nations barbares qu'il avoit armées. Il est difficile de croire qu'il eût réussi dans une expédition si hasardeuse, lui qui n'avoit eu des succès, que lorsque les Romains ne pouvoient pas s'occuper de ce qui se passoit en Asie. Quoi qu'il en soit, son armée effrayée de cette entreprise, se révolta. Elle donna la couronne à Pharnace, son fils, qui l'avoit soulevée, & il perdit la vie. Il soutenoit la guerre depuis quarante ans. Mort de Mithridate.

Pompée étoit en Palestine, lorsqu'il apprit la mort de ce monarque. Il venoit de faire la guerre aux Arabes Scénites, qu'il étoit plus aisé de vaincre que de trouver; & il marchoit à Jérusalem, pour Pompée rétablit Hircan.

rétablir Hircan, sur qui Aristobule son frere avoit usurpé le thrône. Il y avoit alors environ trente ans que le grand sacrificateur des Juifs avoit pris le diadême, comptant sur la protection des Romains, & plus encore sur la foiblesse des rois de Syrie & d'Egypte.

Il regle les affaires du Pont.

Après avoir rétabli Hircan, Pompée retourna dans le Pont. Il y fit tous les réglements qu'il jugea nécessaires. Il donna à Pharnace le royaume du Bosphore Cimmérien, qui étoit un démembrement de la monarchie de Mithridate. Il déclara ami & allié du peuple romain ce fils parricide; il alla passer l'hiver à Ephese, où il disposa tout pour son retour en Italie.

Désordres que les richesses causent dans Rome.

Lorsque cinq ans auparavant il en étoit parti, il avoit laissé Rome dans un calme apparent. Mais la corruption des mœurs devoit être dans peu la cause de bien des troubles.

Les richesses de toutes les nations se trouvoient dans les maisons de quelques particuliers, à qui l'usage faisoit une loi de dissiper leur bien en profusions, & qu'il autorisoit, pour réparer leur fortune, à commettre toutes sortes de brigandages. Sans être jamais assez riches, les plus riches causoient une misere générale; & le luxe qui s'étoit introduit,

parce qu'on avoit de l'argent, avoit fini par rendre l'argent d'une rareté étonnante. La raison en est sensible.

L'argent est plus rare à proportion qu'il circule moins. Or, le luxe nuit à la circulation, parce que plus il ouvre les canaux par où l'argent passe pour fournir aux besoins superflus, plus il bouche ceux par où il devroit passer pour fournir aux besoins nécessaires. Alors l'argent circule comme un fleuve, où se perdent par des terrains toutes les eaux d'une vaste campagne, & qui, répandant la fécondité sur ses bords, ne laisse au loin, ou même à peu de distance, que des champs arides.

Avant Sylla, les Romains s'enrichissoient des dépouilles des nations. Il leur apprit à s'enrichir de leurs propres dépouilles. Dès-lors, il n'y eut plus de fortune assurée, & l'argent ne parut circuler que pour faire passer & repasser continuellement un petit nombre de citoyens de la misere à l'opulence & de l'opulence à la misere. Au milieu de ce désordre, il sembloit qu'on ne pût être véritablement riche, que lorsqu'on auroit envahi tous les thrésors de l'empire; & la puissance cessoit en quelque sorte d'être l'objet de l'ambition, pour devenir le dernier terme de l'avarice.

Catilina. A la tête de ceux qui croyoient ne pouvoir réparer leur fortune ruinée qu'en usurpant la tyrannie, étoit L. Sergius Catilina, d'une famille patricienne des plus illustres. Elevé dans le tumulte des guerres civiles, il avoit été un des ministres des cruautés de Sylla. Sous la protection du dictateur, il étoit parvenu aux dignités. Il avoit été questeur. Il avoit commandé en Afrique, en qualité de préteur. Dans ces emplois il se déshonora par des malversations, & cependant il ne lui fut pas possible de s'enrichir; parce qu'avec quelque avidité qu'il s'abandonnât aux rapines, il dissipoit avec plus de profusion encore. Livré au vice dès son enfance, il paroissoit se précipiter d'abîme en abîme, entraîné, comme par nécessité, d'un crime dans un autre, & cherchant son salut dans de nouveaux forfaits.

Son caractere.

Comment il forme un parti.

Il se fit une étude de séduire les jeunes gens des plus nobles familles. En les égarant dans le vice, il les engagea dans ses crimes & dans ses périls. Il avoit pour lui des chevaliers, des patriciens, des sénateurs, des hommes perdus de dettes ou de débauches, & des femmes sans mœurs, qui par leur naissance, par leurs intrigues ou par leur beauté, contribuoient à grossir son parti. Enfin il s'étoit assuré

d'une partie des soldats de Sylla, qui après avoir dissipé tout ce qu'ils avoient ravi sous ce dictateur, desiroient une nouvelle guerre civile, qui leur livrât une seconde fois les dépouilles de leurs concitoyens. Il promettoit aux uns l'abolition des dettes; aux autres le proscription des riches; aux plus ambitieux les dignités de la république; à tous, Rome à piller. Mais, avec plus d'audace que d'habileté, il couroit à sa perte; & il dut à la corruption générale, plutôt qu'à ses talents, le parti qui se dévoua pour lui.

Il avoit déja échoué dans une conjuration, & il eût été poursuivi dès-lors, si un tribun ne se fût opposé aux informations que le sénat avoit ordonnées. Les soupçons qu'on avoit contre lui, ne le firent pas renoncer à ses desseins. Il prit d'autres mesures. Il demanda le consulat, & il projeta d'avoir pour collègue C. Antonius, qui se flattoit, quand il seroit temps, de faire entrer dans ses vues. Mais il ne pouvoit obtenir cette dignité, qu'après s'être lavé des concussions dont on l'accusoit.

Catilina brigue le consulat.

Av. J. C. 64 de Rome 690.

Cicéron, qui briguoit aussi le consulat, songeoit moins à donner l'exclusion à Catilina, qu'à C. Antonius. Quoiqu'il le crût coupable, & qu'il dit *qu'il seroit*

Conduite de Cicéron à son égard.

déclaré innocent, si on jugeoit qu'il ne fait pas jour en plein midi, il se proposoit de le défendre, se flattant, *s'il le faisoit absoudre, de se le rendre favorable, & disposé, s'il en arrivoit autrement, à prendre patience.* C'est ainsi qu'à Rome on prostituoit son éloquence. Les juges, remarquoit Ciceron, *sont tels que nous les voulons.* Aussi Catilina fut-il renvoyé absous. On ne sait, au reste, si cet orateur prit en effet la défense d'une si mauvaise cause.

On refuse le consulat à Catilina, & on le donne à Cicéron.

La raison de sa conduite en cette occasion, c'est qu'il avoit besoin d'un parti puissant pour obtenir le consulat. Comme il étoit sans naissance, il avoit contre lui toute la noblesse; & ses talents mêmes, parce qu'ils excitoient l'envie, paroissoient un obstacle à son élévation.

Mais sur ces entrefaites le secret de la conjuration ayant commencé à transpirer, il parut l'homme le plus capable de veiller au salut de la république; & le danger dont on se croyoit menacé, applanit pour lui les voies du consulat. Catilina devenu suspect, fut rejeté; & on nomma, pour second consul, C. Antonius, qui étant d'un caractere à ne rien prendre sur lui, paroissoit fait pour obéir aux conseils d'un collegue.

Conjuration de Catilina.

Intimidés par l'exclusion donnée à Ca-

tilina, & plus encore par l'élection d'un magistrat aussi éclairé que Cicéron, plusieurs des conjurés se détacherent d'un parti dont ils commençoient à prévoir la ruine. Catilina cependant s'obstina dans ses projets avec la même audace. Il fit des amas d'armes. Il envoya C. Mallius en Toscane, Septimius dans le Picénum, C. Julius dans la Pouille, pour lever secretement des troupes, & pour s'assurer sur-tout des soldats qui avoient servi sous Sylla.

Pendant qu'il faisoit ses préparatifs, on apprit que Pompée, après avoir subjugué l'orient, revenoit à la tête d'une armée victorieuse. Il ne se déconcerta pas. Résolu de prévenir le rétour de ce général, il assembla les conjurés. Il leur réprésenta que Rome étoit sans défense, que Mallius avoit déjà levé des troupes en Toscane; & le jour fut pris pour assassiner Cicéron, pour mettre le feu dans cent quartiers de la ville à la fois, & pour égorger, à la faveur du tumulte, tous les citoyens qu'il avoit proscrits. Il se proposoit de réserver seulement, comme otages, les enfants de Pompée.

Mais Ciceron étoit averti de toutes les mesures que prenoient les conjurés. Un de leurs chefs, Q. Curius, après s'être ruiné auprès de Fulvia, femme d'une illustre

Cicéron est instruit des desseins des conjurés.

maison, s'apperçut qu'il cessoit de lui plaire, depuis qu'il n'étoit plus en état de payer ses complaisances criminelles. Se voyant alors réduit à ne pouvoir lui donner que des espérances, il lui révéla quelque chose de la conjuration sur laquelle il fondoit sa fortune. Fulvia, qui ne vouloit pas être compliquée dans une affaire de cette espece, en découvrit ce qu'elle avoit appris, à quelques sénateurs. Cicéron la vit lui-même. Il se servit d'elle pour engager par des récompenses Curius à tout révéler. Il y réussit. Dans la suite, cet homme le fit avertir par Fulvia de tout ce qui se tramoit, & il fut en quelque sorte présent à tous les conseils des conjurés.

Précautions qu'il prend.

Revêtu de toute l'autorité par un sénatus-consulte qui ordonnoit aux consuls de veiller au salut de la république, Cicéron mit dans les différents quartiers de la ville des corps de garde pour arrêter les incendiaires : il assembla des troupes : il envoya, dans les principales villes d'Italie, les sénateurs les plus capables d'y maintenir l'ordre ; & il promit une amnistie, ou même des récompenses, aux conjurés qui révéleroient le secret de la conjuration.

Il n'a pas des preuves suffisantes.

Aucun d'eux ne parla. Cependant il avoit besoin d'une déposition dans les

formes pour procéder, par la rigueur des loix, contre un homme qui avoit pour parents & pour amis les premiers de Rome & du sénat. Le public inquiet des précautions qu'il voyoit prendre, ne savoit que penser. Les partisans de Catilina répandoient, sur les rapports que Cicéron faisoit au sénat, des doutes que la probité reconnue de cet orateur ne dissipoit pas entiérement. Ils l'accusoient d'avoir rêvé une conjuration, ou de l'avoir imaginée pour perdre des citoyens qui lui étoient odieux; & ils le tournoient en ridicule sur ce que, dans ses rapports, il disoit toujours *il m'est revenu* : expression dont il se servoit, soit parce qu'il n'avoit pas des preuves de nature à être reçues en justice, soit parce qu'il ne jugeoit pas prudent de nommer encore ceux qui l'avoient instruit, & dont il pouvoit tirer de nouvelles lumieres.

Crassus lui apporte des lettres anonymes.

Il étoit difficile de se persuader que Crassus & César fussent les complices de Catilina. Mais parce qu'ils avoient eu des liaisons avec lui, on pensoit qu'ils avoient au moins quelque connoissance de la conjuration, & il leur importoit d'écarter les soupçons qu'on jetoit sur eux. C'est pourquoi ils donnerent l'un & l'autre des avis au consul. Crassus lui apporta des lettres anonymes, qui lui avoient été re-

mises pour lui & pour quelques autres sénateurs, & par lesquelles on l'avertissoit de sortir au plutôt de Rome, s'il vouloit veiller à la conservation de ses jours.

Catilina arrête ouvertement. Ces lettres augmentoient l'alarme. Cependant Catilina eut l'audace de venir au sénat. Mais tout le monde s'éloigna de lui. Il fut foudroyé par l'éloquence de Cicéron ; & lorsqu'il entreprit se justifier, il s'éleva un murmure qui le força de sortir. Il partit la nuit suivante pour se mettre à la tête des troupes que Mallius avoit assemblées. Il laissoit à Rome Lentulus, Cethégus & d'autres chefs de la conjuration.

Dispositions des esprits dans cette conjoncture. Le sénat le déclara ennemi de la république, ordonna au consul Antonius de marcher contre lui, confia la garde de la ville à Cicéron, & promit une amnistie aux soldats, s'ils quittoient les armes avant un jour marqué. Cependant la multitude paroissoit faire des vœux pour Catilina. Miserable & corrompue, elle desiroit une révolution, parce qu'elle n'avoit rien à perdre, & qu'elle mettoit toute sa ressource dans les malheurs publics. Mais si ce chef eût réussi, il n'est pas vraisemblable qu'il eût joui long-temps du fruit de sa victoire. Pompée, Crassus & César n'auroient pas voulu fléchir sous un tel maître.

Il y avoit alors à Rome des députés des Allobroges. Ils y étoient venus pour demander justice des vexations sous lesquelles ils gémissoient. Comme il ne leur avoit pas été possible de payer chaque année les impôts, il se trouvoit que leurs dettes, par les usures des fermiers de la république, montoient plus haut que la valeur même de leurs terres; & dans l'impuissance de les acquitter, ils étoient exposés à voir vendre, comme esclaves, leurs femmes & leurs enfants. L'usure, qui avoit été de tout temps parmi les Romains la cause la plus ordinaire des dissentions, étoit alors le plus grand fléau des peuples conquis.

Les conjurés qui étoient restés à Rome, tentent d'engager dans leur parti les députés des Allobroges.

Av. J. C. 63 de Rome 691

Le sénat n'ayant eu aucun égard aux représentations des Allobroges, Lentulus & Céthégus se flatterent, s'ils les gagnoient, d'en tirer un puissant secours; & après avoir pris des précautions pour s'assurer d'eux, ils crurent pouvoir s'ouvrir. Ils leur révélerent donc le plan de la coujuration, & ils leur firent espérer de grands avantages, s'ils prenoient les armes pour Catilina. Mais le plus difficile étoit de leur donner des sûretés.

En révélant au sénat le secret de la conjuration, les Allobroges pouvoient se flatter de se le rendre favorable : ils voyoient au contraire plus de danger

Ces conjurés sont arrêtés & convaincus.

que d'avantages dans les offres des conjurés. Ils allerent chez Q. Fabius Sanga, leur patron. Ils lui firent part des propositions qui leur avoient été faites, & Fabius instruisit le consul, qui leur ordonna de paroître disposé à tout entreprendre. On convint qu'ils exigeroient un traité signé des chefs de la conjuration, & que pour l'obtenir ils représenteroient que, sans cet acte, il ne leur seroit pas possible d'engager leur nation à prendre les armes. Ils l'obtinrent. On leur donna Volturtius pour les conduire à Catilina, qui devoit ratifier le traité, & leur départ fut arrêté pour la nuit suivante. Cicéron, qu'on ne tarda pas d'avertir, envoya sur leur chemin deux préteurs, qui enleverent les Allobroges & Volturtius, & qui se saisirent de leurs papiers. Alors muni des preuves de la conjuration, il fit conduire au sénat Lentulus, Céthégus & trois de leurs principaux complices. Volturnius, à qui on promit sa grace, avoua tout : les autres furent convaincus, & on les envoya dans différentes maisons pour y être gardés.

Le sénat les juge, & ils sont exécutés.

Aux mouvements que cet événement causa parmi leurs partisans, Cicéron eut lieu de craindre qu'il ne s'élevât quelque tumulte pour les délivrer. Comme la

danger pressoit, & qu'il importoit de prendre promptement une derniere résolution, il invita le sénat à décider du sort des prisonniers. D. Junius Silanus, en qualité de consul désigné, opina le premier, & conclut pour la mort. Cet avis passoit, lorsque César fit un discours étudié, qui concluoit à une prison perpétuelle. Il parla avec tant de force, que ceux qui avoient opiné avant lui, revinrent à son avis : Silanus même s'en rapprocha.

César étoit violemment soupçonné. On disoit même qu'il y avoit eu des dépositions contre lui; & on croyoit que Cicéron ne les avoit rejetées, que parce qu'il craignoit que cet homme, assez puissant pour échapper à la rigueur des loix, ne tentât de sauver aussi les autres criminels. La clémence de César étoit donc suspecte : elle le parut sur-tout à Caton. Ce sénateur, quand ce fut à lui d'opiner, peignit vivement le danger auquel la république avoit été exposée : il parut même jetter des soupçons sur César, & il ramena le sénat au premier avis.

Sur un sénatus-consulte, & sans porter l'affaire devant le peuple, Cicéron fit exécuter les conjurés. Il crut que la circonstance l'autorisoit à se mettre au-dessus

des loix. Dans la ſuite on lui en fera un crime : mais dans le moment il n'en reçut que des aplaudiſſements. On lui donna les noms de ſecond fondateur de Rome & de pere de la patrie ; & tous les ordres s'empreſſerent à lui témoigner leur reconnoiſſance.

Catilina vaincu & tué.

Cette exécution déconcerta les conjurés qui étoient à Rome, & cauſa des déſertions dans le camp de Catilina. Environné d'ennemis, n'ayant point de retraite, ce chef, réduit à tenter le haſard d'une bataille, fut défait par Pétréius, lieutenant d'Antonius, & perdit la vie dans le combat. Antonius céda le commandement, ſoit qu'il eût, comme il le diſoit une attaque de goutte, ſoit que plutôt, comme on l'en a ſoupçonné, il feignît une maladie, pour ne pas participer lui-même à la perte de Catilina.

Av. J. C. 62 de Rome 692

Cicéron regardé comme le patron de l'ordre équeſtre.

La gloire que Cicéron acquit pendant ſon conſulat, rejaillit ſur l'ordre équeſtre dans lequel il étoit né. Il fit ſi bien valoir les ſervices des chevaliers dans la conjuration de Catilina, que la république crut leur devoir ſon ſalut. Il les réconcilia avec le ſénat. Il leur procura des diſtinctions, & il leur donna plus de conſiſtance qu'ils n'en avoient eu juſqu'alors. Il fut regardé comme le patron de l'ordre équeſtre.

Les recherches, après la mort de Catilina, pour découvrir tous les complices de la conjuration, firent encore tomber des soupçons sur César, & il fut accusé. Mais il se défendit à l'abri de la faveur du peuple, de la préture qu'il venoit d'obtenir, du souverain pontificat qui lui avoit été conféré l'année d'auparavant, & du témoignage de Ciceron, qui reconnut avoir reçu de lui de grandes lumieres.

César accusé d'avoir été complice de la conjuration de Catilina.

Av. J. C. 62 de Rome 692.

Caïus Julius César, d'une maison des plus anciennes, forma de bonne heure le projet d'assujettir sa patrie, & se fit un plan dont il ne parut jamais s'écarter, n'allant que par degrés à la domination, préparant les circonstances, ou, lorsqu'il ne les avoit pas prévues, les saisissant comme s'il les avoit fait naître. Il reçut de la nature une valeur à toute épreuve, une ame élevée, un esprit vaste, une éloquence forte & persuasive, & tous les avantages de la figure. Parfaitement bienfait, il avoit de la noblesse dans le maintien, des graces dans ses mouvements, & & dans toutes ses manieres un air d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs. Il avoit en un mot toutes les qualités aimables : mais les mœurs de son siecle lui donnerent tous les vices, à la cruauté près. Avide, prodigue, sans décence, il

Caractere de César.

ne respecta rien, il sacrifia tout à son ambition ; & quoiqu'il ne fût pas cruel par caractere, il étoit prêt à l'être par politique, si la cruauté pouvoit contribuer à son élévation.

Proscrit par Sylla, il en devient plus circonspect.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque Sylla usurpa l'autorité. Il eut l'audace de lui résister. Il fut proscrit, & il n'obtint sa grace qu'à la sollicitation de ses amis. Il sortit de Rome, où il ne revint qu'après la mort du dictateur. Pour un ambitieux, il avoit commis une imprudence. Il en devint plus circonspect. Il apprit à ne pas précipiter ses démarches, & il se fit une étude d'aller de dessein en dessein, sans laisser rien transpirer de ce qu'il projetoit. Il vit naître la conjuration de Catilina : il fut dans le secret ; mais il ne se compromit pas. Il observoit seulement si les troubles lui ouvriroient le chemin à la tyrannie.

Il partage de bonne heure la faveur du peuple.

Il partagea la faveur du peuple, avant d'avoir été dans aucune magistrature. Il est vrai que ses largesses l'avoient endetté de treize cents talents, & qu'il paroissoit au bout de ses ressources. Cependant lorsqu'il fut édile, il donna des spectacles, qui surpasserent en magnificence tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors.

Il veut faire revivre la

Pour avoir un parti, il songeoit à faire revivre la faction de Marius, lorsque pen-

dant son édilité, la mort de Julie, sa tante & veuve de ce capitaine, lui fournit l'occasion d'essayer les dispositions du peuple. C'étoit un usage assez fréquent de faire l'oraison funebre des dames romaines, qui mouroient avancées en âge. César monta dans la tribune, en apparence pour faire l'éloge de Julie, & dans le vrai, pour faire celui de Marius, dont il montra au peuple la statue & les trophées. Il les fit même placer dans le Capitole. Faction de Marius.

Le dictateur avoit abattu ces monuments, puisque tout ce qu'il avoit fait portoit le sceau du souverain magistrat, aucun particulier ne pouvoit, sans se rendre suspect, les relever de son autorité privée. Aussi César fut-il accusé d'aller ouvertement à la tyrannie, mais il eut pour lui tout le peuple.

Encouragé par ce succès, il résolut d'humilier le parti de Sylla. A cet effet, il se fit donner une commission pour connoître des crimes de meurtre, & il condamna ceux qui avoient tué des proscrits. Il fit grace à Catilina, parce qu'il vit moins en lui un concurrent, qu'un séditieux capable de faire naître des troubles. Enfin, il rappella ceux que Sylla avoit bannis, donnant pour raison qu'ils avoient été condamnés par un homme Il humilie le parti de Sylla.

qui s'étoit saisi de l'autorité, les armes à la main. Si par cette conduite il se rendoit suspect au sénat, il se faisoit des partisans : le peuple qui le regardoit comme son protecteur, lui destinoit déja toutes les dignités.

Il allioit les petites choses & les grandes qualités.

Cicéron, qui avoit démêlé l'ambition de César, se rassuroit lorsqu'il considéroit le soin qu'il prenoit de ses cheveux, & d'autres petites choses qui ne s'allient pas d'ordinaire avec les grandes qualités. Mais César allioit tout. Quoique d'un tempérament délicat, il avoit une ame qu le rendoit capable des fatigues les plus longues & les plus rudes. Il étoit préteur l'année que Catilina périt, & que Pompée revint à Rome.

Av. J. C. 62 de Rome 692

Gloire de Pompée à son retour d'Asie. Sa modération. Son caractere.

Maître d'asservir sa patrie, Pompée licencia ses troupes, & redevenu simple citoyen, il parut encore le premier homme de la république. Sa modération le couvroit de gloire aux yeux du sénat, qui le jugeant incapable d'attenter à la liberté, lui donna une confiance entiére. Aux yeux du peuple qui n'apprécie rien, il offroit ses conquêtes, la magnificence de son triomphe & les revenus du fisc, augmentés d'un tiers. Parce qu'il s'étoit trouvé enveloppé dans les circonstances qui achevoient la grandeur des Romains, il paroissoit l'avoir achevée lui-même. Il

devenoit l'unique objet de l'admiration publique : sa vanité étoit satisfaite, & il avoit plus de vanité que d'ambition.

Conduit par la fortune à ce haut degré de gloire, il étoit plus grand qu'il n'avoit pu l'espérer. C'est Perpenna, c'est Crassus, c'est Lucullus, qui ont successivement travaillé à son élévation. Il semble qu'il ait moins eu le mérite de faire de grandes choses, que le bonheur de venir à propos pour recueillir des succès. Il avançoit dans la route qui s'ouvroit devant lui. Il s'arrêta, lorsqu'il ne lui restoit qu'un pas à faire ; & ne pouvant prendre sur lui d'usurper une autorité que le peuple ne lui offroit pas, il parut borner son ambition à n'avoir point d'égal.

On louoit son désintéressement. Il n'étoit ni avide ni prodigue. Il avoit des mœurs irréprochables. Humain, généreux, il pardonnoit facilement les injures : il se réconcilioit de bonne foi, & il paroissoit avoir de l'éloignement à s'engager dans des entreprises qui l'auroient forcé à commettre des violences.

Avec ce caractere, il ne pouvoit pas avoir les vices qui donnent de l'audace, & c'est ce qui a garanti Rome du joug qu'il auroit pu lui imposer. Il ambitionnoit le commandement ; mais dans le commandement, il cherchoit moins la puis-

sance que l'éclat ; & comme il eût voulu tout obtenir des suffrages du peuple, il ne lui restoit plus que l'intrigue pour devenir le maître de la république. Peut-être le seroit-il devenu, si de son temps, il ne se fût pas trouvé un homme capable d'aller à la tyrannie à force ouverte.

Le jour de son triomphe fut le dernier terme de son élévation. Le peuple, dont la faveur est toujours inconstante, commençoit à se faire une nouvelle idole ; & les regards se détournoient de dessus Pompée, devenu citoyen, pour se porter sur César qui montoit aux dignités.

César propréteur en Espagne. Son plan & sa conduite.

Au sortir de la préture, César obtint le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Mais ses créanciers s'opposerent à son départ, & il ne put partir, que lorsque Crassus se fut rendu sa caution. Crassus s'intéressoit à lui, parce qu'il le vouloit opposer à Pompée.

Av. J. C. 61: de Rome 693

César, qui comptoit peu sur la faveur du peuple, ne la briguoit que pour obtenir le commandement ; & bien différent de Pompée, il ne cherchoit dans le commandement que la puissance, c'est-à-dire, des richesses & l'affection des soldats. Il savoit que, tant qu'il pourroit faire des largesses, il auroit dans le sénat & dans le peuple, un parti puissant ; & qu'il commanderoit à tous les ordres, lorsqu'il

qu'il auroit attaché les soldats à sa fortune.

C'est conformément à ces vues qu'il se conduisit dans son gouvernement. Cher aux soldats par sa valeur, il acheva de les gagner par ses libéralités. Il revint l'année suivante, après avoir vaincu les ennemis, & pris des places dans la Galice & dans la Lusitanie. Avec l'or qu'il avoit enlevé aux provinces, il paya ses dettes qui montoient à huit ou dix mille talents. Il en contracta bientôt de nouvelles. Il abandonnoit ses biens à ses créatures, les accoutumant à fonder leur fortune sur ses largesses.

En arrivant en Italie, il avoit demandé tout à la fois le triomphe & le consulat: deux choses dont l'une exigeoit qu'il fût dans la ville; & l'autre, qu'il restât à la tête de son armée. Comme on ne voulut pas se relâcher en sa faveur, il renonça au triomphe, & il vint à Rome briguer le consulat.

De retour en Italie, il réconcilie Crassus, & Pompée. Triumvirat. Av. J. C. 60 de Rome 694

Pompée & Crassus avoient chacun leur faction. En se déclarant pour l'un ou pour l'autre, César auroit toujours eu à combattre contre un parti puissant. Il imagina de les réconcilier, afin de se servir d'abord de leur crédit & de former ensuite pour lui un seul parti des deux factions qui leur étoient dévouées.

Ils entrerent l'un & l'autre dans ſes vues : Craſſus, parce qu'il avoit beſoin d'un appui ; Pompée, parce que ſon crédit diminuoit. On refuſoit de donner des terres à ſes vétérans, & de ratifier ſans examen ce qu'il avoit fait en Aſie, quoiqu'il eût mis dans ſes intérêts le tribun Flavius Népos, & que les conſuls L. Afranius & Q. Métellus lui duſſent le conſulat.

Av. J. C. 60 de Rome 694. La réconciliation de Craſſus & de Pompée parut aux moins clairvoyants l'ouvrage d'un bon citoyen. Céſar cependant devoit ſeul en recueillir le fruit. Bientôt ces trois hommes, par leurs factions réunies, diſpoſerent de tout dans la république : c'eſt ce qu'on nomma triumvirat. Craſſus, toujours avare, ne ſongeoit qu'à amaſſer de nouvelles richeſſes. Pompée, toujours vain, jouiſſoit du crédit qu'il venoit de recouvrer : Céſar, qui flattoit la vanité de l'un & l'avarice de l'autre, gagnoit inſenſiblement les partiſans des deux. C'eſt ainſi qu'il commençoit à partager avec eux l'autorité, pour l'attirer enſuite toute à lui. Craſſus & Pompée n'étoient plus entre ſes mains que des inſtruments qu'il faiſoit ſervir à ſon élevation.

Caton s'éleve inutilement. Caton ne ceſſoit de repréſenter qu'on avoit tout à craindre de l'union de ces

trois hommes. Il jugeoit avec raison que la république ne pouvoit plus se maintenir qu'autant que les citoyens les plus puissants divisés d'intérêts, seroient un obstacle les uns aux autres. Sévére, inflexible & vertueux sans ostentation, il se roidissoit contre les mœurs de son siécle. Il auroit voulu ramener les mœurs anciennes : mais ses cris étoient impuissants comme ses exemples. Les vices se roidissoient eux-mêmes contre une vertu qui les combattoit ; & si elle étoit respectée des vrais citoyens, les ambitieux & les hommes corrompus la tournoient en ridicule.

contre les desseins des triumvirs & contre les mœurs de son siecle.

César, assuré d'obtenir le consulat, vouloit avoir pour collegue un homme dont il pût disposer, & il répandoit de l'argent à cet effet. Mais les sénateurs se cotiserent, répandirent de plus grosses sommes, & firent tomber le choix sur M. Calpurnius Bibulus, entiérement dévoué aux intérêts de leurs corps. Le sénat faisoit donc ouvertement un trafic des magistratures. Il y étoit même en quelque sorte forcé, & Caton le justifioit sur ce principe, que le bien de la république est préférable à ses loix. Un gouvernement est bien près de sa ruine, lorsque ceux qui le veulent soutenir, sont réduits à autoriser par leur exemple de pareils abus.

Bibulus est donné à César pour collegue dans le consulat.

César consul se conduit comme un tribun factieux.

César consul fut un tribun factieux, révêtu de la puissance consulaire. Au crédit qu'il avoit par lui-même, il joignoit celui de Crassus & celui de Pompée. Il employoit la violence, qui avoit passé en usage, & il la rendoit en quelque sorte légitime aux yeux du peuple, dont il paroissoit ménager les intérêts.

Av. J. C. 59 de Rome 695

Loi Agraire qu'il porte au sénat.

Il se proposa de distribuer aux pauvres citoyens qui auroient trois enfants ou davantage, les terres de la Campanie, qui depuis la prise de Capoue sur Annibal, faisoient partie du *domaine de la république*.

Il porta d'abord au sénat la loi qu'il avoit dressée, & il la présenta avec des modifications qui pouvoient la faire recevoir. Il ne comptoit pas néanmoins sur l'agrément des Sénateurs; mais leur refus les rendoit odieux, & l'autorisoit à recourir au peuple. Il ne cherchoit qu'un prétexte pour disposer de tout, sans consulter le sénat.

Cette affaire occupa plusieurs séances. Les sénateurs différoient de conclure, parce qu'ils ne vouloient pas donner leur consentement, & qu'ils n'osoient le refuser. Caton s'éleva seul ouvertement contre la loi proposée. il jeta même des soupçons sur les motifs qui faisoient agir le consul. César l'envoya en prison. Il est

vrai que voyant l'indignation que produisoit cette violence, il engagea un tribun à le délivrer aussi-tôt.

Il la fait passer dans une assemblée du peuple.

La loi ayant été portée devant le peuple, passa dans une assemblée tumultueuse où les triumvirs avoient répandu leurs satellites. Bibulus qui s'y opposoit vit briser les faisceaux de ses licteurs, fut insulté lui-même, & n'osa plus reparoître en public. Tout avoit été concerté entre les triumvirs, ou plutôt César faisoit lui-même agir & parler ses collegues. Pompée déclara que si quelqu'un se présentoit avec l'épée pour s'opposer à la loi, il prendroit l'épée & le bouclier pour la défendre. Cependant par ce propos inconsidéré, il perdoit son crédit auprès du sénat, & il servoit César qui devenoit seul l'objet de la reconnoissance du peuple.

Il en fait jurer l'exécution.

On nomma des commissaires pour distribuer des terres à vingt mille familles; & César, à l'exemple du tribun Saturninus, assura par un serment qu'il fit prêter au peuple & au sénat, l'exécution de la loi qu'il venoit de faire passer. Pompée obtint alors tout ce qui lui avoit été refusé à son retour d'Asie. Lucullus vouloit s'y opposer; mais ayant été menacé par le consul, il fut réduit à se jeter à ses pieds.

Il dispose de tout.

César, pour mettre dans ses intérêts les chevaliers, leur fit accorder une remise d'un tiers sur le bail des fermes de l'Asie. Il disposa des gouvernements en faveur de ses créatures. Il prit pour lui celui de l'Illyrie & de la Gaule Cisalpine ; & Métellus Céler qui commandoit dans la Gaule Transalpine, étant mort, il demanda cette province au sénat qui n'osa la lui refuser, parce qu'il l'eût demandée au peuple. Il prit tous ces gouvernements pour cinq ans.

Bibulus est sans autorité.

Pendant que ces choses se passoient, Bibulus, du fond de sa retraite, n'imagina d'autre moyen pour s'opposer aux délibérations du peuple, que de déclarer jours de fêtes tous les jours de l'année, & il faisoit afficher des édits contre les triumvirs. César n'eut aucun égard aux ordonnances de son collegue. Il se conduisit comme s'il eût été seul consul, ce qui faisoit dire à Cicéron, que ce consulat étoit celui de Jule & de César.

Murmures contre les triumvirs Ils auroient pu gagner Cicéron.

Quoique les triumvirs se fissent une étude de flatter le peuple, leur tyrannie excitoit néanmoins un mécontentement général. Ce n'étoit que plaintes & murmures, dit Cicéron, & on parloit avec la plus grande liberté. Cependant personne ne songeoit à remédier aux maux. Si on résiste, ajoute cet orateur, on ex-

osera la vie de tous les citoyens, & si on continue de céder, ce sera infailliblement la ruine de la républipue. Ciceron qui parloit ainsi, n'avoit pas le courage de résister ouvertement. Il se contentoit de gémir en secret. Peut-être même les triumvirs se le seroient-ils attaché, s'ils avoient su combien il desiroit une place d'augure qui vint à vaquer. C'est lui-même qui en fait l'aveu dans une de ses lettres à Atticus : tant il est vrai qu'alors les plus honnêtes gens étoient prêts à tout sacrifier à leur ambition. César ayant employé inutilement d'autres moyens pour le gagner, résolut de l'éloigner du gouvernement.

P. Clodius, ennemi de Cicéron, se ligue avec les triumvirs, & obtient le tribunat.

P. Clodius, le même qui avoit soulevé l'armée de Lucullus, coupable de profanation & de plusieurs autres crimes; avoit échappé au châtiment par la prévarication des juges. Le vice triomphoit, & tous ceux qui conservoient quelque reste de pudeur, gémissoient à la vue des juges & du coupable. Lentulus & Catilina, disoit Cicéron, ont été absous deux fois; Clodius absous comm'eux, est un nouveau fléau qui menace la république. Il avoit déposé contre lui, & il continuoit de le poursuivre ouvertement. Cet homme néanmoins étoit à redouter.

Clodius avoit du crédit parmi la multitude. Il le devoit à sa naissance, à son éloquence, à ses prodigalités & à son audace. Pompée à son retour d'Asie, se l'a avec lui ; & César qui ménageoit tous les factieux, le rechercha. Ils se réunirent tous trois contre Cicéron.

Dans le dessein de citer cet orateur pour avoir fait mourir, contre les loix, Lentulus, Céthégus & d'autres complices de Catilina, Claudius aspiroit au tribunat : mais parce qu'il étoit de famille patricienne, il avoit fait jusqu'alors des tentatives inutiles. Il falloit donc qu'il se fît adopter dans une famille plébéienne : chose sans exemple, & qui par cette raison, avoit besoin d'être autorisée par une loi. Cette loi fut proposée. Pompée & César la firent passer, & Clodius devenu plébéien, obtint le tribunat.

Précautions de César avant de partir pour les Gaules.

César, dont alors le consulat alloit expirer, & qui se disposoit à partir pour les Gaules, pouvoit craindre qu'en son absence, Pompée ne brisât les liens qui les unissoient l'un à l'autre. Pour les resserrer, il lui fit épouser Julie sa fille unique, femme d'esprit qui prit beaucoup d'empire sur son mari. Il épousa lui-même Calpurnie, fille de Pison, qu'il avoit fait désigner consul, & auquel on donna pour collegue A. Gabinius, homme tout-à-fait

devoué aux triumvirs. C'est ce même Gabinius, qui étant tribun, avoit fait donner à Pompée le proconsulat des mers. Il étoit perdu de dettes : il avoit été l'ami de Catilina : il s'abandonnoit à la débauche sans pudeur. Pison, tout aussi corrompu, sembloit l'être par principes, & ajoutoit à tous ces vices l'hypocrisie. Voilà les hommes que César laissoit à la tête du gouvernement. Par ces précautions, la république continua d'être sous la puissance des triumvirs & Clodius assuré de leur appui, fut maître d'assouvir sa vengeance.

Il rechercha la faveur du peuple : il écarta les obstacles qui pouvoient s'opposer à ses desseins ; & quand il eut tout préparé, il fit porter une loi qui condamnoit à l'exil quiconque auroit fait mourir un citoyen sans forme de procès.

Cicéron exilé.

Av. J. C. 58 de Rome 696.

Cicéron prit le deuil. Presque tous les chevaliers le prirent avec lui. Bientôt après, le sénat donna un décret qui ordonnoit à tous les citoyens de le prendre, comme dans une calamité publique. Cicéron parut en suppliant devant le peuple, mais accompagné de vingt mille jeunes gens des plus nobles familles.

Cependant les consuls se déclaroient ouvertement contre lui. Pompée, à qui il avoit rendu des services essentiels,

l'abandonnoit lâchement. Clodius, à la tête d'une troupe de gens armés, l'insultoit. Enfin, César qui étoit sorti de Rome avec la qualité de proconsul, & qui n'avoit pas la liberté d'y rentrer, se tenoit dans les fauxbourgs, & menaçoit de venir, s'il le falloit, au secours du tribun. Les légions qu'il commandoit, étoient prêtes à marcher.

Quelques amis conseilloient à Cicéron de prendre les armes. Hortensius & Caton lui persuaderent de céder. Il se bannit lui-même. Aussi-tôt le décret de son exil fut porté. On vendit ses biens, & on rasa ses maisons. Il soutint son malheur avec peu de courage, disposé à ménager désormais le parti qu'il auroit lieu de redouter.

Caton est envoyé dans l'île de Chipre

Av. J. C. 58 de Rome 696

Caton, ferme & intrépide, ne tenoit qu'au parti de la liberté. Clodius, qui voulut encore l'éloigner, lui fit donner une commission, & l'envoya dans l'île de Chypre.

Royaumes légués au peuple romain.

L'année que Numance fut détruite, Attale, comme nous l'avons remarqué, laissa par testament ses états au peuple romain. Quarante & quelques années après, vers le temps où Mitridate se préparoit à la guerre, Ptolémée Apion disposa aussi de la Cyrénaïque & de la Libye, en faveur de la république. Sur

la fin de la guerre des alliés, Ptolémée Alexandre lui légua les royaumes d'Egypte & de Chypre; & quelques années après, Nicomede III lui laissa la Bithynie. Si par de pareilles dispositions les souverains livroient leurs peuples à la rapacité des magistrats & des fermiers de la république, ils ne faisoient que prévenir ce qui devoit arriver tôt-ou-tard, & ils leur procuroient au moins la paix.

Le sénat avoit pris possession dans le temps des royaumes de Pergame, de Cyrene & de Bithynie, & les avoit réduits en provinces romaines. Mais lorsque Ptolémée Alexandre légua ses états, il ne régnoit plus. Il avoit été chassé par les Alexandrins, qui donnerent la couronne à Ptolémée Aulete, & l'île de Chypre étoit devenue le partage de Ptolémée, frere du nouveau roi d'Egypte. Alexandre ne léguoit donc que des droits; & pour les faire valoir, il falloit que les Romains prissent les armes. C'est ce qu'ils ne pouvoient que difficilement, parce qu'alors ils déclarerent la guerre à Mithridate, & que l'année suivante, fut le commencement de la guerre civile suscitée par Cinna. Clodius reprit cette affaire pendant son tribunat. Il fut décidé que les royaumes d'Egypte & de Chypre appartenoient à la république; & Caton,

à la sollicitation du tribun, fut chargé, malgré lui de dépouiller Ptolémée, & de reduire l'île de Chypre en province romaine, ce qu'il exécuta.

Exemple du trafic que les magistrats faisoient de leur pouvoir.

On ne forma point d'entreprises sur l'Egypte, parce que, sous le dernier consulat, Ptolémée Aulete venoit d'être déclaré ami & allié du peuple romain : titre qu'il acheta de Pompée & de César, six mille talents. Il n'en fut pas plus assuré sur le thrône : forcé, pour payer cette somme, à surcharger ses peuples, il les souleva, & il fut réduit à s'enfuir hors de ses états. Quelque temps après, *Gabinius*, qui commandoit dans la Syrie en qualité de proconsul, le rétablit à la sollicitation de Pompée. Il en coûta encore à ce prince dix mille talents. Voilà un exemple du trafic que faisoient du pouvoir les magistrats & les généraux de la république.

Rappel de Cicéron.

Il y avoit à peine deux mois que Cicéron avoit été exilé, lorsque Clodius osa insulter Pompée. Il se croyoit déja maître dans Rome, & il ne voyoit pas qu'il n'avoit été que l'instrument d'une faction puissante. Pompée offensé, résolut de travailler au rappel de Cicéron. Cette affaire néanmoins trouva de grands obstacles, elle causa bien des tumultes, & elle ne put être terminée que l'année sui-

vante, à la sollicitation des nouveaux consuls. Mais enfin Clodius succomba, & Cicéron, après seize mois d'exil, revint comme en triomphe. Tout le peuple sortit au-devant de lui. On célébra son retour par des fêtes & par des sacrifices; & on rebâtit, des deniers publics, toutes ses maisons.

Av. J. C. 57 de Rom. 697.

Il avoit été abandonné par Pompée, livré même, mais il lui devoit son rappel, & il ne tarda pas à lui en témoigner sa reconnoissance. La cherté du bled causoit des émeutes: Rome étoit menacée d'une disette, & le sénat délibéroit sur les moyens de ramener l'abondance. Cicéron, qui représenta Pompée comme l'unique ressource de la république dans les temps difficiles, proposa de lui donner pour cinq ans la surintendance des vivres dans toute l'étendue de l'empire. Cet avis ayant été suivi, on dressa un senatus-consulte en conséquence, & on chargea les consuls de le porter au peuple.

On donne à Pompée la surintendance des vivres pour cinq ans.

Le décret du sénat ne pouvoit pas ne pas être confirmé par un plébiscite. Dans les dispositions où étoit le peuple, le tribun Massius jugea même qu'on ne donnoit pas à Pompée un pouvoir assez étendu. Il demanda qu'on lui accordât encore une flotte, une armée, la liberté de disposer des finances, & dans toutes les provinces

où il paroîtroit, une autorité supérieure à celles des propréteurs & des proconsuls. Pompée déclaroit qu'il s'en tenoit au sénatus-consulte : mais ses partisans agissoient pour faire passer la loi du tribun, & il paroît aussi que ce fut celle qui passa.

Pompée perd de son crédit, & les deux autres triumvirs paroissent n'avoir plus besoin de lui.

Cependant l'épuisement du thrésor public ne permit pas à Pompée de ramener facilement l'abondance. La cherté continua. On s'en prit à lui, & il perdit beaucoup dans l'esprit du peuple. A mesure que sa considération diminuoit, les ennemis du triumvirat se déclaroient plus ouvertement. Clodius trouvoit en eux un appui, & Pompée, presque sans pouvoir au milieu des factions qui troubloient la république, se voyoit humilié par cet homme qu'il avoit soutenu de tout son crédit.

Il se reprochoit alors d'autant plus d'avoir aliéné le sénat, que dans la situation où il étoit, les deux autres triumvirs paroissoient n'avoir pas besoin de lui. Il se voyoit éclipsé par César, qui du fond des Gaules, où il se couvroit de gloire, commandoit dans Rome ; & en même temps il se voyoit abandonné de Crassus. Ce triumvir, qui ne pouvoit être puissant que par César, se déclaroit contre Pompée, & se joignoit à ses ennemis.

César ...

César paroissoit prendre peu de part à

ce qui se passoit à Rome. Il vouloit qu'on le crût uniquement occupé des affaires de son gouvernement. Cependant il présidoit en quelque sorte aux comices. Il influoit jusques dans les délibérations du sénat. Son argent lui faisoit des créatures qui veilloient à ses intérêts. Pour se rapprocher, il venoit passer les hivers dans la Gaule Cisalpine : plus à portée de servir ceux qui lui étoient dévoués, il envoyoit des soldats aux assemblées du peuple, lorsqu'il jugeoit à propos d'user de violence. Le lieu de son séjour étoit le rendez-vous des hommes perdus de dettes, de tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, des prétendants aux magistratures, & en même temps de ce qu'il y avoit de plus distingué dans toute l'Italie. Il donnoit aux uns, il promettoit aux autres, il les menageoit tous. Aussi empressé d'acquérir ses ennemis, que de conserver ses amis, il n'agissoit ni par inquiétude ni par animosité ; & ses démarches qu'il précipitoit & ralentissoit à propos, laissoient à peine appercevoir jusqu'où il portoit son ambition.

Quoiqu'absent est tous les jours plus puissant à Rome. Sa conduite.

Je ne parlerai point des guerres qu'il fit dans les Gaules : on peut s'en instruire dans ses commentaires. Je remarquerai seulement qu'elles n'étoient pour lui qu'un des moyens qui devoient servir à ses pro-

jets. Ses conquêtes ajoutoient tous les jours à sa réputation : il s'attachoit les soldats : il amassoit des sommes immenses, & il les prodiguoit. Il est vrai que pour être en état de faire des largesses, il acquéroit par toutes sortes de voies. Il se seroit deshonnoré, si les Romains avoient été moins corrompus, ou moins éblouis de ses succès. Mais on ne voyoit que ses victoires, & l'argent qu'il savoit répandre, achevoit de les justifier. Le sénat importuné des plaintes des alliés, parut vouloir lui faire rendre compte de sa conduite, & il finit par lui donner des éloges : il ordonna même des actions de graces aux dieux pour des brigandages qu'il auroit dû punir.

La division des triumvirs enhardit leurs ennemis.

La division, qui étoit entre les triumvirs, enhardit leurs ennemis. Pompée les excitoit lui-même, parce qu'il n'étoit pas fâché qu'on s'élevât contre une puissance qui lui échappoit. C'est pourquoi Cicéron censura publiquement la conduite que César avoit tenue pendant son consulat. Il fit plus. Il proposa de casser la loi Agraire, que le sénat & le peuple avoient juré d'observer. Alors L. Domitius Ahenobarbus aspiroit au consulat. Ouvertement contraire aux triumvirs, il étoit sur-tout ennemi de César, & il se proposoit de lui ôter le gouvernement des Gaules.

Le parti qui se formoit contre les triumvirs, les mit dans la nécessité de se réunir. César vouloit écarter l'orage dont il étoit menacé : Pompée cherchoit à recouvrer l'autorité qu'il avoit perdue, & Crassus, nécessaire à l'un & à l'autre, avoit besoin des deux pour être quelque chose. Comme César ne pouvoit pas sortir de son gouvernement, Crassus le vint trouver à Ravenne, & Pompée le vit à Lucques. Ils renouvellerent leurs engagements. Ils Arrêterent entr'eux que Crassus & Pompée seroient consuls l'année suivante, qu'au sortir de leur consulat, ils auroient pour cinq ans, les deux principaux gouvernements ; & que César seroit continué dans celui des Gaules, pour le même nombre d'années. Tout cela fut exécuté : mais après avoir usé d'artifice pour réussir, il fallut encore employer la violence.

Les triumvirs renouvellent leur association. Leur traité.

Av. J. C. 56 de Rome 698.

Les triumvirs s'étant rapprochés, Cicéron ne pouvoit conserver l'amitié de Pompée, s'il refusoit de rechercher celle de César; & pour plaire à l'un & à l'autre, il falloit encore qu'il se reconciliât avec Crassus, contre qui il s'étoit toujours déclaré. Il fit tout ce qu'on exigea de lui. Il écrivit même à César : il le loua sur bien des choses qu'il n'avoit pas toujours approuvées, & il opina dans le sénat pour

Cicéron recherche l'amitié des triumvirs.

lui conserver les deux Gaules. Il est vrai qu'il avoit quelque honte d'avoir si subitement changé de langage. Mais il jugeoit que ce n'étoit plus le temps du patriotisme ; & qu'ayant à se plaindre de la foiblesse ou de la perfidie de ceux qui se disoient du bon parti, il devoit, par une démarche éclatante, rompre pour jamais avec eux, & se lier sans retour avec ceux qui auroient le pouvoir & la volonté de se défendre. Ces raisons, qui ne le justifioient pas, le rendirent suspect à tous les partis ; & on le représentoit comme un homme foible qui abandonnoit ses amis pour ramper devant ses ennemis.

Pompée fait construire un théatre à demeure.

Av. J. C. 55 de Rome 699

Il y avoit cent ans que Valérius Messala & Cassius Longinus, censeurs quelques années avant la troisieme guerre punique, avoient ordonné la construction d'un théatre à demeure, où l'on pût donner des jeux dans tous les temps de l'année. Cet édifice étoit déja fort avancé, lorsque Scipion Nasica représenta que la commodité qu'on vouloit procurer au peuple, augmenteroit la passion pour les spectacles passion qu'il convenoit plutôt de réprimer dans un temps où la licence des pieces dramatiques contribuoit visiblement au dépérissement des mœurs. Il fut écouté. On démolit cet édifice. Le sénat donna même un décret par lequel il ordonna,

que les théatres construits à chaque fois qu'on en voudroit faire usage, ne subsisteroient qu'autant de temps que dureroient les jeux. Sans égard pour ce décret, Pompée, qui cherchoit la faveur du peuple : fit bâtir un théatre à demeure, où quarante mille spectateurs pouvoient être placés commodément.

Pompée entretient les troubles dans la république.

Après avoir fair des loix inutiles pour réprimer le luxe de la table, & pour empêcher les prévarications qui se commettoient dans les jugements. Pompée & Crassus oserent porter une loi contre les brigues. C'étoit une dérision de leur part. Leur intention n'étoit pas de les faire cesser. Pompée, sur-tout, vouloit qu'il y en eût. Aussi continuerent-elles sous les consulats suivants, avec plus de violence que jamais, & elles causerent les plus grands désordres. Les candidats exposoient publiquement leur argent sur la place. Les chefs des factions prenoient les armes pour faire élire ceux qui les avoient payés. Le peuple qui ne s'assembloit que pour en venir aux mains, se séparoit souvent sans avoir pu faire d'élection, & la république fut huit mois sans magistrats.

Les liens, qui unissoient César & Pompée.

Sur ces entrefaites, Crassus, qui avoit eu la Syrie pour département, périt dans la guerre qu'il faisoit aux Parthes, &

sont entiérement rompus.

Julie mourut vers le même temps. Les liens qui avoient uni Pompée & César, étoient donc rompus, & ils ne pouvoient plus se renouer. Les circonstances où ces deux hommes se trouvoient, ne le permettoient pas.

César à la tête d'une armée victorieuse qui étoit à lui, partageoit au moins la faveur du peuple, & n'avoit plus besoin de Pompée. Dans la position où il se trouvoit, il ne cherchoit qu'un prétexte pour commencer la guerre, & il attendoit qu'on le lui fournît.

Quant à Pompée; il fondoit toutes ses espérances dans l'anarchie qu'il entretenoit à dessein. Persuadé que le sénat & le peuple seroient forcés de venir à lui, comme au seul homme capable de rétablir l'ordre, il se flattoit d'être le maître de la république, avant que César fût en état de le traverser. Il croyoit avoir déja tout préparé. Ses partisans ne cessoient de dire qu'il étoit temps que Rome fût gouvernée par un seul magistrat, & ils proposoient de le nommer dictateur. Il comptoit obtenir par des intrigues la même puissance que Sylla avoit usurpée par les armes; & d'après le plan qu'il s'étoit fait, il n'avoit pas voulu s'éloigner. C'est par ses lieutenants qu'il gouvernoit l'Espagne, que le sort lui avoit donnée pour département.

Peut-être le sénat lui auroit-il accordé la dictature. Bibulus proposa de le nommer consul sans collegue. C'étoit composer sur le titre, lorsqu'on ne pouvoit pas refuser le pouvoir. Caton appuya l'avis de Bibulus, jugeant que tout gouvernement étoit préférable à l'anarchie, & invitant Pompée à user avec modération de la puissance que les circonstances mettoient dans la nécessité de lui accorder.

Pompée consul sans collegue.

Av. J. C. 52 de Rome 702

Cette proposition étonna de la part de deux hommes dont on connoissoit le zele pour la république: mais elle prouvoit aussi qu'il n'y avoit pas d'autre ressource, & leur avis passa. Les sénateurs jugeoient d'ailleurs que Pompée, flatté de se voir seul à la tête du gouvernement, romproit entiérement avec César. En effet, il parut dès-lors s'attacher au parti du sénat, & il ne s'en sépara plus.

Comme l'ambition de Pompée étoit la principale cause des troubles, il ne lui fut pas difficile de rétablir l'ordre, & il le rétablit. Pour arrêter les violences, il fit rechercher ceux qui en avoient commis; mais violateur des loix qu'il portoit lui-même, il se conduisit avec beaucoup de partialité. Il parut s'être réservé le droit de sauver les coupables, auxquels il s'intéressoit.

Après sept mois il prit pour collegue

Il prend

un collegue. Q. Métellus Scipio dont il venoit d'épouser la fille ; & lorsqu'il en fut temps, il permit de procéder à l'élection des consuls pour l'année suivante. Elle se fit sans violence & sans troubles. Les nouveaux consuls furent Ser. Sulpicius & M. Claudius Marcellus. Le premier paroissoit d'un caractere à n'épouser vivement aucun parti, le second se déclaroit ouvertement contre César.

Consuls désignés.

Pompée continue d'avoir la principale autorité.

Av. J. C. 51 de Rome 703

Pompée, qui avoit obtenu pour cinq nouvelles années une prolongation de son gouvernement en Espagne, étoit sorti de Rome, où la qualité de proconsul ne lui donnoit aucun commandement : mais il se tenoit dans les fauxbourgs, d'où il étoit encore l'ame de toutes les délibérations. Depuis son dernier consulat, il paroissoit le protecteur du sénat & de la république. Quoique sans titre, il étoit de fait premier magistrat. Il se saisissoit peu-à-peu de l'autorité, & il régnoit sans violence.

Av. J. C. 51 de Rome 703

Il attend avec impatience que César ait licencié ses troupes.

César, qui après son consulat, avoit pris le gouvernement des Gaules pour cinq ans, avoit depuis obtenu une prorogation pour cinq autres ; & le temps de son commandement ne devoit expirer que dans trois. Ce terme paroissoit long à Pompée, qui attendoit avec impatience le moment où ésar Clicencieroit ses trou-

pes, & reviendroit à Rome ſimple particulier.

Mais Céſar ne vouloit pas être ſimple particulier, lorſque Pompée, qu'on avoit continué dans le gouvernement d'Eſpagne ſeroit encore à la tête des légions, & ſe tiendroit aux portes de Rome. Il ſe propoſoit, après avoir achevé de ſoumettre les Gaules, de demander le conſulat par procureur. S'il l'obtenoit, il paſſoit tout-à-coup de ſon gouvernement au conſulat, & il y paſſoit avec dix légions de vieilles troupes, attachées à ſa fortune. Alors il étoit armé, & il l'étoit mieux que Pompée. Meſures de Céſar.

Pour rompre les meſures de Céſar, Pompée fit renouveller la loi qui défendoit de conférer les magiſtratures aux abſents. Mais il ſoutint mal cette démarche. royant avoir encore des menagements à garder, il fit bientôt ajouter à la loi, *à moins qu'on ne ſoit diſpenſé nommément de demander en perſonne*. Or, les dix tribuns s'accorderent pour faire donner cette diſpenſe à Céſar, & elle lui fut donnée ſans oppoſition. Pompée les veut rompre, & ne les rompt pas.

Cependant le conſul M. Marcellus propoſa au ſénat d'ordonner à Céſar de quitter le commandement des Gaules au premier Mars de l'année où l'on alloit entrer, & de l'obliger en même temps à venir à Rome demander le conſulat en Propoſition du conſul Marcellus qui veut déſarmer Céſar.

Av. J. C. 51 de Rome 703

personne. De pareils ordres étoient injustes ; & quand ils ne l'auroient pas été, il auroit été prudent, avant de les donner, de savoir comment on se feroit obéir. Sur quoi pouvoit-on se fonder pour retrancher deux ans du commandement de César & pour priver ce général d'une dispense qui venoit de lui être accordée? Et quelles forces avoit la république pour s'assurer de l'obéissance d'un homme, qui étoit à la tête de dix légions ? Les partisans de César crierent à l'injustice, & le consul Sulpicius, qui respectoit les loix s'opposa à la proposition de son collegue.

Pompée songe à faire passer cette proposition sous les consuls de l'année suivante.

Pompée, forcé à dissimuler, le desapprouvoit lui-même en public, & en même temps, il songeoit à la faire passer l'année suivante. Dans cette vue, il fit nommer au consulat Caïus Marcellus, cousin de Marcus ; & il appuya de son crédit C. Scribonius Curio, pour le faire élire tribun. Curion avoit de l'audace & de l'éloquence, & jusqu'alors il s'étoit toujours déclaré contre César.

César gagne un des consuls & le tribun Curion.

César tenta inutilement de gagner C. Marcellus. Il réussit mieux auprès du collegue de ce consul, L. Emilius Paulus, qui promit de ne point agir contre lui. Il lui en coûta neuf cents talents, seulement pour réduire Paulus au silence: il donna une somme bien plus considérable à Curion,

Curion, & il s'en assura encore. Ce tribun le servit d'autant mieux, qu'on ne le soupçonnoit pas de s'être laissé corrompre.

L'année suivante, C. Marcellus proposa d'envoyer un nouveau proconsul dans les Gaules. Paulus se tut, comme il en étoit convenu, & Curion applaudit à la proposition du consul. Mais il ajouta, que pour assurer la liberté, il falloit qu'en même temps Pompée abdiquât le proconsulat d'Espagne, & licentiât ses troupes. Cette proposition ayant, comme il l'avoit prévu, soulevé les partisans de ce général, il se confirma dans l'opinion qu'elle ne seroit point acceptée, & ce fut pour lui une raison d'insister avec plus de force. Il conclut que, si deux hommes, aussi puissants que Pompée & César, ne quittoient pas en même temps le commandement des armées, il étoit d'avis de les déclarer l'un & l'autre ennemis de la république.

Curion rompt les mesures de Pompée.

Av. J. C. 50 de Rome 704

Sur ces entrefaites, Pompée, tombé dangereusement malade à Naples, recouvra la santé, & sa convalescence fut célébrée dans toute l'Italie, par des fêtes & par des sacrifices. Jamais joie n'avoit été si générale & si vive. D'après ces démonstrations, jugeant de l'attachement des peuples, Pompée crut n'avoir plus à menager César, & il cessa de dissimuler.

Motifs qui donnent de la confiance à Pompée.

Une autre cause contribuoit encore à lui donner de la confiance.

Sous prétexte que les Parthes menaçoient la Syrie, le sénat avoit ordonné que Pompée & César fourniroient chacun une légion pour être envoyée dans cette province ; & César les avoit fournies toutes deux, parce que Pompée, dans cette occasion, lui en redemanda une qu'il lui avoit prêtée. Ceux qui avoient été chargés de porter à César le décret du sénat, avoient répandu à leur retour qu'il étoit haï de ses troupes, & qu'elles l'abandonneroient aussi-tôt qu'elles auroient repassé les Alpes. Pompée compta sur ces rapports, qu'on ne faisoit sans doute que pour plaire. Il ne garda plus de mesures. Il se moqua même de ceux qui craignoient César ; & lorsqu'on lui demandoit qu'elles forces il lui opposeroit, il répondoit que par-tout où il frapperoit du pied, il en sortiroit des légions.

César s'étudie à mettre de son côté les apparences de la justice

César, plus circonspect, affectoit d'autant plus de modération, qu'il remarquoit plus de confiance dans la conduite de ses ennemis. Il souscrivoit à la proposition de Curion : il invitoit Pompée à y souscrire ; & il s'étudioit à mettre de son côté toutes les apparences de la justice. Telles étoient les dispositions qu'il montroit, lorsqu'il vint

Av. J. C. 50 de Rome 704

passer l'hyver dans la Gaule Cisalpine. Il apprit en y arrivant, que les deux légions destinées pour l'Asie par un décret du sénat, avoient été données à Pompée.

Il écrit au sénat.

Il ne pouvoit donc pas douter qu'on n'armât contre lui, & il en écrivit au sénat à deux reprises différentes : se plaignant du peu d'égard qu'on avoit pour ses services ; protestant qu'il quitteroit le commandement, si Pompée le quittoit : déclarant que, si ce général vouloit le retenir, il sauroit se maintenir de son côté ; & ajoutant qu'il seroit dans peu de jours à Rome, pour y venger ses injures.

Le sénat lui ordonne de licencier ses troupes.

Av. J. C. 49 de Rome 705

Ses dernieres lettres arriverent à Rome au commencement de Janvier. A peine les consuls permirent-ils de délibérer. Il fut arrêté précipitamment que César licencieroit son armée dans un jour marqué ; & que s'il n'obéissoit, il seroit poursuivi comme un ennemi de la république. Ce fut en vain que les tribuns Marc-Antoine & Q. Cassius s'opposerent à ce décret. On ne respecta ni leur opposition ni leur caractere. Forcés à sortir de Rome, ils se rendirent au camp de César, où urion les avoit précédés. Le sénat avoit déja ordonné aux consuls, aux préteurs, aux tribuns

& aux proconsuls *de veiller au salut de la république.*

César s'assure de ses soldats.

La conduite inconsidérée de Pompée & des consuls fournissoit enfin à César le prétexte qu'il cherchoit. Il harangua ses troupes. Il fit le récit des injures qu'il aooit reçues. Il se plaignit du décret qu'on venoit de porter contre lui. Il appuya principalement sur le peu de respect qu'on avoit eu pour la personne sacrée des tribuns. Les soldats, qui depuis neuf ans servoient sous ses ordres, jurerent tous qu'ils étoient prêts à défendre l'honneur de leur général, & à venger les injures faites aux magistrats du peuple.

Il passe le Rubicon.

César étoit alors à Ravenne, où il n'avoit qu'une légion, c'est-à-dire, cinq mille hommes de pied & trois cents chevaux. Il envoya ses ordres au reste de ses troupes, qui étoient dans leurs quartiers d'hyver, & sans les attendre, il s'avança vers le Rubicon; assuré du succès de son entreprise : s'il étonnoit ses ennemis par sa hardiesse & par sa célérité.

Il étoit défendu à tout général de sortir sans permission, des terres de son gouvernement : & comme celui qui commandoit dans la Gaule Cisalpine, menaçoit plus qu'aucun autre la liberté, il y avoit un décret, par lequel le sénat

dévouoit aux dieux infernaux, & déclaroit sacrilege & parricide, quiconque, à la tête d'une légion, ou même d'une cohorte, passeroit le Rubicon. César s'arrêta sur le bord de cette riviere. *Si je passe* dit-il, *combien je vais faire de malheureux ! mais je suis perdu, si je differe à passer.* Il passa, & il se rendit maître de Rimini, où Marc-Antoine & [illegible]

Trouble que cette nouvelle produit à Rome.

A cette nouvelle, Rome crut voir à ses portes César avec dix légions, & cependant Pompée à qui le sénat avoit remis, toute l'autorité, se troubloit. Sans troupes, sans places de retraite, exposé aux reproches que lui attiroit son peu de prévoyance il ne trouvoit que des oppositions dans son parti même. Chacun se croyoit en droit de lui donner des conseils : peu se montroient disposés à lui obéir. Le sénat, qui s'assembloit tumultuairement, ne prenoit aucune résolution. Le peuple méconnoissoit les magistrats. Chaque citoyen sembloit vouloir être l'arbitre de son sort, & la république paroissoit sans chef.

Peu de ressources de Pompée à l'approche de César.

Cette disposition des esprits ne laissoit en Italie aucune ressource à Pompée. Il ne comptoit pas sur les deux légions qui avoient servi sous César. Ses autres troupes étoient en petit nombre, & n'avoient

jamais fait la guerre. Il se hâtoit d'en faire lever dans toute l'Italie: mais c'est trop tard. César devoit arriver avant qu'on les eût rassemblées. Les villes lui ouvroient leurs portes: son armée grossissoit, pour ainsi dire à chaque pas, & sa clémence achevoit de dissiper ses ennemis. Il pardonnoit à tous ceux qui tomboient entre ses mains, protestant qu'il ne [illegible] si Pompée consentoit à une entrevue, & déclarant qu'il n'étoit sorti de son gouvernement que pour se défendre, & pour venger les tribuns. Par cette conduite, il se faisoit attendre comme un libérateur; & pour se rendre maître de Rome, il n'avoit plus qu'à se montrer.

Pompée passe en Epire.

Ses partisans ne se cachoient pas. Pompée, qu'ils bravoient en quelque sorte, n'osoit faire prendre les armes au peuple. Il sortit de Rome, suivi des consuls & de la plus grande partie des sénateurs. Bientôt après il abandonna l'Italie, & passa en Epire. Il comptoit sur les forces de l'orient, de ces pays qui avoient été auparavant le théatre de sa gloire. En partant, il déclara qu'il traiteroit en ennemis tous ceux qui ne le suivroient pas. César plus sage, déclara qu'il reconnoissoit pour amis tous ceux qui ne feroient pas contre lui.

Pour terminer promptement la guerre, il importoit à César de poursuivre Pompée sans différer, & de ne pas lui laisser le temps de rassembler toutes les forces de l'orient. Mais il n'avoit pas assez de vaisseaux, & d'ailleurs, il lui importoit aussi de ne pas livrer l'Italie aux lieutenants que Pompée avoit en Espagne. Occupé de ces deux objets, il résolut de marcher contre ces lieutenants, pendant qu'il feroit tout préparer pour son passage dans la Grece. Pourquoi César ne le suit pas.

Il n'y avoit que soixante jours qu'il avoit passé le Rubicon, & il étoit maître de toute l'Italie. Il se rendit alors à Rome, où le peuple le reçut avec de grandes acclamations. Il assembla ce qui restoit de sénateurs. Il entreprit de se justifier, c'est-à-dire, de mettre de son côté une apparence de justice; & il proposa d'envoyer des députés Pompée à pour traiter d'accommodement. Personne ne voulut se charger de cette commission. César à Rome. Av. J. C. 49 de Rome 705

Malgré la clémence qu'il affectoit, & qui étoit même dans son caractere, il donna de terribles impressions contre lui, lorsqu'il voulut se saisir du thrésor public. Il fit enfoncer les portes : il menaça de mort le tribun de Métellus; & il parla comme s'il eût été maître de la fortune & de la vie de tous ceux qu'il avoit

vaincu. Dans le besoin qu'il avoit d'argent, il ne craignoit pas de commettre des attentats qu'il jugeoit utiles à ses desseins.

Il part pour l'Espagne.

Il partit de Rome, après avoir pourvu à la sûreté de l'Italie, & disposé des gouvernements de Sardaigne, de Sicile & d'Afrique, provinces dont il vouloit s'assurer. Lorsqu'il arriva dans les Gaules, Marseille venoit de se déclarer pour Pompée. Il en forma le siege, & ayant laissé devant cette place C. Trébonius, il continua sa route.

Il la soumet. Defaites de ses lieutenants.

Av. J. C. 49 de Rome 705

L'expédition d'Espagne ne dura qu'une campagne. Afranius, qui commandoit dans l'Espagne citérieure, aprés avoir été long-temps harcelé, fut forcé de se rendre, se trouvant sans ressource, & hors d'état de faire une retraite. Alors tous les peuples se déclarerent pour César, & à son approche Varron, qui commandoit dans l'Espagne ultérieure, se soumit. Le siege de Marseille duroit encore. Cette place se rendit, lorsque César réparut. Tout lui réussissoit où il étoit, mais il éprouvoit des revers où il n'étoit pas. P. Cornélius Dolabella & C. Antonius, qui commandoient pour lui sur les côtes d'Illyrie, furent défaits par les lieutenants de Pompée; & en Afrique, Curion, vaincu par Juba roi de Mauritanie, perdit la vie & toute son armée.

César revint à Rome, où le préteur M. Emilius Lépidus venoit de le nommer dictateur. Il est vrai que ce magistrat avoit usurpé sur les droits des consuls, & que par conséquent, cette nomination étoit contre toutes les regles : mais César avoit besoin d'un titre, & il lui importoit peu de quelle maniere il l'acquéroit.

Il revient à Rome lorsqu'il avoit été nommé dictateur.

En qualité de dictateur, il présida aux comices pour l'élection des magistrats de l'année suivante. Il fut élu consul, & il prit pour collegue P. Servilius Isauricus. Il paroissoit donc agir désormais au nom de la république ; & par-là, il reprenoit sur ses ennemis l'avantage qu'ils avoient d'abord eu sur lui. Il fit quelques réglements, abdiqua la dictature, & partit pour Brindes, où il avoit donné rendez-vous à douze légions & à toute sa cavalerie.

Il est élu consul, & part pour Brindes.

Av. J. C. 48 de Rome 706.

Ces légions n'étoient pas completes. Elles ne formoient qu'environ quarante mille hommes. Il avoit perdu beaucoup de soldats dans les combats, dans les marches, & les maladies en avoient fait périr un grand nombre pendant l'automne. D'ailleurs il n'avoit de vaisseaux que pour embarquer vingt mille hommes de pied & six cents chevaux.

Ses forces

Pompée occupé depuis plusieurs mois à ses préparatifs, avoit neuf légions completes, composées de citoyens romains.

Forces de Pompée.

Il en attendoit encore deux, que Métellus Scipion lui amenoit de Syrie. Il avoit trois mille archers, douze cohortes de frondeurs, sept mille chevaux, & des corps de troupes qu'il avoit tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie & de plusieurs autres provinces. Enfin ce qui lui donnoit, sur-tout, un grand avantage, c'étoit le nombre de ses vaisseaux : ses flottes le rendoient maître de la mer.

César passe en Epire.

César ayant embarqué sept légions, mit à la voile & prit terre le lendemain entre les rochers des monts Cérauniens.

Av. J. C. 48 de Rome 706

Il arriva avant que ses ennemis eussent été informés de son départ. Il avoit évité les ports qu'il savoit occupés par leurs flottes. Aussi-tôt qu'il eut débarqué, il renvoya ses vaisseaux à Brindes, pour transporter le reste de ses troupes.

Les deux armées en présence.

A son arrivée, presque toute l'Epire se soumit, parce que les villes ne croyoient pas devoit fermer leurs portes à un consul. Maître d'Apollonie, il marchoit à Dyrrachium, où les ennemis avoient leurs magasins. Mais Pompée étant arrivé à temps pour couvrir cette place, il s'arrêta en-deça du fleuve d'Apsus, & il attendit là le reste de ses troupes, que Marc-Antoine ne put lui amener que quelque mois après, sur la fin de l'hiver. Pompée étoit

campé sur l'autre bord du fleuve avec toutes ses forces.

Je ne parlerai pas des propositions de paix faites par César. Elles n'étoient pas sinceres. Il savoit bien qu'elles ne seroient pas acceptées. Plus on lui répondit avec hauteur, plus il affectoit de faire des avances. Peut-être aussi ne vouloit-il ouvrir une négociation, que dans l'espépérance de débaucher une partie des troupes de Pompée.

César souffroit de la disette, & Pompée, maître de la mer & supérieur sur terre, pouvoit vaincre sans combattre, s'il tiroit la guerre en longueur. C'etoit d'abord son dessein; & pendant quelque temps, il n'engagea que des combats qui n'étoient pas décisifs. Pour le forcer à une action générale, ou pour l'affamer, s'il s'y refusoit obstinément, César entreprit de l'enfermer dans des lignes. De hauteur en hauteur il éleva des forts, & quoique l'armée ennemie fût plus nombreuse que la sienne, il l'enveloppa de maniere qu'elle manqua d'eau & de fourrages. Cette position des deux armées engagea une action, où la fortune qui décide souvent du sort des combats, enleva la victoire à César qui avoit forcé le camp de Pompée, & bientôt après l'enleva à Pompée qui eût taillé en pieces ses

Action où Pompée a l'avantage.

T 6

ennemis, s'il eût su vaincre, comme le disoit César, ou si, comme il le disoit lui-même, il n'eût pas craint une embuscade. Quoi qu'il en soit, il eut l'avantage, & les troupes de César furent véritablement mises en déroute.

César & Pompée passent dans la Thessalie

Métellus Scipion étoit arrivé en Macédoine, où César avoit deux légions sous les ordres de Cn. Domitius Calvinus. Tant que Pompée campoit sur la côte, ses flottes entretenoient l'abondance dans son armée. Il pouvoit au contraire souffrir de la disette, s'il s'avançoit dans les terres. Pour l'engager à s'éloigner de la mer, César prit le chemin de la Macédoine. Il jugeoit d'ailleurs, après l'échec qu'il avoit reçu, devoir donner à ses troupes le temps de se rassurer. Pompée le suivit, soit pour aller au secours de Scipion, soit pour tomber, s'il le pouvoit sur Domitius.

César joignit Domitius dans la Thessalie où les bleds étoient prêts à couper. Cette raison le détermina à s'arrêter dans cette province. Il en fit le théatre de la guerre. Pompée arriva quelques jours après, & joignit Scipion avec qui il partagea le commandement.

Confiance du parti de Pompée qui est

Pleins de confiance depuis le dernier combat, les partisans de Pompée avoient regardé la retraite de César comme une

suite. Ils comptoient si fort sur la victoire, qu'au lieu de penser aux moyens de vaincre, ils se disputoient déja entr'eux les dépouilles de l'ennemi. La guerre ne leur paroissoit plus que l'affaire d'un jour ; & dans l'impatience de retourner en Italie, ils se plaignoient de la lenteur de Pompée, auquel ils reprochoient de vouloir se perpétuer dans le commandement. Ce général accoutumé dès sa jeunesse aux applaudissements, avoit le foible de ne point souffrir d'être désaprouvé. Il resolut donc d'engager une action générale dans les plaines de Pharsale où il étoit campé. Il fut entiérement défait.

entiérement défait.

Av. C. J. 48 de Rome 706

Ptolémée Aulete, qui avoit de grandes obligations à Pompée ne vivoit plus. Il avoit laissé la couronne à Ptolémée l'ainé de ses fils, & à Cléopatre l'ainée de ses filles, ordonnant qu'ils s'épouseroient, & qu'ils régneroient conjointement. Il nomma le peuple romain exécuteur testamentaire, & son testament, qu'il envoya à Rome, fut déposé entre les mains de Pompée.

Pompée se retire chez Ptolémée qui étoit en guerre avec Cléopatre sa sœur. Il est égorgé.

Malgré les dispositions d'Aulete, Cléopatre fut chassée du throne par les ministres de Ptolémée. Mais cette princesse ne fut pas sans ressources. Elle se retira en Syrie, où elle leva des troupes ;

& elle revint à la tête d'une armée, pour former le siege de Péluse : son frere étoit allé au devant d'elle, pour couvrir cette place ; & les deux armées campoient sur la côte, lorsqu'elles virent arriver Pompée, qui croyoit que l'Egypte seroit un asyle pour lui. En effet, on parut d'abord empressé à le recevoir. Mais les députés qu'il avoit envoyés à Ptolémée, ayant eu l'imprudence d'inviter les soldats à ne pas abandonner un général, sous qui plusieurs d'entr'eux avoient autrefois servi, les ministres du roi en prirent de l'ombrage, & résolurent de faire périr Pompée. Peut-être que le méprisant dans sa disgrace, ils croyoient se faire un mérite auprès de César en lui immolant cette victime, & ils l'immolerent.

César pleure la mort de Pompée.

Informé de la route qu'il avoit prise. César avoit fait voile vers Alexandrie. Le sort funeste de Pompée lui arracha des larmes: Il détourna les yeux avec horreur, lorsqu'on lui présenta sa tête. Il lui fit rendre les honneurs accoutumés, & de ce jour, il commença à répandre ses bienfaits sur ceux qui avoient suivi le parti de ce général malheureux.

Il se porte pour juge entre Ptolémé & Cléopatre.

Aulete ayant nommé le peuple romain exécuteur testamentaire, César prétendit que c'étoit aux consuls de la république à prendre connoissance des contestations,

qui s'élevoient au sujet du testament. En conséquence, il se porta pour juge entre Ptolémée & Cléopatre, & il leur ordonna de licencier leurs troupes.

Il ne paroissoit pas de faire respecter son autorité : car il n'avoit amené avec lui que huit cents chevaux ; & deux légions qui ne composoient qu'un corps de deux mille deux cents hommes. Déja le peuple d'Alexandrie s'étoit ameuté plusieurs fois, parce qu'il regardoit les faisceaux qui précédoient le consul, comme une insulte faite à la dignité royale ; & bientôt César, dans le quartier qu'il occupoit, se vit assiégé par les troupes du roi. Les ministres de ce prince le soupçonnoient avec fondement d'être favorable à Cléopatre.

Ptolémée arme contre lui.

Cette guerre, qui commença dans le mois d'Août dura pendant tout l'hiver. Ptolémée y périt, la biblioteque d'Alexandrie fut brûlée, & César, dans le temps que Rome on le nommoit dictateur, courut en Egypte les plus grands dangers. Il dut son salut à son courage & aux secours qui lui vinrent d'Asie. Vainqueur, il donne la couronne à Cléopatre, & il lui associa Ptolémée, prince âgé de onze ans, & frere du dernier roi.

César vainqueur dispose de la couronne d'Egypte.

Av. J. C. 47 de Rome 707

La passion qu'il conçut pour Cléopatre, le retint encore quelques mois en

Après avoir vaincu

Pharnace & réglé les affaires de l'orient, il revient à Rome, où il y avoit de grands désordres

Egypte. Il en sortit enfin pour marcher contre Pharnace, qui s'étoit emparé du royaume de Pont. C'est ce même Pharnace, à qui Pompée avoit laissé le Bosphore Cimmérien.

César a rendu compte en trois mots de la rapidité de cette expédition : *veni*, *vidi*, *vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Cependant il n'avoit amené avec lui qu'une légion, qui en arrivant dans le Pont, se trouva réduite à mille hommes ; & le reste de ses forces ne consistoit qu'en trois légions peu exercées, & qui avoient été défaites par *Pharnace*. Déjotarus, roi de la petite Arménie, en fournit une : Domitius Calvinus, qui commandoit alors dans l'Asie, amena les deux autres. César avoit laissé le reste de ses troupes en Egypte, soit pour défendre Cléopatre & Ptolémée contre les révoltes, soit pour les retenir eux-mêmes dans le devoir.

Après avoir vaincu & ruiné Pharnace, il régla les affaires de l'orient. De retour à Rome vers le temps des comices, il fut élu consul & dictateur pour l'année suivante. C'étoit son troisieme consulat & sa troisieme dictature. Rome avoit besoin de sa présence. Les troupes, qui étoient restées en Italie, ne connoissoient plus la discipline : dans la ville, les fac-

tions caufoient les plus grands défordres, & la république paroiffoit livrée à l'anarchie. Cependant la guerre n'étoit pas finie. Le parti de Pompée s'étoit relevé en Afrique, & Céfar pouvoir fe reprocher le temps qu'il avoit perdu en Egypte. Si fes ennemis avoient pu prévoir cette lenteur, qui démentoit fon caractere, il eft vraifemblable qu'ils en auroient tiré un grand avantage.

Il paffe en Afrique où le parti de Pompée s'étoit relevé.

Av. J. C. 47 de Rome 707

Céfar fe hâta de paffer en Afrique, où Métellus Scipion & Caton s'étoit retirés après la bataille de Pharfale. Il aborda, dans le mois de Décembre, aux environs d'Adrumete, avec trois mille hommes de pied & cent cinquante chevaux: le refte de fes troupes ne put même arriver que bien lentement. Les forces des ennemis paroiffoient néanmoins formidables: car Scipion, à la tête de dix légions & d'une cavalerie nombreufe, avoit encore dans fon alliance Juba, roi de Mauritanie. Mais Céfar comptoit fur fa réputation, fur le nom de Marius dont la mémoire étoit chere aux Africains, & fur les titres de conful & de dictateur. En effet, ces motifs lui ouvrirent les portes de plufieurs villes, & cauferent des défertions dans l'armée ennemie. D'ailleurs il favoit éviter le combat, comme il favoit l'engager à propos.

Reine de ce parti.

La circonspection avec laquelle il étoit obligé de se conduire, retint l'activité qui lui étoit naturelle. Dans les Gaules, il avoit eu à combattre contre des hommes, accoutumés à employer la valeur plutôt que la ruse : en Afrique, au contraire, c'étoit contre la ruse qu'il avoit, sur-tout à se précautionner, & il falloit du temps pour exercer les soldats dans ce nouveau genre de guerre. Ils s'y exercerent pourtant assez promptement, & après avoir eu l'avantage dans plusieurs combats, ils remporterent une victoire complete près de Thapsus. Scipion périt, *lorsqu'il vouloit* passer en Espagne. Caton se tua dans Utique. Juba, chassé de ses états, perdit la vie. Son royaume fut réduit en province romaine, & César revint à Rome sur la fin de Juillet.

Av. J. C. 46 de Rome 708

Clémence de César.

Dans un homme qui n'a qu'à commander, la vengeance est toujours l'effet d'un ame cruelle ou pusillanime. La clémence étoit naturelle à César, autant que la valeur, & son premier soin, à son retour d'Afrique, fut de rassurer le sénat & le peuple, qui pouvoient craindre de trouver en lui un Marius ou un Sylla. Il se conduisit, comme s'il n'avoit jamais eu d'ennemis. Il pardonna, non-seulement, aux partisans de Pompée : ils furent encore l'objet de ses graces, & parmi

eux il éleva aux magiſtratures ceux qui mériterent ſon eſtime.

Tant de fois vainqueur, il n'avoit pas encore triomphé : il n'en avoit pas trouvé le moment. Le repos dont il commençoit à jouir, le lui offroit ; & il triompha, dans le cours d'un mois, des Gaules de l'Egypte, de Pharnace & de Juba. Il fit des largeſſes aux ſoldats, il en fit au peuple, & il donna des ſpectacles de toutes eſpeces. Il triomphe.

Auſſi grand magiſtrat que grand capitaine, Céſar reforma les abus. Il porta des loix pour l'adminiſtration publique. Il réprima le luxe. Ayant connu, par le dénombrement du peuple, qu'il y avoit la moitié moins de citoyens qu'avant les guerres civiles ; il donna ſes ſoins à réparer la population, & il corrigea le calendrier, dans lequel il y avoit une erreur de ſoixante-ſept jours (*) Cette réforme fit Il fait divers réglemens.

(*) Pour faire concourir l'équinoxe du calendrier avec l'équinoxe aſtronomique, Céſar fut obligé d'ajouter ſoixante-ſept jours à l'année de Rome 708. En même temps, il régla, qu'à commencer à 709, les années ſeroient de 365 jours, & que de quatre ans en quatre ans révolus, il y en auroit une de 365. Cette année, qu'on nomma Julienne, eſt plus longue de onze minutes que l'année ſolaire : erreur, qui a depuis été corrigée dans le calendrier Grégorien.

dire que le dictateur, non content d'assujettir la terre, vouloit encore gouverner les cieux. Cicéron fit même à ce sujet de mauvaises plaisanteries dont César ne s'offensa point.

Ruine du parti des fils de Pompée.

Pendant qu'à Rome, il régloit le gouvernement, les fils de Pompée, Cnéus & Sextus, formoient un nouveau parti

---

L'erreur du calendrier romain venoit de Numa. Ce prince ayant fait l'année lunaire de 355 jours, avoit réglé que, pour se retrouver avec le cours du soleil, on intercaleroit, de deux en deux ans, un mois qui seroit alternativement de 22 & de 23 jours, en sorte que l'année intercalaire comprendroit tantôt 377 jours & tantôt 378. Par-là, l'année moyenne des Romains se trouvoit de 366 jours. Elle étoit donc trop longue d'un jour; & par conséquent, chaque année anticipoit d'un jour sur la suivante.

Une autre cause contribua encore à répandre de la confusion dans le calendrier. C'est que, dans le siecle de César, les intercalations étoient devenues une affaire de cabale; les magistrats, intriguant pour faire intercaler ou pour l'empêcher, suivant qu'il étoit de leur intérêt de prolonger l'année ou de la raccourcir.

Avant César, l'erreur du calendrier romain n'avoit jamais été corrigée que fort grossiérement. Au milieu de ses occupations, il avoit trouvé des moments pour s'appliquer à l'astronomie. Il a même écrit sur ce sujet, & Ptolémée le cite parmi les observateurs auxquels il doit des lumieres. Il employa à la réformation du calendrier l'astronome Sosigene.

en Espagne. La domination de César étoit donc exposée à de nouveaux hasards ; & pour l'assurer, il falloit vaincre encore. Mais une victoire qu'il remporta sous les murs de Munda, termina enfin la guerre civile. Av. J. C. 47 de Rome 709

Honneurs qu'on rend à César.

A son retour, il offensa les Romains, parce qu'il triompha des deux Pompées. Il est vrai qu'il y fut en quelque sorte invité par le sénat, qui à la nouvelle de la victoire de Munda, se livra aux démonstrations d'une joie excessive, & ordonna de fêtes en action de graces. Mais c'est qu'on vouloit exciter contre lui l'envie & la haine : dans cette vue, la flatterie, qui l'avoit déja comblé d'honneurs, lui en prodigua de tout especes. On lui donna le titre de Pere de la patrie. On le créa consul pour dix ans, dictateur perpétuel & censeur unique sous le titre d'inspecteur des mœurs. On déclara sa personne sacrée & inviolable. On lui permit de porter toujours une couronne de laurier. On lui accorda le droit d'assister aux jeux dans une chaire dorée, une couronne d'or sur la tête. Par le même décret, on ordonna qu'après sa mort, on placeroit toujours cette chaire & cette couronne dans les spectacles. Enfin, on lui éleva une statue avec cetre inscription, *à César demi-dieu* ; & on la plaça dans le

Capitole ; vis-à-vis de celle de Jupiter. On lui décerna même les honneurs divins, sous le nom de *Jupiter Julius*, & il eut des autels, des temples, des prêtres, &c. Quant au titre d'empereur, on le lui donna dans une acception nouvelle ; c'est ce qu'il faut expliquer.

On le nomme empereur Nouvelle acception de ce mot

Tant que les consuls restoient à Rome, ils n'étoient que simples magistrats ; & on ne les reconnoissoit pour généraux de la république, que lorsqu'un décret leur avoit donné le commandement des troupes. Alors ils faisoient les sacrifices accoutumés, & ils sortoient pour se mettre à la tête des légions. Si, après la campagne, on leur accordoit le triomphe, ils conservoient le commandement jusques dans la ville, mais seulement pour le jour de leur entrée. Hors ce cas unique, ils cessoient d'être généraux, aussi-tôt qu'ils reparoissoient dans l'enceinte du *pomerium*. La raison de cet usage est qu'ils auroient été maîtres de la république, s'is avoient commandé dans Rome comme dans un camp. Nous avons vu que Pompée s'établit dans les fauxbourgs, parce qu'il vouloit commander, & que cependant il ne vouloit pas s'éloigner.

Lorsque les consuls avoient eu des succès, leurs soldats les saluoient empereurs ; & si le sénat leur confirmoit ce

titre, ils pouvoient se flatter d'obtenir le triomphe. Mais dès qu'ils avoient triomphé, ils perdroient le titre d'empereur, ainsi que le commandement.

Or ce titre, qui n'étoit que passager dans les consuls, devint perpétuel dans César; & on y ajouta, pour prérogatives, qu'il commanderoit sans sortir de Rome, & qu'il disposeroit de toutes les armées avec un pouvoir absolu. Pour étendre ainsi la signification de ce mot, on ne fit qu'en faire un prénom; & on dit *Imperator C. J. Cæsar*, au lieu de dire, comme on avoit fait jusqu'alors, *C. Julius Cæsar imperator*. C'est en ce sens qu'Auguste & ceux qui lui succéderont, seront nommés empereurs.

Les projets, que formoit le dictateur, auroient beaucoup contribué à sa gloire, s'il eût eu le temps de les exécuter. Il se proposoit de décorer Rome, de former une bibliotheque, de faire un corps de droit civil, de dresser une carte de l'empire, de creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus grands vaisseaux, de dessécher les marais Pomptins qui rendoient le Latium mal-sain, de couper l'isthme de Corinthe pour réunir la mer Egée & la mer Ionienne, & de rebâtir Corinthe & Carthage.

Projets qu'il formoit.

Il multiplioit les récompenses.

Afin d'avoir plus de places à donner, il porta le nombre des préteurs à seize; & celui des questeurs à quarante. Il institua deux nouveaux édiles, qu'il nomma *céréales*, parce qu'ils devoient avoir l'inspection sur les bleds. Il accorda les ornements consulaires à dix anciens préteurs: récompense qui dédommageoit du consulat ceux qui ne l'avoient pas obtenu, quoiqu'ils eussent des titres pour y prétendre; & ce qui ne s'étoit pas pratiqué depuis les rois, il créa de nouveaux patriciens, entr'autres Octavius son neveu & Cicéron. Enfin, il introduisit l'usage de faire abdiquer le consulat au bout de quelques mois, afin de pouvoir le conférer à d'autres. En général, il ne laissoit échapper aucune occasion d'accorder des graces. Le consul Fabius Maximus étant mort le dernier décembre, il lui substitua, pour quelques heures, Caninius Rébilus: *Hâtons-nous*, disoit Cicéron, *d'aller faire notre compliment à Caninius, avant qu'il soit sorti de magistrature.* De pareilles nouveautés offensoient le sénat & le peuple, parce qu'elles avilissoient le consulat; mais César, qui vouloit récompenser ses créatures, ne s'assujettissoit pas aux usages.

Le sénat étoit humilié.

Revêtu des premieres magistratures, César paroissoit respecter les privileges des

des comices. Il n'eut pas les mêmes égards pour ceux du sénat. Il sembloit ne pouvoir cacher son mépris pour ce corps, qui auparavant s'étoit déclaré ouvertement contre lui, & qu'il voyoit alors à ses pieds. Sans daigner le consulter, il portoit des décrets qu'il donnoit pour des sénatus-consultes; & il les souscrivoit des premiers noms de sénateurs, qui s'offroient à lui.

Le sénat étoit donc humilié. Les grands, dont autrefois les rois & les peuples recherchoient la protection, n'étoient plus rien par eux-mêmes. Ils n'avoient de crédit, qu'autant qu'ils avoient la faveur de César; & ils gémissoient en secret, quand ils consideroient la révolution qui les précipitoit aux pieds d'un seul homme.

Le peuple ne croyoit pas avoir rien perdu.

Mais le peuple, depuis long-temps vendu aux grands, ne s'appercevoit pas que son sort eût empiré. Il regardoit le dictateur comme son ouvrage. Il s'applaudissoit d'avoir remis l'administration entre les mains d'un magistrat qui étoit à lui. En l'élevant, il paroissoit avoir recouvré la supériorité. Il jouissoit de l'humiliation du sénat, & il croyoit n'avoir rien perdu lui-même, parce qu'on ne l'avoit pas encore privé du droit de s'assembler. Séduit d'ailleurs par les

exploits de César, il sembloit n'ouvrir les yeux que pour voir ce qu'il y avoit de grand dans ce grand homme ; & sans se précautionner contre la tyrannie, il se livroit avec le même enthousiasme, avec lequel il défendoit autrefois sa liberté. Cependant le dictateur, qui ne négligeoit aucun moyen de plaire au peuple, se l'attachoit tous les jours par de nouvelles largesses : il l'entretenoit dans l'abondance, il l'occupoit de spectacles, & il l'accoutumoit à lui abandonner peu-à-peu tous les soins du gouvernement.

Il n'étoit plus possible de rétablir le gouvernement républicain

Dans cette disposition des esprits, on ne pouvoit, plus se flatter de *rétablir la* république, dont les fondements étoient ébranlés depuis si long-temps. César pouvoit périr : mais il étoit facile de prévoir que des nouvelles guerres civiles seroient les jeux funebres qui lui étoient préparés. Les Romains devoient combattre pour le choix d'un maître, lorsqu'ils n'en auroient plus ; parce que dans la corruption où se trouvoient les mœurs, la ressource des grands étoit dans la domination ; & celle du peuple, dans la servitude.

Conjuration contre César.

Cependant les républicains, plus zélés qu'éclairés, jugerent que la tyrannie devoit cesser à la mort du tyran, & ils formerent une conjuration contre César.

Les uns, tel que M. Brutus, croyoient s'armer pour la patrie : les autres, tels que C. Cassius, ne songeoient qu'à venger des injures personelles. C'étoient des hommes que le dictateur combloit de bienfaits : plusieurs avoient toujours été attachés à son parti : quelques-uns avoient la plus grande part à sa confiance, & il se livroit à eux sans précaution. Il avoit cassé sa garde, jugeant qu'il vaut mieux mourir une fois, que de craindre toujours la mort.

Il aspire à la royauté, & il est assassiné.

Tel est le pouvoir des mots. On avoit réuni toute la souveraineté dans la personne du dictateur. Cependant, comme si quelque chose eût manqué à sa puissance, il desiroit le titre de roi ; & les Romains, qui ne lui refusoient que ce titre croyoient conserver encore quelque liberté, tant qu'ils ne le lui accorderoient pas. Lorsque ceux qui vouloient le flatter ou le perdre, tenterent de mettre le diadême sur sa tête, ils ne firent qu'exciter l'indignation du peuple.

Plusieurs tentatives inutiles ne les rebuterent pas. César, voulant venger la défaite de Crassus, se proposoit de porter la guerre en orient. Ses partisans assurerent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles, que les Parthes ne seroient vaincus que par un roi. En conséquence, ils imagi-

Av. J. C. 44 de Rome 710

nerent, qu'en bornant César à n'être que dictateur par rapport à Rome & à l'Italie, on pourroit le déclarer roi par rapport aux autres provinces. Ils convinrent avec lui d'en faire la proposition au sénat, & il le convoqua pour les ides de Mars, c'est-à-dire, le quinze. Le bruit se répandoit donc qu'il aspiroit à la royauté. Les conjurés, saisissant ce moment qui paroissoit les assurer de l'approbation du peuple, l'assaillirent au milieu du sénat, & lui porterent vingt-trois coups de poignard. Ainsi périt ce grand homme, dans la cinquante-sixieme année de son âge.

Effet que produit sa mort.

A la vûe de ses assassins, qui entreprennent de se justifier, les sénateurs reculent d'effroi. Sans les écouter, ils se dispersent à l'instant; & portent de tous côtés les regrets, la crainte ou l'horreur, suivant les sentiments qui les agitent.

Les conjurés, qui n'ont pu les arrêter, se jettent après eux dans les rues. Les poignards encore sanglants à la main, ils crient qu'ils ont tué le roi de Rome. Ils parlent d'un tyran aimé, comme on eût parlé autrefois d'un tyran odieux; & bientôt ils sont effrayés eux-mêmes, lorsqu'ils considerent la consternation qu'ils répandent. Reconnoissant alors, mais trop tard, qu'ils ont mal jugé des

difpofitions du peuple, ils fe retirent dans le Capitole ; & pour fe mettre en garde contre des citoyens, qu'ils avoient cru fauver, ils arment une troupe de gladiateurs.



CHAPITRE III.

Marc-Antoine & Caïus Octavius.

LES amis de César, qui s'étoient d'abord cachés, parurent en public, auffi-tôt qu'on les eut avertis des difpofitions du peuple. M. Emilius Lépidus, général de la cavalerie, alla fe mettre à la tête d'une légion, qu'il amena dans le champ de Mars ; & Antoine alors conful, fe faifit de l'argent & des papiers du dictateur.

Il s'agit de décider fi les conjurés feront punis ou récompenfés.

Av. J. C. 44 de Rome 710

Ambitieux l'un & l'autre, ils méditoient de nouveaux troubles, & la mort de Céfar à venger n'étoit pour eux qu'un prétexte. Ils s'affuroient fecrétement de tous les partifans de ce grand homme : mais avant de fe montrer à leur tête, ils croyoient devoir fonder le fénat, & s'autorifer des révolutions qu'ils lui feroient prendre. Antoine le convoqua.

Quelque intérêt qu'euffent les conjurés

à s'y trouver, aucun d'eux n'y osa venir. Il s'agissoit de décider, si on les puniroit, ou si on les récompenseroit : question qu'on ne pouvoit résoudre, qu'après avoir examiné, si César avoit été un tyran ou un magistrat légitime.

Si César avoit été un magistrat légitime, il falloit ratifier tout ce qu'il avoit fait, & les conjurés méritoient d'être punis. Ils méritoient, au contraire, des récompenses, si César avoit été un tyran; & ce qui ne pouvoit s'exécuter sans donner lieu à des troubles, c'est qu'alors il falloit casser toutes les ordonnances du dictateur, déposer tous les magistrats qu'il avoit nommés, & révoquer tous les gouverneurs auxquels il avoit donné des provinces. Enfin, il falloit encore traîner ignominieusement dans les rues le corps de César, & le jeter ensuite dans le Tibre : spectacle qui n'auroit pas manqué de révolter le peuple.

Ces considérations, qui ne permettoient pas de flétrir la mémoire de César, furent le sujet des représentations que fit Antoine, & il jouissoit de l'embarras où il jetoit les sénateurs. Il lui importoit peu que les conjurés fussent déclarés innocents ou coupables. Pour avoir un prétexte de les poursuivre tôt-ou-tard, il lui suffisoit que César ne fût pas déclaré tyran :

& il ne méditoit leur perte, qu'autant qu'elle seroit pour lui un moyen de s'élever.

Jamais le sénat n'avoit eu à délibérer sur une matiere si importante & si délicate. Il n'y étoit point préparé, & cependant la chose demandoit une décision prompte. Les sénateurs, assemblés tumultuairement, n'avoient pas eu le temps de se concerter. Ils se défioient mutuellement les uns des autres; & quoiqu'il n'y eût que deux partis, on les discernoit si peu, qu'on ne savoit à qui donner sa confiance. Parmi les républicains zélés, quelques-uns avoient le courage de rendre des actions de graces aux conjurés: ils demandoient même qu'on leur décernât des récompenses. Mais le plus grand nombre paroissoit intimidé, lorsqu'il considéroit les bras prêts à s'armer pour venger la mort du dictateur. Enfin plusieurs avoient intérêt que les actes de César fussent confirmés, parce qu'autrement ils auroient perdu les magistratures ou les gouvernements qu'ils tenoient de lui. Embarras des sénateurs.

Dans cette confusion, le sénat, pour contenter tous les partis, fit un décret, qui supposoit que César avoit été tout à la fois un tyran & un magistrat légitime. Un tyran, parce qu'on arrêta que les conjurés ne seroient pas poursuivis: un Décret du sénat.

magistrat légitime ; parce qu'on ordonna que ses réglements seroient ratifiés. On crut tout concilier par cette contradiction. En effet, on concilia tout pour un moment.

Gouvernements donnés aux chefs des conjurés.

On fit ensuite la distribution des gouvernements conformément aux dispositions faites par César. Par-là, *les principales provinces furent données aux*

Av. J. C. 44 de Rome 710

chefs des conjurés : à M. Brutus la Macédoine & l'Illyrie, à C. Cassius la Syrie, à C. Trébonius l'Asie mineure, à Tillius Cimber la Bithynie, & à *Décimus Brutus* la Gaule Cisalpine.

Antoine ne s'opposa point aux arrangements pris en leur faveur. Il consentit même à voir Brutus & Cassius, & à la modération avec laquelle il se conduisoit, on auroit cru pouvoir compter sur la paix. Cette modération néanmoins étoit trop suspecte pour dissiper toute inquiétude & il sembloit que le sénat affectât pour se rassurer, de louer d'autant plus le consul, qu'il le craignoit davantage.

On ordonne que le testament de César soit exécuté, & on lui décerne les honneurs de la sépulture.

César avoit confié son testament à Pison son beau-pere, & Pison se proposoit d'en faire l'ouverture. Il ne paroissoit pas qu'on eût aucun prétexte pout s'y opposer. Dès qu'on avoit ratifié tous les actes de César, pouvoit-on lui contester la liberté de disposer de ces biens? Plu-

ſieurs ſénateurs demandoient néanmoins que ſon teſtament fût ſupprimé : ils craignoient d'y trouver des diſpoſitions capables de ſuſciter de nouvelles querelles. Ils craignoient encore plus l'effet que pouvoit produire le ſpectacle des funérailles, & par cette raiſon ; ils auroient voulu le priver des honneurs de la ſépulture. Mais ſi la religion ne permettoit pas de refuſer ces honneurs aux moindres citoyens, les pouvoit-on refuſer au ſouverain pontife ? Après de longues conteſtations, on les lui décerna, & on conſentit que ſon teſtament fût exécuté.

Céſar adoptoit C. Octavius, petit-fils de ſa ſœur Julie : il l'inſtituoit héritier pour la plus grande partie de ſes biens : il lui donnoit pour tuteurs pluſieurs des conjurés mêmes : il lui ſubſtituoit Décimus Brutus ; il faiſoit enfin des legs au peuple & à chaque citoyen. Effets que produiſent ur le peuple ce teſtament & ces funérailles.

Les largeſſes, dont le peuple étoit l'objet renouvelloient ſa douleur, & ſa reconnoiſſance tournoit en indignation contre les conjurés, lorſque l'appareil des funérailles attira le concours de tous les citoyens. Le corps étoit ſur un lit de parade dans un eſpece de petit temple, qu'on avoit élevé au milieu de la tribune aux harangues ; & Antoine, monté ſur

cette tribune, alloit prononcer l'oraison funebre du dictateur.

Après avoir fait lire les senatus-consultes qui décernoient à ce grand homme des honneurs de toute espece, il fit le récit de ses victoires & de ses conquêtes. Il parla de sa clémence, il exagéra toutes ses vertus. *C'est à ces titres*, disoit-il, *que nous avons juré sa personne sacrée & inviolable, & voilà nos serments.* Il montroit le corps de César. Alors il étale aux yeux du peuple qui fondoit en larmes, la robe encore sanglante du dictateur; & il fait voir, dans une représentation en cire, les vingt-trois coups de poignard qui lui ont été portés. A ce spectacle; le cri de la vengeance se mêle à celui de la douleur: on fait un bûcher de tout ce qui tombe sous la main; & pendant que les uns jettent dans les flammes ce qu'ils ont de plus précieux, les autres volent aux maisons des conjurés pour les réduire en cendres. Ils furent repoussés.

Les chefs des conjurés sortent de Rome.

Av. J. C. 44 de Rome 710

Antoine avoit levé le masque. Les conjurés ne pouvoient plus douter qu'il ne méditât leur perte. Embarrassés dans les pieges qu'il leur tendoit, il n'y avoit plus à Rome de sûreté pour eux; & ils voyoient combien ils s'étoient trompés; lorsqu'ils avoient jugé, qu'après la mort du tyran, la liberté se rétabliroit d'elle-même.

Décimus Brutus partit pour la Gaule Cisalpine, Trébonius pour l'Asie mineure, & Tillius Cimber pour la Bithynie. Ces provinces, comme nous l'avons vu, leur avoient été assignées. Ils y trouvoient un asyle, & ils pouvoient s'y fortifier.

Mais Brutus & Cassius, alors préteurs, ne pouvoient aller dans leurs gouvernements qu'après que l'année de leur magistrature seroit expirée; & Brutus, parce qu'il avoit le département de la ville, ne pouvoit pas même s'absenter plus de dix jours. Antoine, qui n'étoit pas fâché de les éloigner, fit dispenser celui-ci de la loi qui l'obligeoit à résidence; & le sénat, pour colorer leur fuite, leur donna la commission de faire venir d'Asie & de Sicile les bleds nécessaires à l'approvisionnement de la ville. Ils sortirent alors de Rome. Il semble qu'ils auroient dû passer sur le champ dans leurs gouvernements. Si d'un côté, la chose étoit irréguliere, de l'autre il leur importoit de s'assurer des légions, & de venir promptement au secours de D. Brutus & du sénat. Mais parce qu'ils ne perdirent pas toute espérance de rentrer dans Rome, ils resterent en Italie.

Antoine ne savoit pas comme César, aller de dessein en dessein, sans se découvrir. Naturellement emporté, il brus- Conduite peu mesurée d'Antoine.

quoit les circonſtances ; & après avoir fait précipitamment une démarche qui les déceloit, il ſe voyoit réduit à faire une démarche contraire, pour diſſiper des ſoupçons qu'il ne diſſipoit pas. Il n'avoit point encore de parti formé. Cependant pluſieurs des conjurés prenoient poſſeſſion de leurs gouvernements. Il les forçoit à prendre des meſures contre lui, & il forçoit le ſénat à faire des vœux pour eux.

Pour gagner la bienveillance du ſénat, il fait donner le commandement des flottes à Sextus fils de Pompée.

Il ſongea à réparer ſon imprudence. Quoique devant le peuple, il eût juré de venger la mort de Céſar, il tint dans le ſénat un autre langage. Il parla de cette mort, comme d'un accident qu'on ne devoit attribuer qu'à la colere des dieux. Il dit qu'il falloit enſévelir le paſſé dans l'oubli, & ne penſer déſormais qu'à réunir les eſprits diviſés. Des deux fils de Pompée, Cnéus étoit mort peu après la bataille de Munda ; Sextus vivoit encore, & il étoit en Eſpagne où il avoit relevé ſon parti. Antoine propoſa de le rappeller, de lui reſtituer l'équivalent des biens de ſon pere, & même de lui donner le commandement ſur toutes les flottes de la république. Le ſénat applaudit à toutes ces propoſitions, donna un décret en conſéquence ; & Sextus, après avoir raſſemblé tout ce qu'il put des vaiſſeaux, vint s'établir à Marſeille, d'où il obſerva les événements.

Av. J. C. 44 de Rome 710

Il y avoit à Rome un certain Amatius, qui se disoit petit-fils de Marius. A la tête d'une populace séditieuse, il avoit élevé un autel à la mémoire du dictateur, il y faisoit faire des sacrifices, & il menaçoit hautement de venger la mort de César. Arrêté par ordre d'Antoine, il fut conduit dans une prison & étranglé. Il fait étrangler Amatius.

Dolabella, que César lorsqu'il se proposoit de passer dans l'orient, avoit désigné pour lui succéder dans le consulat; avoit en conséquence pris possession de cette magistrature. Jaloux de partager avec son collegue la bienveillance du sénat, il renversa l'autel élevé à César, il dissipa la populace qui s'attroupoit autour de ce monument, & il punit de mort les chefs qui l'ameutoient. Dolabella, collegue d'Antoine, achève de dissiper les émeutes du peuple.

Ces voies de fait étoient condamnés par les loix. Cependant le sénat, bien loin de les désaprouver, donnoit au contraire de grands éloges aux consuls, parce qu'il vouloit irriter le peuple contr'eux. Antoine, sur-tout, s'exposoit aux reproches d'ingratitude & d'inconstance. Devenu odieux à la multitude, il s'en fit un mérite auprès du sénat. Il feignit de craindre pour ses jours. Il demanda des gardes, & on lui permit de se faire accompagner par quelques soldats vétérans. Antoine obtient une garde.

Alors il prit pour gardes de vieux

soldats & d'anciens officiers, qui avoient servi sous ses ordres dans les armées de César, & il en réunit auprès de lui jusqu'à six mille. C'étoient des hommes, sur la valeur desquels il pouvoit compter. Cependant ils ne se donnoient à lui, que dans l'espérance de venger la mort du dictateur. Il devoit donc perdre leur confiance, s'il ne se déclaroit pas hautement contre les conjurés. Par eux, il étoit maître dans Rome; mais lui-même il dépendoit d'eux.

Il abolit la dictature. Sa puissance

Il sembloit qu'il fût condamné à donner des soupçons & à les dissiper *tour-à-tour*. Lorsqu'il vit que sa garde nombreuse effrayoit les sénateurs, il voulut les rassurer. Dans cette vue, il proposa d'abolir la dictature, & la loi en fut portée dans une assemblée du peuple. En abolissant cette dignité, alors odieuse au sénat dont autrefois elle avoit été la grande ressource, il vouloit faire croire qu'il n'y aspiroit pas. Mais qu'importoit qu'il fût dictateur ou consul? Appuyé de Lépidus, qu'il avoit fait souverain Pontife, & de ses deux freres, dont l'un étoit préteur & l'autre tribun, il disposoit de tout, & sous son nom. César mort régnoit plus despotiquement César vivant. Parce qu'un sénatus-consulte avoit confirmé tous les réglements du dictateur, Antoine donnoit

comme autant de loix tous les réglements qu'il faisoit lui-même. Les ordonnances qu'il vouloit publier, il les avoit trouvées dans les papiers de César. Sous ce prétexte, il faisoit un trafic des immunités, des privileges; des graces de toute espece: il rappelloit les exilés, il aliénoit le domaine de la république, il vendoit, en un mot, aux citoyens, aux peuples, aux rois, tout ce qu'on vouloit acheter. Les sommes immenses qu'il amassoit par cette voie, lui auroient fourni les moyens d'assurer son autorité, si moins prodigue & moins inconsidéré, il avoit su user de ses richesses & de sa puissance.

A peine les deux chefs des conjurés furent sortis de Rome, qu'il fit donner à Dolabella le gouvernement de Syrie, & il obtint pour lui celui de Macédoine. Brutus & Cassius furent dépouillés par un plébiscite. Le sénat donna au premier l'île de Crete, & au second la Cyrénaïque. Antoine voulut bien qu'on leur accordât ce foible dédommagement. Les choses étoient dans cet état, lorsque C. Octavius vint à Rome, pour recueillir la succession de son grand-oncle.

Il dépouille Brutus & Cassius de leurs gouvernements.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Octavius étoit fils d'un sénateur, nommé Caïus Octavius, qui avoit exercé la préture, & d'Accie fille d'Accius

C. Octavius se porte pour héritier de César.

Balbus, qui avoit épousé Julie, sœur de César. Il étoit depuis six mois à Apollonie, pour achever dans cette ville ses études & ses exercices, lorsqu'il apprit la mort du dictateur. Tout paroissoit lui défendre de penser à faire valoir ses prétentions. Il n'avoit que dix-huit ans. A cet âge pouvoit-il se flatter de devenir tout-à-coup le chef d'un parti assez puissant pour s'élever malgré le sénat qui favorisoit les conjurés, & malgré Antoine qui avoit déja en quelque sorte usurpé la tyrannie? Si en arrivant en Italie : il n'étoit pas respecté des deux partis qui divisoient la république, s'il ne les forçoit pas l'un & l'autre à le ménager, s'il étoit perdu sans ressource. Son sort dépendoit du succès de sa premiere démarche.

Ses amis, qui ne considéroient que les dangers auxquels il s'exposoit, jugeoient qu'il n'y avoit de sûreté pour lui que dans une vie obscure. Octavius fut plus hardi, parce qu'il étoit ambitieux, & peut être aussi parce qu'il n'avoit que dix-huit ans. Non-seulement, il osa se porter pour héritier de César, il se proposa encore de le venger; & il ne désespéra pas de s'élever à la même puissance. Il manquoit de valeur. Peut-être l'ignoroit-il: mais il se sentoit de l'audace; & il en avoit d'autant plus, que son inexpérience ne

lui permettoit pas de prévoir les obstacles qu'il auroit à surmonter.

Il se hâta de passer en Italie. Cependant il étoit si peu assuré de la disposition des esprits, qu'il évita d'aborder à Brindes : il débarqua à quelque distance de cette ville, & il envoya reconnoître s'il pouvoit y entrer sans danger. Mais aussi-tôt que les soldats, qui étoient en garnison dans cette place, eurent appris son arrivée, ils sortirent au devant de lui. C'étoient des vétérans qui avoient servi sous son oncle. Ils l'introduisirent dans Brindes, & ils l'en rendirent maître en quelque sorte.

En arrivant en Italie, il se trouve à la tête d'un parti.

Av. J. C. 43 de Rome 710.

A ce premier succès, l'entreprise d'Octavius commençoit à n'être plus aussi téméraire, qu'elle avoit pu le paroître. Il jugea, sans doute, que l'exemple, donné par les soldats de Brindes, deviendroit contagieux. Il vit donc que le nom de César lui donneroit des armées. Dès-lors, quoiqu'il ne fût pas encore autorisé à porter ce nom, il le prit, & il se fit appeller *C. Julius Cæsar Octavianus*. Je continuerai de le nommer Octavius.

Il partit de Brindes pour se rendre à Rome. Sur sa route, il fut accueilli des parents des affranchis de son oncle, & des vétérans, à qui le dictateur avoit donné des terres. Tous demandoient à ven-

ger la mort de César : tous se plaignoient d'Antoine, qui avoit ménagé les meurtriers : & ils paroissoient chercher un chef dans ce jeune homme que leur général avoit jugé digne de porter son nom. Octavius flatta leurs espérances; mais sans se compromettre. Avant de se déclarer ouvertement, il vouloit tout observer : il sentoit la nécessité de régler ses démarches sur les circonstances où il se trouveroit.

En traversant la Campanie, il vit Cicéron, qui étoit alors à une de ses campagnes près de Cumes. Il songeoit à ménager cet orateur, qui de son côté cherchoit un appui contre Antoine. Cicéron se lia avec lui. Flatté des avances d'Octavius qui l'appelloit son pere, & qui disoit ne vouloir se conduire que d'après ses conseils, il ne voulut rien prévoir, & il résolut de l'appuyer de tout son crédit.

Enfin, lorsqu'Octavius approchoit de Rome, il vit arriver au devant de lui plusieurs magistrats & une partie du peuple. De tous ceux qui avoient été attachés à César, Antoine fut le seul qui ne témoigna aucun empressement de voir le fils de son général. Il ne daigna pas même lui envoyer un de ses gens. Quoique cette conduite pût être mal interprétée,

Octavius n'en parut point offensé. Au contraire, il excusoit Antoine, disant qu'à son âge, il étoit fait pour prévenir le premier magistrat de la république.

Pour être autorisé à porter le nom de son oncle, il falloit qu'il se présentât devant le préteur, & qu'il fît enrégistrer solemnellement la déclaration, par laquelle il acceptoit l'adoption de César. C'est ce qu'il fit dès le lendemain de son arrivée à Rome. Cet acte sembloit lui faire un devoir de poursuivre les meurtriers de son pere. Cependant le sénat leur avoit accordé une amnistie. Antoine y avoit donné son consentement. S'il ne vouloit pas lui-même venger le dictateur, il ne souffriroit pas qu'un autre le vengeât. Enfin plusieurs des conjurés se fortifioient dans leurs gouvernements ; & D. Brutus, qui étoit dans la Gaule Cisalpine, paroissoit devoir commander à toute l'Italie. Voilà le parti qu'Octavius avoit à combattre. Ses amis en étoient effrayés. Mais il auroit cru se déshonorer, s'il eût renoncé par crainte à une adoption, qui lui étoit si glorieuse. C'est pourquoi il ne balança pas. S'il eût hésité, l'empressement de ceux qui venoient à lui, se fût ralenti : en se hâtant il enflammoit leur zele de plus en plus.

Parti qui lui étoit contraire.

Ce parti n'étoit pas aussi redoutable qu'il le paroissoit.

D'ailleurs ses ennemis n'étoient pas aussi redoutables qu'ils le paroissoient. Le sénat, foible par lui-même, devoit ménager Octavius, dès qu'Octavius auroit un parti puissant. Antoine aliénoit ceux qui lui étoient le plus dévoués, s'il se déclaroit ouvertement contre le fils de César. D. Brutus pouvoit peu compter sur ses soldats, parce qu'ils avoient servi sous le dictateur. Cimber & Trébonius étoient trop loin pour venir à son secours. Enfin les meilleures troupes de la république demandoient la mort des *conjurés*, ou plutôt c'étoit un prétexte pour elles d'allumer une guerre civile, & elles n'attendoient que le moment d'être conduites à Rome. Dans de pareilles circonstances, si Octavius savoit se conduire, tout devenoit favorable à son ambition, mais les fautes d'Antoine le serviront encore mieux.

Entrevue d'Octavius & d'Antoine.

Octavius, après avoir fait enrégistrer sa déclaration, alla sur le champ voir Antoine. Il le remercia d'abord de son attachement pour la mémoire du dictateur, & de l'éloge qu'il en avoit fait. Il se plaignit ensuite du consentement qu'il avoit donné à l'amnistie accordée aux conjurés. Il ne lui dissimula pas qu'il se proposoit de les poursuivre : il le pressa de se joindre à lui : il le pria de ne pas au

moins s'oppoſer à ſes deſſeins. Enfin il lui demanda, en qualité d'héritier, l'argent qui avoit été trouvé chez Céſar, & dont il avoit beſoin pour s'acquitter envers le peuple.

Plus les projets de ce jeune homme étoient hardis, moins Antoine le croyoit capable de les ſoutenir : il ne vit en lui qu'un téméraire. Il lui répondit qu'il s'étoit trompé, s'il ſe flattoit de ſuccéder un jour à la puiſſance du dictateur. Il lui peignit les dangers, auxquels il s'expoſoit; & il lui conſeilla de ſacrifier ſes reſſentiments au bien public & à ſa propre ſûreté. Quant à l'argent, il le lui refuſa, ſous prétexte que c'étoit l'argent même de la république, dont Céſar s'étoit emparé.

Octavius fut outré de ce refus. Il voyoit que le motif du conſul étoit de le priver de la faveur du peuple, en lui ôtant les moyens de l'acheter. Il ſe hâta de mettre en vente les terres & les maiſons de Céſar, déclarant qu'il n'avoit accepté la ſucceſſion, que pour acquiter les legs portés par le teſtament. Mais la plus grande partie de ces effets furent réclamés, ou comme ayant été uſurpés ſur l'état, ou comme ayant été enlevés à des particuliers; & pour donner plus de force à ces oppoſitions, Antoine qui les avoit ſuſci-

Octavius, qui veut acquiter les legs de ſon grand oncle, eſt traverſé par Antoine.

tées lui-même, fit rendre par le sénat un décret, qui ordonnoit des recherches sur l'administration des deniers publics pendant la dictature. Octavius opposoit à ce décret celui qui ratifioit les actes de César. Il prouvoit d'ailleurs par des contrats d'acquisition légitime, des biens qui lui étoient contestés. Tout cela le jetoit dans des longues procédures, & ne lui permettoit pas de remplir si-tôt ses engagements envers le peuple. C'est ce qu'on vouloit. Il sut tirer avantage de la situation, dans laquelle on croyoit l'avoir embarassé. Il vendit son patrimoine pour acquiter une partie des legs : il se plaignit d'Antoine, qui l'avoit mis dans l'impuissance de les acquiter entiérement ; & le peuple, qui applaudissoit à sa libéralité, se déclara ouvertement contre le consul.

La garde d'Antoine déserte. Nouvelles difficultés qu'il fait à Octavius.

Nous avons vu que le sénat avoit ordonné que la chaire & la couronne de César seroient à perpétuité placées dans tous les spectacles. En conséquence de ce décret, Octavius les fit porter aux jeux que donnoit Critonius, alors édile. Critonius refusa de les recevoir, & Antoine défendit même à Octavius de les mettre aux jeux qu'il devoit donner lui-même. Mais cette défense déplut au peuple. Elle souleva même contre le consul jusqu'à ses

propres gardes. Ils menacerent de l'abandonner, s'il continuoit de persécuter le fils de César.

Forcé à se justifier, Antoine dissimula. Il consentit à se réconcilier avec Octavius; & les chefs de sa garde les ayant rapprochés, ils se promirent l'un à l'autre d'agir désormais de concert, & de s'aider mutuellement de leur crédit. En effet, ils se réunirent pour enlever la Gaule Cisalpine à D. Brutus, le consul, qui vouloit ce gouvernement dans l'espérance de se rendre maître de l'Italie, sut persuader à Octavius de contribuer à le lui procurer. Envain le sénat s'y opposoit: la proposition fut faite au peuple, qui l'agréa, & qui donna la Macédoine à C. Antonius, frere d'Antoine.

Elle les reconcile. Antoine obtient la Gaule Cisalpine

Pour partager la faveur, César s'unit à Pompée qu'il vouloit perdre. C'est ainsi qu'Antoine auroit dû se conduire avec Octavius. S'il lui eût facilité les moyens de s'acquiter envers le peuple, il eût été comme lui l'objet de la reconnoissance; & il se fût attaché tous les partisans de ce jeune homme, s'il eût affiché le même amour pour la mémoire de César, & le même desir de le venger. Un même intérêt les invitoit à se réunir, puisqu'ils avoient pour ennemis, l'un & l'autre, les conjurés & le sénat. Antoine ne devoit

Pour perdre Octavius Antoine devoit s'unir à lui.

donc point craindre de partager l'autorité avec Octavius. Au contraire, en ne formant avec lui qu'un parti, il pouvoit espérer d'en devenir le seul chef. Octavius, si habile dans les intrigues, étoit sans expérience à la guerre, il manquoit même de courage. Antoine avoit servi en Syrie sous Gabinius. C'est lui qui avoit rétabli Ptolémée Aulete sur le thrône d'Egypte. Il commença, dans cette guerre, à s'attacher les soldats, dont il mérita l'estime. Depuis il se distingua toujours dans les armées de César. Il eut la plus grande part à la confiance de ce général; & on le regardoit avec raison comme un excellent capitaine. On peut donc présumer, qu'en paroissant partager le commandement, il auroit en effet commandé seul. Dès-lors il auroit cessé d'avoir un concurent dans Octavius.

Antoine se brouille avec Octavius.

Plus soldat que politique, Antoine se crut déja maître de l'Italie, parce qu'un plébiscite lui donnoit le gouvernement de la Gaule Cisalpine: gouvernement qu'il n'avoit pas encore, & qu'il falloit conquérir. Il ménagea si peu Octavius, qu'il menaça de le punir, s'il continuoit de corrompre le peuple par des largesses. Parce qu'il l'avoit d'abord méprisé, il n'imaginoit pas le devoir craindre. Il ne considéroit pas qu'il irritoit le peuple, en condamnant

condamnant les libéralités qu'on lui faisoit; & qu'en persécutant le fils d'un homme, auquel lui-même il devoit tout, il révoltoit contre son ingratitude tous ceux qui avoient servi sous le dictateur. C'est ainsi qu'il aliénoit ses partisans, & qu'il les forçoit de s'attacher à son rival.

Octavius, plus habile, tiroit avantage de toutes les fausses démarches d'Antoine. Il excita contre lui le ressentiment du peuple. Il l'exposa à l'indignation des colonies, que César avoit établies dans l'Italie. Il lui enleva même la confiance d'un grand nombre d'officiers & de soldats qui servoient dans sa garde. Il envoyoit de tous côtés des émissaires qui répandoient des soupçons sur la conduite équivoque du consul. En un mot, il travailloit sourdement à le rendre odieux à tous ceux à qui la mémoire de César étoit chere.

Octavius rend Antoine suspect à tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de César.

Antoine fut encore obligé d'avoir une explication avec les principaux officiers de sa garde. Ils lui représenterent qu'il se perdoit, & qu'il les perdoit eux-mêmes par ses dissentions continuelles avec Octavius; que son salut & le leur étoient attachés à la perte des conjurés; que c'étoit-là l'unique motif des engagements, qu'ils avoient contractés avec lui; & que

Nouvelle réconciliation peu sincere de ces deux hommes.

mettant de côté tout autre intérêt, il devoit s'unir sincérement avec Octavius, pour tirer vengeance des assassins de César. Ces représentations produisirent une réconciliation, aussi peu sincere que la premiere. Antoine cependant auroit pu juger que sa conduite lui faisoit perdre toute considération dans son parti.

Si Octavius n'eût pas eu Antoine pour concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire.

Il venoit à peine de se réconcilier, qu'il accusa Octavius de l'avoir voulu faire assassiner. On ne sait pas, s'il y avoit quelque fondement à cette accusation. Octavius s'en défendit, comme d'une calomnie. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Cicéron dit que les honnêtes gens croyoient la chose & l'approuvoient. Quoiqu'il en soit, si Octavius se fût enlevé ce concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire : je doute même qu'il y fût parvenu. Seul à la tête d'un parti, auroit-il à son âge inspiré la confiance aux soldats ? S'il l'eût d'abord inspirée, auroit-il soutenu cette confiance par sa capacité & par son courage ? Son parti n'avoit-il pas besoin d'un capitaine expérimenté, pour l'opposer à Brutus, à Cassius & aux autres chefs des conjurés ? C'est Antoine qui vaincra pour Octavius, & il lui laissera recueillir le fruit de la victoire. Il l'a rendu cher à ceux qui s'intéressent à la mé-

moire de César, il va bientôt le rendre nécessaire au sénat ; & il aura tout à la fois, pour ennemis, les conjurés, le sénat & Octavius.

Brutus & Cassius quittent l'Italie.

Comme l'Italie étoit menacée d'une guerre civile, Brutus & Cassius en sortirent. Ils partirent pour l'orient, dans le dessein de recouvrer les gouvernements qui leur avoient été enlevés. Ils désespérerent enfin de rentrer dans Rome avec quelque autorité, & ils reconnurent qu'il ne leur restoit d'autre ressource, que d'opposer la force à la force.

Antoine & Octavius arment.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Il y avoit dans la Macédoine six légions, que César avoit destinées à la guerre contre les Parthes. Antoine en céda une à Dolabella qui partit pour la Syrie, & il fit venir les autres à Brindes. Lorsqu'il sut qu'elles y étoient arrivées, il alla se mettre à leur tête. On craignoit son retour. On ne doutoit pas qu'il ne se rendît maître du gouvernement, & que même il ne fît périr tous ceux qui lui étoient contraires. Il en avoit fait la menace. Octavius, qui avoit tout à redouter, leva dix mille hommes dans la Campanie, les conduisit à Rome à la sollicitation de Cicéron, prévint l'arrivée du consul, & se montra au peuple, comme le défenseur de la patrie con-

tre un tyran qui menaçoit de l'opprimer.

Octavius est abandonné de la plus grande partie de ses troupes.

Mais ses soldats étoient des vétérans, auxquels le dictateur avoit donné des établissements, & qui croyoient avoir pris les armes pour le venger. Lorsqu'ils apprirent qu'on se proposoit de les faire marcher contre Antoine, autrefois leur général, & actuellement consul, ils déclarerent qu'ils ne marcheroient pas. Ils se retirerent sous divers prétextes, & Octavius qui n'avoit point de droit sur eux, n'en put retenir que trois mille. Avec si peu de forces, il ne jugea pas devoir attendre Antoine. Il sortit de Rome, & il alla du côté de Ravenne.

Antoine est au moment d'être abandonné des siennes.

Les troupes, qu'Antoine avoit fait venir à Brindes, se plaignoient qu'il eût laissé jusqu'alors la mort de César sans vengeance. Il augmenta bientôt leur mécontentement par une sévérité déplacée, & il se vit au moment d'en être abandonné. Déja elles se prêtoient aux sollicitations d'Octavius, qui les invitoit par ses émissaires, à passer dans son parti. Antoine sentit alors la nécessité de les traiter avec moins de rigueur. Il songea à les ramener, & lorsqu'il crut y avoir réussi, il vint à Rome à la tête d'une légion, pendant que les autres se rendoient à Rimini le long de la mer Adriatique.

Tout trembloit devant Antoine, qui commandoit dans Romme, comme dans un camp, lorſqu'il apprit qu'Octavius, qui avoit levé de nouvelles troupes, venoit de lui débaucher deux légions. Il lui importoit de prévenir la défection des autres. Il laiſſa donc Rome, & il partit pour aller ſe mettre à la tête du reſte de ſes troupes. Le ſénat crut alors devoir ſon ſalut à Octavius, qui avoit armé ſans titre & contre un conſul. Tel étoit donc l'état de la république : les ſoldats ſe vendoient aux chefs, qui les vouloient acheter, & la puiſſance étoit au plus audacieux.

Octavius lui débauche deux légions.

Le conſulat d'Antoine alloit expirer : car on étoit au mois de Décembre. Les tribuns ayant convoqué le ſénat, propoſerent de charger les conſuls déſignés, C. Vibius Panſa & A. Hiritius, de pourvoir à ce que le ſénat pût ſe tenir ſûrement le premier Janvier, & ils inviterent les ſénateurs à voir ce qu'il conviendroit de mettre alors en délibération.

Aſſemblée du ſénat où Cicéron parle contre Antoine & pour Octavius.

Cicéron, qui prit la parole, attaqua perſonnellement Antoine, qu'il repréſenta comme ennemi de la république. Il applaudit au courage de Décimus, qui ſe préparoit à ſe maintenir dans la Gaule Ciſalpine; & il donna ſur-tout, de grands

éloges au jeune Octavius, qui avoit sauvé le sénat des fureurs du consul. Il conclut à porter le premier Janvier un décret; pour approuver tout ce qu'Octavius & Décimus avoient fait contre Antoine, pour autoriser tout ce qu'ils feroient dans la suite, & pour leur décerner des récompenses à eux & à leurs troupes. Cet avis passa.

Antoine, outre sa garde, avoit trois légions. Décimus en avoit un égal nombre, & Octavius cinq. C'est Octavius qui offroit lui-même ses services au sénat. Il lui avoit écrit à cet effet. Il avoit besoin d'un titre, & pour l'obtenir du sénat même, il refusa celui de propréteur que ses soldats voulurent lui donner. Le sénat, trompé par cette modération apparente, s'applaudissoit de voir la division dans le parti contraire aux conjurés. Il croyoit d'ailleurs pouvoir compter sur la soumission d'un jeune homme, qu'il jugeoit n'avoir pas assez d'expérience pour se maintenir par lui-même. Enfin Cicéron acheva de le décider, parce qu'il se rendit caution pour Octavius, *j'assure, je garantis, qu'Octavius sera toujours tel qu'il se montre aujourd'hui, & que nous pouvons desirer.*

Décret du sénat en faveur d'Octa-

En conséquence, le premier Janvier, Octavius obtint un sénatus-consulte, qui

promettoit à ses soldats de l'argent & des établissements ; & qui lui donnoit à lui-même le titre de propréteur, l'entrée au sénat, & le privilege d'aspirer au consulat, dix ans avant l'âge porté par les loix. Devenu par ce décret magistrat de la république, il joignit ses troupes à celles des consuls Hirtius & Pansa ; & on vit le fils de César marcher, sous les enseignes de ses ennemis, au secours d'un des assassins de son pere.

Av. J. C. 43 de Rome 711

Il paroît que Décimus avoit peu de capacité & même peu de courage. Poussé vivement par Antoine, il venoit de s'enfermer dans Modene, lorsque l'armée du sénat arriva dans la Gaule Cisalpine. Il y eut deux actions. Dans la premiere, Pansa reçut une blessure mortelle : d'ailleurs la perte fut à peu-près égale des deux côtés. Dans la seconde, Antoine auroit été entiérement défait, si Hirtius n'eût pas été tué. Affoibli par les pertes qu'il venoit de faire, il leva le siege de Modene, & prit le chemin de la Gaule Transalpine. Il se flattoit que M. Emilius Lépidus, L. Munacius Plancus & C. Asinius Pollio, trois anciens lieutenants de César, se déclareroient pour lui. Le premier étoit dans la Gaule Narbonnoise, qui faisoit partie de son gouvernement : le second commandoit dans la Gaule,

Après deux combats, Antoine est forcé de passer dans la Gaule Transalpine.

& le troisieme dans l'espagne ultérieure.

Bruit qui se repand contre Octavius.

Il ne paroît pas qu'Octavius se soit distingué dans aucun des deux combats. Antoine l'accusa d'avoir fui. Il fut même exposé à des accusations plus odieuses encore. Le bruit courut, que pour s'assurer à lui seul le commandement des armées, il avoit fait assassiner Hirtius, & fait mettre du poison dans la blessure de Pansa. Ces attentats n'ont jamais été prouvés, mais malheureusement le caractere d'Octavius donnoit de la vraisemblance à de pareilles calomnies.

Il ne veut pas ruiner le parti d'Antoine.

En achevant de ruiner le parti d'Antoine, Octavius auroit préparé lui-même sa propre ruine. Aussi ne poursuivit-il pas ce général. Il laissa même passer un de ses lieutenants qui étoit à la tête de trois légions, & il lui permit de l'aller joindre. Ce lieutenant étoit P. Ventidius, dont nous aurons occasion de parler.

Le sénat croit la guerre finie.

Après la retraite d'Antoine, le sénat regarda la guerre comme finie. Jugeant ce général sans ressource, il le déclara ennemi public, & il nomma une commission pour prendre connoissance de la conduite qu'il avoit tenue dans son consulat. Il donna le commandement de l'armée à Décimus, il saisit un prétexte

pour lui décerner le triomphe, & il ne fit rien pour Octavius. Au contraire, il tenta de lui débaucher ses troupes, ou de le forcer à les licencier.

Pendant qu'Octavius recherche Antoine, il demande le consulat que le sénat lui refuse.

Octavius dissimula. Il ménageoit tout à la fois Antoine & le sénat, attendant des conjonctures le moment favorable à son ambition. Pendant qu'il faisoit des démarches pour se réconcilier avec Antoine, il demanda le consulat. S'il l'obtenoit, il donnoit à sa cause l'appui de l'autorité publique: s'il ne l'obtenoit pas, il jugeoit que ses troupes, déja mécontentes, parce qu'on ne leur avoit pas donné l'argent qui leur avoit été promis, seroient irritées du refus du sénat, & qu'elles en seroient plus portées à la soutenir dans tout ce qu'il oseroit entreprendre.

De la part d'Octavius, la demande du consulat étoit tout-à-fait irréguliere. Comme il n'avoit que dix-neuf ans, il avoit encore quelques années à attendre, avant de pouvoir se prévaloir du privilege qui lui avoit été accordé (*). D'ailleurs, il n'avoit été ni préteur, ni même questeur. Mais en demandant le consulat,

(*) Dans la regle il falloit avoir plus de quarante ans pour être consul.

il invitoit Cicéron à le demander avec lui ; l'assurant qu'il se contenteroit du simple titre, qu'il lui laisseroit toute l'autorité, & qu'il ne recherchoit cette magistrature, que pour avoir une occasion de mettre bas les armes. L'orateur, toujours foible lorsqu'on le flattoit, donna dans le piege. Il ne crut pas néanmoins devoir aspirer lui-même ouvertement au consulat : il se désigna seulement d'une maniere indirecte. Il proposa de donner pour collegue au jeune consul, un gouverneur qui fut capable de le diriger. On rit de sa simplicité. On n'avoit garde d'élever à la premiere magistrature un jeune ambitieux, qui avoit à venger la mort de César, & à qui cette vengeance pouvoit ouvrir le chemin à la tyrannie.

Antoine, qui avoit passé les Alpes, les repasse à la tête de dix-sept légions.

Antoine avoit alors passé les Alpes. Il eût péri, s'il eût eu moins de courage, & si, par son exemple, il n'eût pas appris à ses soldats à supporter la disette & la fatigue. Quoique livré à ses passions, il étoit sobre, comme intempérant suivant les circonstances ; & s'il devenoit vicieux lorsque la fortune lui étoit favorable, il paroissoit grand, lorsqu'elle lui étoit contraire.

Il fut joint par Ventidius, quand il descendoit dans les Gaules ; & il alla

camper aux environs de Fréjus, assez près du camp de Lépidus. Ce général qui feignoit d'être dévoué au sénat, affecta de se refuser à toute négociation : mais il ne parut prendre aucune mesure contre ses troupes, dont une grande partie, qui avoit servi sous César, étoit portée pour Antoine ; & les deux armées se réunirent. Il écrivit au sénat, comme pour se justifier, que cette réunion s'étoit faite malgré lui, & qu'il y avoit été forcé par la révolte de ses soldats : soit que la chose fût ainsi, soit que cette violence eût été concertée entre les deux généraux. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Antoine se l'associa dans le commandement : il lui en laissa du moins les marques extérieures. Ayant ensuite été joint par Plancus & par Pollio, il repassa les Alpes : il avoit alors, dix-sept légions.

Octavius est élu consul.

Le sénat déclara Lépidus ennemi public. Cependant sans forces contre l'armée qui le menaçoit, il se vit dans la nécessité de recourir à Octavius auquel il continuoit de refuser le consulat. Octavius s'approcha de Rome à la tête de ses troupes. Il ne fut plus possible de lui rien refuser. On lui ouvrit les portes : il se saisit du thrésor public : il le distribua à ses soldats : il se fit élire consul, &, comme il n'avoit plus besoin de Cicéron,

il prit pour collegue Q. Pédius, un de ses parents, & héritier en partie du dictateur.

Il poursuit les meurtriers de César.

Revêtu de l'autorité publique, il fit confirmer son adoption dans une assemblée des curieux. Il poursuivit juridiquement les meurtriers de son pere; & afin de pouvoir comprendre dans cette recherche un plus grand nombre de citoyens, la loi portoit qu'on informeroit contre tous les complices. Sextus Pompéius, qui n'avoit pas même eu connoissance de la conjuration, fut condamné, comme les autres, à l'exil & à la confiscation des biens.

Il fait révoquer les décrets contre Antoine & contre Lépidus.

Chargé de la guerre contre Antoine, Octavius, qui feignoit de prendre encore les ordres du sénat, partit en apparence pour remplir cette commission : mais il n'avoit plus besoin que d'une entrevue pour terminer la négociation qu'il traitoit depuis quelque temps, & on n'ignora pas long-temps ses vrais desseins. A peine fut-il hors de Rome, que Pédius, son collegue, proposa de révoquer les décrets portés contre Antoine & contre Lépidus. Le sénat obéit.

Mort de Décimus Brutus.

Hors d'état de se défendre tout à la fois contre le consul & contre Antoine, Décimus voulut passer dans la Macédoine, où étoit alors M. Brutus. Mais ayant été

abandonné de ses troupes, il tomba entre les mains de ses ennemis, & on lui coupa la tête. Cette victime qu'Antoine immoloit aux manes de César, fut comme le préliminaire de sa reconciliation avec Octavius, qui lui fit faire des remerciements.

Ils choisirent, pour le lieu de leurs conférences, une île du Panaro, entre Bologne & Modene; & ils s'y rendirent chacun de leur côté, après que Lépidus, qui s'y transporta le premier, eut reconnu qu'il n'y avoit point d'embûches à craindre ni pour l'un ni pour l'autre. Toujours ennemis, ils ne s'estimoient pas assez pour se rapprocher avec confiance.

Octavius, Antoine & Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité.

Av. J. C. 43 de Rome 711.

Ces trois hommes conférerent dans cette île, pendant trois jours, à la vue de leurs gardes & de deux armées. Là, sous le titre de triumvirs, ils se saisirent de toute l'autorité, partageant entr'eux les provinces & les légions. On laissa la Gaule Narbonnoise & l'Espagne à Lépidus. Antoine joignit à son gouvernement de la Gaule Cisalpine, celui de la Gaule Transalpine. Il ne resta pour Octavius que l'Afrique, où Cornificius commandoit au nom du sénat, & les îles de Sicile & de Sardaigne, qui seront bientôt au pouvoir de Sextus Pompéius. Il fut pour

lors obligé de se contenter de ce partage. Aucun des triumvirs n'osa s'approprier l'Italie, parce qu'on la regardoit comme la patrie commune, dont ils se disoient les défenseurs. Quant aux provinces orientales, elles étoient au pouvoir des conjurés.

Antoine & Octavius convinrent de marcher incessamment contre les deux chefs, Brutus & Cassius, & de laisser à Rome Lépidus pour y maintenir l'autorité du triumvirat. Afin d'intéresser les soldats dans cette guerre, ils leur destinerent dix-huit des principales villes d'Italie : ils jugerent de leur en abandonner toutes les maisons & tout le territoire.

Ils proscrivent leurs ennemis, leurs parents & leurs amis.

Comme Antoine & Octavius avoient été ennemis, on n'avoit pas pu se déclarer pour l'un sans se déclarer contre l'autre. C'est pourquoi ils eurent quelques difficultés à s'accorder sur le choix des victimes qu'ils immoleroient à leur vengeance. Il falloit qu'ils payassent réciproquement la tête d'un ennemi, de la tête d'un ami ou d'un parent; & ils firent cet échange, sans être arrêtés ni par les liens du sang, ni par l'amitié, ni par la reconnoissance: sentiments qu'ils ne connoissoient pas.

Plus atroces que Sylla, ils violerent les droits les plus sacrés de la nature; & comme s'ils avoient craint de ne pas

montrer assez tôt toute leur férocité, ils affecterent d'écrire, à la tête de la liste des proscrits, Paulus, frere de Lépidus, L. César, oncle d'Antoine, Plotius, frere de Plancus, Quintius, beau-pere de Pollio, & C. Toranius, tuteur d'Octavius.

Cette liste ne fut publiée qu'après leur arrivée à Rome, où ils s'étoient fait précéder par des soldats, qui avoient déja immolé Cicéron & plusieurs autres citoyens illustres. Je ne parlerai que de la mort de cet orateur. Poursuivi par les assassins, Cicéron fait arrêter sa litiere. Il les attend, les fixe & leur tend la tête, sans détourner les yeux de dessus celui qui le frappe : plus courageux dans cette occasion, qu'il ne l'avoit été lors de son exil, soit que la mort ne fût pas ce qu'il craignoit d'avantage, soit que les malheurs de son siecle l'eussent enfin dégoûté de la vie. Grand homme à bien des égards, il eût mérité de vivre dans des temps plus heureux. Il mourut âgé de soixante-quatre ans.

Mort de Cicéron.

Av. J. C. 43 de Rome 711

On peut juger quelle étoit l'ame d'Octavius, qui immole Cicéron & Toranius à la haine d'Antoine. En effet, plus cruel que ses collegues, qui se laissoient toucher quelquefois, il se montroit inexorable, & il craignoit de mettre un terme

Octavius plus cruel que ses collegues.

à la proscription. Lépidus ayant assuré au sénat qu'elle étoit finie, Octavius déclara que, quoiqu'elle le fût, il ne prétendoit pas se lier les mains. Elle enveloppa tous les citoyens riches, dont les triumvirs vouloient la dépouille, & le nombre des proscrits paroît avoir été plus grand que sous Sylla.

Un décret confirme aux triumvirs la puissance qu'ils ont usurpée.

Les triumvirs se firent confirmer par un décret l'autorité qu'ils s'arrogeoient par les armes. Le tribun P. Litius en fit la proposition, & on les établit pour cinq ans avec la puissance consulaire. Ils désignerent des magistrats pour plusieurs années. Ils décernerent de nouveaux honneurs à la mémoire de César. Ils jurerent & firent jurer à tous l'observation des réglements qu'ils avoient faits. Ils se permirent enfin des exactions de toute espece. Cependant la crainte ou la flatterie leur donna les noms de bienfaiteurs & de sauveurs.

La Sicile, qui obéit à Sex. Pompéius devient l'asyle des proscrits.

Pendant la proscription, Sext. Pompéius, qui avoit été proscrit lui-même, se rendit maître de la Sicile, où il ouvrit un asyle aux proscrits. Ses vaisseaux répandus le long des côtes de l'Italie, reçurent tous ceux qui purent échapper aux triumvirs. Quelques-uns passerent en Afrique, où commandoit Cornificius. D'autres allerent joindre Brutus ou Cassius.

Brutus avoit trouvé dans la Grece un grand nombre des soldats qui avoient servi sous Pompée, & qui s'attacherent à lui, parce qu'il défendoit la même cause. Hortensius lui livra la Macédoine, où il commandoit pour C. Antonius. En Illyrie, Vatinius fut forcé par ses troupes à lui abandonner le commandement; & C. Antonius, qui étoit alors dans cette province, ayant été enveloppé dans des marais d'où il ne pouvoit sortir, fut livré par ses propres soldats. En peu de mois, Brutus se vit maître de la Grece, de la Macédoine, de l'Illyrie & de la Thrace.

Le sénat confirme à Brutus & à Cassius les gouvernemens dont ils se sont emparés.

Cassius n'eut pas de moindre succès dans la Syrie, où huit ans auparavant il s'étoit fait une réputation par les armes. Questeur sous Crassus, il avoit échappé au désastre de ce général, & avec les débris d'une armée presque détruite, il avoit repoussé les Parthes, qui passerent plusieurs fois l'Euphrate. Pendant que Dolabella, qui auroit pu le prévenir, enlevoit l'Asie mineure à Trébonius, qu'il fit périr par trahison, Cassius s'établit dans la Syrie, & il étoit à la tête de douze légions, lorsque Dolabella vint pour le chasser de cette province. Il lui fut facile de s'y maintenir. Dolabella, assiégé par terre & par mer

dans Laodicée, fut réduit à se tuer, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi, qui auroit pu venger sur lui la mort de Trébonius.

Sur la premiere nouvelle des progrès de Brutus & de Cassius, le sénat s'étoit hâté de leur confirmer les gouvernements dont ils venoient de s'emparer, & il les avoit revêtus l'un & l'autre de tous les pouvoirs qu'on décernoit aux proconsuls.

Ces deux généraux rassemblent toutes leurs forces auprès de Philippes.

Av. J. C. 42 de Rome 712

Ces deux généraux, après s'être assurés des provinces de l'orient, rassemblerent toutes leurs forces aux environs de Philippes, ville de Macédoine. Cette place, située sur une montagne, dominoit sur une vaste plaine, dans laquelle s'élevent deux collines, distantes l'une de l'autre de mille pas. Brutus & Cassius camperent sur ces deux collines, & tirerent des lignes de communication d'un camp à l'autre. Dans cette position, à l'abri de toute insulte, ils pouvoient, s'ils le jugeoient à propos, se tenir sur la défensive; & ils devoient être d'autant moins pressés de livrer bataille, qu'ils avoient derriere eux la mer, qui apportoit l'abondance dans leurs camps. Leur armée étoit de quatre-vingts mille hommes de pied & de vingt-mille chevaux.

Les trium-

Les troupes des triumvirs s'embarquerent à Brindes, & passerent heureuse-

ment en Epire, malgré les flottes ennemies qui croisoient les mers. Une maladie retint quelques jours Octavius à Dyrrachium. Antoine se hâta de marcher en Macédoine, & vint camper dans la plaine de Philippes, à un mille des camps de Brutus & de Cassius. Lorsqu'Octavius l'eut joint, les deux armées, composées, en grande partie, de vieux soldats de César, monterent à cent mille hommes de pied & à treize mille chevaux.

Les triumvirs viennent camper dans la plaine de Philippes.

Supérieurs par le nombre & par la valeur expérimentée des troupes, les triumvirs avoient d'ailleurs tout le désavantage. Ils manquoient de bois. Pour avoir de l'eau, ils étoient obligés de creuser des puits. Ils ne pouvoient tirer des vivres que de la Macédoine & de la Thessalie; & il étoit difficile qu'il leur en vînt d'Italie, faute de vaisseaux de guerre pour escorter leurs convois. Cependant les conjurés, qui avoient de grandes flottes, ne trouvoient point d'obstacle à faire venir de l'orient toutes les provisions dont ils avoient besoin.

Désavantage de leur position.

Si la guerre tiroit en longueur, l'armée des triumvirs devoit donc se ruiner par la disette. Il étoit, par conséquent de leur intérêt d'engager promptement une action générale: par une raison contraire il étoit de celui des conjurés de ne rien

Il étoit dangereux pour eux que la guerre tirât en longueur.

hasarder. Brutus en jugea autrement. Impatient de terminer la guerre, il pensoit moins à vaincre qu'à combattre, & il entraîna tous les avis. Cassius, moins impétueux & plus éclairé, s'y opposoit: mais il se trouvoit dans la même position où avoit été pompée, & il consentit, malgré lui, à livrer la bataille.

Cassius est vaincu & se tue.

Brutus vainquit Octavius qu'il avoit en tête, & ayant poussé jusqu'au camp ennemi, que ses soldats pillerent, il ne songea qu'à poursuivre son avantage. Quand il revint & qu'il se croyoit victorieux, il ne fut plus temps d'aller au secours de Cassius qui avoit été entierement défait, dont le camp étoit au pouvoir d'Antoine, & qui jugeant tout perdu, venoit de se tuer.

Sa mort donne tout l'avantage aux triumvirs.

Le désespoir précipité de Cassius, donna seul tout l'avantage aux triumvirs. Ils avoient perdu beaucoup plus de monde; & le pillage de leur camp qui étoit commun aux troupes d'Octavius & d'Antoine, augmentoit pour eux la difficulté de subsister. Les Conjurés, au contraire, qui trouvoient une retraite assurée dans le camp de Brutus, auroient facilement réparé leurs pertes. Mais la mort de Cassius leur enlevoit celui des deux généraux qui savoit le mieux la guerre.

Il y avoit dans les deux armées un pareil découragement. Il étoit causé dans l'une par la défaite de Cassius, & dans l'autre par celle d'Octavius. Antoine & Brutus ne songerent d'abord qu'à rendre le courage à leurs troupes. Le premier y réussit facilement, parce que les soldats avoient une grande confiance dans sa capacité. Brutus n'avoit pas donné de lui la même opinion; & il inspiroit d'autant moins de confiance, que son collegue en avoit inspiré davantage. L'armée de Cassius, tremblante à la vue des ennemis, étoit insolente avec son nouveau général; & Brutus naturellement doux, avoit peine à la contenir. Il voyoit d'ailleurs dans ses troupes un grand nombre de soldats qui lui étoient suspects, parce qu'ils avoient servi sous César. Il n'ignoroit pas que les triumvirs les sollicitoient à passer dans leur parti, & il avoit tout lieu de craindre des désertions. Ces motifs le déterminerent à hasarder une seconde bataille. Pourquoi Brutus se détermine à engager une seconde action.

Les triumvirs pouvoient compter sur leurs troupes: mais ils souffroient de la disette. Les pluies d'automne, qui devenoient fréquentes & presque continuelles, les incommodoient d'autant plus, qu'ils campoient dans des lieux bas & marécageux. Enfin, ils n'attendoient point de Une bataille étoit l'unique ressource des triumvirs.

nouveaux secours : des vaisseaux qui leur apportoient d'Italie des munitions & des troupes, avoient été battus & dissipés. Ils venoient d'apprendre cette nouvelle, & ils se voyoient dans la nécessité de combattre, ou de périr s'ils ne combattoient pas.

Brutus, qui l'ignore, est vaincu & se tue.

Il y avoit vingt jours que ce combat naval s'étoit donné. Brutus cependant n'en eut aucune connoissance. Les généraux de la flotte victorieuse ne l'en informerent pas ; & un transfuge ayant répandu cette nouvelle dans son armée, on dédaigna de l'en instruire, parce qu'on n'y voulut pas croire. Le lendemain il livra la bataille qu'il eut évitée sans doute s'il eût été mieux informé. Il fut vaincu. Il se tua, & avec lui finit le parti républicain.

Puissance de Sex. Pompéius

Sex. Pompéius n'étoit pas une ressource pour la république, à laquelle il paroissoit peu attaché. Il la menaçoit, plutôt qu'il ne la secouroit. Maître de la Sicile, il venoit de s'emparer de la Sardaigne & de la Corse. Avec une flotte nombreuse & aguerrie, il dominoit sur toute la mer entre l'Italie & l'Afrique ; & les divisions que la victoire devoit semer entre les triumvirs, pouvoient contribuer à l'accroissement de sa puissance.

Conduite

Il ne paroît pas qu'Octavius ait eu au-

cune part à la dernière victoire. Dans la premiere bataille, il s'enfuit dès le commencement de l'action, & il alla se cacher dans des marais, d'où il ne sortit que lorsqu'il sut qu'Antoine étoit vainqueur. Encore ne se trouva-t-il à l'aîle qu'il devoit commander, que parce que son médecin crut voir en songe Minerve qui ordonnoit de le conduire hors du camp. Peut-être ce songe ne fut-il qu'un artifice du médecin, qui ne comptant pas sur le courage d'Octavius, voulut se servir de la superstition pour le déterminer à se montrer aux troupes.

d'Octavius aux journées de Philippes.

Après la victoire, Antoine montra de la générosité. Octavius, cruel parce qu'il étoit lâche, ne fut que barbare. Il fit égorger à ses yeux les prisonniers les plus distingués ; & pendant qu'il se repaissoit de leur sang, il eut encore la lâcheté d'insulter à leur malheur.

Sa cruauté.

Les deux triumvirs partagerent entr'eux l'empire, & dépouillerent Lépidus, sous prétexte qu'il avoit entretenu des intelligences avec Pompéius. Octavius s'appropria l'Espagne & la Numidie, Antoine comprit dans son gouvernement la Gaule Transalpine, l'Afrique que Cornificius occupoit encore, & toutes les provinces qui avoient appartenu aux conjurés. Il se chargea, du moins, d'y faire reconnoître

Antoine & Octavius partagent l'empire entr'eux, & dépouillent Lepidus.

l'autorité triumvirale, ce qui l'en rendoit maître.

Octavius vient à Rome. Avantages & désavantages de sa position.

Octavius lésé dans ce partage, avoit d'ailleurs de quoi se dédommager. Il retournoit en Italie. Chargé de la distribution des récompenses, il devenoit seul l'objet de la reconnoissance des soldats. En résidant à Rome, il avoit pour lui les noms du peuple & du sénat. Enfin il obtint que la Gaule Cisalpine seroit incorporée à l'Italie. Cette province cessoit donc d'être un gouvernement, & les Alpes devenoient pour lui une barriere, qu'il opposoit aux lieutenants d'Antoine.

Av. J. C. 41 de Rome 711

Les vétérans, auxquels Octavius devoit assigner des terres & des maisons en Italie, montoient à plus de cent soixante-dix mille, & on leur avoit destiné les villes dont le territoire étoit le meilleur. La paix devenoit donc pour ces villes un temps de calamité. Il s'agissoit de dépouiller des citoyens pour récompenser des soldats, & ces récompenses assuroient à jamais l'asservissement de la république. Les cris des malheureuses victimes de cette tyrannie excitoient d'autant plus l'indignation contre les triumvirs, que le plus grand nombre de ceux qu'on dépouilloit, se trouvoient réduits à une extrême pauvreté. D'ailleurs la même disgrace enveloppoit des chevaliers & des sénateurs,

sénateurs, qui meritoient des égards, & dont le crédit donnoit du poids aux plaintes qu'ils faisoient eux-mêmes, & aux murmures du public. Il étoit également dangereux pour Octavius d'écouter ou de rejeter les représentations qu'on lui faisoit à ce sujet. S'il se relâchoit pour quelques-uns, il étoit obligé de se relâcher pour d'autres; & cependant les soldats regardoient tout ce qu'on laissoit aux premiers propriétaires, comme un bien qui leur étoit enlevé. Octavius connut alors à quoi l'exposoit l'avantage d'être le dispensateur des récompenses promises aux troupes. En effet, il se vit plus d'une fois en danger de périr par la fureur des soldats. Il trouva même des obstacles qui furent l'occasion d'une guerre.

L'année précédente, sous le foible Lépidus, Fulvie, femme d'Antoine, avoit en quelque sorte exercé dans Rome la puissance triumvirale. Elle voyoit à regret l'autorité lui échapper. Assez audacieuse pour oser tout entreprendre, assez courageuse pour soutenir ses premieres démarches, elle vouloit se venger d'Octavius qui lui étoit odieux, parce qu'elle n'avoit pas pu lui plaire. Son beau-frere, L. Antonius, alors consul, entra dans ses vues. Elle attira dans son parti plusieurs lieutenants d'Antoine, Ventidius, Pollio,

Causes de la guerre de Pérouse.

Av. J. C. 41 de Rome 713

Calénus & Plancus, qui avoient ramené en Italie une partie des soldats de son mari, & qui étoient à leur tête. Elle déclara que c'étoit à elle & à Lucius, son beau-frere, à distribuer des rerres aux véterans d'Antoine. Son objet étoit de partager avec Octavius la reconnoissance des troupes.

La famine se faisoit alors sentir dans Rome, & y causa plus d'une sédition. Il étoit difficile que l'Italie tirât des vivres du dehors, parce qu'elle étoit comme assiégée, soit par Sex. Pompéius, soit par Domitius Ahénobarbus, qui avoit retenu sous ses ordres une partie de la flotte des conjurés. Dans une pareille conjoncture, Octavius ne craignoit rien tant qu'une nouvelle guerre. C'est pourquoi, après avoir représenté que du consentement d'Antoine il étoit seul chargé de la distribution à faire à toutes les troupes, il consentit que Lucius & Fulvie y présidassent conjointement avec lui.

Comme ils ne cherchoient qu'un prétexte pour armer, ils rejeterent cette offre, & ils se déclarerent les protecteurs des citoyens qu'on vouloit dépouiller; publiant que les biens des proscrits, & les deniers qu'Antoine levoit actuellement en Asie, étoient plus que suffisants pour récompenser les sodats. Par cette con-

duite, ils s'attachoient les villes dont ils paroissoient défendre la cause, & ils leverent six légions : mais ils aliénerent les vieilles troupes. Elles ne pouvoient pas mettre leurs espérances dans les biens des proscrits, qui avoient été dissipés, & dans les contributions qu'Antoine dissipoit en orient. Ce qui acheva de les aliéner, c'est que Lucius menaça de rétablir le gouvernement consulaire : révolution pour laquelle il n'avoit ni assez de forces ni assez de talents. Ce n'étoit qu'un esprit vain & inconsidéré.

Plus Lucius se montroit contraire aux soldats, plus Octavius persistoit ouvertement dans le dessein de les mettre en possession des terres qui leur avoient été promises. Il les prit pour arbitres entre Lucius & lui. Tout à la fois, juges & parties, ils se déclarerent pour Octavius.

Cette guerre ne fut pas longue, Lucius, qui s'y étoit engagé inconsidérément, fut réduit dès le commencement, à s'enfermer dans Pérouse, où il fut assiégé. Fulvie, qui étoit à Prénesté avec quelques troupes, fit inutilement tout ce qui dépendoit d'elle, pour engager les lieutenants de son mari à le secourir. La place étoit sans provisions : la famine mit bientôt dans la nécessité de capituler ; & Lucius, forcé par la nécessité, alla dans le

Fin de cette guerre.

Av. J. C. 40 de Rome 714

camp des assiégeants, moins pour capituler, que pour se livrer à son ennemi. Il comptoit que le frere d'Antoine seroit épargné. Il ne fut pas trompé dans son attente. Octavius lui pardonna. Il traita même les soldats avec humanité, parce que c'étoient des soldats; & que ce titre étoit une raison pour les ménager. Mais il ne fit grace ni aux sénateurs ni aux chevaliers. Il en choisit même trois cents pour être immolés, le jour des ides de Mars, au pied d'un autel érigé à César. Après la ruine du parti de Lucius, les lieutenants d'Antoine se retirerent auprès de leur général. Fulvie passa dans la Grece, où elle tomba malade & mourut, & Octavius n'eut plus dans l'occident d'autre ennemi que Pompéius.

Antoine se concilie l'affection des Grecs.

Après la bataille de Philippes, Antoine fit quelque séjour dans la Grece, & se concilia tout-à-fait l'affection des peuples. Il étoit franc, affable, populaire & généreux. Il plut, sur-tout, aux Athéniens, parce qu'il se fit initier à leurs mysteres, & qu'il parut goûter leurs philosophes.

Puissance des généraux romains en Asie.

L'Asie, où il passa ensuite, étoit le théatre où les généraux de la république paroissoient avec plus d'éclat. Ils y décidoient du sort des souverains & des nations. D'un seul mot, ils pouvoient

faire les plus grands biens, & les plus grands maux. On apportoit à leurs pieds les richesses de toutes les provinces: les rois venoient s'humilier devant eux, & les peuples leur rendoient une espece de culte. En Italie, Octavius éprouvoit des contradictions, & il avoit quelques ménagements à garder: en Asie, Antoine pouvoit donner pour des loix ses volontés on même ses caprices.

La servitude & la molesse de l'orient réveillerent en lui tous les vices auxquels il étoit enclin. Grand dans le tumulte des affaires, il cessoit de l'être dans le repos. Alors il ne connoissoit plus aucune décence. Débauché jusqu'à la crapule, il vivoit avec des musiciens, des farceurs. L'intempérance & le faste régnoient à sa cour, & comme il ne se refusoit rien à lui-même, il ne refusoit rien aussi aux compagnons de ses débauches. Antoine en Asie.

Les peuples de l'Asie avoient été vexés par Brutus, & sur-tout, par Cassius. Le triumvir, qui leur apportoit la paix, exigea d'eux le double du tribut qu'ils avoient payé aux chefs des conjurés. La perception, qui s'en fit avec rigueur, occasiona bien des malversations, parce qu'Antoinne donnoit trop facilement sa confiance, & que ceux qu'il employoit, se croyoient autorisés à être avides &

dissipateurs comme lui. Il est vrai que, lorsqu'il apprenoit qu'on avoit abusé de son nom, il punissoit les coupables, & qu'il s'occupoit à réparer les torts dont on se plaignoit. Mais il ne pouvoit pas remédier à des désordres, que son exemple reproduisoit continuellement.

Tous les peuples néanmoins ne furent pas foulés. Ceux qui étoient restés fideles au parti de César, éprouverent la reconnoissance d'Antoine: il les combla de bienfaits. Ses ennemis furent même l'objet de ses graces, quand ils oserent implorer sa clémence, & il ne fut inexorable qu'envers ceux qui avoient eu part à la conjuration. En général, il aimoit à donner: la libéralité étoit même un vice en lui, parce qu'il la portoit jusqu'à la prodigalité.

Cléopatre vient à Tarse où il l'attendoit.

Les souverains, qui s'étoient déclarés pour les conjurés, eurent à se justifier, & Cléopatre fut, entr'autres, obligée de se rendre auprès de lui; parce que Sérapion, qui commandoit pour elle dans l'île de Chîpre, avoit donné des secours à Cassius. L'attachement néanmoins, qu'elle avoit toujours montré pour le parti de César, sembloit prouver que Sérapion avoit agi contre ses ordres.

Cette princesse, qui avoit fait périr le dernier des Ptolémées, régnoit seule.

Elle compta sur ses charmes & sur la foiblesse d'Antoine, & elle se rendit à Tarse, où il l'attendoit. Le Cidnus, qui traverse cette ville, se jette dans la mer, deux ou trois lieues au dessous. Cléopatre remonta ce fleuve dans une gondole richement ornée, & se montra au peuple qui accouroit sur l'une & l'autre rive, telle que les poëtes représentent Vénus au sortir des ondes. Elle n'eut pas besoin de se justifier. Elle donna des fêtes à son juge. Elle lui fit de magnifiques présens; elle en fit à toute sa cour, & elle retourna en Egypte, bien assurée qu'Antoine ne tarderoit pas à la suivre.

Les Parthes, qui n'avoient pas ignoré que César, lorsqu'il fut assassiné, se disposoit à leur faire la guerre, avoient favorisé Brutus & Cassius. Ils se préparoient même à leur envoyer des secours, quand ils apprirent la bataille de Philippes; & ils avoient rassemblé des forces considérables dans la Mésopotamie. Antoine, qui s'étoit d'abord proposé de marcher contr'eux, abandonna ce dessein. Dans l'impatience de revoir Cléopatre, il ne fit que parcourir la Syrie, & après en avoir réglé à la hâte les affaires les plus pressées, il se rendit en Egypte. Il se hâte de suivre cette reine en Egypte.

La guerre de Pérouse troubloit l'Italie, dans le temps même qu'Antoine s'oublioit Les Parthes font une in-

vasion dans les provinces romaines.

auprès de Cléopatre. Les Parthes, qui jugerent cette conjoncture favorable pour eux, firent une invasion dans les provinces romaines. Ils étoient conduits par Labiénus, fils de Labiénus, qui de lieutenant de César en étoit devenu l'ennemi. Ce Romain étoit resté à la cour d'Orode, roi des Parthes, à qui Brutus & Cassius l'avoient envoyé pour solliciter des secours.

Prêts à en venir aux mains. Antoine & Octavius sont forcés à la paix, & font un nouveau partage de l'empire.

Sur la nouvelle des invasions des Parthes, Antoine se préparoit à les repousser, lorsque les inquiétudes qu'il eut de la puissance d'Octavius, après la prise de Pérouse, le déterminerent à passer en occident. Il rencontra sur sa route Domitius Ahénobarbus, qui se soumit à lui avec toute sa flotte, & il fut encore recherché par Sex. Pompéius.

Av. J. C. 40 de Rome 714

Avec quarante légions, Octavius, qui n'avoit point de flotte, étoit menacé de subir la loi, si Antoine entreprenoit d'affamer l'Italie. Dans cette circonstance, il épousa Scribonia, se flattant que Libon, dont elle étoit sœur, détacheroit de l'alliance d'Antoine, Pompéius son gendre. Cette négociation n'ayant pas réussi, il relégua en Espagne L. Antonius, avec le titre de proconsul, mais sans autorité, & obligea Lépidus de passer en Afrique, avec six légions qui lui étoient suspectes,

parce qu'elles avoient servi sous Antoine. Après avoir pris ses précautions, il refusa l'entrée de Brindes à son collegue, sous prétexte qu'il amenoit avec lui Domitius, de tout temps ennemi du parti de César. Antoine mit le siege devant cette place.

Heureusement les troupes des deux triumvirs ne vouloient pas la guerre. Celles d'Octavius refuserent de marcher contre Antoine, dont elles respectoient la valeur, & celles d'Antoine désapprouvoient qu'il se fût uni avec Pompéius & avec Domitius. D'ailleurs ayant jusqu'alors combattu les unes & les autres pour la même cause, elles avoient de la peine à se regarder comme ennemies. Elles forcerent les deux triumvirs à la paix, & ils la conclurent par un partage de l'empire en deux départements, dont la ville de Scodra en Illyrie, fut la borne commune. Antoine conserva toutes les provinces orientales : les provinces occidentales resterent sous la domination d'Octavius : Lépidus obtint l'Afrique ; & pour mettre le sceau à la réconciliation, Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavius.

Il ne suffisoit pas que les triumvirs eussent terminé leurs querelles. Pompéius affamoit l'Italie, & tout le peuple demandoit, qu'on fît encore la paix avec lui.

Traité de paix avec Sex. Pompéius.

Av. J. C. 39 de Rome 715 Octavius s'y oppofoit d'abord : mais lorfqu'il fe vit expofé à des émeutes, qui mettoient fa vie en danger, il fut obligé d'y confentir.

Cependant Pompéius ne fe prêtoit à aucune propofition. Dans l'efpérance d'obtenir des conditions plus avantageufes, lorfque la famine auroit excité de nouveaux foulevements contre les triumvirs, il eût continué la guerre, s'il n'eût été forcé de céder aux inftances des citoyens, qui s'étoient retirés auprès de lui. Il conclut malgré lui un traité par lequel on lui accorda la Sicile, la Sardaigne, la Corfe & l'Achaïe pour tout le tems que les triumvirs conferveroient leurs départements. Il s'engagea lui-même à évacuer les places qu'il occupoit en Italie, à défendre cette province contre les pirates, & à faire paffer des bleds à Rome. On ftipula encore pour fes foldats, & pour les profcrits auxquels il avoit donné retraite.

Antoine retourne à Athenes. Quelque temps après la conclufion de ce traité, Antoine quitta l'Italie, & partit pour Athenes où il paffa l'hiver. Il goûtoit les Athéniens, qui favoient mieux flatter qu'aucun autre peuple ; & il leur plaifoit, parce qu'il vivoit fans fafte au milieu d'eux. Il leur donna des fêtes, en réjouiffance des victoires, que Ven-

tidius, son lieutenant, venoit de remporter sur les Parthes. Il y voulut présider lui-même, comme simple magistrat des jeux, & dans cette occasion, il quitta toutes les marques de sa dignité.

Les Pathes avoient envahi la Syrie, la Palestine, la Cilicie, & ils avoient pénétré jusques dans la Carie. Ventidius recouvra toutes ces provinces. Mais la joie qu'Antoine en conçut ne fut pas exempte de jalousie. Impatient d'être à la tête de son armée, il partit d'Athenes, au commencement de l'anné suivante. Il arriva trop tard à son gré. Ventidius, déja deux fois vainqueur, eut le temps de livrer une troisieme bataille, d'où il sortit vainqueur encore. Ses victoires avoient même répandu une si grande consternation, qu'il eût mis en danger l'empire des Parthes, s'il fût entré sur le champ dans la Mésopotamie. Il se contenta de réduire les villes de Syrie, qui tenoient encore pour eux, n'osant poursuivre ses avantages, dans la crainte d'irriter trop la jalousie de son général. Il assiégeoit dans Samosat Antiochus de Comagene, & il avoit réduit ce prince à capituler; lorsqu'Antoine, qui approchoit: & qui vouloit au moins que cette place ne se rendît qu'à lui-même, lui envoya ordre de ne rien conclure avant son arrivée. Les

Jalousie des succès de Ventidius: il passe en Asie.

Av. J. C. 39 de Rome 715.

offres des assiégés furent donc rejetés: ils s'en défendirent avec plus de courage: le siege traîna, & Antoine fut forcé de leur accorder la paix pour trois cents talents, au lieu de mille qu'ils avoient offerts à Ventidius.

Il cede à Ventidius le triomphe qu'on lui décerne.

Il n'avoit pas vaincu les Parthes. Le sénat cependant lui décerna le triomphe, parce que c'étoit l'usage d'accorder toujours cet honneur au général, sous les auspices duquel les lieutenants combattoient. Néanmoins il ne retourna pas à Rome. Il eut la générosité de céder le triomphe à Ventidius, & il partit pour Athenes, où il avoit laissé Octavie, dont alors il étoit amoureux.

Av. J. C. [illegible] de Rome 716

Ventidius avoit autrefois combattu contre la république. Il fut fait prisonnier dans la guerre sociale, & il orna le triomphe de Pompéius Strabo. Après cette disgrace, réduit à la misere, il servit dans les plus bas emplois. Mais ayant suivi César dans les Gaules, il se fit connoître de ce général, qui savoit démêler le mérite. César l'éleva aux grades militaires. Il le fit sénateur, tribun du peuple, le désigna préteur, & Antoine, dont il devint le lieutenant, lui donna le consulat. Il est le premier qui ait triomphé des Parthes.

Les triumvirs.

Sous le dictateur, on avoit vu des con-

suls abdiquer avant le terme, & céder le consulat à des créatures de César. Sous les triumvirs, on ne créa les consuls que pour quelques mois, & en nommant ceux qui commençoient l'année on désignoit les successeurs qui les devoient remplacer. Cet usage, qui dégradoit le consulat, sera suivi par les empereurs. L'objet des triumvirs étoit de multiplier les magistrats pour avoir plus de récompense à donner. Il y eut cette année soixante-sept préteurs. On voyoit dans le sénat de simples soldats, des affranchis & même des esclaves. Le désordre étoit au point que toutes les conditions se confondoient.

multiplient les magistrats.

Av. J. C. 39 de Rome 716.

Quoique les loix fussent dans le mépris, Octavius feignoit quelquefois de les respecter. Amoureux de Livie, femme de Tibérius Néro, qui la lui cédoit, il répudia Scribonia le jour même qu'elle étoit accouchée d'une fille. Livie cependant étoit grosse de six mois, & dans les regles, elle ne pouvoit se marier avec lui qu'après avoir fait ses couches. Octavius trop impatient pour attendre, auroit pu se mettre au-dessus de l'usage: mais il voulut avoir l'aveu du college des pontifes. Il leur demanda donc si une femme grosse de six mois pouvoit légitimement épouser un second mari: il ne vouloit pas que cette question souffrît des difficultés, & elle n'en souffrit point.

Octavius épouse Livie.

Av. J. C. 38 de Rome 716.

Tibérius Néro, attaché de tout temps à la république, avoit suivi le parti de Lucius Antonius. Après la prise de Pérouse, il s'enfuit avec sa femme & son fils Tibere, qui étoit encore à la mamelle. Ils n'échapperent que difficilement au vainqueur, qui vraisemblablement les eût alors immolés aux manes de César. Ils revinrent à Rome à la suite d'Antoine, qui les réconcilia avec Octavius. Livie, qui mit le séau à la réconciliation, accoucha, au bout de trois mois de son mariage, d'un fils qu'on nomma Drusus; & après la mort de son premier mari, ses deux fils trouverent un second pere dans Octavius.

Octavius & Pompéius se préparent à la guerre.

Nous avons vu qu'Octavius & Pompéius s'étoient prêt's à la paix malgré eux : aussi n'attendoient-ils l'un & l'autre qu'un prétexte pour reprendre les armes. Pompéius eut lieu de se plaindre d'Antoine, qui ne l'avoit pas mis en possession de l'Achaïe, & d'Octavius qui ne remplissoit pas ses engagements envers les citoyens rétablis par le traité. En conséquence de ces infractions, il fit ses préparatifs pour une nouvelle guerre ; & en attendant qu'il pût recommencer les hostilités, il protégea les corsaires qu'il s'étoit engagé de réprimer. La paix ne fut donc que momentanée, & la disette se

Av. J. C. 38 de Rome 716

fit de nouveau sentir à Rome & dans toute l'Italie.

Sur ces entrefaites, Ménas, qui commandoit pour Pompéius en Sardaigne & en Corse, offrit à Octavius de lui remettre ces deux îles, trois légions & soixante galeres. Le triumvir accepta l'offre, & accueillit ce transfuge avec distinction.

Ménas passe dans le parti d'Octavius.

Av. J. C. 38 de Rome 716

Pompéius, qui devoit son élevation aux circonstances plutôt qu'à ses talents, étoit livré à des affranchis qui le gouvernoient. Soit par goût, soit par politique, il aimoit mieux leur donner sa confiance, qu'aux citoyens qui s'étoient retiré auprès de lui; plus fait pour commander à des esclaves que pour commander à des hommes libres. Ménas, le premier de ses affranchis avoit sur lui un empire absolu. C'étoit un homme d'autant plus insolent, qu'il croyoit, par son arrogance, faire oublier la bassesse de son extraction. D'ailleurs il avoit du courage & de la capacité. Sa faveur auprès de son maître excita la jalousie des autres affranchis. Ils le rendirent suspect, & ce fut pour n'avoir pas à se justifier, qu'il passa dans le parti d'Octavius.

Irrité de la trahison de Ménas, Pompéius prit ouvertement les armes, & son affranchi Ménécrate ravagea les côtes de la Campanie. Octavius demanda des se-

Les flottes d'Octavius sont ruinées.

cours aux deux autres triumvirs : mais Lépidus ne fit aucun mouvement, & Antoine étoit près de partir pour aller prendre le commandement de l'armée de Ventidius.

Octavius, quoique abandonné de ses collegues, crut pouvoir avec ses seules forces faire la conquête de la Sicile, & ses grands préparatifs paroissoient lui répondre du succès. Mais ses flottes furent battues, & la tempête acheva de les ruiner. Il mit alors toute sa ressource dans M. Agrippa, qui commandoit pour lui dans les Gaules. Il le rappella, il le nomma consul : il lui fit décerner le triomphe, & le chargea d'équiper une nouvelle flotte.

Il charge Agrippa de cette guerre.

Agrippa, homme sans naissance, s'étoit élevé par la faveur d'Octavius, & justifioit par ses talents le choix de son général. Il accepta le consulat. Mais quoiqu'il eût vaincu les Gaulois, il refusa de triompher, trop bon courtisan pour se montrer en triomphe, quand Octavius étoit dans l'humiliation.

Pompéius ne profite pas de ses avantages.

Av. J. C. 37 de Rome 717

Pompéius, fier de ses succès, prit le nom de Neptune, & porta le dégât sur les côtes de l'Italie. D'ailleurs il ne sut pas profiter de ses avantages. Il ne tenta point de s'emparer d'aucune ville en terre ferme ; & il parut avoir armé moins pour attaquer que pour se défendre.

Les cinq années du triumvirat expiroient, lorsque M. Agrippa prenoit possession du consulat. Les triumvirs se continuerent de leur seule autorité. On ne leur eût pas refusé un sénatus-consulte ni un plébiscite; ils dedaignerent d'en faire la demande.

Les triumvirs se continuent dans le commandement.

Av. J. C. 37 de Rome 717

Quand Octavius eut achevé ses préparatifs, il invita ses collegues à venir à son secours. Antoine, qui étoit encore à Athenes, partit avec trois cents vaisseaux; & vint aborder à Tarente. Mais il paroissoit avoir armé contre Octavius qu'on lui avoit rendu suspect. Octavie, qui l'accompagnoit prévint pourtant les hostilités. Médiatrice entre son mari & son freré, elle leur ménagea une entrevue à Tarente, & ils se réconcilierent.

Octavie réconcilie Antoine & Octavius.

Av. J. C. 36 de Rome 718

Leur intérêt présent ne leur permettoit pas de rompre encore. Antoine, qui méditoit une expédition contre les Parthes, avoit besoin d'un renfort de soldats, comme Octavius avoit besoin d'augmenter ses forces navales. Ils se donnerent donc mutuellement des secours, & ils se séparerent. Antoine, qui partit pour l'orient, laissa Octavie en Italie, disant qu'il ne vouloit pas l'exposer aux fatigues de la guerre. Dans le vrai, c'est qu'il ne vouloit pas l emmener en Egypte, où le rappelloit son amour pour Cléopatre,

Règne & mort de Sex. Pompéius.

La guerre de Sicile recommença & finit la même année. Pompéius, entiérement défait par Agrippa, s'enfuit en Asie, où il auroit trouvé un asyle, si son ambition inquiete ne lui eût pas fait encore prendre les armes. Il fut obligé de se rendre aux lieutenants d'Antoine, qui le firent périr.

Av. J. C. 36 de Rome 718

Octavius dépouille Lépidus.

Lépidus avoit passé en Sicile avec des forces considérables. Mais il ne se proposoit de seconder son collegue, que pour lui enlever la dépouille de Pompéius. Ce projet ne lui réussit pas. Ayant été abandonné de ses troupes, il fut relégué à Circéies, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. C'étoit un homme sans talents & sans considération. Octavius, qui s'empara de l'Afrique, lui laissa seulement le grand pontificat qui étoit inamovible.

Il commence à faire aimer son gouvernement lorsqu'Antoine se rendoit odieux & méprisable.

Cette année est l'époque de la grandeur d'Octavius. Maître de tout l'occident, il ne parut occupé qu'à faire goûter les douceurs de la paix. Sans être moins cruel, il devint moins sanguinaire. Il est vrai qu'il sacrifia à sa vengeance ou à sa sûreté les chevaliers & les sénateurs qui avoient suivi le parti de Pompéius : mais il se fit envers le peuple un plan de modération, qui commença à faire goûter son gouvernement. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il eût jamais pu ré-

Av. J. C. 36 de Rome 718

duire sous sa domination toutes les provinces de l'empire, si Antoine n'avoit pas travaillé dès-lors à se rendre odieux & méprisable.

Au milieu des préparatifs de la guerre contre les Parthes, Antoine, occupé de sa passion pour Cléopatre, fit venir cette reine en Syrie. Il lui donna toute la Phénicie, excepté Tyr & Sidon, la Célé-Syrie, une partie de la Judée & une partie des pays Arabes Nabathéens, dépouillant plusieurs princes qui étoient sous la protection de la république. Il ajouta encore à ces dons la cession des droits du peuple romain sur l'île de Chipre & sur Cyrene, ancien démembrement de la monarchie d'Egypte. Ce sont ces libéralités qui commencerent à le rendre odieux; nous verrons bientôt comment il se rendra méprisable.

Antoine donne plusieurs provinces à Cléopatre.

Après s'être séparé de Cléopatre, il partit pour l'Arménie, où étoit le rendez-vous de ses troupes, & où régnoit Artabaze, fils de Tigrane, alors allié des Romains. La grande Médie, qui avoit Ecbatane pour capitale, étoit sous l'empire des Parthes. Le reste de cette province avoit un roi particulier, auquel Artabaze faisoit la guerre, & auquel les Parthes donnoient des secours. Antoine regarda cette guerre comme

Guerre qu'il fait aux Parthes. Son imprudence & ses pertes

une occaſion favorable à ſes deſſeins. Il avoit une armée de cent mille hommes.

La ſaiſon étoit avancée. Ses troupes fatiguées d'une marche de trois cents lieues avoient beſoin de repos. On lui conſeilla de paſſer l'hiver dans l'Arménie, où il pouvoit tout préparer pour entrer dans la Médie dès les premiers jours du printemps, & avant que les Parthes euſſent raſſemblé leurs forces. Son amour ne put ſouffrir ce délai. Impatient de retourner victorieux en Egypte, il marcha ſur le champ pour aſſiéger Praaſpa, capitale du roi des Medes ; & afin d'arriver plutôt devant cette place, il laiſſa en chemin ſes machines de guerre ſous la garde de de deux legions. Preſque auſſi-tôt ces légions furent taillées en pieces par le roi des Parthes, qui venoit au ſecours de Praaſpa, & cet échec fut ſuivi de la défection d'Artabaze, qui retourna dans ſon royaume avec toutes ſes troupes.

Sans machines de guerre, les Romains faiſoient de vains efforts contre une place forte & bien munie. Aſſiégés eux-mêmes dans leur camp, ils étoient expoſés aux attaques bruſques & fréquentes d'un ennemi qu'ils ne pouvoient vaincre : car l'armée des Parthes ſe diſſipoit & repaſſoit avec la même facilité. Dans cette ſituation, Antoine eut à ſe

reprocher ſon imprudence. Il lui étoit impoſſible de ſe rendre maître de Praaſpa, & il lui étoit preſque impoſſible de ſe retirer. Mais s'il tardoit, la retraite devenoit tous les jours plus difficile.

Il leva le ſiege, & partit. Il traverſa cent lieues de pays. Toujours harcelé par les Parthes, il livra dix-huit combats d'où il ſortit vainqueur. Il ſouffrit beaucoup de la diſette. Souvent même il manqua d'eau. Il perdit ſes bagages & vingt-quatre mille hommes, dont la plus grande partie périt par maladies; & ayant ramené en Arménie ſon armée épuiſée de fatigues, il fut forcé à uſer de diſſimulation avec Artabaze, pour obtenir de ce roi, qui l'avoit abandonné, l'argent & les vivres dont il avoit beſoin.

Antoine éprouva dans cette retraite combien les ſoldats lui étoient dévoués. Ils le conſoloient: ils ne paroiſſoient inquiets que pour lui; & plus ils ſouffroient eux-mêmes, plus ils lui donnoient des marques de reſpect & d'attachement. Ces ſentiments étoient dus à ſon courage, à ſes talents, à ſa franchiſe, & à ſon caractere ſenſible & compatiſſant. Mais la proſpérité étoit funeſte pour lui, parce qu'elle étouffoit ſes vertus, & qu'elle donnoit un libre cours à ſes vices. Combien les ſoldats lui étoient attachés.

Il lui falloit des ſuccès pour faire oublier Autres pertes

qu'il fait par impatience de revoir Cléopatre.

les pertes qu'il avoit faites, & qu'il ne pouvoit attribuer qu'à son imprudence. Cependant au lieu de prendre ses quartiers d'hiver en Arménie, ce qui l'auroit mis dans une position à recommencer la guerre avec avantage; il se hâta de ramener son armée en Syrie, & dans cette marche, à travers les neiges & les glaces, il perdit encore huit mille hommes. Voilà ce qu'il sacrifioit à l'empressement de revoir Cléopatre qui vint au devant de lui jusqu'à Sidon. Il la suivit bientôt en Egypte, où il employa plus d'une année à de nouveaux préparatifs de guerre. Il avoit de la peine à s'arracher aux charmes de cette reine.

Av. J. C. 36 de Rome 718

Il fait la conquête de l'Arménie.

Av. J. C. 34 de Rome 720

Lorsque tout fut prêt, il tourna ses armes contre Artabaze, dont il feignoit d'être encore l'allié. Il lui envoya des députés, pour l'engager à le venir joindre; & ce roi ayant été obligé, pour écarter tout soupçon, de se rendre dans le camp d'Antoine, fut arrête. Alors la conquête de l'Arménie devint facile, & ce fut à quoi le triumvir borna ses exploits pour cette campagne.

Il triomphe à Alexandrie.

De retour en Egypte, il triompha dans la capitale de ce royaume, & devint par cette démarche un objet de scandale pour les Romains. C'étoit, selon eux, prostituer le triomphe, que de le tranporter

dans une ville étrangere, pour en donner le spectacle à une reine, & pour mettre à ses pieds les dépouilles d'un roi, auparavant allié de la république.

Ce général devoit donner bientôt un plus grand scandale. Il étoit revenu en Syrie, dans le dessein de marcher contre les Parthes. La circonstance paroissoit pour lui d'autant plus favorable, qu'il venoit de s'assurer de l'alliance du roi des Medes, & que l'empire des Parthes étoit alors fort troublé. Tout-à-coup, néanmoins, il abandonna son projet, & il revint en Egypte pour dissiper les inquiétudes de Cléopatre, qui étoit jalouse d'Octavie, ou qui feignoit de l'être.

Prêt à marcher contre les Parthes, il revient en Egypte

Av. J. C. 33 de Rome 721

Octavie ne cédoit point en beauté à la reine d'Egypte. Elle avoit des graces, un caractere aimable. Elle jouissoit d'une considération méritée par ses vertus, & son mari l'avoit aimée. Elle venoit pour se rendre auprès de lui, lorsqu'en arrivant à Athenes, elle reçut des lettres d'Antoine qui lui défendoit d'aller plus avant. Elle obéit, & revint à Rome.

Il défend à Octavie de venir en Asie.

Antoine ne borna pas à donner à Cléopatre cette preuve de son amour : il voulut encore la rassurer à jamais par une démarche d'éclat. Jouet d'une femme artificieuse, qui feignoit de l'aimer, il s'aveugla sur ce qu'il devoit à la répu-

Son amour pour Cléopatre achève de le rendre odieux & méprisable.

blique, & sur ce qu'il se devoit à lui-même; & sacrifiant sa réputation à son amour, il se rendit méprisable aux Romains.

Il fit élever dans le gymnase deux thrones, l'un pour lui, l'autre pour Cléopatre. Là, en présence du peuple d'Alexandrie, il jura qu'il tenoit Cléopatre pour son épouse légitime. Il la déclara reine d'Egypte, de Libye, de Chipre, de Céle-Syrie, conjointement avec Césarion qu'il reconnut pour fils du dictateur. A deux fils qu'il avoit eus d'elle, Alexandre & Ptolémée, il distribua des royaumes: au premier, l'Arménie & la monarchie das Parthes, dont il se proposoit la conquête; au second, la Syrie, la Phénicie & la Cilicie. Enfin il donna à l'un & à l'autre le tirre de Roi des rois. Après avoir fait de pareilles nispositions, il s'inquiéta si peu de ce qu'on en penseroit à Rome, qu'il en écrivit lui-même des détails aux deux consuls, Domitius Ahénobarbus & C. Sosius.

Octavius obtient un décret qui prive Antoine de la puissance triumvirale.

Les consuls qui s'intéressoient à lui, supprimerent ses lettres. Mais une reine épousée par un général romain, ses fils reconnus pour rois, & des provinces démembrées de l'empire, sont des choses qui ne pouvoient pas être long-temps ignorées, & qui devoient exciter l'indignation

gnation publique. Octavius, aussi-tôt qu'il en eut été informé, eut soin d'en instruire le sénat & le peuple; & il représenta son collegue comme un homme capable, s'il en avoit le pouvoir, d'assujettir Rome à Cléopatre; & de transporter le siege de l'empire dans la capitale de l'Egypte. La conduite d'Antoine ne donnoit que trop de fondement à ces soupçons. Les déserteurs de son parti les confirmoienl; & ceux-mêmes qu'on croyoit lui être encore attachés & ne l'avoir abandonné que pour se dérober à la haine de Cléopatre. contribuoient à le rendre odieux & mprisable, par cela même qu'ils l'avoient abandonné. Dans cette disposition des esprits, il fut facile à Octavius d'obtenir un décret qui privoit Antoine de la puissance triumvirale, & la guerre fut résolue. Il est vrai qu'il ne la fit déclarer qu'à Cléopatre: mais Antoine la lui déclara à lui-même.

Av. J. C 32 de Rome 722.

Lenteur avec laquelle Antoine se prépare à la guerre.

Octavius, qui n'avoit pas fait ses préparatifs, avoit besoin de toute l'année pour les achever. Il manquoit d'argent, & les impositions auxquelles il étoit forcé d'avoir recours, soulevoient contre lui tous les peuples. Dans une telle conjoncture, il ne craignoit rien tant que d'être attaqué.

Antoine, maître des richesses de l'orient, pouvoit se hâter. Mais pendant

que ses troupes se rassembloient lentement aux environs d'Ephese, il étoit lui-même à Samos où il donnoit des fêtes à Cléopatre. Il vint ensuite avec elle à Athenes, où parmi des jeux de toute espece, il lui fit rendre les plus grands honneurs. C'est ainsi qu'il consumoit le temps. Il se conduisit avec tant de lenteur & de négligence, que le printemps suivant, lorsque toutes ses légions n'étoient pas encore arrivées, & que la plupart de ses vaisseaux manquoient de matelots & de rameurs, il fut au moment d'être surpris par Octavius, qui partit de Brindes avec toutes ses forces.

Av. J. C. 31 de Rome 723

La journée d'Actium termina cette querelle par une bataille navale, engagée à la vue des deux armées de terre, vis-à-vis de l'embouchure du golphe d'Ambracie. On combattoit de part & d'autre avec un égal courage, & il n'y avoit encore rien de décidé, lorsque tout-à-coup Cléopatre s'enfuit avec ses vaisseaux, & ce qui n'est pas concevable, c'est qu'Antoine courut après elle, abandonnant ceux qui mouroient pour lui. Ses troupes se défendirent encore pendant quelques heures, & ne se rendirent, que lorsque la mer, devenue grosse, ne permettoit plus de combattre. L'armée de terre, composée de dix-neuf légions, se refusoit

Journée d'Actium & ses suites.

Av. J. C. 31 de Rome 723

à toutes les propositions de l'ennemi. Elle ne pouvoit se persuader, que son général l'eût abandonnée, & elle s'attendoit à le voir reparoître d'un moment à l'autre. Mais enfin forcée de céder à la nécessité, elle prêta serment au vainqueur, le septieme jour après la bataille.

C'est ainsi qu'Antoine s'oublia. A la tête de son armée de terre dont il avoit éprouvé le zele & le courage, il auroit pu se regarder comme assuré de la victoire. Par complaisance pour Cléopatre, avec des vaisseaux mal équipés & peu exercés, il attaqua une flotte, qui avoit appris à manœuvrer & à combattre dans la guerre contre Pompéius; & au milieu de l'action, il abandonne toutes ses troupes, pour courir après cette reine.

Il ne lui manquoit plus que d'en être trahi. Il le fut. Octavius qui avoit passé en Asie, s'avançoit vers l'Egypte. Cléopatre lui fit livrer Péluse. Elle en retenoit avec lui une négociation secrete, & elle osoit espérer de s'en faire aimer. Mais elle plongea en quelque sorte, dans le sein d'Antoine, le poignard dont il se tua; & après avoir fait sur Octavius l'essai de ses charmes, elle se tua elle-même, pour ne pas orner un char de triomphe.

Antoine est trahi par Cléopatre. Ils se tuent l'un & l'autre.

Av. J. C. 30 de Rome 724.

Octavius revint à Rome, où le sé-

Octavius

Affecte de la modération.

nat lui prodigua tous les honneurs. Il se conduisit avec la modération qu'il affectoit depuis la défaite de Pompéius. Il usa de clémence, parce qu'il lui importoit de gagner les partisans d'Antoine; & qu'il ne restoit plus dans le parti républicain, de têtes qui fussent à redouter. Il fit des largesses au peuple : il donna des spectacles : il remit ce qui étoit dû au fisc : il récompensa ses troupes avec de l'argent & avec des terres qu'il acheta. Les richesses immenses qu'il rapportoit d'Egypte, fournirent à toutes ces libéralités. A cette année commença la monarchie, qui ne finira qu'avec l'empire.

Av. J. C. 29 de Rome 725

Il a dû son élévation aux circonstances.

César ne dut son élévation qu'à lui-même. Octavius dut la sienne aux circonstances, & il les trouva si favorables, qu'il se fût épargné bien des cruautés, s'il eût eu plus de courage ou plus de talents. Il dut ses soldats à l'adoption du dictateur; le besoin que la république eut de lui, à la conduite inconsidérée d'Antoine; à Cléopatre le bonheur de n'avoir plus de concurrent; à la flatterie, la réputation de grand homme.

FIN du huitieme volume.

